

Le rapport Ponce Pilate
Tome III

Anna K. Dick

Le rapport Ponce Pilate

Tome III

Du même auteur :

Virus Dieu, le rapport Ponce Pilate Tome 1

Virus Dieu, le rapport Ponce Pilate Tome 2

Sommaire

Confession.....	11
Apocalypse.....	63
Absolution.....	131
Épilogue.....	207

Confession

Une faible lueur divine commença à bousculer la dominance des ténèbres. D'abord craintive, telle une avant-garde avançant en territoire hostile, elle s'enhardit un peu plus, au fur et à mesure que sa luminosité chassait la noirceur de la nuit. Cette dernière semblait refuser le combat, préférant laisser la place à ce puissant feu céleste qui n'allait pas tarder à surgir pour imposer le règne du jour.

Dans une symbiose de vermillon et d'ocre s'intensifiant, un croissant incandescent déchira l'horizon. Majestueux, en maître absolu, le soleil continua à s'élever lentement et, magnanime, laissa encore quelque temps aux dernières troupes obscures pour décamper vers le néant.

Salué en héros libérateur du joug de la terreur, du froid et de l'obscurité, les oiseaux se mirent à glorifier sa venue, sifflant à en avoir le gosier douloureux mais reconnaissant et joyeux de ce dénouement heureux. Ils se mirent à arpenter le ciel encore un peu étoilé, à virevolter dans une danse folle, s'enivrant de l'air pur aux senteurs exquis qui s'élevaient vers le firmament. Fendant les beaux nuages blancs cotonneux flottant dans le ciel devenu azuré, ils faisaient mine parfois de s'y poser comme pour y trouver une demeure céleste et divine.

Jésus regardait le spectacle de la vie et de la lumière se mettre en marche sous l'égide du Créateur. Il avança lentement dans le jardin paradisiaque où se mélangeait une symphonie de couleurs et de parfums, ses mains caressèrent délicatement les hautes fleurs rouges aux senteurs lancinantes. Il ferma un instant les yeux, laissant la douce chaleur du soleil inonder ses paupières closes, savourant cette lumière voilée pénétrer en lui.

Le paradis céleste...

Le paradis du Père céleste ressemblait-il à ce lieu angélique ? Jésus savait que les délices et la félicité du firmament étaient incommensurablement plus voluptueux que cet idyllique endroit bien

terrestre. Pourtant, il aimait à savourer ce havre de paix où il se trouvait, comme si les prémices du paradis s'y reflétaient dans un miroir parfait.

Il marcha jusqu'au seuil de la belle et blanche demeure qui se dressait humblement au milieu du merveilleux jardin. Par l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, il jeta un regard à l'intérieur de sa chambre. Emmitouflé dans une couverture rose, plongé dans les bras de Morphée, un corps svelte et fragile était allongé sur un grand lit.

Mon amour...

À travers le carreau, Jésus considéra longuement la silhouette encore endormie.

Il poussa un soupir.

Malgré cette présence à ses côtés, il se sentait seul, naufragé perdu dans l'océan de sa conscience tourmentée, aux flots des pensées déchaînées de passions, de regrets et de vagues à l'âme, aux lames de fond le plongeant dans des abysses obscurs et sans fond.

Comme il aurait voulu à cet instant ne pas avoir été le Sauveur d'Israël et n'avoir jamais serpenté sur l'imprévisible sentier des Causalités.

Mais il n'avait pas eu le choix.

Comment tout cela a-t-il débuté ?

À bien y réfléchir, tout avait commencé et tout avait découlé de sa naissance, de sa divine conception.

L'Immaculée Conception...

Envoyé par Dieu, l'ange Gabriel était venu rendre visite à Marie. Alors, par la volonté parfaite du démiurge, par son Esprit Saint, la mère de Jésus avait reçu la semence divine pour mettre au monde un enfant divin.

Le Fils de Dieu.

Et la virginité de Marie était restée pure même après qu'elle ait accouché.

Cette histoire se véhiculait avec ferveur parmi les prosélytes. Jésus savait que tout cela était faux, que ce conte de l'Immaculée Conception avait été inventé par sa mère elle-même pour que, étant un enfant innocent, il n'apprenne pas à l'époque les ragots qui couraient sur sa naissance : Joseph son père était bien trop vieux, sénile et impuissant pour être le géniteur de Jésus.

Pourtant, dans les faits, Jésus était bien un enfant divin. Non pas celui du Dieu créateur, ni même de la lignée du roi David dont aurait découlé sa filiation avec Joseph.

Non, Jésus était un enfant divin d'une tout autre nature.

D'une autre filiation.

Le démon intérieur...

Sa grand-mère, la mère de Marie, était une courtisane qui vivait près du palais de Cypros, à Jéricho. Un soir, elle avait emmené sa jeune et ravissante fille à l'une des fêtes du roi Hérode le Grand. Pour ce dernier, à la vision de cette beauté fragile et pubère, le temps sembla s'arrêter. Et son cœur aussi. En fin de soirée, il congédia les invités et il fit saisir la jeune fille en secret par ses gardes. Sa mère voyant le bon parti à prendre lui susurra même d'obéir à toutes les injonctions du vieux roi. Marie n'avait osé aller contre la volonté de sa propre mère et elle avait rejoint Hérode le Grand sur sa couche.

Elle a été violée...

Dégoûtée et profondément meurtrie, Marie avait fui dans la nuit. Les jambes ruisselantes d'un sang impur, elle renia à jamais sa propre mère qui avait sacrifié sa virginité sur l'autel de la cupidité. Elle prit le chemin du nord et se réfugia chez un vieil ami de la famille en qui elle pensait pouvoir avoir confiance. Et elle avait raison : Joseph s'occupa parfaitement d'elle, la recueillant comme sa propre fille. Mais bien vite, cette dernière s'aperçut avec horreur que son ventre gonflait de plus en plus. Alors, Marie comprit qu'elle portait en elle le fruit du rapport sexuel qu'elle avait eu avec le roi. Sa mère finit par la retrouver et, voyant sa fille enceinte, elle réalisa que son devenir était peut-être assuré : Marie allait donner jour à un rejeton d'Hérode le Grand.

Celui-ci était tombé profondément amoureux de la jeune fille. Il l'avait fait chercher de partout en vain et quand la mère lui apprit qu'il allait être de nouveau papa, le cœur du vieillard s'était mis à battre tendrement pour l'enfant. Il espérait que ce soit un garçon. Déjà, il voyait en lui un futur héritier.

Marie, elle, espérait que dans son ventre batte le cœur d'une petite fille. Naïve, elle croyait que le roi finirait par ne plus s'intéresser à elle et même par s'en détourner complètement par mépris si elle ne donnait pas naissance à un garçon. Elle appréhendait de devoir retourner dans la couche de ce vieil être abject qui lui avait déchiré si violemment l'entrejambe.

Sachant où Marie se trouvait à présent, estimant qu'elle allait bientôt donner jour à l'enfant, Hérode le Grand envoya trois émissaires.

Les Rois mages...

Enfant, Jésus avait entendu parler de cette histoire que l'on racontait à Nazareth pour y expliquer la présence de ces trois étrangers lors de sa naissance. Là encore, c'était Marie sa propre mère qui avait colporté cette rumeur pour faire taire les interrogations sur la venue des inconnus

somptueusement vêtus qui s'étaient présentés à certains comme les représentants d'Hérode le Grand. Ceux-ci croyaient délier plus facilement les langues des villageois par la peur en évoquant le nom d'Hérode, cherchant à retrouver rapidement l'habitation de Joseph.

À présent, Jésus savait pourquoi ces trois émissaires du roi étaient venus.

Non pour lui rendre hommage, lui l'enfant divin, l'enfant du roi, mais seulement pour amadouer Marie par l'argent et par leurs costumes fastueux. Hérode pensait que la jeune fille était comme sa mère : cupide. Et si elle avait refusé l'or, les émissaires avaient pour ordre de la capturer de force et de la ramener avec l'enfant au palais de Jéricho.

Hérode le Grand avait préféré utiliser des mercenaires étrangers. Paranoïaque, il ne faisait plus confiance à ses propres soldats. Mais, quelques jours plus tard, après le départ des trois mercenaires avec les cadeaux et l'or, lunatique, le roi douta de leur intégrité. Alors, mettant dans la confiance deux de ses gardes, il les chargea de rattraper et suivre discrètement le trio. Voyant par la suite que ce dernier s'apprêtait à s'embarquer dans un bateau en partance pour l'ouest, les deux gardes comprirent que les mercenaires avaient trahi. Les « Rois mages » virent leur fin d'existence qu'ils escomptaient glorieuse se terminer brutalement sous le fil des épées des soldats d'Hérode.

Jésus poussa un soupir.

Levant son regard océan vers le soleil, il repensa à Joseph et Marie qui avaient fui Nazareth après sa naissance. Tels d'ingénus et fragiles papillons attirés par le feu d'une bougie, volant vers sa divine lumière envoûtante et se brûlant les ailes consumées par sa flamme dévastatrice, ils avaient cru pouvoir cesser la course folle des occurrences en trouvant refuge au Temple de Jérusalem.

*

* *

Tom acquiesça en silence. Il était abasourdi par ces révélations sur Jésus, l'enfant divin, fils du roi Hérode le Grand.

– Il faut replonger dans le contexte de l'époque, dit le Pape de sa voix rauque. Quand Hérode, aidé par les légions romaines, a pris par la force le trône à Jérusalem, il a écarté le Temple et le Sanhédrin du pouvoir politique. Le Temple espérait retrouver ce pouvoir politique et n'être plus cantonné à un rôle simplement spirituel ou un pouvoir judiciaire religieux. En voyant débarquer Joseph et Marie avec le fils d'Hérode, les grands

prêtres ont compris immédiatement le bon parti à prendre ; ils avaient en leur possession un probable futur héritier du trône. Ils allaient le rallier à leur cause et quand l'occasion se présenterait, ils l'utiliseraient et le placeraient sur le trône. Par intrigue, par ruse, n'excluant pas un coup de force mais en jouant surtout sur la filiation divine de l'enfant, de sa filiation de sang royal pour légitimer le trône par rapport à l'occupant romain, ils avaient le projet de se servir de Jésus tel un pantin fidèle élevé et instruit à la cause du Temple et de leurs intérêts partisans. Joseph et Marie n'étaient pas dupes de cela, ils savaient que les religieux du Temple auraient cette idée concernant Jésus s'ils sollicitaient leur aide. Pour Marie violée par Hérode, la vengeance devait la motiver. Elle devait espérer qu'un jour ce fils prenne le pouvoir et renverse ce père sanguinaire et finisse même par le tuer.

Le Pape se tut un instant avant de poursuivre.

– Parce que c'était la triste réalité de l'époque : Hérode le Grand était un assassin fou et pervers, il avait violé moult femmes et il a fait périr des membres de sa famille, plusieurs de ses fils et même sa propre femme. Son règne n'était que des bains de sang sordides pour affermir son pouvoir et déjouer les complots qui émanaient même de sa propre famille. Et la naissance de Jésus, futur prétendant au trône par l'entremise du Temple, représentait alors un grand danger à ses yeux.

– Comment Hérode a-t-il appris le projet du Temple ? s'enquit Tom.

– Dans la Bible, on y parle d'un dénommé Syméon qui était présent le jour où Jésus a été emmené au Temple et circoncis. Il connaissait le devenir de Jésus et il se réjouissait que l'enfant divin apporte la chute d'Hérode et le relèvement, la revalorisation des prêtres du Temple. Il voyait en lui une lumière pour embraser la nation et apporter la gloire d'Israël. Syméon voyait en lui le salut d'Israël et celui du Temple. Mais il avait le défaut de trop parler et un espion d'Hérode a fini par rapporter ses propos au roi.

– Et la réaction d'Hérode a été le massacre des innocents, murmura Tom comme pour lui-même en se souvenant du passage de la Bible.

– Oui, vous avez raison, acquiesça le Pape. Fou de rage, Hérode a fait torturer Syméon et il a révélé avant de mourir que l'enfant divin se trouvait à Bethléem. Hérode ne savait pas où Jésus se trouvait précisément, il a donc fait massacrer dans Bethléem et les alentours tous les garçons de moins de deux ans. Hérode a fait également tuer la mère de Marie parce qu'il la croyait impliquée dans le complot du Temple. Heureusement pour Jésus, le Temple avait ses propres espions pour alerter Joseph. Alors, ils ont fui en Égypte. Quant à Hérode, il a cru que l'enfant était mort et il n'a pas voulu prendre des sanctions contre le Temple et le Sanhédrin parce que

son fragile pouvoir reposait également sur la clique de Sadducéens qui lui était plus ou moins fidèle. Un peu moins dans le cas de l'enfant divin.

Il s'épongea le front du revers de la manche, regardant toujours le clavier d'ordinateur où reposait la main de Tom.

– Et ensuite ? demanda celui-ci.

– L'évolution du plan initial du Temple a pris une tout autre tournure à la mort d'Hérode. Le Temple a fini par apprendre un secret incroyable : quatre jours avant sa mort, Hérode avait fait porter sur son testament Jésus comme héritier principal.

Sous l'effet de la surprise, Tom ouvrit la bouche.

– Comment ça ? demanda-t-il avec peine.

– La folie d'Hérode n'avait plus de limite, dit le Pape. Il se mourait lentement dans d'atroces souffrances, contaminé par des vers. Mais sa folie ne provenait pas de cette maladie. Il en avait contracté une autre dans sa jeunesse : la syphilis.

Tom acquiesça en silence. Pouvant être bénin chez certains, le mal attaquait parfois le cerveau chez d'autres, bien des années après leur contamination et les rendait complètement fous. Le romancier Guy de Maupassant avait lui aussi attrapé la petite vérole et vingt ans après, il fut conduit en camisole de force dans une clinique de Paris : devenu mégalomane, il déclarait que Dieu l'avait reconnu comme son fils du haut de la tour Eiffel. Il s'imaginait investi du pouvoir de vue à distance, pouvant admirer les paysages russes ou africains. Demandant à ce qu'on laisse la porte ouverte de sa chambre pour que le Diable s'en aille, il affirmait que son cerveau fuyait par ses narines et que ses organes avaient disparu. Il parlait constamment aux murs à voix basse et les pilules qu'on lui faisait avaler de force commandaient selon lui ses gestes et paroles.

Tom imagina un instant un roi aux pouvoirs illimités souffrant de cette maladie. Comme s'il devinait ses pensées, le Pape ajouta :

– Le règne d'Hérode est un règne dément. Il est responsable de tant de carnages qu'il est impossible de tous les dénombrer. Quand il a senti sa mort venir, il a même ordonné à tous les notables juifs de Jérusalem de se rendre à Jéricho. Il a fait rassembler tous ces Juifs dans un hippodrome et il a donné un ordre secret : dès l'heure de sa mort, ses soldats avaient ordre de massacrer tous ces notables sans exception. Hérode voulait que ce massacre lamente toutes les familles du royaume, pour les obliger à verser de vraies larmes le jour tant attendu de sa disparition... Heureusement, à sa mort, sa sœur Salomé a ordonné de libérer les notables. Elle a menti aux soldats, elle a affirmé que cette clémence était la dernière volonté de son frère Hérode le Grand.

Tom réfléchit un instant avant de demander :

– Mais pourquoi porter Jésus sur son testament s’il croyait que son fils était mort ? Il avait vraiment perdu toute sa raison...

– Non, malgré sa folie, il avait encore parfois la maîtrise de sa raison. Un espion du roi a filé un messenger du Temple qui partait pour l’Égypte où s’étaient réfugiés Joseph et Marie. L’espion a vu Jésus là-bas et le messenger a fini sur la table de torture d’Hérode pour savoir ce qu’il tramait. Hérode voyait des complots de partout et il croyait que certains religieux complotaient avec les Égyptiens pour le renverser.

Le Pape resta un instant silencieux, puis il ajouta que lorsque Hérode apprit que Jésus était toujours vivant, il en fut profondément ému. De plus, en décrivant précisément comment était physiquement l’enfant, Hérode comprit que Jésus lui ressemblait beaucoup et qu’il possédait ses yeux bleus. Son cœur se mit à battre la chamade pour ce fils qu’il n’avait jamais vu. Avant de mourir, il modifia son testament et partagea son royaume en tétrarchie, en quatre parties dont trois allèrent à ses fils déjà en âge de régner : Archélaos recevait la Samarie, Antipas la Galilée et la Pérée et Philippe les territoires au nord-est du Jourdain. Jésus, lui, allait hériter du plus beau, du plus prestigieux royaume d’Israël : celui de l’Idumée et de la Judée comprenant la ville de Jérusalem. Jésus était le nouveau roi et il avait reçu le titre de roi des Juifs.

Perplexe, Tom fronça les sourcils.

– Mais je croyais que le testament d’Hérode avait été lu devant une partie du peuple juif en présence de la famille royale ?

– Oui, c’est vrai et c’est même Archélaos, l’un des héritiers de la tétrarchie qui en a fait la lecture. Seulement, il a fait une fausse lecture parce que lui n’avait hérité que du plus vil territoire : celui de la Samarie. Il était jaloux de Jésus qu’il considérait comme un bâtard et il a déclaré publiquement que le territoire de la Judée et de l’Idumée lui était légué et qu’il était le roi. Il s’est accaparé la cité de Jérusalem et le peuple a scandé son nom en croyant qu’il était leur nouveau roi légitime. Les soldats et leurs chefs ont promis fidélité au nouveau roi en lui souhaitant un heureux règne.

Le Pape poursuivit en disant que, bien sûr, des dissensions éclatèrent entre Archélaos et Antipas. Ce dernier n’avait pas apprécié le coup de force d’Archélaos pour s’approprier le territoire le plus envié du royaume et le titre de roi. Antipas ne voulait pas ébruiter l’affaire devant le peuple, croyant lui aussi pouvoir tirer profit de ce testament loufoque du roi qui donnait la Judée à un enfant bâtard qui n’était même pas en âge de régner. Antipas espérait pouvoir faire tomber cette immense province dans son giron car pour valider le testament, il fallait l’aval d’Auguste, l’empereur

de Rome. Et c'était lui qui décidait en dernier ressort. Alors, Antipas et Archélaos s'embarquèrent chacun avec leur propre délégation pour l'Italie, espérant chacun convaincre Auguste de leur bon droit sur la Judée et l'Idumée ainsi que sur le titre de roi des Juifs.

Les rênes du pays furent confiées pour un temps à Philippe. Celui-ci était faible d'esprit et peu ambitieux pour exiger quoi que ce soit de plus, se contentant de ce que Hérode le Grand lui avait légué. La mort du roi et le départ des prétendants au titre furent le signal pour moult soulèvements populaires contre l'occupant romain. Le chaos et l'anarchie régnèrent sur la Terre promise. Les légionnaires réprimèrent les révoltes dans un bain de sang et plus de deux mille Juifs furent crucifiés autour de Jérusalem.

Auguste reçut les deux délégations juives et finit par trancher au sujet du testament : Philippe fut nommé tétrarque de Trachonitide, de Batanée, et de l'Auranite ; Antipas tétrarque de Galilée et de Pérée. Quant à Archélaos, il déplut profondément à l'empereur Auguste en se déclarant roi et en s'asseyant sur le trône de Judée sans attendre son avis. Archélaos perdit son titre de tétrarque pour celui moins glorieux d'ethnarque de Samarie.

Pour un temps, Auguste décida de garder secret, aux yeux du peuple hébreu, le futur sacre de Jésus, roi des Juifs, pour ne pas créer de nouveaux heurts qui secouaient déjà les différentes factions juives du pays. Et, en attendant que Jésus soit en âge de régner, Auguste désigna Archélaos comme régent de la Judée et de l'Idumée parce que son « autosacre » avait déjà fédéré le peuple autour de sa personne et Auguste ne pouvait mettre un autre régent sans engendrer encore des guerres. Le chaos avait assez duré dans la région et cette concession était nécessaire.

Archélaos n'avait plus le titre de roi, mais il reçut la promesse d'Auguste de l'établir roi, provisoirement en attendant le sacre de Jésus, s'il s'en rendait digne par sa vertu de régent. Une des conditions était de retrouver Jésus et de lui garantir une intégrité physique.

Les deux délégations rentrèrent en Israël. Archélaos était furieux, il fit rechercher Jésus non pas pour lui garantir un devenir glorieux mais pour le tuer. Dans sa tête, il croyait que si l'enfant mourrait, Auguste n'aurait d'autre choix que de le désigner comme roi des Juifs et de lui octroyer les provinces qu'il avait en régence. Et il veilla à ce que cela soit bien gardé secret, que personne ne sache qu'il n'était qu'un régent et non pas le souverain tout puissant qu'il prétendait être. Ce n'était pas non plus dans l'intérêt d'Antipas d'ébruiter l'affaire car il espérait qu'à l'assassinat de Jésus, Auguste destituerait Archélaos pour avoir trahi sa confiance et qu'il hériterait de tout.

Tout ce petit monde cherchait Jésus pour le voir périr. Mais les prêtres du Temple avaient leurs espions : ils avaient appris le secret de la tétrarchie et que les jours de leur protégé étaient comptés. Craignant à juste titre pour la vie de Jésus s'il restait en Égypte, ils autorisèrent Joseph à revenir en Israël et à se cacher à Nazareth le temps que l'enfant divin soit apte à gouverner. Les prêtres attendaient patiemment leur heure pour reprendre les rênes du pouvoir politique du pays.

Les camps adverses ne connaissaient que peu de chose sur la filiation de l'enfant Jésus, sachant uniquement que la mère, Marie, était de Jéricho et qu'un vieil homme nommé Joseph en était le tuteur. Feu Hérode savait s'entourer des plus grands secrets concernant ses affaires personnelles et il n'avait donné que peu d'informations sur son héritier. Les hommes de main d'Archélaos et d'Antipas cherchèrent en vain en Égypte et en Judée l'enfant royal.

De nombreuses années passèrent avant que l'un d'eux, un espion d'Archélaos, finisse par obtenir une information capitale qu'il dénicha au fin fond de l'Égypte : le dénommé Joseph était peut-être originaire du village de Nazareth en Galilée. Il envoya une lettre à l'ethnarque de Samarie pour lui demander la conduite à tenir et s'il devait se rendre dans le village de Nazareth pour éliminer Jésus. Malheureusement pour Archélaos, le Temple intercepta le message. Les prêtres réalisèrent que la vie de l'enfant divin était en danger et que l'on n'allait pas tarder à le retrouver quel que soit l'endroit où l'on essaierait encore de le cacher. Même s'il n'était pas totalement prêt pour le sacre, les prêtres n'avaient d'autre choix que de sortir Jésus de l'ombre pour le mettre sous les feux des projecteurs de la scène israélienne.

Les prêtres comprirent également que le sacre du roi des Juifs ne se ferait pas sans conflit tant qu'Archélaos était au pouvoir. La révélation du testament d'Hérode le Grand plongerait le pays dans des luttes fratricides et provoquerait, comme à la mort du feu roi, une période anarchique parce qu'Archélaos ne se laisserait pas dessaisir de son royaume sans réagir et qu'il fomenterait des soulèvements populaires pour œuvrer à son pouvoir. Archélaos était la clef de voûte des heurts futurs.

La missive de l'espion d'Archélaos était très compromettante. Elle pouvait faire condamner le régent renégat par Auguste. Les prêtres envoyèrent donc une délégation à Rome qui présenta la lettre à l'empereur, accusant également Archélaos d'être un tyran sans aucune bonté et que Jésus fils d'Hérode le Grand avait été retrouvé et qu'il était capable d'assumer sa fonction de roi des Juifs. Comme l'avait espéré le Temple, Auguste convoqua Archélaos à Rome et il lui confisqua tous ses biens et l'envoya en exil à Vienne près de Lyon.

Cependant, un imprévu de dernière minute vint mettre un bémol dans le plan du Temple : Jésus venait de fuir après la mort de Joseph. Alors, les prêtres durent eux aussi se mettre à la recherche de Jésus. Voyant que les religieux étaient dans l'incapacité de mettre le roi des Juifs sur le trône, Auguste mit, en attendant le sacre futur, un procurateur romain et il en profita pour ordonner un recensement général des hommes et de tous leurs biens.

Comme les hommes de main d'Antipas étaient toujours sur les traces de Jésus et ne désespéraient pas de le tuer pour mettre leur tétrarque à la tête du royaume, lors du recensement romain dans cette ville, les prêtres s'activèrent à faire recenser et naître originellement l'enfant Jésus à Bethléem. Ainsi, les recherches d'Antipas s'orientaient plutôt vers le sud et non pas vers le nord d'où semblait avoir disparu l'enfant divin.

Le Pape s'arrêta un instant. Il considéra longuement Tom avant d'ajouter :

– Quand a eu lieu le recensement, les prêtres ont ajouté sur les listes le nom de Jésus avec pour filiation Joseph de Nazareth et Marie de Jéricho. Ils ne pouvaient écrire que son père était Hérode le Grand parce que la supercherie aurait été trop grosse et les hommes d'Antipas n'auraient pas été dupes. Par contre, Jésus possédait une tache de naissance : une sorte de cœur inversé sur le dessus du poignet. Cette tache, Hérode le Grand la possédait aussi, ce qui prouvait que Jésus était bien son fils. Hérode savait que Jésus avait cette marque sur le poignet parce que son espion qui avait vu Jésus en Égypte lui avait rapporté ce détail... D'ailleurs, Hérode a lui-même consigné dans son testament que son héritier Jésus avait cette tache, pour qu'on puisse l'identifier formellement. Donc, les hommes d'Antipas recherchaient cet enfant avec ce cœur sur le haut du poignet. C'est pour cela que les prêtres du Temple ont fait une fausse déclaration parfaite en précisant que l'enfant Jésus possédait une tache de naissance en forme de cœur inversé sur le haut du poignet. Tout cela pour faire focaliser les recherches d'Antipas dans la région de Bethléem. De leur côté, les recherches des prêtres sont restées infructueuses : ils n'ont jamais retrouvé Jésus et finalement les procurateurs romains se sont succédé à la tête de Jérusalem.

Tom écoutait le récit du Pape avec attention. Il repensa au testament d'Hérode le Grand.

– Je croyais que le quatrième tétrarque était sa sœur, Salomée...

– Non, sur le testament elle n'était pas désignée comme tétrarque, elle était mentionnée dessus parce qu'elle avait hérité de quelques villes. D'ailleurs, Auguste et l'impératrice figuraient également sur ce testament. Ils héritaient de pièces d'or et d'argent. Ce n'était donc pas une question du

nombre de protagonistes présents sur le testament qui désignait chaque partie comme un tétrarque. Le terme tétrarque implique bien le fait d'une division d'un État en quatre. Mais sur ce testament, la tétrarchie n'était pas effective. Le nom de Jésus a été effacé et des historiens ont pu croire que Salomé était ce quatrième tétrarque qui manquait pour faire le compte. D'ailleurs, si les historiens s'étaient un peu plus intéressés aux termes présents, ils auraient compris que quelque chose était singulier : pourquoi, Monsieur Anderson, désigner Archélaos comme ethnarque s'il avait hérité de la Samarie, de la Judée et de l'Idumée ? Le titre d'ethnarque désignait celui qui gouverne une unique province. Or, officiellement, il en avait trois sous sa coupe. Les Romains étaient très tatillons sur les termes juridiques qu'ils employaient, notamment ceux notariés. Cette étrangeté dévoile la manipulation qu'il y a eue sur le testament et sa falsification par l'Église naissante pour supprimer l'existence terrestre de Jésus.

Le Pape poussa un soupir :

– Tout cela est une contrefaçon à l'époque de Constantin. Tout a été effacé concernant la véritable filiation de Jésus pour faire apparaître en lui le Fils de Dieu, le remplaçant de Mithra dans la religion d'État. Il ne fallait surtout pas que Jésus apparaisse comme le fils d'un homme, même si c'était un roi. Et tous les documents ont été détruits ou falsifiés par la suite...

Les paroles émanant du Pape étaient acerbes : un *mea culpa* qui se voulait sincère. Mais Tom n'était pas dupe. Il savait que le Pape, en faisant amende honorable, essayait de le convaincre du bien-fondé de l'action de l'Église.

– Que pensait Jésus du testament d'Hérode le Grand et de la tétrarchie ? s'enquit Tom.

– Il ne le savait pas et il ne l'a jamais su, affirma le Pape. S'il l'avait su, je ne serais probablement pas là en train d'essayer de vous convaincre de ne pas commettre l'irréparable.

Son regard était posé sur la main de Tom.

– Mais j'y reviendrai tout à l'heure, ajouta-t-il. Le Temple n'a jamais rien révélé à la mère de Jésus en ce qui concerne la tétrarchie ni sur la régence parce qu'il craignait que Marie change de camp en pensant qu'Archélaos serait un bon tuteur et qu'elle ne prenne pas au sérieux la volonté d'Archélaos de tuer son fils. Elle aurait pu croire que c'était un mensonge du Temple pour la maintenir sous sa coupe. Les prêtres ne voulaient pas qu'elle se défasse de leur emprise. Marie était une femme et une femme pour un religieux reste toujours imprévisible, alors ils ont préféré garder le secret de la tétrarchie. Et somme toute, c'était peu important pour le devenir de l'enfant puisque, de toute façon, il était déjà

prévu depuis longtemps qu'un jour il devienne le roi des Juifs et qu'il œuvre conformément aux exigences du Temple. Tétrarchie ou pas. Marie savait cela et c'était amplement suffisant pour les prêtres.

Le Pape sourit tristement.

– Et Jésus a été maintenu dans l'ignorance de toutes ces histoires. On lui faisait simplement comprendre et miroiter que sa destinée serait d'être un jour le roi des Juifs et qu'il devait s'y préparer. Jusqu'au jour où il a appris incidemment la vérité sur sa vraie nature...

Le regard du Pape se détacha de la main de Tom pour se porter vers la fenêtre de son bureau. Dehors, le soleil projetait ses ultimes lueurs sur la cité du Vatican.

*
* *

À la douce chaleur des rayons naissants, Jésus fut parcouru d'un petit frisson agréable.

Comme échappé de la matière, il se sentait bien, bien plus léger. Dans le jardin aux milliers de fleurs où il déambulait, il s'enivrait des parfums grisants, s'unissant dans une symbiose divine à ces senteurs paradisiaques qui s'élevaient au firmament.

Les sifflements harmonieux des oiseaux, chantant les louanges du ciel, finirent par arrêter ses pas et il leva ses yeux vers la voûte céleste azurée. Un souffle suave et plaisant jeta son air sur son visage, caressant sa barbe et ses longs cheveux, lui chatouillant les oreilles comme si un ange voulait y glisser un secret divin.

... un secret entendu...

Le visage de Jésus s'assombrit en une fraction de seconde. Un vent glacial balaya tout son être. De nouveau, il se trouva seul au milieu du silence pesant de son propre monde. Dans le rêve de sa vie, sur le fil de sa conscience, il se balançait entre le jour et la nuit, entre la lumière du présent et les ténèbres du passé.

Les aveux de sa mère qu'il avait entendus après la mort de Joseph, lorsqu'elle s'était confiée à Élisabeth, furent un terrible séisme, brisant irrémédiablement son âme d'enfant.

Il n'était pas le fils de Joseph descendant du roi David en qui le peuple attendait un Sauveur. Il n'était pas non plus le Fils de Dieu engendré par l'Immaculée Conception.

Il était le fils du sanguinaire Hérode le Grand.

Il avait été fait dans un lit défait et le mal était à jamais fait.

Et ses rêves d'enfant s'annihilèrent en un instant quand il réalisa, par la bouche de sa mère, qu'il n'était que le pantin du Temple, conditionné à œuvrer pour lui.

Mon Maître...

Le mystérieux homme qui venait chaque matin pour l'instruire et qui avait fait jaser plus d'une commère dans son village, s'était joué de lui. Celui en qui il avait une grande estime et une dévotion profonde, le considérant même comme un second père, l'avait trahi. Ce maître grec à l'immense savoir, à l'éternelle tunique noire, à la démarche boiteuse, à la barbe coupée en pointe qui accentuait un peu plus la sensation de longueur chez ce quadragénaire à la mince silhouette, avait épousé la cause, la religion juive et travaillait pour le Temple.

Pendant toutes ces années d'apprentissage, le berçant et l'endoctrinant par la foi d'un devenir royal, le Maître l'avait éduqué à sa fonction promise, le menant habilement à adorer, à respecter le Temple et ses prêtres autant que Yahvé.

Jésus n'était pas l'enfant divin que le Maître prétendait : il n'était qu'un rejeton d'Hérode, un sale bâtard issu d'un viol dont on voulait se servir pour endosser le titre de roi des Juifs, un Messie de pacotille, le Christ comme lui susurrail en grec son Maître, pour le voir agir conformément à la cause du Temple et, en bon sbire, se prosterner docilement aux pieds des religieux.

Le choc psychologique de ces révélations avait été rude pour la conscience de Jésus à l'époque. Tout l'univers qu'il s'était construit, qu'on avait édifié pour lui dans le mensonge avait été détruit, balayé par l'ouragan nommé réalité.

De lui, il semblait ne rester plus rien. Seul le Père céleste paraissait battre encore en lui, mais si loin, si profondément enfoui au fin fond de son âme blessée que Jésus croyait que jamais plus il ne pourrait côtoyer l'être divin qui enflammait son cœur aux jours heureux.

Un jour nouveau...

Dans le jardin paradisiaque où il se trouvait, Jésus se tourna vers le soleil dont les rayons chauds éclairèrent son visage tourmenté.

Longtemps, il avait marché vers lui et vers lui-même, toujours vers une aurore nouvelle, se cherchant et cherchant ce Père céleste qui semblait l'avoir abandonné.

Méthodiquement, utilisant le factuel et les indices pour orienter ses recherches, Jésus avait longuement réfléchi le soir où, s'étant réfugié dans une grotte, il avait fui la maison familiale.

Malgré les mensonges nécessaires à son conditionnement, le Maître grec lui avait apporté un enseignement neutre concernant les croyances des Pharisiens et des Saducéens ; d'un commun accord, ceux-ci avaient jugé bon que le futur roi des Juifs se forge lui-même sa propre croyance sur Yahvé et sur ses lois célestes régissant sa création.

Les Saducéens étaient persuadés que les âmes mouraient avec les corps et qu'il n'y avait pas de vie éternelle. Pour eux, il fallait profiter le plus possible de la vie sur terre, à condition bien sûr d'observer la Loi.

Honorant tellement les vieillards qu'ils n'osaient les contredire, les Pharisiens prenaient tous les versets de la Loi à la lettre. Mais en dehors de la tradition écrite, ils admettaient une tradition orale, croyaient aux anges et à la vie éternelle, que les âmes étaient immortelles, que dans l'autre monde elles étaient jugées en fonction de leurs fautes ou de leurs mérites et récompensées ou punies. Ils attribuaient au destin tout ce qui arrive, sans toutefois ôter à l'homme le pouvoir d'y consentir, en sorte que si tout se faisait selon les ordres de Dieu, il dépendait néanmoins de la volonté de l'homme de choisir entre le bien et le mal. Ils admettaient aussi que certaines âmes puissent être retenues prisonnières ou revenir dans un autre corps.

Les renaissances...

Cet ésotérisme provenant de la Perse avait toujours subjugué Jésus. Et c'était cette notion de renaissance qui titilla sa conscience en cette nuit de trouble, seul dans la noirceur de la grotte. Pour lui, tout cela n'était pas une élucubration humaine, une conception théorique. Cela paraissait tellement concret et logique : à l'approche de l'hiver, les fleurs des champs ne mouraient-elles pas avant de renaître l'année suivante ? Le soleil ne mourait-il pas à chaque crépuscule pour resplendir dans une aurore nouvelle ? Cet œuvre du démiurge, ce cycle de morts et de renaissances, bien omniprésent dans la nature, n'était-il pas une loi céleste dont les hommes ne pouvaient s'affranchir ?

Ce savoir émanait des régions du soleil levant et c'était là-bas qu'il trouverait la source de la connaissance. Il avait la conviction que tout était lié à cela.

Lui et le Père céleste. L'âme et les renaissances.

Partant à la recherche de ce Tout, de cet Un et de lui-même, marchant vers cet Orient lumineux, après des années et des années d'un voyage intérieur sans fin, Jésus arriva en Inde. Pendant de long mois, au bord du Gange, il aspira à un devenir d'ascète hindouiste. Cette religion avait parfaitement assimilé la notion de renaissance : une âme immortelle qui se réincarnait sans cesse, passant de la mort à la vie et de la vie à la mort.

L'existence de l'homme était un tourbillon incessant de vies et de réincarnations. De même que tous les seaux tournaient autour de la roue hydraulique, de même l'homme renaissait à chaque fois du giron maternel.

Certains s'accommodaient parfaitement de ce cycle des renaissances, s'en satisfaisant pleinement car il signifiait de nouveau la jeunesse, l'amour et la soif des désirs assouvis. Mais systématiquement la misère, la maladie, la douleur, la vieillesse mettaient un bémol à cet idyllique cycle semblable, pour bon nombre, à une fontaine de Jouvence donnant la vie éternelle.

La seule véritable vie éternelle est celle qu'on obtient dans les cieux...

Ce cycle des renaissances était en marche depuis l'aube des temps et était régi par la loi de Karma : tout acte, grand ou petit, revenait affecter son auteur avec la même force que celle de l'action initiale. La loi de Karma était elle-même basée sur les enchaînements de causes et d'effets, gardant ainsi le cycle des renaissances en mouvement. Transcendant les limites de la naissance et de la mort, le Karma était patient, impersonnel et inéluctable. Ainsi, le bien venait récompenser le bien et le mal était rendu pour le mal. Que ce soit avec le corps, la parole ou l'esprit, les problèmes et les avantages qui surgissaient dans la vie présente étaient les fruits de ces actions effectuées lors d'existences précédentes mais également dans cette vie même.

La loi des Causalités.

Tout acte, même en apparence minime et anodin, déclenchait une suite infinie de conséquences incontrôlables et incommensurables. Ne disait-on pas qu'un battement d'ailes de papillon pouvait déclencher le souffle des dieux ?

Jésus poussa un soupir.

Il avait fini par rejeter la doctrine hindouiste car, en Inde, l'homme s'était servi de ces Vérités célestes indéniables pour asservir ses frères, imposant des lois humaines et définissant des castes aux basses sphères où étaient confinés ses pairs fatalistes, hiérarchisant un peu plus sa société animale pensante et dominante. L'intransigeance des castes était une aberration, une structure raciste bien humaine mettant un dieu aux commandes d'une folie sans nom, détournant l'âme et l'intelligence vers un gouffre sans fond. L'homme était responsable de son propre mal par ses interprétations, par ce vide incommensurable dans sa tête que les religions avaient comblé pour apporter une réponse illusoirement salutaire à ces naufragés de l'inconscience.

On pouvait expliquer à l'humanité les causes secondaires des créations qui passaient sous ses yeux. Néanmoins, la cause première demeurait

voilée et on ne parvenait à la comprendre qu'en traversant la mort. L'histoire d'une religion était toujours étroite, superstitieuse et fausse. Il n'y avait de vrai que l'histoire religieuse de l'humanité.

Toute religion est une erreur, une interprétation humaine...

Jésus était parti vers les disciples du Bouddha dont les paroles avaient cinq cents ans plus tôt décrié l'hindouisme et ses dérives sectaires. L'enseignement du Bouddha Gautama n'était ni une religion, ni une philosophie, ni un système. C'était juste un exposé des faits, des choses comme elles étaient, décrivant les Vérités célestes de manière dépouillée, épurée et scientifique.

Une science de l'esprit...

Cependant, les humains avaient un sentiment religieux très fort. De ce fait, ils ne pouvaient s'empêcher de déifier toutes sortes de choses. N'étant ni un dieu, ni un messager divin, ni même un prophète mais juste un homme, Gautama avait eu le malheur, pour son enseignement technique, d'être élevé au rang des divinités, de voir des monuments et des statues édifiés à sa gloire qui avaient détourné les peuples vers un mirage nommé religion. Les cérémonies, les récitation et les incantations avaient dévoyé le sens premier de son enseignement pour l'établir en dogme religieux. De son temps, Gautama avait prédit le déclin futur de sa leçon de choses : c'était une nécessité car tout devait disparaître un jour. La seule chose permanente dans ce monde était la non-permanence des choses. Paradoxalement, ce n'étaient ni les guerres, ni les famines, ni les idéologies politiques qui seraient responsables de ce déclin mais ceux en qui il avait investi de sa confiance pour préserver son enseignement. Et, en effet, des générations de disciples s'étaient succédé pour transmettre les préceptes du Bouddha et ils avaient fini par y introduire des opinions personnelles, leurs propres doctrines, leurs rites en piochant divers éléments dans telle religion ou telle philosophie en pensant que, finalement, tout ne faisait qu'un ou que, quelque part, Bouddha avait aussi parlé de cela.

Jésus s'était fait fi de toutes les fioritures dévotes et des interprétations tardives, s'en tenant à l'essentiel, étudiant les préceptes techniques pour discerner le diamant des cailloux.

Méthodiquement, il considéra les paroles de Gautama.

En réformateur pragmatique, le Bouddha avait emprunté bon nombre d'indéniables Vérités célestes à l'hindouisme comme le cycle des renaissances et la loi de Karma. Son enseignement pouvait se résumer ainsi : la souffrance et la fin de la souffrance.

La souffrance et la fin de la souffrance...

La vie avait un caractère insatisfaisant, instable et pénible. Soulagement momentané par l'enivrement des sens, la jouissance qu'on y trouvait était une souffrance pernicieuse car elle prenait une apparence agréable. On croyait que le plaisir apportait le bonheur parce qu'on n'avait jamais connu autre chose que cette forme de bonheur là. Le prisonnier qui était enfermé dans sa cellule depuis de longues années finissait par s'en faire une raison, à s'y habituer, à s'y accoutumer. L'homme était tellement plongé dans la souffrance qu'il ne la voyait même plus.

Malgré des périodes courtes et illusoire où un semblant de bonheur paraissait irradier l'être, la vie terrestre n'était que souffrance et cette souffrance provenait de l'ignorance dont les facteurs de perpétuation entretenaient le monde dans sa rotation ininterrompue.

Quelques-uns de ces facteurs étaient l'ensemble des croyances, philosophiques ou religieuses, des vues et des opinions. Il y avait aussi l'orgueil humain. Cependant, le plus important était l'ensemble des attachements, des fascinations, des avidités et des désirs.

Les désirs.

Les désirs engendraient la soif d'existence, l'ivresse des sensations où l'âme s'enivrait et s'attachait à revivre, prisonnière inconsciente de la geôle des renaissances et de l'implacable geôlier Karma.

L'Équation céleste...

Le désir non assouvi ou succombé était égal au cycle des renaissances car l'être s'enchaînait encore et toujours à ce dernier en voulant faire ou refaire cette funeste envie, espérant illusoirement s'en défaire. Quand il y avait un manque, quand il y avait la volonté d'obtenir, quand il y avait la perte ou l'interruption de jouissance, quand il y avait non-obtention de ce qui était voulu, surgissait alors le désir et sa soif d'être, découlant à la souffrance et à l'incessant engrenage de la roue des existences.

Par la cessation du désir, en éliminant l'ignorance par la connaissance, en identifiant le processus de causalité à l'œuvre dans toute action et en particulier celle conduisant à la souffrance, celle-ci disparaissait à jamais et, s'émancipant de Karma, le cycle des renaissances n'avait plus lieu d'être.

En suivant l'enseignement du Bouddha, on pouvait atteindre ce but ultime de l'existence : après un long travail intérieur, par l'Illumination, par cet Éveil intérieur où les vies antérieures apparaissaient aussi lisibles que dans un livre ouvert, le salut de l'âme était au bout de cette voie céleste. Alors, on devenait à son tour un Bouddha, un Éveillé où l'ignorance n'avait plus de racine dans la conscience au savoir infini,

percevant le monde tel qu'il était vraiment et, à la mort physique du corps, s'affranchissant des renaissances, on atteignait le Nirvana.

Jésus mit en pratique la loi de l'Équilibre et du milieu, situé entre deux extrêmes constitués d'une part par l'unique jouissance des sens physiques et de l'autre côté par la suppression totale de toute forme de sensualité, par une pratique ascétique sévère aux nombreux interdits. Tel un instrument de musique, si la corde du salut était trop tendue elle cassait, distendue elle produisait un son disgracieux. Jésus se souvint des pratiques hindouistes pour atteindre le divin, affamant le corps à en devenir faible et ivre ou dansant en tournoyant sur soi-même pour entrer en contact avec les forces célestes. Toutes ces sensations étaient fausses, il le savait désormais, et le moindre alcoolique atteignait le même stade soi-disant spirituel et divin en s'enivrant d'alcool. Mais ceux qui s'acharnaient à de tels rituels n'avaient pour la plupart jamais bu de boissons grisantes et ne pouvaient donc en comparer les sensations, croyant qu'ils détenaient par leurs gesticulations ou leurs mutismes la clef du savoir sublime côtoyant le céleste.

Sobrement, Jésus s'évertua à suivre les traces de Gautama, allant naturellement vers l'Himalaya, vers cette poitrine de pierre sur un corps de magma, élanée vers le ciel, silencieuse et calme, au soutien-gorge de neige déchiré bien des fois par des hommes partis à la conquête de leur âme.

Mais malgré les années d'une pratique assidue dans ce haut lieu spirituel, Jésus ne parvint pas à l'Illumination. À chaque fois qu'il s'y était essayé, un obstacle inattendu l'avait empêché d'accéder au Nirvana.

Mon démon intérieur...

Il était le fils du sanguinaire Hérode le Grand.

Un karma résiduel avait été transmis par le lien du sang et si Jésus ne pâtissait pas des actes de son monstre de père, il n'en était pas pour autant totalement acquitté. Au fin fond d'une conscience collective inconsciente, une barrière s'était levée, érigée par des âmes tourmentées, celles martyrisées par Hérode, imprégnant de leurs esprits qui avaient soif de vengeance une malédiction générationnelle dont Jésus était victime. Si le chemin menant au Nirvana était difficile, encore plus difficile était le chemin à accomplir par Jésus, avançant avec un fardeau céleste incommensurable.

Même en prenant conscience de cela, en identifiant rigoureusement la cause, Jésus ne réussit pas à s'en débarrasser. Alors, il comprit qu'il était peut-être vain de vouloir atteindre le Nirvana. Jamais il n'y parviendrait.

Ne pouvant le découvrir par lui-même, il essaya de trouver un autre chemin d'accès. Avant tout, il fallait savoir ce qu'était le Nirvana.

À ce sujet, depuis des années, les Maîtres spirituels bouddhistes avaient été incapables de répondre à Jésus sur ce qu'était le Nirvana. Ce qu'ils savaient, c'était ce que Nirvana n'était pas : le Nirvana n'était plus le cycle des renaissances. Et certains affirmaient que seule l'âme mâle pouvait y accéder.

Si l'Éveil du Bouddha Gautama lui avait conféré un savoir infini comparable à une immense forêt, il n'avait voulu divulguer que la simple feuille d'un de ces arbres, estimant que toute cette érudition n'était pas nécessaire pour accéder au Nirvana et que, en obtenant l'Illumination, les hommes accéderaient par eux-mêmes à ce savoir. Il était donc inutile de les noyer par un océan de connaissances alors qu'il était déjà difficile de comprendre et de surnager dans le ruisseau de la conscience serpentant jusqu'au Nirvana.

Jésus avait toujours été mû par le désir de pénétrer le secret des choses, la soif de savoir était plus forte que tout. Il savait que c'était probablement ces innombrables questions qu'il se posait sans cesse qui l'avaient également empêché de progresser sur la voie de l'Illumination. Mais c'était sa nature, il ne pouvait s'empêcher de le faire, d'essayer d'embrasser la vision d'ensemble de l'œuvre du démiurge pour en comprendre les tenants et les aboutissants. Il ne pouvait se satisfaire de la feuille de l'arbre enseignée par Bouddha, il voulait se promener dans la forêt de la compréhension infinie. Il savait que l'expérience de la réalité absolue était au-delà de tout concept et à plus forte raison des mots mais, à défaut de pouvoir l'embrasser de sa vision intérieure, il voulait qu'on lui murmure ces vérités à l'oreille.

En cela, par la non-définition et la non-détermination du Nirvana, l'enseignement de Gautama lui laissa une sensation d'inachevé, d'inabouti. Il aurait tellement voulu que le Bouddha en dévoile plus, bien plus et encore plus.

Il entendit parler par un haut maître bouddhiste du livre des morts égyptiens, de son rouleau mystérieux que l'on mettait autrefois sous la tête des momies pour les accompagner dans l'au-delà et qui racontait, sous une forme symbolique, le voyage d'outre-tombe de l'âme. Dans ces sanctuaires d'Égypte vivaient des mages en possession de la science divine. Se pouvait-il que les prêtres égyptiens aient percé l'ultime secret du Nirvana et de la divinité ?

Jésus devait s'en assurer et il abandonna ses propres disciples qui voyaient en lui un être aux dons extraordinaires, dont certains pensaient secrètement qu'il était la réincarnation de Gautama, le Bodhisattva revenu au monde pour sauver tous les êtres. Jésus partit vers le soleil couchant et il parvint chez les Initiés.

Là, Jésus découvrit à quoi correspondait ce Nirvana.

Le Royaume des Cieux...

Dans une dimension en dehors de l'espace et du temps, se trouvait un Royaume céleste où une félicité incommensurable régnait. Les mots n'étaient pas assez forts pour décrire le bonheur qui en émanait. Loin de la terre, de ses tourments, de ses démenches et de ses désirs futiles, ce monde était peuplé d'anges. Souvent les religions avaient décrit ces êtres sublimes et lumineux comme les émissaires d'une volonté divine. Ce qui était vrai d'une certaine manière. Cependant, ces messagers célestes n'étaient pas issus de la création initiale et n'avaient pas été enfantés par le démiurge pour communiquer ses exigences.

Les anges...

Les anges étaient des humains désincarnés ayant franchi une étape supérieure dans le processus évolutif de leur être. À travers la nuit des temps, par la simple évolution de toute chose, se libérant de son carcan corporel et terrestre, l'âme humaine avait transcendé sa nature originelle. S'affranchissant de la loi de Karma et du cycle des renaissances par le chemin des Bouddhas, les premiers hommes devinrent ces êtres célestes désincarnés et s'approprièrent les cieux.

Toute mort charnelle donnait lieu à un entracte intemporel et mathématique durant lequel l'âme retrouvait la mémoire de ses vies précédentes, additionnait ses actes et faisait la somme de ses erreurs. Mais même si l'âme se promettait d'agir mieux, une fois sur terre, elle oubliait ses résolutions, s'enivrait de l'existence et recommençait les mêmes erreurs, payant le tribut de Karma.

Par milliers, les anges étaient redescendus sur terre pour aider les âmes humaines à bien se conduire pour leur salut. Néanmoins, le pouvoir de ces nouveaux êtres célestes était très limité, ils ne pouvaient agir sur la matière car n'ayant plus d'enveloppe terrestre. Ils ne pouvaient se faire entendre de leurs frères corporels que par les rêves, les prémonitions et au travers de certains humains plus réceptifs servant de porte-parole. Ils aidèrent en priorité ceux qui étaient proches d'atteindre l'Éveil, pour leur donner un coup de pouce céleste. Et, en même tant que les cieux s'accroissaient chaque jour de nouveaux anges, ces anges gardiens terrestres évoluèrent encore, atteignant un stade spirituel supérieur.

Les Archanges.

Leurs forces spirituelles semblaient illimitées, leurs compassions pour leurs semblables terrestres immenses et leurs pouvoirs sur toutes choses effectifs.

Leur nature éthérée était sublime, encore plus que pouvait l'être celle des anges. Ces derniers, œuvrant au salut de l'humanité, agissaient également pour parvenir eux aussi à ce degré ultime d'évolution spirituelle, vénérant leurs frères Archanges par un amour infini.

Dans ces cieux hiérarchisés d'amour, une force suprême finit par surgir du firmament.

Le Père céleste...

Et la lumière fut.

Une lumière aveuglante et resplendissante, embrasant le néant d'une clarté nouvelle, balayant l'archaïsme des ténèbres et son ignorance ancestrale. Par un sacre divin, le Père céleste prit possession du Royaume des Cieux.

Son apparition et son avènement se firent sous les acclamations des anges qui comprirent que les lois célestes allaient à l'avenir évoluer et que les cieux allaient devenir véritablement le paradis céleste pour tous les êtres humains...

Dans le jardin paradisiaque mais néanmoins terrestre où il avait trouvé refuge, songeur, Jésus déambula en caressant du bout des doigts les fleurs aux parfums lancinants. Il leva son regard vers le ciel azuré en pensant à la véritable nature du Père céleste, à cette divine entité qui régnait désormais sur le firmament.

*

* *

– Comment vous savez tout ça, sur ces croyances de Jésus ? s'étonna Tom.

Le Pape observa un instant l'homme installé devant l'ordinateur et ayant la main négligemment posée sur le clavier de contrôle.

– Nous étions détenteurs d'un écrit, finit-il par avouer. Cet écrit a été découvert lors de la campagne de Napoléon en Égypte. Un écrit que Jésus a rédigé lui-même avant sa mort.

Le regard du religieux se porta sur le grand crucifix en bois massif fixé sur l'un des murs de son bureau. Il le considéra un instant avant de pousser un petit soupir. De nouveau, il riva ses petits yeux gris sur la main de Tom.

– Le fichier que vous avez au bout de vos doigts contient également cet écrit. Les fils d'Abraham par l'intermédiaire du Mossad ont volé l'original et ils nous l'ont envoyé en dossier électronique pour nous faire chanter et s'assurer de notre soutien sans faille concernant Israël. Il révèle certains détails que Pilate ignorait et qui ne sont pas consignés dans son rapport.

Tom acquiesça et demanda :

– Selon Jésus, qui est le Père céleste ?

– L'ouvrage était fort ancien et il semblait manquer de nombreuses pages, notamment celles révélant la nature du Père céleste. Mais sur une page, Jésus évoquait le Père céleste et son incroyable nature qui, selon Jésus, est tellement évidente, tellement logique que personne n'y avait songé avant.

Citant l'Évangile de Thomas, le Pape ajouta :

– « Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve et quand il aura trouvé, il sera bouleversé et, étant bouleversé, il sera émerveillé et, resplendissant, il régnera sur le Tout ». Cette phrase semble être la clef pour lever le voile du mystère...

– Et je suppose que vous avez votre petite idée sur l'identité de ce Père ? coupa Tom, le ton moqueur.

Le Pape se renfrogna et se tut quelques secondes. Il finit cependant par dire :

– Jésus désignait aussi le Père céleste par le terme de Deus pour le différencier de Dieu, du démiurge créateur de l'Univers. Ce sont deux entités célestes distinctes. Certaines religions ont parfaitement fait la distinction entre ces deux entités. D'autres les mélangent pour n'en faire qu'un ou même plusieurs dans un même groupe divin. Mais dans les faits, ils sont totalement distincts...

– Arrêtez de me vendre vos bondieuseries, pesta Tom. Vous allez me faire croire maintenant que vous croyez comme Jésus à la loi de Karma. Venons-en plutôt à l'essentiel...

Le Pape s'irrita.

– La loi de Karma est la seule doctrine capable d'expliquer l'inégalité des conditions humaines et l'apparente injustice du monde terrestre où l'on voit pâtir les justes et triompher les méchants. Ces méchants étaient des hommes justes, les justes des vies passées mais l'homme passe de victime à bourreau en un instant. C'est dans sa nature, poussé par le désir et la soif des sensations. C'est inné de la création.

Reprenant un semblant de calme, il ajouta :

– Cela ne signifie pas que tout le mal dans le monde est à attribuer au démiurge. L'ignorance humaine et son libre arbitre sont responsables, responsables de faire le mal ou pas. Et si vous voulez en venir à l'essentiel, j'y viens...

Il prit la bible qui était posée sur une étagère de sa bibliothèque. Il la feuilleta un instant, puis la referma.

– Tout l’enseignement de Jésus, l’ésotérisme relaté dans cet ouvrage ou du moins certaines parties sont en rapport avec le Père céleste et les renaissances.

– C’était donc la croyance de Jésus, dit Tom dubitatif.

– C’est la réalité des choses célestes, protesta le Pape.

– Ah, oui !? fit Tom moqueur. Et pourquoi ne l’avoir jamais révélé aux chrétiens du monde entier ? Je suis sûr qu’ils auraient été enchantés d’apprendre que les dogmes hindouistes sont plus proches des choses célestes comme vous dites que la Bible elle-même.

– Nous sommes allés trop loin dans le mensonge, murmura le vieillard. La vérité serait un terrible séisme pour les consciences. Et puis l’enseignement catholique n’est pas si loin des réalités célestes. Il apporte le salut par le repentir...

– Ça, c’est votre point de vue.

Dans une tension presque palpable, les deux hommes restèrent silencieux. Les yeux de l’athée et du religieux s’affrontèrent dans une joute visuelle. Le Pape finit par baisser son regard sur la bible qu’il avait en main.

– Dans les écrits apocryphes et dans la Bible, nous trouvons le véritable enseignement de Jésus si nous comprenons qu’il fait allusion à chaque fois aux renaissances.

Ouvrant la bible, prenant une page au hasard, il lut :

– « Avant qu’Abraham existât, je suis »... ou encore « dès le commencement, j’étais »... cela démontre sa certitude dans le cycle originel des renaissances et qu’il était sur terre bien avant les ancêtres connus des Juifs.

Il tourna quelques pages.

– Là encore, quand il dit que ce qui est lié sur terre est lié dans les cieux et ce qui est délié sur terre est délié dans les cieux, il fait référence aux désirs enchaînant au cycle des renaissances et qu’il faut s’en libérer. Ou bien quand il parle de vendre tous ses biens et faire l’aumône, il prône le détachement des biens matériels pour éliminer les attraites qui rattachent l’âme aux renaissances. Idem quand il parle du sort des riches.

Il feuilleta encore quelques pages.

– Souvent le mot désir a été trompeusement traduit par le mot péché... où est-ce... ah, oui l’Évangile de Jean... « quiconque subit le péché est esclave du péché. »

Il referma la bible.

– Je pourrais multiplier les exemples à l’infini.

Tom écoutait, se voulant attentif. Un brin énervé par cette leçon de théologie, il ne souhaitait cependant plus interrompre le Pape de peur de s'enliser encore dans des disputes futiles et que le vieillard ne perde le fil de sa pensée devant le mener vers d'autres révélations. Révélations qui étaient consignées dans le fichier électronique et que Tom avait menacé d'envoyer aux journalistes du monde entier si le Pape ne lui en exposait pas le contenu.

Celui-ci s'y employait avec vigueur, espérant convaincre Tom de ne pas commettre l'irréparable, s'évertuant à être le plus explicite et persuasif possible.

– Le plus intéressant discours est celui qu'il a avec Nicodème. C'est là qu'on trouve le véritable enseignement de Jésus, son enseignement sur les renaissances et le rôle du Père céleste.

Le Pape afficha un sourire triste.

– Cherchez par vous-même et vous serez étonné par tous ces propos qui apparaissent alors sous leur véritable sens.

Il tendit la bible à Tom, mais ce dernier fit signe de la tête que ce n'était pas nécessaire.

– Ce qui est déroutant, ajouta le Pape, c'est que quand l'Europe s'est ouverte à l'Orient et que les prêches bouddhistes et même hindouistes ont déferlé sur nous, personne n'a fait le rapprochement avec les paroles de Jésus alors que les similitudes étaient flagrantes...

Tom s'emporta.

– C'est peut-être parce que la religion chrétienne se croit supérieure aux autres et que les chrétiens n'arrivent pas à analyser leur propre système. La fameuse poutre dans l'œil. Car pour comprendre un système il faut en sortir et les chrétiens sont noyés à l'intérieur du leur où la critique n'est pas de mise.

– Probablement, concéda le Pape, le sourire figé. Probablement... Mais certains s'en sont aperçu et ont fait le rapprochement. C'est le cas de la Rose-Croix ou de la franc-maçonnerie qui ont découlé de la gnose léguée par Pierre...

– L'apôtre Pierre ? s'étonna Tom.

– Oui, l'apôtre Pierre. Mais je reviendrai plus tard sur ce point. Faute de pouvoir faire taire ces ordres secrets gnostiques, l'Église a crié à l'imposture et les a accusés d'hérésie et de sorcellerie. Ces ordres connaissaient pertinemment la véritable nature de la Bible comme la connaissait avec eux l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix. À ce sujet, il est intéressant de noter que l'enseignement des Pharisiens a survécu à la Diaspora et que leur croyance en la renaissance a perduré jusqu'à l'émergence de la Kabbale,

toujours sous l'influence de la gnose léguée par Pierre. Tous ces groupes, tout l'ésotérisme de ces groupes a pour fondement les renaissances qui sont une réalité, une loi céleste incontournable.

Tom se gratta le menton.

– Mais à ce propos, peut-on renaître en animal ? questionna-t-il. En lapin blanc par exemple ?

Tout à ses pensées, le Pape ne vit pas le sourire en coin de l'athée qui s'amusait de ces croyances farfelues à ses yeux.

– Les hindouistes croient que nous pouvons renaître en animal, répondit le religieux. C'est d'un ridicule flagrant parce qu'il suffit de regarder la nature pour comprendre une évidence : l'être humain ne peut se reproduire qu'avec ses semblables et non pas avec des rats, des vaches ou des singes. Il en est de même pour l'âme humaine, incompatible avec l'esprit et le corps des animaux.

Goguenard, Tom eut un rictus carnassier et ne put s'empêcher d'avoir des propos acerbes.

– Quand je pense à cet enseignement de Bouddha qui est technique et difficile, qui n'était pas destiné à des petits enfants et que je le compare à l'héritage spirituel de l'Église qui enseigne une histoire qu'un enfant de cinq ans peut aisément comprendre et croire, il y a un monde, un gouffre. Vous avez choisi la facilité et la simplicité pour convertir en masse dès le plus jeune âge, n'est-ce pas ?

Le Pape ne répondit pas à la pique, comprenant qu'il était inutile de vouloir continuer à discuter sur les Vérités célestes avec cet homme dont le cœur était hermétique au divin. Prenant la bible, il la considéra pendant un instant.

– Elle ne contient pas seulement les révélations des renaissances, finit-il par dire en levant les yeux vers son interlocuteur. Il y a aussi autre chose. Un autre discours que les renaissances. Un discours bien différent...

Il hésita quelques secondes avant de continuer. Lui qui était censé encenser les Saintes Écritures, eut ces mots qui détonnèrent dans sa bouche :

– Les Évangiles contiennent des paroles démentes et mauvaises... diaboliques... et ces paroles émanent de Jésus lui-même...

Inconsciemment, ses sourcils s'animèrent, donnant l'illusion d'un fragile papillon agitant ses ailes.

*

*

*

Ses ailes multicolores s'évertuaient à faire virevolter son frêle corps qui se grisait du vertige des hauteurs. Butinant de fleur en fleur pour y goûter des nectars suaves et enivrants, le papillon était enfin libre et conquérant, s'affranchissant du carcan terrestre pour dominer le firmament.

Une dimension nouvelle et incommensurable.

Pendant toute une existence, la chenille avait attendu ce jour unique où, s'élevant des souffrances du microcosme, elle finirait par côtoyer le divin. Elle s'y était préparée. Elle avait œuvré pour cela toute sa vie.

Et à présent, tous les efforts de sa pénible existence étaient récompensés. La veille encore, blottie dans son cocon suspendu dans un vide mortel, elle ne comprenait pas pourquoi les oiseaux gazouillaient à tue-tête en sillonnant les airs. Maintenant, devenu papillon, il aurait voulu lui aussi se mettre à chanter les louanges du ciel.

Seuls les papillons savent pourquoi les oiseaux chantent...

Lentement, Jésus tendit le bras et le papillon vint se blottir au creux de sa main. Semblable à la chrysalide émergeant de son enveloppe pour devenir cette créature radieuse, l'homme mortel avait transcendé son être corporel et avait évolué en ange au halo immortel.

Tout évoluait un jour. C'était une simple question de temps.

Sereinement, Jésus pensa à cette évolution humaine.

Les hommes, les premiers Bouddhas, avaient pu sortir du cycle des renaissances par eux-mêmes pour atteindre le divin. Ils s'étaient jugés eux-mêmes et ce jugement terrestre était devenu céleste. Cependant, ce difficile chemin menant à la félicité n'avait plus lieu d'être depuis l'avènement du Royaume des Cieux et du sacre du Père céleste.

Auparavant, dans la machinale noirceur du néant, toute mort charnelle donnait lieu à un entracte intemporel où l'âme accédait à la mémoire perdue de ses vies précédentes. Entourée d'un corps de désir, l'âme était amenée ensuite à retrouver une enveloppe terrestre par la balance inéluctable de Karma, non par hasard, mais rigoureusement provoquée par l'enchaînement des causes et des effets.

Mais une lumière embrasa les ténèbres, déchira le néant et illumina ce système ancestral d'une percée salvatrice. Comme un papillon hypnotisé et attiré par la beauté de sa clarté, l'âme se précipitait désormais vers elle, vers son sublime accès cosmique et conique formé par un titanesque maelström incandescent tournoyant doucement sur lui-même.

À l'intérieur se trouvaient différentes sphères de décantation céleste, différentes atmosphères aux multiples manifestations où, prenant conscience de son passif, l'âme se débarrassait de ses impuretés, de ses

mauvais penchants et même de ses désirs pour en sortir plus ou moins purifiée.

Alors, s'élevant dans son Royaume peuplé d'anges, l'âme pouvait rencontrer le Père céleste. Comme le relatait le livre des morts égyptiens, la pesée de l'âme se faisait dorénavant par lui et ses Archanges.

Certains médiums appelaient cette lumière, cette voie divine, le chemin de Dieu.

Le chemin de Deus...

C'était une ère nouvelle, une création qui n'avait rien à envier à celle du démiurge. Les cieux étaient colonisés par une armée d'êtres sublimes, hiérarchisée par l'amour, l'empathie et la compassion. Parmi ces troupes célestes se trouvaient les Archanges, les anges gardiens et les anges. Dans les rangs de ces derniers, depuis l'avènement de Deus, nombreuses étaient les âmes humaines à les avoir rejoints, gonflant de leur présence exponentielle les cieux.

Combien étaient-ils ? Des millions ? Des milliards ?

Jésus n'aurait su le dire avec précision.

Ces nouveaux anges s'enivraient de cette félicité paradisiaque. Ils goûtaient au bonheur, au Vrai, non plus à celui que leurs enveloppes mortelles pensaient posséder sur terre. Par ignorance, ils avaient cru que le plaisir apportait un certain bonheur. Mais ce n'était que bonheur incertain. Depuis toujours, ils n'avaient connu que cette forme de bonheur malsain, de jouissance trompeusement agréable qui atténuait illusoirement la souffrance de l'être.

Grâce au Père céleste, ils connaissaient désormais le Vrai, celui qu'on trouvait dans le Royaume des Cieux. Deus s'employait aux délivrances des âmes humaines en les affranchissant du cycle des renaissances, leur conférant le statut d'ange. Défiant le démiurge et son sbire Karma, Deus avait le pouvoir, la force spirituelle suffisante pour établir d'autres lois célestes, de nouvelles Vérités célestes pour le salut de l'humanité.

Par son rayonnement cosmique, Deus délire les âmes humaines de la chaîne terrestre et les métamorphose en anges...

Malheureusement, il y avait encore des millions et des millions d'hommes et de femmes qui, bien qu'ayant traversé la lumière et ses différentes sphères, étaient encore chargés d'un résidu « karmique » puissant et d'une aura impure de désir. Esclaves de ce désir, ne pouvant se défaire de ce lien terrestre, ils étaient appelés irrésistiblement vers un corps humain par Gaïa la Terre. Comme à l'appel d'une sirène, ils ne pouvaient se maintenir indéfiniment dans le Royaume des Cieux et ils finissaient par

replonger dans l'océan des sensations aux abyssaux désirs. Ces âmes esclaves des sens et de Karma avaient pour maître tyrannique le Mauvais.

Le corps terrestre...

Cependant, depuis l'avènement de son Royaume, c'était le Père céleste qui rétribuait lui-même les corps selon son Jugement et ses desseins, selon une volonté qui lui était propre, se jouant plus ou moins de Karma et de sa loi des causes et des effets.

Désormais, c'est Deus qui insuffle la vie terrestre, qui confère à tous une nouvelle naissance.

Coulant en lui depuis l'aube des temps, par l'œuvre du démiurge, l'homme avait hérité de la vie éternelle mais une vie éternelle sur terre en perpétuels recommencements et souffrances. Avant qu'elles ne se réincarnent sur Gaïa, dans une vision d'ensemble, Deus dévoilait à chaque âme son devenir, son libre arbitre de faire le bien ou pas aux carrefours clés de son existence. Deus révélait aussi sa véritable nature et promettait de dévoiler des œuvres encore plus grandes quand l'âme deviendrait elle-même un ange.

Mais de ces moments privilégiés, l'âme réincarnée oubliait tout et il n'en restait que quelques images célestes.

La sensation de déjà-vu...

Faisant croire à l'existence unique, la renaissance corporelle effaçait systématiquement la mémoire passée, rendait inaccessible cette conscience d'avant.

Deus mandatait les anges gardiens pour guider spirituellement ces naufragés de l'inconscience à faire le bien, pour que l'homme lui-même sauve son propre monde par l'entremise de ses actions bienfaitrices. Par l'intermédiaire de ces émissaires célestes, le Bien était descendu s'insinuer dans l'homme et s'était fondu dans sa nature, s'unissant profondément dans ses racines et dans son sang pour lui insuffler un repentir terrestre salvateur.

Car le repentir terrestre avait la force d'élever, de propulser l'âme au-dessus des résidus « karmiques » et des auras de désirs lorsqu'elle se présentait dans le maelström de lumière, permettant à Deus de la libérer totalement de ses liens terrestres.

Le repentir authentique est l'une des clefs du paradis céleste.

Dans les cieux, il y avait plus de joie pour un seul repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf hommes justes car parfois ces derniers étaient souillés par des désirs bien ancrés en eux et, malgré les efforts de Deus, celui-ci ne parvenait pas à les libérer d'eux-mêmes. Ces justes se voyaient refuser l'accès au divin par leurs trop fortes propensions aux désirs

terrestres et des liens qui enchaînaient immanquablement au cycle des renaissances.

Ce n'était plus le cas du repentant.

Il en allait de même pour l'âme des enfants mort-nés ou en bas âge car leur conscience vierge de toute impureté et de désir d'être adulte leur ouvrait irrémédiablement les portes du Royaume des Cieux.

Jésus leva son doux visage vers le soleil aux rayons chauds et apaisants.

Toutes les âmes des défunts allaient vers la lumière de Deus, attirées irrésistiblement par son envoûtante clarté embrasant le néant.

Pourtant, il y avait une classe d'êtres qui redoutait cette lumière.

Les démons...

Opposés aux anges, les démons étaient des âmes mauvaises qui refusaient d'aller vers la lumière céleste par crainte du Jugement de Deus, préférant rester dans les ténèbres. Leurs œuvres terrestres avaient été terriblement abominables et, instinctivement, elles redoutaient la sentence du Père céleste. Ne voulant plus réintégrer de corps de peur de subir un autre châtiment, celui de Karma, elles erraient sans fin dans le néant ardent, tourmentées par les esprits de leurs victimes.

Une sorte d'Hadès...

Parfois, un démon retournait sur terre en quête d'apaisement, regagnant des endroits familiers, croyant pouvoir soulager son exil et ses tourments. Mais il était invisible et inaudible au milieu de ses proches et ce non-être était une torture supplémentaire. Alors, désespéré, il rejoignait d'autres démons revenus eux aussi sur Gaïa pour finalement hanter différents lieux, s'imprégnant des souffrances de ses comparses dans une union maléfique. Par des soubresauts chaotiques et colériques, ils apparaissaient quelques fois aux vivants effrayés par ces entités malveillantes.

Lorsque des médiums entraient en transe pour contacter les anges, désolidarisant leur esprit de leur âme et de leur corps, il arrivait qu'un de ces démons en profite pour prendre la place vacante et chassait le malheureux propriétaire inconscient qui se retrouvait à errer dans l'au-delà. Le démon tirait alors de nouveau avantage d'une existence terrestre.

Si toutes les âmes mauvaises avaient peur de la lumière de Deus, certaines surmontaient leur aversion et osaient affronter le regard céleste, croyant pouvoir s'en jouer. Le Père céleste n'était pas dupe de leur nature profonde et les rejetait comme on rejetait à la mer le mauvais poisson pris dans les filets.

Les démons se condamnent eux-mêmes à errer à jamais dans le néant ardent où se consomment les âmes mauvaises.

Le papillon finit par s'envoler de la main de Jésus et alla se poser un peu plus loin sur la première magnifique fleur qu'il rencontra.

Comme lui, des âmes humaines avaient tellement soif de désir qu'elles étanchaient leurs appétences aussi vite qu'elles le pouvaient en s'appropriant le premier corps disponible, sans même s'apercevoir qu'au-dessus d'elles, resplendissait la lumière de Deus.

D'autres se refusaient de voir l'appel irrésistible de cette lumière. Inconsolables, elles restaient auprès de leur corps quelque temps, n'acceptant pas leur mort physique, voulant le réintégrer et, fantômes, hantaient son lieu de sépulcre dans un aveuglement total.

La peur de l'inconnu...

Le papillon s'envola de nouveau et posa son corps aux ailes multicolores sur une autre fleur.

Jésus avait longtemps cherché lui aussi la fleur idéale, la fleur de la connaissance divine. Et il avait fini par la trouver chez les Initiés du temple d'Osiris en Égypte. Là, il avait eu connaissance de toutes les Vérités célestes, anciennes ou nouvelles, antérieures ou postérieures à l'avènement du Royaume des Cieux. Il apprit que le Royaume de Deus s'étendait jusque sur terre, sur chaque homme, au milieu de tout être par la présence imperceptible de ses anges et par des ramifications spirituelles incommensurables.

Dans l'absolu, on ne pouvait être confronté au Père céleste qu'en mourant, en montant vers lui dans sa divine lumière et en renaissant encore si l'âme était toujours souillée d'impuretés. Cependant, les Initiés possédaient un autre moyen d'entrer en contact avec lui : avec un breuvage contenant du cannabis. Cette plante avait la particularité de faire voir consciemment une dimension différente, où l'on percevait un espace strié de mille facettes. Et après un long apprentissage, par la préparation spirituelle de l'âme, on pouvait dominer son enveloppe charnelle pour s'élever vers la lumière de Deus.

Depuis cette première rencontre, Jésus et le Père céleste ne faisaient qu'un. Deus était en Jésus et Jésus en Deus. Il y avait une union spirituelle étroite et infinie.

Pour un non-Initié, cette pratique aurait pu passer pour de la supercherie, par un enivrement des sens comme avec de l'alcool. Mais ce n'était pas des délires, ce n'était pas des représentations truquées par un esprit ivre de cannabis voulant absolument croire à des songes issus d'hallucinations. Le contact avec le Père céleste était indéniable. Pour preuve, Deus avait laissé s'imprégner en Jésus des images futures qui s'étaient concrétisées à son retour.

Des visions prophétiques.

Grâce au savoir des Initiés, par sa rencontre avec Deus, Jésus avait fini par résoudre l'énigme de sa vie. Le stade capital de la sublimation avait été accompli au cœur de la Grande Pyramide à l'endroit où toutes les énergies étaient focalisées en un point qui relie l'atome germe de tout être avec l'esprit de la création. Il avait conquis la paix intérieure et une grande certitude avait pénétré en lui. Du brisement de son être terrestre, qu'il avait foulé aux pieds et jeté au loin, une énergie nouvelle avait surgi, radieuse. Cet événement définitif s'était accompli dans l'abîme insondable de la conscience.

Il avait été alors libre, maître de ses actions, affranchi de l'ordre, Initié lui-même, livré au vent de l'esprit, qui pouvait le rejeter dans un gouffre ou l'emporter aux cimes, par-dessus la zone des tourmentes et des vertiges. Mais, cette mission, personne ne pouvait la lui définir ; il avait dû la trouver lui-même. Car telle était la loi des Initiés : rien par le dehors, tout par le dedans.

Sobrement, Jésus était resté au sein de l'ordre, devenant un Grand Maître, rythmant son existence par les rites sacrés et les initiations.

Jusqu'au jour où la folie essénienne viola le sanctuaire de son existence.

*
* *

Debout, le regard focalisé sur la bible, le Pape resta un moment contemplatif.

– Jésus a été envoyé par ses pairs Initiés chez les Esséniens, finit-il par dire. Pour découvrir qui étaient ces religieux, s'ils avaient découvert le secret de Deus et s'ils faisaient bon usage des Vérités célestes.

Le Pape leva ses yeux sur Tom assis devant l'écran d'ordinateur.

– Que savez-vous sur les Esséniens ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Tom plissa le front.

– De mémoire, je sais qu'ils se considéraient comme les plus purs d'Israël. Ils faisaient partie d'une communauté vivant à part et qui était sûre d'avoir raison. Le groupe devait avoir sa revanche le jour du Jugement dernier, lors de la venue de Dieu sur terre dans son Royaume, après l'ultime combat au cours duquel le mal aurait été anéanti. Les Esséniens avaient une vision du monde simpliste : il y avait d'un côté le mal, les ténèbres et le péché, et de l'autre le bien et la lumière.

Le Pape eut un sourire grave.

– En réalité, la communauté essénienne était la branche secrète et religieuse des Zélotes...

Tom fronça les sourcils.

Il connaissait parfaitement l'histoire des Zélotes qu'il avait étudiée sous toutes ses facettes. Les Zélotes ou Zélés étaient des groupes radicaux dont les membres, des Juifs fanatiques, combattaient le pouvoir romain les armes à la main. Ils pouvaient s'attaquer aussi bien à leurs compatriotes jugés timorés ou soupçonnés de collaborer avec les Romains, qu'aux étrangers qui souillaient la Terre promise par leur seule présence. Ils avaient un si ardent amour pour leur foi et leur liberté que les genres de mort les plus extraordinaires, les supplices les plus atroces, qu'ils subissaient eux-mêmes ou laissaient souffrir les personnes qui leur étaient les plus chères, les laissaient totalement indifférents. Avec une fermeté inébranlable, un mépris de la douleur, ils subissaient tous les maux que leur faisaient endurer les Romains sans sourciller, soutenant qu'il n'y avait que Dieu seul que l'on devait reconnaître pour Seigneur et pour roi au grand dam de l'empereur de Rome. Ils vouaient une fidélité fondamentale à la religion de leurs ancêtres juifs, et une vénération extrême à l'égard du Temple de Jérusalem, dans lequel pourtant ils ne célébraient pas, parce qu'ils l'estimaient occupé par des usurpateurs. Mais c'était surtout parce qu'ils en étaient exclus. En hébreu, leur nom *quiniim* signifiait les jaloux.

– Jésus a découvert cela en s'infiltrant chez les Esséniens, dit le Pape. Ce n'était pas une communauté d'Initiés malgré les similitudes des rituels. Tout cela n'était que sophisme. Ils n'hésitaient pas à tuer ceux qui outrageaient Dieu ou ceux qui en parlaient avec mépris. Les Esséniens ont plagié les Initiés sans en connaître ni les secrets, ni les Vérités célestes, ni même Deus. Ce plagiat s'est fait par l'intermédiaire d'un novice juif qui a poussé les portes du temple d'Osiris, mais il n'est resté que quelque temps avant d'être renvoyé. Ce novice a ensuite rejoint la communauté de Qumran...

Le Pape continua d'expliquer que si les Esséniens se voulaient hermétiques à toute influence étrangère, basant leur foi en la Loi de Moïse, la respectant à la lettre près, dans les faits ils s'accommodaient parfaitement des rayonnements ésotériques extérieurs. Leur croyance était semblable aux Pharisiens. La folie du fanatisme et du sectarisme en plus.

Le Pape prit un air grave.

– Vous, l'ancien catholique, que croyez-vous que représente le Royaume de Dieu sur terre ?

Tom réfléchit un instant avant de répondre à cette question.

– Quand l’homme sera devenu bon et prêt spirituellement, Dieu descendra sur terre pour établir son Royaume et prendre possession de sa création... un truc comme ça, non ?

– Et quand doit-il se faire ?

– Dans un futur improbable...

– Vous avez tort, dit le Pape. Le Royaume de Dieu sur terre s’est déjà accompli et de manière bien concrète, bien réelle.

Tom dévisagea le religieux en se demandant s’il ne se moquait pas de lui.

Le Pape enchaîna :

– En fait, pour les Juifs de l’époque, le terme de « Royaume de Dieu » désignait une autre chose, un terme qui prendra par la suite un sens bien différent pour nous autres catholiques.

– Et c’est quoi cette chose ? s’enquit Tom, curieux.

– Le Temple de Jérusalem ! Le Royaume de Dieu sur terre et le Temple de Jérusalem représentent la même chose. C’est une seule et unique chose. Pour tous les Juifs, au temps de Jésus, le Royaume de Dieu était déjà effectif, était déjà descendu sur terre et était présent à Jérusalem. Le Temple était la demeure de Dieu, son Royaume en Terre promise. Et c’est ce Royaume que les Esséniens convoitaient. Et ils étaient prêts à tout pour l’obtenir. C’était leur objectif prioritaire. Mais ils en avaient d’autres...

Minutieusement, le Pape dévoila le plan secret de la communauté de Qumran.

Par un soulèvement armé et général, ils voulaient chasser l’occupant, restaurer la souveraineté nationale et la royauté ainsi que le prestige du Temple ou plus exactement le Royaume de Dieu sur terre. Les troupes zélotes étaient prêtes, elles n’attendaient que le signal du chef de l’Ordre. C’était là leur ultime combat, voulant éradiquer le mal qui était incarné par cet ennemi romain.

Pour se faire, il fallait un Messie, un Libérateur envoyé par Dieu, un chef de guerre sachant galvaniser ses troupes et lever le peuple à sa suite par son charisme naturel.

Ce roi messianique serait le Christ, l’Oint de Dieu.

Par le passé, les Esséniens avaient tenté plusieurs fois de mettre en œuvre ce plan, pour imposer leur Christ mais ce fut à chaque fois un échec sanglant. Lors de la première tentative, leur candidat à la fonction fut capturé et crucifié. Les Esséniens essayèrent de rebondir en affirmant que ce messie était ressuscité, rédigeant un écrit à sa gloire mais cette histoire ne fit pas long feu parmi les Juifs qui n’étaient pas dupes.

Le Pape considéra Tom.

– Je sais que par rapport à cet écrit, vous en avez déduit que les quatre Évangiles s'étaient inspirés de cette histoire pour élaborer le mythe de Jésus. Mais il n'en est rien.

Pensif, Tom acquiesça en silence.

– Leur dernière tentative, continua le Pape, s'est également soldée par un échec. C'était lors de la mort d'Hérode le Grand, dans cette période de chaos général où des milliers de Juifs ont été crucifiés pour s'être révoltés.

Le Pape se tut un instant avant de poursuivre, relatant que, fort de l'expérience de ces échecs, les Esséniens comprirent où était leur erreur de stratégie et comment y remédier.

Alors, patiemment, ils s'activèrent à préparer leurs troupes non plus en agissant de façon inconsidérée et anarchique mais parfaitement coordonnée, telles les légions romaines qu'elles auraient à affronter. Néanmoins, les effectifs de cette armée de l'ombre n'étaient pas suffisants pour renverser la puissance militaire romaine. Seul un soulèvement populaire et massif pouvait le faire. Si tous les Juifs prenaient les armes à la main pour chasser l'occupant, alors la victoire était acquise.

Les Esséniens réalisèrent que pour rassembler un peuple, pour fédérer une nation entière, il fallait bien plus qu'un simple figurant jouant au Messie, il fallait un vrai roi légitime.

Un roi aux pouvoirs divins.

Pour être reconnu aux yeux de tous les Juifs, il fallait non seulement qu'il soit un descendant de la pure lignée des rois davidiens mais également, comme le prophète Élie, capable de multiplier la nourriture ou d'accomplir de grands signes prodigieux. Les Esséniens voulaient donc mettre en scène une fable qui serait accréditée par des faits indéniables et des témoins oculaires réels.

Le Messie devait également incarner le Fils de Dieu pour avoir une aura d'une ampleur et d'une dimension internationale. Quand la paix régnerait de nouveau en Israël après avoir chassé l'ennemi du pays, il trouverait ainsi une certaine légitimité au regard des puissances extérieures et de leurs croyances. Il fallait donc qu'il y ait des similitudes indéniables entre l'existence de ce Christ et des cultes comme Mithra ou Horus. Ainsi, de ces petits détails comme par exemple les douze disciples entourant le Messie ou sa naissance sous un astre brillant, Rome et l'Égypte finiraient par trouver en lui une légitimité certaine, une essence céleste ou une renaissance véritable de divinités adorées des uns ou des autres.

Un authentique Fils de Dieu incarné.

Alors, la stabilité du royaume et la solidité du sacre du Christ seraient acquises. Les Esséniens avaient pensé au moindre détail, de la période du

chaos jusqu'aux longues années de règne du Christ sous la houlette de leur communauté. Ils avaient une vision d'ensemble et ces concessions sur la vie du Christ qu'on allait relater ou lui faire accomplir, identiques à Horus ou Mithra, n'étaient que les prémices futures de relations diplomatiques retrouvées pour la souveraineté de la Terre promise après cette période de guerre avec ces mêmes voisins.

Le sacre du Christ était l'apothéose du plan essénien, tel Yahvé en personne prenant possession de son Royaume. Par la prise de Jérusalem et du Temple, par l'avènement du nouveau Royaume de Dieu sur terre et de la royauté rétablie, viendrait alors l'heure des comptes.

Le jour du Jugement dernier.

Ceux qui ne se seraient pas repentis à temps et ralliés à leur cause pendant les événements insurrectionnels, ceux ayant collaboré avec l'ennemi ou les sous-fifres hérodiens auraient à payer de leur vie leur trahison : ils seraient brûlés vifs aux feux de la géhenne, dans ce dépotoir à l'extérieur de Jérusalem où l'on brûlait les cadavres des criminels et les détritrus.

Œil pour œil, dent pour dent.

La loi du Talion était le leitmotiv du plan essénien.

Et pour le mettre en œuvre, ils cherchèrent le candidat idéal parmi les milliers de moines de leur confrérie. Pour percer le mystère essénien, Jésus s'afficha ouvertement comme un Christ potentiel et rapidement, le chef de l'Ordre vit en lui celui qu'on attendait. Jésus correspondait en tout point à ce roi messianique que voulait la communauté de Qumran et il fut finalement initié au secret essénien.

Devant le chef de l'Ordre, Jésus eut de grandes réticences à endosser le rôle. Pour le convaincre, pour voir l'engouement que suscitait la future venue du Christ, le chef de l'Ordre le convia à aller auprès de Jean le Baptiste et à donner sa réponse définitive plus tard.

– Les forces rebelles étaient prêtes à agir, continua le Pape. Jean le Baptiste en était le chef, en attendant la venue prochaine du Christ. Ce n'était qu'une question de temps, le temps d'investir à sa fonction le candidat idéal. Jean le Baptiste était également le précurseur qui devait conditionner le peuple à se soulever. Il avait inventé un sacrement, un baptême mystique qui était censé laver les péchés des hommes, c'est-à-dire absoudre symboliquement ceux qui avaient transgressé les lois de Moïse ou ceux qui avaient œuvré pour l'ennemi. Par ce baptême, les Juifs et même les non-Juifs s'engageaient sous le regard de Dieu à prendre fait et cause, corps et âme, pour le Christ. Pour l'avènement de son Royaume à Jérusalem. En

contrepartie bien terre à terre, ils obtenaient le salut, un non-lieu tacite lors du Jugement dernier.

– Jean était une sorte de sergent recruteur ? demanda Tom. Et son baptême n'était qu'une sorte de formulaire, un contrat d'engagement tacite ou un sauf-conduit ?

L'air grave, le Pape hocha la tête.

– Par le baptême, il œuvrait à rallier le plus de monde possible. Il criait au repentir pour que le jour du Jugement dernier, ils soient épargnés du feu vengeur et même récompensés pour avoir soutenu le Christ les armes à la main. Il tenait des propos guerriers, il menaçait les prêtres du Temple et il promettait que si lui baptisait simplement d'eau, le Christ, lui, baptiserait par le feu. Ce n'était pas un feu au sens figuré mais bien un sens propre. Un feu de vengeance et de guerre qui devait ravager les légions romaines et les Hérodiens.

Citant les Évangiles, le Pape déclama :

– Il tient dans sa main la pelle à vanter et va nettoyer son aire. Il recueillera son blé dans le grenier. Quant aux bales, il les consumera au feu qui ne s'éteint jamais, celui de la géhenne. Préparez le chemin du Christ, rendez droits ses sentiers... ceux qui s'opposeront à lui seront châtiés...

Il s'arrêta un instant avant de poursuivre :

– Les Esséniens avaient patiemment préparé le terrain. Depuis des années, ils n'avaient eu de cesse que de propager la rumeur de la venue prochaine du Messie, une rumeur qui n'avait cessé de courir sur les lèvres des désespérés. Les Esséniens se sont basés sur des croyances antérieures et ils ont utilisé les écrits des prophètes que nous retrouvons dans l'Ancien Testament et ils ont sorti de leur contexte de nombreuses phrases pour les mettre en avant. Ils savaient qu'ainsi, lorsque leur candidat apparaîtrait au grand jour, il correspondrait en tout point avec ces prophéties et il aurait immédiatement une véritable légitimité aux yeux de tous.

– Oui c'est vrai, je suis d'accord avec vous, concéda Tom. Avec ces prophéties génériques, on peut à peu près avoir tous les cas de figure, un libérateur descendant d'un tel, ayant vécu à tel endroit ou bien mourant de toutes les morts possibles et inimaginables. Il suffit de choisir en n'ayant pas peur de faire le grand écart entre les différentes pages et les différentes époques. C'était le cas pour ce Messie essénien, non ?

Le Pape approuva.

– Ces rumeurs de sa venue se sont ancrées dans les consciences de tous les Juifs du pays. Et même parmi les Pharisiens qui attachaient la plus grande importance à chaque mot de la Torah...

Il plissa les yeux, essayant de retrouver le fil conducteur de sa pensée qu'il venait de perdre.

– Ah, oui... Jean le Baptiste attendait la venue de ce Christ. Le chef de l'Ordre lui a envoyé un message pour lui dire qu'il avait enfin trouvé le Messie et qu'il allait venir le rencontrer au Jourdain. Quand Jean le Baptiste a reconnu en ce Christ son cousin Jésus, il en fut jaloux. Jean était un Essénien de longue date et il aurait voulu qu'on le choisisse lui pour être ce roi messianique. Il en avait la carrure et il était, lui, de la véritable lignée des David. Il savait que son cousin Jésus n'en était pas, parce qu'il connaissait le secret du viol de Marie. La mère de Jésus s'était confiée à Élisabeth et cette parente s'était à son tour confiée à son fils Jean.

– Pourquoi Jean n'a pas dénoncé ce secret au chef de l'Ordre ? demanda Tom. Il aurait pu éliminer rapidement un concurrent...

– C'est délicat à dire. Je crois qu'il l'aurait certainement fait si cela avait pu destituer Jésus de son rôle de libérateur. Mais aux yeux des Esséniens et par rapport à leur plan, ce secret aurait pu être un atout supplémentaire, une carte maîtresse parce que le fait d'être un fils d'Hérode aurait probablement rallié à sa cause bon nombre d'Hérodiens fatigués du règne d'Antipas. Cela aurait pu éviter une guerre civile généralisée qui couvait entre les différentes factions juives et focaliser les combats uniquement sur l'occupant romain. La victoire en aurait été bien plus rapide. Les Esséniens cherchaient à rassembler et ne plus être divisés pour pouvoir se libérer des Romains. Et cela Jean le savait, alors il n'a rien dit. Il espérait que son cousin fasse un faux pas autrement pour prendre sa place. Ou bien, peut-être que le secret de la véritable filiation de Jésus aurait effectivement déclenché la colère du chef de l'Ordre. Jean voulait révéler le secret plus tard quand Jésus serait déjà en place et qu'il serait trop tard pour le remplacer par un autre candidat. Ainsi, les Esséniens n'auraient eu d'autre choix que de destituer Jésus et de mettre Jean à sa place dans l'urgence. Si Jean avait révélé le secret avant la prise de fonction de Jésus, on l'aurait remplacé par un autre candidat pour jouer le rôle et Jean n'en aurait tiré aucun avantage. Dans cette hypothèse, le fait d'attendre le dernier moment avant de révéler la véritable filiation de son cousin était à l'avantage de Jean. Mais dans tous les cas de figure, il n'a jamais révélé le secret de Jésus parce qu'il a été arrêté et exécuté par Antipas.

Le Pape réfléchit un instant avant d'ajouter :

– D'après ce que l'on sait, Jean était un brin mégalomane et peut-être incontrôlable. C'est pour cela que les Esséniens ne l'avaient pas choisi pour tenir le premier rôle. Ils avaient peur que la folie du pouvoir en fasse un tyranique despote hors de leur contrôle.

– Pourquoi Jésus a accepté d’endosser le rôle ? s’enquit Tom. Il avait lui aussi soif de pouvoir ?

Le Pape soupira.

– Une fois au cœur même de la machination zélote, il n’a pas pu faire machine arrière. Il a mis le doigt dans l’engrenage des Causalités et leurs effets se font encore sentir de nos jours...

*
* *

Un battement d’ailes un peu plus accentué éleva le papillon au firmament.

Jésus regarda s’envoler au loin l’être nouveau et fragile aux multiples couleurs resplendissantes.

Lui aussi était parti au loin, loin du brouhaha de la civilisation pour s’isoler dans la grotte essénienne, similaire à un nid d’aigle surplombant la région de Qumran. Là et las, pendant des jours et des jours, il avait essayé en vain d’entrer en contact avec le Père céleste pour lui demander de l’aide.

Serait-il le Christ ou non ? Devait-il accepter le rôle ou pas ? Quelles seraient les conséquences d’une telle décision ? En endossant le rôle, pouvait-il éviter les morts de la guerre civile et s’affranchir du plan dément des Zélotes ? Il était encadré par le chef de l’Ordre et ses sbires et sa marge de manœuvre semblait si mince, pratiquement inexistante. Que devait-il faire ? Car s’il refusait d’être ce Libérateur, s’il ne faisait rien, un autre prendrait sa place, un autre qui exécuterait les ordres des Esséniens sans sourciller. Des milliers d’hommes et de femmes allaient périr à cause de Jésus s’il ne faisait rien. Alors, devait-il être ce Christ ou non ? Mais ce remède qu’il voulait incarner serait-il pire que le mal ? En serpentant lui-même sur l’obscur sentier des Causalités, se pouvait-il qu’au lieu d’atténuer le chaos, il l’accentue à l’extrême jusqu’à la destruction totale d’Israël et de toutes ses âmes ?

Telles étaient les questions qui se bousculaient dans sa tête. Il espérait que Deus les solutionne en lui montrant les enchaînements de chaque décision, active ou passive.

Cependant, sans cannabis pour s’affranchir du temps et de l’espace, le dialogue avec le Père céleste était très difficile. Ses anges avaient beau être autour de Jésus, s’égosillant mentalement à lui transmettre les directives célestes, il ne parvenait pas à les comprendre. Tout était flou, confus et chaotique.

Était-ce à cause d'ondes mauvaises émanant de la région qu'il ne parvenait pas à un contact ? Probablement. De par ses voyages, il avait pu remarquer que certaines contrées étaient plus propices au contact divin que d'autres qui étaient froides, hermétiques et austères.

Qumran était un désert spirituel.

Comprenant que Deus ne pourrait lui venir en aide, il n'eut d'autre choix que de trouver par lui-même la solution.

Aide-toi et le ciel t'aidera...

La seule issue qui se présentait à lui était de parvenir à l'Éveil par le chemin de la conscience qu'avait emprunté le Bouddha Gautama et qu'il avait lui-même essayé de prendre par le passé, à de multiples reprises, sans succès. Cette Illumination lui conférerait le pouvoir de voir l'avenir car, ayant une vision globale du système, réalisant que telle cause engendrerait tel effet, tout acte apparaîtrait alors sous son aspect corrélatif avec la loi des Causalités. La conscience nouvelle d'un Éveillé s'affranchissait du carcan crânien, repoussant les limites de son savoir à l'infini, calculant les conséquences d'actes les plus infimes comme ceux d'un battement d'ailes de papillon. Il était également capable de lire dans l'esprit de chaque homme comme dans un livre ouvert et de déterminer son devenir par ses pensées secrètes. Une foule, une armée entière n'échappait pas non plus à cette vue universelle, à ce troisième œil interne.

Cette force visionnaire était la même que possédaient Deus ou ses anges.

L'obscur sentier des Causalités s'embrasait alors d'une lumière éclatante et précise. Les Esséniens ne savaient pas que par la haine, le désir de vengeance sans pardon aucun, ils s'enchaînaient non seulement au cycle des existences sans salut possible, mais qu'également ils allaient jeter le malheur sur eux-mêmes et leur descendance par cette loi des Causalités et de Karma dont ils ignoraient tout.

Qui sème le vent récolte la tempête.

Jésus devait parvenir à cet Éveil et posséder ce troisième œil qui dénouerait la tragique situation dans laquelle Israël était plongé.

Devenir un Bouddha...

Avant que le Père céleste n'entre en œuvre, les hommes devenant des Bouddhas avaient été innombrables et, à la mort physique de leur corps, ils avaient atteint le firmament de la félicité. Gautama avait été l'un de ces tout derniers Bouddhas parvenant au salut par l'Illumination. De son vivant, il avait révélé la voie menant au stade de l'Éveil. Il avait longuement hésité à révéler ce chemin, cette voie du Bouddha, mais il avait estimé que l'humanité se devait de savoir. Tel un scientifique, il avait

dévoilé ce chemin mais non pas ce qui se trouvait au bout de cette route spirituelle.

Le Nirvana et le Royaume des Cieux ne font qu'un.

À présent, l'enseignement et la voie du Bouddha n'étaient plus nécessaires, « l'auto-jugement » terrestre était obsolète depuis l'avènement du Père céleste.

Certes, cet accès était toujours ouvert pour accéder au salut et au Royaume des Cieux, accréditant même à l'Éveillé, désormais, un statut d'Archange. Mais le chemin était difficile.

Peu y étaient de nouveau parvenus.

Il était vrai aussi que l'assistanat du salut par les anges gardiens entraînait une régression et une faiblesse spirituelle qui faisait que l'homme ne savait plus l'obtenir par lui-même et il avait besoin des séraphins et de la lumière pour atteindre le Royaume. Mais le Père céleste serait toujours là à présent et il était inutile de savoir pêcher puisque Deus donnait le poisson intérieur pour nourrir toutes les âmes.

Si pour les hommes, y accédant par la voie de Bouddha, le salut était presque impossible, pour le Père céleste tout était possible.

Pourtant, Jésus avait besoin de cet Éveil pour le salut d'Israël et de ses âmes.

Posément, il réfléchit où il devait diriger sa conscience pour atteindre ce but. Dans la religion bouddhiste, des Maîtres s'étaient séparés de la branche originelle pour enseigner la voie du Bodhisattva, la voie de Gautama revenu en tant qu'esprit pour sauver les âmes par compassion. Cet enseignement était donc basé sur du factuel car il y avait des similitudes entre l'histoire du Bodhisattva et celle des anges gardiens. Peut-être que Gautama avait préféré perdre ses ailes pour retourner sur Gaïa, naissant de nouveau pour sauver l'humanité mais qu'il avait oublié sa conscience supérieure et sa céleste mission.

En Inde, les disciples de Jésus voyaient en lui le Gautama revenu à la vie terrestre. Jésus se demanda s'il n'était pas autrefois un être suprême, préférant perdre son enveloppe divine pour réintégrer le bas monde. Il fallait explorer ces voies.

Néanmoins, pendant des jours et des nuits, il eut beau parcourir tous ces chemins intérieurs et bien d'autres encore, les vérités passées étaient inaccessibles. Il ne parvenait pas à accéder à ces souvenirs de ses vies antérieures. Il décida de faire défiler une à une les images de cette vie présente qu'il avait jusqu'alors vécue. Mais rien ne se produisit, il n'y eut aucune révélation salutaire. L'équation pour parvenir à l'Illumination était insoluble. Il fallait un don plus qu'humain pour parvenir à la

résoudre. Seule une poignée d'êtres y était parvenue dans le passé. Jésus n'avait pas en lui cette faculté d'additionner, de soustraire l'arithmétique complexe de son cerveau enfermant la solution à cet Éveil.

Pour la énième fois, il avait encore échoué dans sa tentative de devenir un Bouddha et il savait qu'il le devait à son démon intérieur.

Alors, une question vint harceler sa conscience pour ne plus la quitter.

Serai-je le Christ...

D'autres démons matérialisés par des tentations démentes essayèrent de corrompre sa conscience. Il dut les chasser un à un. Mais un plus surnois se dressa devant lui.

Après la guerre zélote, il savait que le Royaume d'Israël et du Temple lui tendait les bras. Par la force, par son couronnement faisant de lui le roi absolu, il pouvait imposer le sacre du Père céleste dans les cœurs de tous les Hébreux, éradiquant leurs croyances fausses.

Il expulsa cette folie du pouvoir loin de son esprit. Toutefois, l'idée de révéler aux Juifs les Vérités célestes et le Royaume des Cieux s'imbriqua profondément en lui.

La déchéance spirituelle d'Israël est un gouffre sans fond.

Pragmatique, s'il ne pouvait éviter d'incarner le rôle, Jésus considéra le Christ d'une manière différente. C'était l'occasion unique de corriger les erreurs du passé et la supercherie du roi Josias. Cependant, il ne voulait pas être ce libérateur sanguinaire à la tête de la rébellion armée, jetant le feu de la géhenne sur son passage.

S'il prenait possession uniquement du Temple, du Royaume de Dieu sur terre, il rassemblerait les divers partis religieux, les obligeant à s'entendre et à composer ensemble pour le bien du pays. Jésus était à peu près certain que les Esséniens se satisferaient du Temple, apaisant la rancœur d'avoir été si longtemps exclus du pouvoir sacerdotal. Bien sûr l'ambition suprême des Zélotes, la branche armée des Esséniens, était le rétablissement de la souveraineté d'Israël, une légitime royauté et le départ de l'occupant romain qui souillait par sa présence la Terre promise. Jésus savait comment s'y prendre pour les en dissuader. Un projet prit forme dans sa tête.

Dans un premier temps, il devait s'accréditer devant le peuple de son statut divin, de Christ, par la pêche miraculeuse. Ainsi, le chef de l'Ordre ne pourrait plus le remplacer par un autre candidat. Dans un deuxième temps, il allait prendre possession du Royaume de Dieu sur terre en devenant une sorte de souverain spirituel, un prédicateur prônant la parole céleste, un nouveau Grand Prêtre Suprême. Et il réunirait autour de lui les différents protagonistes juifs. Alors, il refuserait d'ordonner au peuple de se soulever, lui demandant même de ne pas le faire. Sans l'appui de tous

les citoyens du pays, les troupes zélotes n'avaient aucune chance face aux légions. Pire, si les Esséniens mettaient en branle leurs offensives, les Romains traqueraient les commanditaires de la rébellion jusqu'au cœur du Temple et le chef de l'Ordre et ses disciples en seraient chassés. Le Royaume de Dieu sur terre risquait d'être détruit à cause de ces prêtres esséniens qui s'y trouveraient et ayant comploté contre Rome.

Dans cette terrible éventualité plus que probable, le chef de l'Ordre saurait tempérer les ardeurs des Zélotes. Le mieux étant l'ennemi du bien, les Esséniens auraient la sagesse de se contenter du Temple, comprenant que celui-ci serait démantelé pierre par pierre s'ils s'entêtaient dans leur folie guerrière. À leurs yeux, cet édifice était la demeure terrestre de leur Dieu Yahvé et elle était la plus précieuse des choses que possédait Israël. Jamais ils ne prendraient le risque de voir le Temple mis en ruine par l'occupant romain.

Une pierre deux coups...

Par cette tactique, Jésus pouvait à la fois éviter la guerre civile et enseigner les Vérités célestes aux Juifs.

Comme le disait Gautama, l'ignorance était la cause de la douleur, de la souffrance. Et les Juifs continueraient à souffrir s'ils restaient dans l'ignorance, dans les mensonges séculiers de leur religion. Jésus devait leur divulguer un autre enseignement spirituel, mais pas celui du Bouddha beaucoup trop technique et complexe. Et de plus, depuis que le Père céleste avait pris possession du Royaume des Cieux, les préceptes de Gautama n'avaient plus lieu d'être. Dans le firmament, rien n'était immuable : les lois célestes avaient évolué elles aussi depuis l'avènement de Deus dans son Royaume.

Jésus repensa à un autre royaume, bien terrestre celui-là.

Le Royaume de Dieu sur terre.

Pour mener à bien ce plan, le Royaume de Dieu sur terre devait tomber dans les mains de Jésus rapidement et surtout sans violence.

Les Pharisiens et les Sadducéens du Sanhédrin accepteraient de le voir officier en tant que nouveau prédicateur, en tant que nouveau Grand Prêtre. N'avaient-ils pas voulu de lui en tant que roi d'Israël ? Ils l'accueilleraient volontiers s'il leur faisait miroiter qu'il allait œuvrer pour eux comme ils l'avaient prévu par le passé, pour reprendre le pouvoir politique, même s'il n'en ferait rien. De manière franche, il leur révélerait également la menace essénienne pour les forcer, par la crainte d'une guerre civile, à approuver ce sacre exceptionnel.

Cependant, avant de s'aventurer dans cette voie-là, il devait y méditer en se recueillant au plus profond de lui-même, pour balayer les doutes qui

déjà se dressaient devant lui. Pendant des heures, il dut se battre contre ses propres pensées ténébreuses qui voulaient le dissuader d'agir ainsi. Mais une lueur révélatrice finit par émerger en lui. Il entra dans un état d'extase lucide, projetant sur la toile du rêve les images du passé et de l'avenir, contemplant la vérité de toute chose.

Une lumière embrasa sa conscience et il comprit enfin ce que lui susurraient les anges qui papillonnaient sans relâche tout autour de lui. Le Père céleste confiait une mission à Jésus : celle de sauver cette humanité, pour guider ses pas vers le Royaume des Cieux. Pour leur salut, par des préceptes judicieux, Jésus devait veiller à voir les âmes d'Israël ressusciter dans les cieux au jour du Jugement céleste de Deus et que ces âmes ne renaissent plus dans la fournaise ardente des désirs du bas monde terrestre.

Une vie éternelle dans les cieux en tant qu'ange...

Il allait entreprendre de libérer les siens, non pas de la sujétion romaine, mais de leur asservissement aux fausses valeurs religieuses. Deus lui confiait toutes ces brebis humaines pour qu'il les conduise, tel un pasteur, vers les pâturages célestes où elles auraient à goûter à une existence éternelle de félicité.

Cependant, révéler aux hommes les Vérités célestes et la nature de Deus était inconcevable. D'ailleurs, personne ne l'aurait cru. Il avait fallu à Jésus des années d'initiation avant qu'il ne parvienne à l'éveil de ses sens et qu'il conçoive la réalité des choses. Sans cela, il était quasiment impossible d'accepter cette réalité, ce secret que recelait l'humanité. Il ne devait pas dévoiler d'emblée cet ésotérisme trop incroyable pour les esprits étriqués aux besoins naïfs. Il devait utiliser de la modération, de la simplicité pour prêcher les paroles célestes.

Les paraboles semblaient le plus judicieux enseignement.

Jésus finaliserait tout cela le moment venu. Il s'éveilla de cette vision sachant à présent ce qu'il devait faire.

À l'extérieur de la grotte, un groupe d'une trentaine de disciples esséniens attendait depuis des jours et des jours sa réponse. Aurait-il dit qu'il n'était pas le Christ qu'on l'aurait tué ? Nul doute que le chef de l'Ordre se serait débarrassé d'un candidat connaissant ses plans secrets et refusant d'y participer. Si cela avait pu dénouer la situation, Jésus n'aurait pas hésité à mourir mais cela n'aurait servi à rien. Alors, s'approchant du messager devant retourner informer le chef de l'Ordre, Jésus murmura à son oreille qu'il était bien ce Christ que tous attendaient.

Les yeux des disciples esséniens s'attisèrent d'une flamme vive, comprenant que leur projet d'un grand Israël souverain était enfin en train de se mettre en marche. Leur meneur était Judas Sicariot, surnommé ainsi à

cause du *sica*, un petit couteau recourbé qui ne le quittait jamais. Son regard sombre était inquiétant et quelque chose d'indéfinissable en lui effrayait parfois Jésus. Parmi ce groupe, se trouvait également Simon le Zélote dit le Zélé qui lui aussi portait en permanence son sicaire tranchant. Il était d'un fanatisme dément et on racontait à son sujet qu'il avait déjà utilisé à de multiples reprises son poignard pour assassiner des Romains dans le dos. Par sa force physique, son exaltation et sa détermination sans faille, il imposait le respect aux autres.

C'était sous cet encadrement quasi militaire que Jésus devait se déplacer et œuvrer. Sa marge de manœuvre en était très réduite mais il devait s'en accommoder. À sa suite, la troupe partit pour Jérusalem. Elle devait se rendre dans le nord du pays en se joignant aux caravanes et, profitant d'aller seul en quérir une, Jésus se rendit incognito au Temple.

Comme il l'avait prévu, Jésus s'entretint avec Caïphe. Mettant en avant la guerre civile et les forces zélotes qui allaient ravager Jérusalem, il lui demanda de prendre sa place de Grand Prêtre par un sacre innovateur, festif et solennel au Royaume de Dieu sur terre. En compensation à cette requête, Jésus laissa entendre qu'il œuvrerait à restaurer le pouvoir politique des prêtres. De par sa filiation légitime à Hérode le Grand, il pouvait prendre les rênes du pays. Il savait que les prêtres avaient déjà tout manigancé et qu'ils n'attendaient que sa présence pour mettre en branle leur obscur plan. Il leur fit miroiter de concrétiser le projet qu'ils avaient voulu mettre en place des années auparavant. Cette proposition était alléchante et l'appât du pouvoir politique sur la Terre promise plus qu'attrayant. Jésus était persuadé que le Sanhédrin ne refuserait pas son offre.

Sur la promesse de revenir, Jésus avait laissé Caïphe et était parti pour la Galilée avec ses compagnons esséniens.

Sur la route, il s'était rendu à Nazareth pour éprouver la croyance de ses compatriotes et leur foi en Moïse. Voulant voir jusqu'où il pouvait aller dans la révélation de la vérité, il s'aperçut bien vite que les esprits étaient fermés par des siècles de mensonges et que son futur enseignement prêchant les paroles célestes devait en tenir compte pour ménager les susceptibilités des Juifs. Beaucoup d'entre eux espéraient la venue du Libérateur chassant l'ennemi, espoir qui n'avait cessé d'être alimenté par les rumeurs savamment véhiculées par les Zélotes.

Dans la région autour du lac de Tibériade, Jésus prêcha sous l'œil permanent de Judas qui s'assurait que leur Christ discourait et agissait conformément à la volonté du chef de l'Ordre. L'engouement que suscitait sa personne était phénoménal, des foules entières venaient à lui pour l'entendre ou simplement l'apercevoir au loin, perdu au milieu d'un raz-

de-marée humain. Ce fut dans ce contexte de liesse populaire, devant des milliers de témoins prêts à rapporter à tous le moindre de ses gestes que Jésus accomplit un acte surnaturel.

Le rocher du lièvre...

À Qumran, dans la bibliothèque des Esséniens, étaient conservés de nombreux manuscrits. Dans l'un d'eux, fort ancien et en piteux état, Judas Sicariot avait trouvé un passage qui relatait un récit étonnant concernant le lac de Tibériade : aux abords du rivage, il existait un énorme rocher ayant la forme d'un lièvre et qui permettait, en cognant dessus, de produire une pêche exceptionnelle. L'écrit relatait l'histoire de dix gaillards utilisant un long et épais billot de bois, tapant sans relâche sur ce rocher avant de s'embarquer sur des bateaux pour ramener leurs filets pleins à craquer de poissons.

Judas était allé au nord du pays vérifier l'exactitude du récit. Comme le précisait l'ouvrage, Judas retrouva l'emplacement du rocher. Les eaux du lac s'étaient néanmoins beaucoup élevées depuis et le rocher en question était à présent presque entièrement immergé. En tapotant dessus, Judas comprit qu'en fait, il était en partie creux, qu'il devait être relié à de grandes cavités souterraines qui s'étendaient sous le lac. En frappant violemment dessus, tel un fantastique gong, on émettait un son sourd qui se répandait en écho et s'amplifiait de façon exponentielle dans les cavernes rocheuses situées sous le lac. Il en résultait que le poisson était déboussolé, affolé et se précipitait en masse à la surface. Il ne restait plus qu'à jeter les filets pour effectuer une pêche hors norme.

Quand Judas avait fait son rapport au chef de l'Ordre, celui-ci avait immédiatement compris le bon parti à jouer : par cette pêche qui apparaîtrait miraculeuse aux yeux de tous, on pouvait sanctifier n'importe quel candidat au statut de Christ, l'accréditant de pouvoirs divins. Personne ne pourrait alors mettre en doute sa filiation céleste de Fils de Dieu.

Cependant, il ne fallait pas tarder pour profiter de cette unique opportunité car dans quelques décennies, le rocher serait probablement noyé entièrement sous les eaux et ces dernières finiraient par s'engouffrer dans les cavités souterraines pour en combler le vide. La formidable caisse de résonance disparaîtrait alors à jamais.

Sous la houlette de Judas, devant une foule émerveillée, Jésus dut jouer la comédie de la pêche miraculeuse. Tous les témoins, villageois ou pêcheurs crurent en la véracité des faits indéniables, aux pouvoirs suprêmes de Jésus.

Dans toute cette euphorie, dans cette liesse humaine unanime, seul un homme sembla réaliser ce qui s'était réellement passé.

Zébédée...

Le vieillard, père des apôtres Jean et Jacques, devait connaître le secret séculier du rocher. Et il connaissait également les conséquences à court terme. Car, comme il était écrit dans l'ouvrage se trouvant à la bibliothèque de Qumran, à force de provoquer cet affolement chez le poisson pour le capturer, on dérégla son cycle de reproduction. Par le passé, le lac avait fini par se vider de ses poissons et était devenu quasiment un désert aquatique. Les pêcheurs de l'époque n'étaient pas sots et ils avaient convenu de ne plus jamais utiliser le rocher et d'en garder secrète l'existence. La nature avait depuis lors retrouvé son droit et son équilibre.

Zébédée était furieux contre Jésus, mais il ne révéla pas la supercherie car il aurait dû avouer le secret du rocher. Il craignait que cette nouvelle se répande et que des gens mal intentionnés viennent l'utiliser pour pêcher et s'enrichir rapidement sans se préoccuper du devenir du lac parce que le poisson disparaîtrait à jamais. Zébédée avait peur de perdre sa paisible condition d'homme rural qu'il aimait tant et de devoir quitter cette région qu'il chérissait par-dessus tout. Pour lui, le silence était préférable au scandale.

L'engouement du peuple allait grandissant, le récit de la pêche miraculeuse se propageait comme un feu de forêt, embrasant les consciences d'une ferveur rayonnante et communicatrice. La nouvelle de la venue du Christ s'était répandue dans toutes les régions de la Terre promise. Jésus estima qu'il était temps pour lui de dénouer la situation chaotique qui n'allait pas tarder à éclater en recevant le sacre au Temple comme il l'avait prévu.

De son côté, le chef de l'Ordre avait convenu que lorsque la frénésie populaire serait suffisante et que la pêche miraculeuse se serait produite, le Christ se rendrait au Temple pour l'enjoindre à adhérer à sa cause. Les Esséniens ne voulaient pas que le précieux Royaume de Dieu sur terre tombe dans un bain de sang s'ils pouvaient l'éviter.

Dans le plus grand secret, le Messie devait en personne négocier avec le Sanhédrin pour son ralliement. Aux yeux des Esséniens, la pêche miraculeuse prouvant son indéniable filiation divine était plus que suffisante, plus que fédératrice pour gagner quiconque à la cause du Christ.

Lorsque Jésus se rendit à Jérusalem avec sa troupe, Caïphe essaya de le faire tuer. Le Grand Prêtre était trop fou de pouvoir pour laisser Jésus se mettre en travers de sa route. Il avait d'autres projets, d'autres ambitions et ce Messie était une mouche importune qu'il fallait écraser. S'il avait cru dans un premier temps que Jésus venait solliciter une aide à un devenir royal en Israël en tant que fils d'Hérode le Grand, Caïphe fut vite désabusé

en comprenant que l'enfant divin voulait seulement s'accaparer sa place et ses prérogatives.

Jésus dut retourner en Galilée.

Les Esséniens avaient prévu l'opposition des Pharisiens et Sadducéens et ils ne s'en formalisèrent pas. Le Christ devait continuer à conditionner le peuple pour l'ultime combat.

Jésus, lui, était atterré car la situation lui échappait. Acculés comme des loups en cage, n'ayant pas à leur offrir le Royaume de Dieu sur terre en compensation, les Esséniens étaient dangereux, imprévisibles et Jésus dut œuvrer comme ils l'entendaient. Au moindre faux pas, à la moindre faiblesse, au moindre doute à son sujet, Judas aurait pu l'assassiner mû par son aliénation zélote. Jésus le voyait dans son regard obscur.

Un regard de haine et de folie...

Jésus voulait rester dans la course, croyant pouvoir redresser le terrible enchaînement des événements, priant pour que le Père céleste intercède en sa faveur sur le chemin des Causalités.

Paradoxalement, ce fut un autre mal qui vint apporter le salut au marasme de la conjoncture essénienne.

Le Fléau divin...

Dans une vision apocalyptique, Jésus vit l'image des légions de Démoniaques déferlant sur Jérusalem s'imprégner dans sa tête.

*

* *

Du bout des doigts, le Pape tapota la couverture de la bible qu'il tenait nerveusement entre ses mains.

– Pour vous, à l'époque où vous étiez encore catholique, que représentaient les Démoniaques que Jésus a guéris ?

Tom fronça les sourcils.

– Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire : de quel mal souffraient ces hommes et ces femmes qu'on désignait sous le terme de « démoniaque » ?

Tom réfléchit un instant avant de répondre :

– Eh bien, pour s'en tenir aux textes, ils étaient possédés par des démons, par des êtres diaboliques, par des esprits ou des serviteurs de Satan... ça fait partie du folklore chrétien, n'est-ce pas ? C'est pour ça que vous avez inventé l'exorcisme...

Le Pape prit une mine grave.

– Les Démoniaques n'étaient pas sous l'emprise d'êtres diaboliques. Ils étaient simplement malades... intoxiqués par l'ergot de seigle.

Sous l'effet de surprise, Tom ouvrit la bouche.

Il connaissait parfaitement cette maladie. Il avait lu un jour un ouvrage passionnant à ce sujet.

L'ergot était un champignon, le *Claviceps purpurea*, qui attaquait les épis de la plupart des graminées comme le blé et plus particulièrement ceux du seigle. Au champ, on reconnaissait facilement le parasite à ses excroissances longues et arquées, mesurant jusqu'à quelques centimètres, de couleur mauve foncé à noir. Si avant triage il était aisé de repérer l'ergot, une fois moulu, ce n'était plus possible de discerner sa présence : la contamination des farines par ses sclérotés était un problème sérieux en raison des composés toxiques qui empoisonnaient les humains. La consommation de farines préparées avec des grains ergotés provoquait l'ergotisme.

Les témoignages les plus anciens à son sujet remontaient aux Assyriens, 600 ans avant Jésus-Christ. Les empoisonnements plus récents remontaient au Moyen Âge, mais aussi au XVII^e siècle en Sologne où on totalisa presque dix mille morts. Ce mal qui ravagea à ces époques des populations entières était désigné par le terme « Mal des ardents », « Feu Sacré » ou « Feu de saint Antoine ».

Encore plus récemment, on trouvait des cas d'ergotisme en 1926 en Union soviétique et même en 1951 en France dans le village de Pont-Saint-Esprit connu sous le nom du pain maudit. L'histoire de l'humanité n'était qu'une succession épidémique et épisodique d'ergotisme.

Les effets de l'ergot étaient terribles : par le dérèglement de l'irrigation sanguine, il entraînait des gangrènes des membres dont les extrémités se momifiaient, noircissaient et finissaient par tomber. La maladie provoquait l'alternance de grand froid et de grande chaleur dans le corps comparable à des tisons ardents, entraînant souvent la mort.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, travaillant sur les possibles applications thérapeutiques du *Claviceps purpurea* à la composition fort complexe et multiple, un savant synthétisa un des nombreux alcaloïdes que contenait l'ergot et inventa le LSD. De manière accidentelle, le scientifique découvrit les effets hallucinogènes, psychotropes et schizophréniques de sa création.

Si les effets du LSD étaient à présent mieux connus, ceux du *Claviceps purpurea*, extrêmement plus puissant et nocif que n'importe quelle drogue, restaient plus mystérieux car n'ayant pas eu de sujet d'étude approfondi. Néanmoins, on pouvait aisément estimer ce que les victimes de l'ergotisme

avaient dû endurer mentalement en plus de leurs douleurs physiques : les délires, la perturbation des comportements, le dérangement des perceptions et de la conscience.

Une folie démesurée. Diabolique.

Le regard absent, Tom murmura pour lui-même :

– Ça les faisait passer pour des gens possédés par un démon... les Démoniaques...

Pendant un court instant, il se demanda pourquoi il n'avait jamais fait auparavant le lien, lien qui était d'une évidence enfantine. Mais il comprit que lorsqu'il était chrétien la question ne se posait pas car les Démoniaques étaient le Diable incarné et, après son apostasie religieuse, voyant tout par le mythe, il ne s'était plus intéressé au sens, au poids des mots, les rejetant avec mépris.

Comme s'il lisait ses pensées, le Pape lui dit :

– Personne n'a jamais vraiment fait le lien entre ces Démoniaques et l'ergotisme. Que ce soit de l'époque de Jésus ou bien plus récemment à Salem aux États-Unis où on a pendu les victimes de l'ergot en les accusant d'être des sorcières... à ce sujet, un détail me revient à la mémoire... je crois que c'est lors du procès que l'accusation a fait uriner une sorcière présumée sur un morceau de pain pour ensuite le donner à un chien. Le chien est devenu fou et il s'est mis à mordre des pierres à s'en casser les dents. Pour l'accusation, cela était la preuve que la sorcière en était bien une. Mais dans la réalité, ils n'ont jamais imaginé que le pain qui servait à l'expérience était contaminé par l'ergot... le « Fléau divin » comme l'appelaient les Juifs a fauché des générations d'hommes et de femmes par leur ignorance, alors qu'il suffisait simplement de séparer les ergots noirs des épis sains.

La voix du Pape retentit pleine de regrets.

– Au temps de Jésus, la contamination des farines a provoqué une épidémie sans précédent. L'ergotisme engendre des maux bien divers et chaque personne réagit différemment avec des symptômes totalement dissemblables. Tout dépend de la maturation du champignon. L'espèce qui s'est développée dans ces années-là était la pire de toutes : elle n'a pas créé simplement des Démoniaques ou des gangreneux...

Le Pape chercha ses mots.

– ... l'ergot s'attaque au système nerveux... les malades peuvent perdre la vue ou même l'usage de leurs jambes... tous ces malades que Jésus a guéris étaient intoxiqués par l'ergot. Tous...

Dans la tête de Tom, une image se fit : celle d'une étendue infinie d'épis d'or constellés d'excroissances sombres. Visualisant un passage de la Bible, il se remémora la scène où Jésus arrachait des épis.

– Jésus était au courant, n'est-ce pas ? s'enquit-il soudain. C'est pour ça qu'il a saccagé ce champ...

Le Pape acquiesça, comprenant de quel champ Tom faisait allusion.

– Jésus a vu les premiers cas de Démoniaques et il a immédiatement compris quelle en était la cause. Quand il a fui vers l'Inde, il a séjourné en Assyrie, là précisément où une épidémie d'ergotisme avait touché la population quelques siècles plus tôt. Les maîtres assyriens ne connaissaient pas seulement la cause de la maladie, ils étaient également les détenteurs d'un savoir... celui de guérir la maladie. À Jérusalem, Jésus a pu trouver les ingrédients nécessaires à la fabrication d'un remède miracle. Ce remède, il en a appris le secret lors d'une initiation auprès d'un maître assyrien.

– Ce remède est composé de quoi ? demanda Tom.

Le Pape soupira.

– Malheureusement ce remède miracle n'a pas survécu à la tradition orale. Les médecins de l'époque faisaient payer cher leur savoir et le fait de le rendre disponible par écrit, accessible à tous, aurait provoqué la mort de leur commerce. Ils étaient une élite et ils voulaient le rester par le savoir qu'ils détenant. Ce savoir n'a pas survécu et s'est perdu au fil des siècles. Ce que l'on sait, c'est que ce remède se présentait sous une forme liquide transparente, un peu jaunâtre. L'épidémie qui a sévi en Israël était la pire de toutes et le remède initial assyrien n'était pas assez efficace. Jésus a dû jouer à l'apprenti chimiste pour doser le remède, pour trouver le juste équilibre et les bonnes proportions entre chaque ingrédient. Une fois que cela a été fait, Jésus a été capable de guérir tous les malades de l'ergot.

Le Pape réfléchit un instant avant de poursuivre :

– Quand Jésus a dû retourner en Galilée après avoir échappé à la tentative d'assassinat de Caïphe, il était désarçonné parce qu'il n'avait pas pu dénouer la crise zélote comme il l'avait espéré. La situation lui échappait totalement. Il était perdu et il ne savait plus très bien ce qu'il devait faire. Ces Démoniaques qui, en plus, se mettaient sur son chemin, l'ont laissé un moment complètement indécis, sur ce qu'il devait faire ou non. Mais après une intense réflexion, il a pris la résolution de tous les sauver en leur prodiguant le remède assyrien.

Tom eut une mimique d'étonnement.

– Mais pourquoi ne pas avoir dit d'où venait le mal, que c'était l'ergot la cause de la maladie. C'était bien plus simple !

– Ce remède aurait été pire que le mal. Il aurait engendré une guerre civile que voulait justement éviter Jésus.

Tom fronça ses sourcils.

– Je ne comprends pas.

– L'épidémie d'ergot n'était pas naturelle. Elle a été provoquée sciemment pour empoisonner toute la population juive. Cela était un acte délibéré. Jésus a compris que seules de plus hautes instances avaient eu la capacité de manigancer cette folie.

– Mais qui a bien pu faire ça ? fit Tom effaré.

D'un geste du bras, le Pape éluda la question comme si le moment de révéler cette information ahurissante n'était pas encore venu.

Apocalypse

Méthodiquement, Jésus avait cherché le juste équilibre pour concocter le remède assyrien.

Le Mal était d'une espèce extrêmement radicale et il avait dû âprement batailler pour créer un nouvel antidote efficace pour tous. Longtemps, il avait craint que la rumeur de ses pouvoirs curatifs ne se propage avant qu'il ne soit capable de soigner toutes les ramifications de l'ergot. L'afflux de malades dont il aurait été impuissant à soulager les maux était sa hantise.

Dans le plus grand secret, il prépara cette huile médicinale, devant parfois, pour certaines personnes intoxiquées, la mélanger à sa propre salive pour en accentuer les vertus thérapeutiques. Il avait dû l'essayer sur bon nombre d'intoxiqués : aveugles, sourds ou déments avaient été ses sujets d'expérience pour l'édification de la mixture finale.

Désormais, elle était totalement infaillible.

Néanmoins, la mixture première assyrienne était quand même efficace pour certains patients. Ce fut le cas pour le jeune aveugle et le vieillard paralytique de la piscine de Bethesda, les toutes premières victimes de l'ergotisme à être guéries par Jésus. En contrepartie, Jésus leur fit jurer de ne jamais révéler à quiconque que leur handicap avait surgi brusquement du jour au lendemain : ils devaient mentir, l'aveugle affirmant qu'il l'était de naissance et le paralytique depuis de nombreuses années. Par ces précautions, Jésus entendait retarder le plus longtemps possible le bruit de la contamination de la cité de Sion qui aurait déclenché une panique et un chaos général. Il ne voulait pas voir des rassemblements de masses affolées, des mouvements de foules engendrant inévitablement des piétinements aux multiples morts.

En se rendant à la piscine de Bethesda, Jésus avait deux idées en tête : la première était pour finaliser discrètement auprès de Caïphe son futur sacre au Temple. La deuxième était toute pragmatique : l'ergotisme s'étant

répandu dans de nombreuses régions, Jésus voulait vérifier si Jérusalem était également touchée par le Fléau. Il savait que les victimes auraient cherché un refuge dans cet endroit à la réputation légendaire et miraculeuse. Ce qu'il avait vu en Samarie et en Galilée se confirmait : le Mal se propageait.

L'Onction divine...

Lorsque le remède fut définitivement prêt, un dilemme se présenta à Jésus : s'il utilisait simplement une fiole contenant l'huile pouvant éradiquer les maux, ceux d'un aveugle, d'un paralytique ou d'un Démoniaque, on aurait fini par comprendre qu'il s'agissait d'une simple potion qui guérissait un mal commun. Alors, les Zélotes l'auraient sommé de leur révéler quelle était cette maladie, de leur en expliquer les tenants et les aboutissants. Judas n'était pas dupe, Jésus n'aurait pu lui mentir impunément et on l'aurait torturé pour qu'il parle : Simon le Zélé savait manier son sicaire et il aurait pu faire parler une momie égyptienne. Alors, connaissant la vérité, les Zélotes auraient eu un avantage inouï pour leur insurrection armée, le peuple se serait rallié à eux comme un seul homme, levant une armée titanesque, Christ ou pas à leur côté.

Jésus s'était aventuré sur l'imprévisible sentier des Causalités et la guerre qu'il voulait justement éviter risquait d'éclater de manière encore plus effroyable et sanglante que jamais.

Il se répugnait à mentir, à jouer la comédie mais il n'avait pas le choix : c'était une concession nécessaire en attendant qu'il éclaire l'origine de la contamination et ses plus hautes ramifications.

Habilement dissimulées sous sa tunique aux manches longues, de petites outres contenant le remède assyrien étaient sanglées à plat sur chacun de ses avant-bras. Il suffisait qu'il les presse contre son corps en faisant semblant de s'essuyer les mains sur ses vêtements pour que le liquide dégouline le long de ses paumes. Parfois, quand les spectateurs présents étaient attentifs au moindre de ses gestes, tel un magicien détournant l'attention pour qu'on ne voie pas le trucage qui s'opérait, Jésus faisait semblant de prier, de quémander les forces célestes : entrelaçant les doigts et joignant les coudes, il se mettait à genoux en se penchant à faire toucher sa tête sur le sol. Ainsi, il dissimulait son manège par son corps et les pans de son manteau. Alors, il comprimait les deux outres l'une contre l'autre et, par la pression exercée, l'huile jaillissait doucement dans un filet continu le long de ses mains.

Seule une petite quantité était nécessaire pour guérir, sa salive servant souvent de complément. Cependant, pour faire face à l'afflux de malades, il devait pouvoir changer rapidement les outres par d'autres : à l'intérieur

de son manteau beige, des recharges étaient dissimulées dans des doublures invisibles.

Personne n'avait jamais eu le moindre doute sur la provenance miraculeuse de l'Onction divine comme l'avaient appelée les disciples zélotes car émanant véritablement du Christ, l'Oint de Dieu. Mais à quelques reprises, le secret avait failli être révélé incidemment aux yeux de tous : ce fut le cas lorsqu'une vieille dame aux cheveux blancs s'était accrochée à lui. Énième victime de l'ergot, elle avait essayé de trouver le salut en touchant la frange de son manteau. Sans le vouloir, elle pressa l'une des outres cachées à l'intérieur du vêtement et le précieux liquide jaillit brutalement, se répandant dans sa main. Lors de ces désagréments, Jésus avait pris le malade à part en lui ordonnant le plus grand secret, de s'isoler et de lécher l'Onction divine qui, tel un effluve céleste émanant de toutes les parties de son corps, allait guérir le Mal.

Par la suite, Jésus commanda à ses disciples que personne ne l'approche sans qu'il en ait exprimé le souhait. Sans relâche, il s'activa à guérir le plus d'intoxiqués possible, œuvrant au grand jour. Cependant, pour les étrangers, il agissait en toute discrétion : il craignait les réactions des Zélotes s'ils apprenaient qu'il soignait aussi bien les Juifs que les mécréants qui souillaient la Terre promise de leur présence.

La Cananéenne...

Devant Judas et ses sbires, Jésus avait renvoyé sèchement cette femme étrangère qui s'était jetée à ses pieds, affirmant avec un mépris parfaitement feint que les guérisons étaient octroyées exclusivement aux Juifs, aux brebis perdues de la maison d'Israël. La jeune femme s'était alors avilie par ses propos, s'humiliant elle-même, s'abaissant à un état d'asservissement total. Jésus avait vu l'œil goguenard et malsain de Simon le Zélé, se réjouissant de la servitude de l'étrangère. Jésus comprit qu'il pouvait en simulant le dédain lui octroyer, comme on octroie un os à un chien, la guérison qu'elle suppliait pour sa fille. En secret, comme à de maintes fois, il envoya l'apôtre Jean pour qu'il donne de l'Onction divine à l'enfant. Quand les disciples zélotes apprirent la guérison miraculeuse de la petite Cananéenne, croyant que la simple foi dans le Christ en avait été la cause, leur exaltation pour Jésus s'accrut encore plus.

Même Judas le regardait désormais d'un œil différent. Autour de Jésus, ils n'étaient qu'un cercle très restreint à savoir qu'il n'était qu'un simple candidat jouant le rôle du Messie. Ces guérisons miraculeuses et cette Onction divine qui suintait des mains de leur poulain étaient des révélations ahurissantes et ils le regardaient même à présent comme s'il

était l'incarnation véritable, la renaissance du Maître de Justice, le fondateur de l'Ordre essénien.

Le subterfuge des autres a modifié leur croyance.

Ce changement de conviction, Jésus put en ressentir les effets lorsque des émissaires d'un centurion étaient venus solliciter la bienveillance du Fils de Dieu, pour guérir le serviteur et par la suite l'enfant de l'ennemi romain. Ne sachant s'il devait ou non s'impliquer, craignant que son acceptation soit considérée comme une trahison aux yeux fielleux des Zélotes, Jésus s'était tourné vers Judas. Celui-ci lui avait décoché un imperceptible clignement des yeux pour signifier de faire comme bon lui semblait : Judas pressentait que le Christ désirait venir en aide à ce centurion et il ne voulait pas aller à l'encontre de cette volonté supérieure.

Judas avait changé. Jusqu'à présent, il avait toujours été froid et distant avec Jésus, ne le considérant que comme un simple disciple d'un rang inférieur au sien. Depuis le début, devant tous, Judas feignait le respect mais s'il avait estimé que le Christ montrait le moindre signe de faiblesse ou de trahison envers la cause du grand Israël, il n'aurait pas hésité à s'en débarrasser avant qu'il ne soit trop tard. En cela, il observait scrupuleusement les consignes du chef de l'Ordre avec qui il correspondait régulièrement par messagers interposés. Judas veillait à ce que tout se déroule strictement selon le plan initial et, au moindre écart, il était d'une intransigeance colérique que tous craignaient.

Les miracles de l'Onction divine bouleversèrent profondément son point de vue sur Jésus. Dès ce moment, il considéra Jésus comme un être supérieur. Jésus prit l'ascendant psychologique sur Judas et ce dernier voulut laisser faire au Fils de Yahvé tout ce qu'il exigeait. Judas estimait qu'il n'avait plus le droit de commander à cet enfant céleste ce que les Zélotes désiraient. Au contraire, c'était à Jésus d'ordonner les volontés de son Père et non pas aux hommes d'imposer les leurs à Yahvé.

*

* *

Las d'être debout face à son interlocuteur assis, le Pape alla s'installer dans un fauteuil dans un coin de son bureau.

– Judas correspondait par écrit avec le chef de l'Ordre, dit-il. Jésus en a fait intercepter un discrètement pour connaître son contenu. Il a eu une agréable surprise en apprenant que Judas émettait des oppositions polies aux injonctions de son chef et qu'il présentait Jésus comme étant le véritable Christ à qui l'on devait obéissance. Judas exprimait un vœu : celui de mettre en pratique la véritable volonté qui aurait émané de Yahvé

par l'intermédiaire de son Fils. Toutefois, Judas n'osait pas se dresser ouvertement contre le chef de l'Ordre et il continuait à appliquer à la lettre le plan initial essénien. Même s'il le regrettait, Judas ne laissait pas à Jésus le loisir d'exposer ses propres volontés qui auraient émané de son Père. Jésus a compris qu'il ne fallait pas grand-chose pour que Judas se mette à lui obéir plutôt qu'au chef de l'Ordre. Et si Judas se mettait à obéir aux commandements de Jésus, le reste du gros de la troupe zélote en ferait de même parce que Judas en était le leader incontesté. Il était le bras droit du chef de l'Ordre.

Le Pape se tut un instant avant de reprendre :

– Sur le mont Thabor, Jésus a mis en scène un sacre divin, une accréditation de Yahvé en personne pour que Judas le considère définitivement comme le Fils de Dieu et qu'il lui obéisse aveuglément.

– C'est l'épisode de la transfiguration, c'est ça ? s'enquit Tom, ébahi. Mais de mémoire, il ne me semble pas que la Bible relate la présence de Judas...

– Ce sont les vainqueurs qui réécrivent toujours l'histoire, dit le Pape, et Judas le traître ne méritait pas d'y être cité, d'être présent le jour où Jésus est apparu dans la gloire de sa divinité sur le mont Thabor. Mais Judas était bien présent ce jour-là et il n'était pas seul. Il y avait également Jean, Pierre et Jacques qui devaient être les témoins pour confirmer à Judas ce qu'il verrait, pour qu'il soit convaincu que tout cela n'était pas un rêve mais bien la réalité et que tous avaient vu et entendu la même chose que lui.

Un sourire se dessina au coin des lèvres de Tom.

– Martial avait fait une étude sur les carnets de voyage d'alpinistes. Il avait été frappé par les termes mystiques qui y étaient employés. Ça parlait de sons étranges, de voix séraphiques, d'hallucinations colorées, de buissons ardents ou de corps enveloppés de lumière. Les alpinistes étaient eux-mêmes dans un état de tension émotionnelle intense et ils relataient tous une grande frayeur comme ils n'en avaient jamais connu auparavant. Certains se voyaient même à distance comme si leur esprit était désolidarisé du corps. Martial a mené son enquête à ce sujet et le verdict est sans appel : l'altitude provoque des visions religieuses par un mécanisme physiologique. Tous ces phénomènes résultent de mini-crisis d'épilepsie et elles sont provoquées par la libération d'endorphines dans le cerveau lorsqu'on escalade les montagnes. Et ces épilepsies sont hallucinogènes. De plus, le manque d'oxygène perturbe le cerveau et le désoriente. Ça provoque une sensation de présence diffuse comme si une entité divine était proche. Et l'isolement amplifie ce phénomène. Mahomet a reçu le Coran des mains de l'ange Gabriel alors qu'il se recueillait dans la

grotte de Hira sur la montagne au nord de La Mecque depuis des lunes et des lunes...

Tom eut un petit rire moqueur. Hochant gravement la tête, le Pape soupira.

– Mais cela n’a pas été le cas de Jésus et de ses apôtres ce jour-là...

Comme s’il voulait faire un aveu, le Pape inclina légèrement le buste en avant.

– Jésus savait comment supprimer les éléments toxiques de l’ergot et en extraire les substances hallucinogènes, celles qu’on retrouve dans le LSD. Cette drogue servait aux mages assyriens pour entrer en contact avec les dieux. Jésus l’avait testée lui-même et à cause de cela il avait quitté son maître assyrien parce qu’il avait compris que les mages faisaient fausse route. Ce n’est pas un contact divin que l’on a avec l’ergot ou le LSD. Malgré les apparences, ce n’est qu’un délire, l’imagination est mise en action par les divagations de l’esprit.

– Ce qui est différent du cannabis ? fit Tom, l’œil goguenard.

– Oui, c’est différent. Utilisé savamment, le cannabis est vraiment efficace pour être en phase avec Deus et communiquer avec lui, pour être sur la même longueur d’onde spirituelle que lui. L’ergot ou le LSD font tourner l’esprit sur lui-même, l’alimentant par un délire imaginaire et corrosif. Tout cela ressemble au divin, on croit avoir un cheminement mystique mais cela n’en est pas.

Tom eut un petit rictus moqueur mais le Pape n’y prêta pas attention et continua son explication sur un ton confidentiel :

– Jésus a appris lors de son séjour chez les Assyriens un autre savoir : celui de l’hypnose. Ce savoir était connu depuis les Sumériens, 4000 ans avant l’époque de Jésus. Ce peuple en avait écrit toutes les méthodes sur leurs tablettes, en rapport avec la magie et leur religion. En couplant l’hypnose à l’ergot, Jésus a fait croire à Judas que Moïse et Élie étaient présents pour le soutenir. La touche finale de l’illusion de la transfiguration a été l’accréditation divine de Yahvé en personne reconnaissant en Jésus son Fils par sa voix grondante et puissante. L’hypnose et les effets hallucinogènes de l’ergot ont parfaitement fait leur office et Judas était persuadé de la véracité des faits, il était persuadé que Dieu était venu en personne reconnaître son Fils Jésus. Dès lors, Judas s’est mis à vénérer Jésus avec une ferveur immense.

– Je suppose que par cet ingénieux procédé, ça était pareil pour les trois autres, émit Tom.

– Oui et non, répondit le Pape de façon énigmatique.

Tom fronça ses sourcils et le religieux ajouta :

– Oui, parce que la vénération était également à son comble pour deux autres apôtres et non parce que sur les quatre personnes présentes autour de Jésus ce jour-là, une n'était pas sous l'emprise de drogue...

Le Pape eut un sourire sibyllin.

– Savez-vous que le terme charpentier utilisé à l'époque pour désigner la profession du père de Jésus ou parfois celle de Jésus lui-même pouvait aussi se traduire par magicien ? Comme tout magicien, Jésus avait besoin d'un complice dans l'assistance. Et ce complice était Jean...

Le Pape s'éclaircit la voix, puis il poursuivit en disant que Jésus avait rencontré Jean lors de son séjour à Qumran. Celui-ci était un disciple essénien ayant gravi les plus hauts rangs de la communauté religieuse. Jean avait été attiré vers elle par une démarche spirituelle et miséricordieuse, recherchant l'absolu et la communion divine avec le firmament. Lorsqu'il fut initié à l'ultime secret par le chef de l'Ordre, il resta totalement abasourdi par ce désir de vengeance de la part de ses pairs, par cette aliénation de s'accaparer les rênes du pouvoir politique et religieux dans une insurrection armée qui allait engendrer un flot ininterrompu de morts. Jean ne s'opposa pas à ce terrible projet, sachant qu'il était impossible de dissuader ses frères esséniens de commettre l'irréparable. Il se morfondait, priant pour que l'ultime combat ne se réalise jamais. Lorsque Jésus rencontra pour la première fois Jean à Qumran, malgré un rang hiérarchique différent, les atomes crochus des deux hommes s'imbriquèrent profondément et une complicité secrète s'établit à l'insu de tous.

Mais Jean ne révéla pas à son ami le projet essénien par peur que Jésus n'y adhère pleinement. Cependant, après que ce dernier eut reçu l'initiation suprême, dans un moment de désarroi profond, Jésus se confia à Jean, lui parlant d'une folie sans nom. Jean était d'accord avec lui et cette difficile situation les rapprocha encore un peu plus. Par la suite, Jean devint le complice caché de Jésus, l'aidant dans son œuvre pour le salut d'Israël. C'était même Jean qui avait insisté pour que son ami procède à la mise en scène de la transfiguration alors que Jésus était malgré tout réticent à manipuler la conscience de Judas.

Immédiatement après la transfiguration du mont Thabor, sachant que Judas lui était désormais acquis de façon irrémédiable et certaine, Jésus se mit à prêcher différemment. Toute la doctrine essénienne que Jésus avait jusqu'alors diffusée n'était que démente zélote haranguant les foules pour qu'elles se soulèvent contre l'occupant romain, pour qu'elles se portent sur le champ de bataille contre cet ennemi ayant comme emblème l'aigle.

Il avait discoursu sur la guerre fratricide qui allait éclater et qui était une nécessité incontournable, les divisions entre les membres d'une même famille prenant position pour des camps opposés, des trahisons entre frères

dans un chaos généralisé. Surgiraient alors des famines dues aux champs ravagés par la politique de la terre brûlée de l'ennemi romain voulant éradiquer le soulèvement juif. Opportunistes, les armées des royaumes voisins se joindraient à l'aigle romain pour mater la rébellion et envahiraient Jérusalem pour la piller. Mais il faudrait tenir bon dans ces périodes de désolation parce que Dieu n'abandonnerait jamais son peuple élu. Par sa constance dans la foi au Christ, le salut du peuple hébreu était garanti. Les temps étaient proches où la royauté ainsi que la souveraineté d'Israël seraient restituées au légitime fils de David, l'Oint du Seigneur et le nouveau Royaume de Dieu sur terre s'accomplirait, le Temple serait investi par les véritables serviteurs de Yahvé pour que celui-ci reprenne possession de sa demeure terrestre occupée par des usurpateurs.

Alors viendrait la fin des temps, la fin du conflit et le Libérateur surviendrait dans toute sa gloire à Jérusalem. Ce serait l'heure des comptes, l'heure du Jugement dernier : le feu ravageur de la géhenne pour les ennemis, Hérode Antipas et ses collaborateurs brûlés vifs dans le dépotoir à l'extérieur de la ville sainte.

Pour ceux ayant combattu pour le Christ, une récompense au centuple était promise, des terres et des trésors bien terrestres mais également la vie éternelle dans les cieux.

Pour fédérer encore plus le peuple à leur cause, les Esséniens avaient eu la perspicacité de mettre en avant Dieu, présent pour protéger le Christ en faisant descendre son Esprit Saint, sa volonté divine sur lui mais aussi sur les combattants. À ces derniers, s'ils venaient à mourir pour ce grand Israël, une vie éternelle dans le paradis les attendait. Le Fils de Yahvé s'y engageait comme il s'engageait à faire souffrir éternellement dans une géhenne céleste les âmes des ennemis de la nation qui seraient anéanties par Dieu pour s'être opposées à son Esprit Saint.

En dénouement final, Yahvé viendrait prendre possession de son Royaume et la paix régnerait de nouveau sur la Terre promise.

Le Pape se tut un court instant pour dévisager Tom.

– Quand Jésus parlait du Royaume de Dieu, reprit-il, il ne faisait pas allusion à sa création, tout le monde le savait, il existait déjà, il était à Jérusalem. Quand Jésus parlait au peuple de l'avènement du Royaume, tous comprenaient qu'il s'agissait d'un renouveau, de la venue prochaine d'un nouveau Royaume de Dieu qui chasserait les usurpateurs religieux qui se trouvaient au Temple. Ce terme de Royaume de Dieu sur terre qui désignait précisément le Temple servait également à englober la notion de royauté légitime restituée au fils du roi David.

Le Pape eut un sourire triste.

– Quand Jésus parlait de se repentir parce que le Royaume de Dieu était proche, dans sa bouche cela signifiait de racheter ses fautes envers Dieu en se ralliant à sa cause, à cette guerre sainte qui allait bientôt éclater. L’ultime combat allait venir prochainement même s’il n’en précisait pas la date parce que la date n’était pas encore déterminée par le chef de l’Ordre qui attendait pour déclencher les hostilités que le raisin de la colère soit mûr.

Machinalement, le Pape caressa doucement la couverture de la bible qu’il tenait dans les mains.

– Une fois libéré de la contrainte zélote, Jésus a pu prêcher différemment. Il a eu l’intelligence de ne pas supprimer la terminologie essénienne, de s’en servir comme d’un tremplin pour rebondir, pour en détourner le sens premier, pour que le peuple qui s’y était habitué et qui y adhéraient ne soit pas trop désorienté. Jésus voulait imposer une nouvelle image, une nouvelle définition pour chaque mot zélote. Par ce stratagème, il entendait aussi ménager la susceptibilité et les croyances esséniennes pour les ramener sans heurt à lui. Mais Jésus n’a pas dévoilé au grand jour les nouvelles définitions de la terminologie détournée parce que le peuple n’était pas encore prêt à recevoir d’emblée son enseignement spirituel d’Initié. Cela aurait été un choc trop rude. Cependant, ces mots sont implicites, ils apparaissent sous leur véritable sens quand on connaît le savoir des Initiés. C’est pour cela que je vous ai parlé tout à l’heure du savoir de Jésus sur les renaissances, sur les Vérités célestes, pour que vous puissiez différencier un même mot prononcé par Jésus dans la Bible, soit dans sa période zélote qui a été faite sous la contrainte, soit dans sa période post-zélote c’est-à-dire libre et Initié. Tous ces termes ont un double sens secret.

Le Pape poursuivit en déclamant que, dans cette période post-zélote, Jésus s’activa à proclamer une justice nouvelle devant surpasser les haines séculières pour l’ennemi : la loi du Talion ne devait plus avoir cours et l’amour de tous devait prévaloir. Ami comme ennemi, Juifs comme non-Juifs.

Jésus ne parla plus du Royaume de Dieu mais, habilement, il discourt sur la venue prochaine du Royaume des Cieux. Par cette ambiguïté, il ménagea les espérances des Zélotes croyant qu’il s’agissait là du Temple mais, en fait, il faisait référence au Royaume des Cieux accessible par l’avènement de la connaissance, par le savoir des Vérités célestes diffusées à tous.

Jésus voulait asséner les Vérités célestes mais elles étaient difficiles à comprendre, à accepter. Il fallait y aller progressivement pour que ce nouvel enseignement devant mener au salut de l’âme par l’érudition soit accessible à tous les esprits. Jésus devait préparer le peuple doucement et

l'emploi de récits imagés comme les paraboles semblait le meilleur compromis pour changer les mentalités et les convictions ancrées par de fausses croyances ancestrales.

Pour terrasser définitivement le plan insurrectionnel et le despotisme zélote, Jésus détourna le féroce terme « Jugement dernier » de son sens premier. Auparavant, il affirmait que ceux qui ne se repentiraient pas à temps périraient et qu'il n'y aurait aucune clémence à leur égard. Cette notion représentait le châtement et la rétribution de chacun, triant le bon et le mauvais sujet selon son mérite guerrier ou son soutien inconditionnel au Christ. Désormais, dans la bouche de Jésus le terme de « Jugement dernier » désignait secrètement la pesée des âmes par le Père céleste lors de la mort physique de tout homme.

À partir de ce revirement de situation, la symbolique « géhenne » essénienne, fut utilisée pour désigner Gaïa et les réincarnations des âmes dans le bas monde terrestre, l'enfer des existences sur terre, le monde d'en bas par rapport au ciel. Et les péchés ou les pécheurs ne représentaient plus la transgression de la volonté divine de Yahvé, mais étaient associés aux désirs et à leurs tentations qui enchaînaient l'âme au cycle des renaissances. Le paradis et la vie éternelle dans les cieux étaient le fer de lance, la divine mission de Jésus qui devait guider les hommes pour les sortir du cycle des existences et les emmener à devenir des êtres célestes, des anges auprès de Deus.

Tom fronça les sourcils.

– Mais actuellement, c'est bien la terminologie zélote et non celle post-zélote qui prédomine dans le dogme catholique ? Comme avec l'enfer pour ceux qui désobéissent à la volonté de Dieu ou bien le salut lors du Jugement dernier pour ceux qui sont baptisés...

Le Pape pencha le buste en avant.

– Heureusement que vous êtes assis parce que quand je vous révélerai pourquoi il en est ainsi, vous tomberez à la renverse...

Énigmatique, il n'ajouta rien à ce sujet et changeant de conversation, il continua sa narration. Jésus se mit à fustiger les riches juifs qui subventionnaient secrètement l'insurrection armée zélote ainsi que les Pharisiens : si pour ces derniers, il l'avait fait jusqu'alors par obligation essénienne pour avoir perverti la Loi de Moïse, il le faisait à présent pour leurs fausses croyances qui dévojaient le peuple des Vérités célestes, qui le détournaient des clefs de la science divine.

Ces croyances étaient similaires à celles esséniennes mais elles n'existaient que par tradition orale. Le chef de l'Ordre eut l'idée brillante de vouloir les mettre par écrit et les diffuser pour supplanter les paroles

pharisiennes car les écrits étaient reçus comme des paroles divines et ceux qui les présentaient étaient considérés comme les émissaires de Yahvé. Mais ces écrits auraient été des mensonges pour servir leurs intérêts comme ceux du roi Josias.

– Moïse est donc bien un mythe ? demanda Tom.

Le Pape éluda la question.

– De tout temps, le peuple juif s'est habitué aux contradictions des écrits sacrés censés relater la volonté de leur dieu. Un jour disant cela, le lendemain exactement son contraire. Les Hébreux croyaient que Yahvé était un être colérique, changeant, capricieux comme il le dit lui-même dans l'Ancien Testament. Ils n'ont jamais imaginé que ce n'était que les différents pouvoirs politiques et religieux successifs à Josias qui par le biais de l'écriture imposaient leurs volontés au peuple soumis. Une sorte de code pénal ou civil évoluant au fil du temps comme évoluent les codes pénaux et juridiques de tous pays à travers les révolutions, les républiques, les monarchies aux assemblées constituantes. À l'époque, les écrits étaient magiques, aussi impressionnants que pourrait l'être une télévision pour un homme préhistorique et ces écrits étaient considérés comme divins.

– Et pour Moïse ? insista Tom. Nous sommes bien d'accord, il s'agit d'un mythe orchestré par Josias ?

Comme à regret, le Pape acquiesça.

– Jésus le savait, les Initiés connaissaient la supercherie de Josias. Jésus a essayé de révéler le mensonge séculier, mais les esprits étaient fermés et tous étaient persuadés de la réalité des anciens écrits. Alors, Jésus a ménagé les susceptibilités et le ciment de l'esprit s'est durci à jamais sur ces mensonges et les consciences y ont cru de façon irrémédiable au travers des générations. Jésus n'était pas dupe des lois de Moïse, il les savait fausses mais il ne voulait pas le révéler pour que le chaos n'éclate pas dans le pays. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Un humoriste a dit qu'on peut rire de tout mais pas avec tout le monde. Jésus était dans le même cas : on peut dire toutes les vérités mais pas à tout le monde. Et puis personne ne l'aurait cru...

Tom l'interrompt.

– Tout comme vous aujourd'hui. Si vous annoncez à tous la vérité sur le mythe Moïse, personne ne vous croirait et on croirait que vous avez perdu la raison. Même en apportant des preuves concrètes, factuelles, historiquement irréfutables. Les croyants sont contaminés par ce Virus Dieu inoculé par la Bible et aucune vérité ne pourra les en guérir. Seules les nouvelles générations pourraient peut-être prendre le recul nécessaire et

accepter la vérité. Ce mythe de Moïse est devenu une réalité pour l'humanité et sa guérison mentale sera longue...

Le Pape poussa un soupir.

– Jésus a reconnu officiellement l'Ancien Testament qui est une fourmilière de monstruosités. Il aurait dû s'en démarquer mais il avait peur du chaos qui en découlerait. Alors il s'est tu, il a fait semblant de l'accréditer comme véridique alors qu'il le savait faux et toute l'humanité a sombré dans la folie à cause de ces mensonges reconnus par l'enfant de Dieu. Par la suite, l'Église naissante a modifié et modelé les Évangiles pour appuyer et étayer l'Ancien Testament. Avec l'avènement des sciences, elle a été horriblement effrayée par les vérités scientifiques qui venaient faire vaciller cette base mais elle ne pouvait s'en démarquer parce qu'accréditée par le Christ lui-même.

Voyant le Pape enclin aux confidences, Tom l'interrogea :

– Et Satan dans tout ça ?

– Ce terme servait à désigner l'opposant, l'ennemi romain. Par la suite l'Église naissante a apposé ce terme sur tous ceux qui s'opposaient à ses croyances et nous savons où cette erreur d'interprétation a débouché...

Tom comprenait qu'il faisait référence aux guerres de religion ou à l'Inquisition, aux hommes de sciences brûlés sur la place publique pour avoir émis un avis contraire au totalitarisme religieux.

– Mais revenons à l'histoire de Jésus, voulez-vous ? proposa le Pape.

Il enchaîna en racontant qu'immédiatement après les nouveaux prêches de Jésus, les réactions furent violentes de la part des partisans purs et durs zélotes. Surtout quand ils apprirent de la bouche du Christ que le soulèvement armé n'était plus autorisé par le Père et devait être annulé. De plus, ils ne supportèrent pas ce pardon ou cet amour de l'ennemi qui était désormais prôné. Ils considérèrent cela comme une trahison et une bonne partie de la troupe abandonna Jésus parce qu'ils voyaient bien également que, malgré les dires, les nouveaux préceptes étaient en opposition avec ceux de Moïse.

Sans insurrection, les partisans savaient que l'avènement du Royaume de Dieu sur terre ne se concrétiserait pas. Pas dans l'immédiat en tout cas, car Jésus prit soin d'être flou à ce sujet, il n'en parla plus directement mais, en contrepartie, il annonça le Royaume des Cieux et la vie éternelle.

Judas intervint alors au profit de Jésus.

Il réussit à calmer les ardeurs zélotes qui se rangèrent docilement derrière lui, lui, leur chef à la foi sans faille. À eux comme au chef de l'Ordre qui s'inquiétait de ce revirement de situation, Judas apaisa les craintes par des formules chocs qui anesthésièrent durablement les

consciences haineuses : ceux qui abandonnaient le Fils de Dieu n'avaient pas la foi en Yahvé et périraient dans le feu de la géhenne céleste pour leur veulerie. Jésus était véritablement le Fils de Yahvé et le Père restituerait la Terre promise aux enfants d'Israël quand Il le déciderait. Nul besoin d'une armée autour de Jésus pour décimer l'ennemi, les légions d'anges déferleraient le moment venu pour anéantir les Romains et les renégats pour établir le Christ sur son trône de gloire dans le Royaume de Dieu sur terre. Dans sa grande clémence, Yahvé comptait préserver ainsi les existences du peuple élu. Il ne fallait pas précipiter les choses par une insurrection armée qui, sans l'aval de Dieu, était vouée à l'échec. Tous devaient donc laisser œuvrer le Fils selon l'Esprit Saint de son Père, selon sa propre volonté et ne pas lui imposer des exigences humaines en attendant l'avènement définitif de Dieu dans son Royaume à Jérusalem.

De son côté, Jésus resta prudent et il ne fit pas ouvertement sécession contre le chef de l'Ordre, préférant caresser l'animal aux crocs acérés dans le sens du poil. Même s'il n'aimait pas manipuler et mentir à la foule, Jésus mit en branle la deuxième multiplication des pains qui était prévue de longue date.

Comme la première fois, Judas était parti en précurseur avec Jean. Les deux hommes avaient acheté une quantité colossale de pains et de poissons qu'ils avaient discrètement transportés dans des chariots. Dans un champ à l'abri des regards, loin de tout, ils avaient creusé un trou étroit et profond à partir d'un petit monticule et ils avaient percé à l'intérieur de nombreuses alcôves pour stocker la nourriture. En surface, l'ouverture large d'un mètre fut dissimulée par une trappe recouverte d'herbes et de terre et un petit orifice circulaire d'une trentaine de centimètres y fut pratiqué. La veille de la venue du Christ, soulevant avec précaution la trappe qui camouflait hermétiquement l'entrée, Judas se glissa à l'intérieur du souterrain. Jean remit en place le dispositif et s'assura que tout était bien invisible. Il plaça ensuite une fine paillasse dessus et positionna un panier en osier au fond escamotable à l'emplacement du petit trou. Judas passa la nuit dans la cache. Le matin vit le déferlement de la foule, prévenue par le bouche à oreille de l'arrivée imminente du Fils de Dieu en ce lieu désertique.

– Voilà, vous devinez la suite... conclut le Pape. Toute cette supercherie était pour faire croire que Jésus était bien le Fils de Dieu et pour fédérer le peuple autour de lui. C'était l'idée géniale du chef de l'Ordre.

– C'est incroyable, murmura Tom. C'est incroyable... mais ce qu'on attribue ensuite à Jésus n'est qu'une légende, non ? Je veux dire... comme quoi il aurait marché sur les eaux ?

Le Pape secoua la tête.

– Non, vous vous méprenez. Jésus a bien marché sur les eaux...

Devant le regard ahuri de Tom, il ajouta :

– Je ne vous apprendrai rien en disant qu’il n’existe aucun moyen efficace de stopper un « trip » dû au LSD ou à l’ergot. Selon la dose, le contexte, la personne et son état d’esprit, les effets peuvent grandement varier et provoquer des hallucinations visuelles, auditives ou sensorielles plus ou moins fortes. Parfois, l’organisme n’assimile pas la totalité du produit. Des particules se fixent dans l’organisme, se détachent et provoquent un autre voyage imprévu et incontrôlable. Certaines personnes vivent des « flash-back » plusieurs années après l’ingestion de leur dernière prise. Comprenez-vous où je veux en venir ?

Pensif, Tom acquiesça en silence.

*
* *

Après que ses apôtres eurent pris les dernières nacelles pour traverser le lac de Tibériade, Jésus se retrouva seul, perdu au milieu de la foule qui le pressait de toutes parts. La ferveur était grande tout autour de lui à cause de la multiplication des pains, même malgré les nouveaux prêches qui avaient fait fuir bon nombre de Zélotes. La population voyait en lui le Fils de Dieu et quoi qu’il dise, quoi qu’il fasse, elle croyait en lui, lui, le Sauveur d’Israël.

Jésus eut du mal à se frayer un passage parmi cette masse sombre de gens. Son regard se porta sur le bord du lac : un vieux bateau à fond plat y était échoué, à moitié envasé sous des herbes. Il ordonna qu’on l’extirpe de la vase et qu’on le remette à flot. Une dizaine de paysans s’exécutèrent et nettoyèrent rapidement l’embarcation bien plus petite que celles dans lesquelles étaient montés les apôtres. À l’intérieur, il n’y avait qu’une unique rame.

Peu importait, Jésus allait utiliser une méthode de navigation qu’il avait apprise en Orient : debout, il prit verticalement la rame qu’il cala d’une main contre son épaule droite et il enroula sa jambe autour de la hampe. Le pied gauche bien à plat à l’intérieur du bateau, l’autre dans l’eau crochétant la palette de la rame, il se mit à exercer une pression d’avant en arrière, soulevant la jambe en fin de course pour ramener la rame au point de départ. Par cette technique, une seule rame était suffisante pour faire avancer l’embarcation. Néanmoins, pour garder son équilibre et sa stabilité, Jésus prit soin de se tenir de sa main gauche à une corde qu’il fixa à bâbord.

La barque était fragile et la ligne de flottaison dangereusement basse mais Jésus ne comptait pas s’aventurer bien loin, juste longer le rivage pour ne

pas avoir à subir le débordement de la foule. Il préférait rester seul, seul au milieu des flots du lac plutôt qu'au milieu du flot pressant des hommes. Ceux-ci le regardèrent s'en aller, subjugués par sa façon singulière de naviguer. De loin, par le balancement régulier de son corps dressé, on pouvait croire qu'il était en train de marcher sur les eaux. Ce fut ce que crurent bon nombre de témoins tardifs qui n'avaient pas assisté à la remise à flot de la petite barque.

Jésus n'était pas un véritable marin et il se fit surprendre par un courant qui l'éloigna de plusieurs centaines de mètres du rivage. Il essaya de s'en rapprocher mais ses efforts furent vains. Un vent léger se leva et de petites vagues se formèrent sur la surface du lac jusqu'alors calme et immaculée. Il aperçut non loin de lui une embarcation, l'une de celles qu'avaient prises ses apôtres. Le courant l'emmenait vers elle et il était donc plus judicieux de la rejoindre que de tenter de rentrer vers la terre ferme.

En souquant de la jambe, par sa puissante musculature, il réduit rapidement l'écart et il finit par distinguer Jean et Simon-Pierre. Ce dernier se mit à hurler de peur en le voyant arriver dressé au milieu des eaux, peur qu'il communiqua instinctivement à Jean. Jésus cria pour les rassurer, se demandant pourquoi Simon-Pierre avait peur de lui. Lorsqu'il ne fut plus qu'à une trentaine de mètres, Jean qui s'était dressé se mit à lui crier, affirmant que Jésus était en train de marcher sur les eaux.

Par les signes des mains qu'il faisait, Jésus comprit instantanément la situation : Simon-Pierre était victime d'hallucinations. Jésus et Jean savaient que l'ergot qu'avait absorbé Simon-Pierre sur le mont Thabor pouvait provoquer une perturbation des sens longtemps après. Les vagues qui chahutaient le lac avaient dû ballotter son organisme et Simon-Pierre se trouvait de nouveau sous l'emprise de l'ergot. Il ne fallait surtout pas contrarier ses visions folles car il pouvait devenir violent, risquant de faire chavirer son embarcation et se noyer. La première chose à faire était de conforter Simon-Pierre dans son délire pour ne pas le perturber.

Debout, Jésus continua de ramer lentement avec la jambe et, arrivant à la hauteur de l'embarcation de Simon-Pierre, il lâcha la rame et monta à son bord.

Simon-Pierre se leva et Jésus vit dans son regard qu'il était visiblement rassuré. Le jour venait de tomber et l'obscurité s'épaississait progressivement. Un éclair d'inquiétude jaillit brutalement dans les yeux de Simon-Pierre.

– Seigneur, dit-il, si c'est bien toi, donne-moi l'ordre de venir avec toi sur les eaux.

Jésus descendit de l'embarcation. Il fit quelques pas sur le fond plat de son propre bateau et se retourna vers l'apôtre. Mentalement, celui-ci était persuadé que Jésus était en train d'avancer sur l'eau.

– Viens, ordonna Jésus.

Simon-Pierre s'approcha du bord, ne voyant que les eaux noires du lac. Prudemment, il posa un pied hors du bateau, croyant le poser sur l'eau. Mais son pied était bien stabilisé sur le plancher de l'autre barque. Alors, persuadé de pouvoir à son tour marcher sur l'eau, il se mit à avancer lentement en faisant des petits pas, s'approchant de Jésus. Brusquement, la terreur s'empara de sa conscience et il fit un grand pas en arrière. Sa jambe rencontra le vide et elle s'enfonça dans l'eau. Simon-Pierre cria et Jésus le rattrapa in extremis avant qu'il ne bascule par-dessus bord. Le tenant par les épaules, Jésus l'aida à remonter dans l'embarcation de Jean.

À la lueur d'une lampe de naphte, Jésus et Jean s'allongèrent à l'arrière du bateau, faisant semblant de vouloir dormir mais surveillant attentivement les réactions de Simon-Pierre. Les deux hommes ne voulaient pas ramer pour revenir sur la terre ferme, craignant qu'un énième délire ne pousse Simon-Pierre à se jeter à l'eau sans qu'ils puissent intervenir à temps. Jean et Jésus se relayèrent cette nuit-là pour surveiller Simon-Pierre. Celui-ci finit par s'endormir et au matin, Jean estima qu'il pouvait rentrer en toute sécurité. Il laissa dormir Jésus qui avait veillé la plus grande partie de la nuit et se mit à ramer seul. Mais Simon-Pierre se réveilla et se mit à hurler contre les éléments qui se déchaînaient encore dans sa tête. Il se précipita sur Jésus qui se leva d'un bond. Vrilant son regard dans celui de Simon-Pierre, Jésus put enfin faire ce qu'il n'avait pu faire la veille à cause de l'obscurité : l'hypnotiser pour éradiquer ses démons.

Une sérénité envahit alors Simon-Pierre. Il plongea dans un état de béatitude, comme absent, perdu dans sa conscience, perturbant durablement sa notion de temps et d'espace.

Simon-Pierre m'a toujours ému par sa naïve candeur et sa générosité de cœur...

Jésus l'avait admis au nombre de ses proches disciples lors de la pêche miraculeuse. Simon-Pierre était d'un esprit noble, d'une grande bonté d'âme et d'un naturel candide. Même s'il était fort bavard et parfois un peu outrancier dans ses récits, son intégrité pour le Christ ne fut jamais mise à mal. Il savait garder sa place et servir son Maître en toute honnêteté. Une fois cependant, il laissa sa conscience être emportée par la tentation du pouvoir futur, rêvant de grandeur et de supplanter les autres apôtres, d'être le premier parmi tous, se demandant s'il était bien le plus grand parmi eux. Simon-Pierre ignorait qu'il parlait en dormant et Jean, qui était parti avec

lui en apostolat contre les Démoniaques sur les terres de la Galilée, rapporta à Jésus ces propos entendus à l'insu du dormeur. Au retour, se faisant sermonner par Jésus, étant persuadé que son Maître pouvait lire en lui comme dans un livre ouvert, Simon-Pierre balaya ces mauvaises pensées de son esprit et, désormais, il concentra sa pensée uniquement sur sa foi pour le Christ.

Cette foi lui avait fait défaut lors de son apostolat ainsi qu'aux autres apôtres : Jésus les avait bien prévenus qu'ils ne parviendraient pas à soigner un malade si leur foi dans le Christ n'était pas réelle et sincère.

J'ai dû mentir pour préserver le secret de l'ergotisme...

À plusieurs reprises, Simon-Pierre échoua à guérir des paralytiques ou des aveugles. Il était persuadé que son manque de foi en était la cause. Couplée avec la foi, il se figurait que l'Onction divine que lui avait remise Jésus pouvait soulager tous les maux. Il ne savait pas que la potion assyrienne n'était efficace que pour les intoxiqués de l'ergot aux multiples ramifications symptomatiques. Simon-Pierre avait pratiqué l'Onction sur tous les malades qu'il avait rencontrés. Excepté Jean, les autres apôtres avaient agi de la même manière. Jésus ne pouvait pas leur révéler la vérité, leur demander de but en blanc de distinguer uniquement les manifestations de l'ergot qu'on pouvait guérir et d'écarter les personnes souffrant d'autres maladies ou de handicaps incurables par l'Onction. Jésus devait garder le secret pour que la vérité sur la contamination volontaire des champs par l'ergot n'engendre pas une guerre civile sans précédent.

Seul Jésus pouvait se permettre de sélectionner les malades qu'il guérissait : on s'imaginait qu'il procédait ainsi pour déceler de sa divine vision les âmes bonnes ou mauvaises des malades, celles pouvant être miraculées ou non. Dans les faits, Jésus s'évertuait à écarter les paralytiques accidentés ou les aveugles de naissance, ne soignant que les victimes de l'ergotisme.

Par ces guérisons extraordinaires, tous voyaient en Jésus le véritable Christ, n'ayant pas de doute à son sujet. C'était aussi le cas des apôtres qui avaient la profonde conviction que Jésus était le Fils de Dieu et ils lui étaient totalement acquis, lui obéissant plutôt qu'au chef de l'Ordre. D'ailleurs, dorénavant, ce dernier était également sous l'emprise psychologique de Jésus et il était attentiste. Sous les instances pressantes de Judas, il laissa à son protégé le loisir d'agir à sa guise pour la restauration du grand Israël. Jésus prit bien soin de ménager ce statu quo en mettant en place les ultimes préparatifs voulus par le chef de l'Ordre.

Ainsi, il institua officiellement ses Douze apôtres.

Par peur d'un futur despotisme royal comme sous le règne d'Hérode le Grand, les Esséniens voulaient imposer lors du sacre du Christ une

assemblée de Douze apôtres avec laquelle le nouveau roi devait composer, ne pouvant prendre de décision sans un accord majoritaire.

Ce nombre de douze avait été ingénieusement choisi pour faire apparaître, aux yeux des croyances romaines ou égyptiennes, le Messie comme étant une incarnation vivante des divinités adorées à l'étranger et qui étaient précisément entourées de douze fidèles.

Sept membres de cette assemblée avaient déjà été désignés par le chef de l'Ordre : Judas, Thaddée, Philippe, Barthélemy, Thomas, Simon le Zélé et Jean. Ceux-ci étaient tous des disciples esséniens ayant reçu un apprentissage à Qumran sous l'œil du chef de l'Ordre. Ce dernier laissa à Jésus le choix de sélectionner les cinq autres apôtres. Jésus n'était pas dupe de cette faveur, il savait que le chef de l'Ordre pensait que s'il avait voulu voler de ses propres ailes après son sacre, il n'aurait jamais eu la majorité absolue devant l'assemblée car les sept Esséniens étaient à la solde du chef de l'Ordre.

Du moins, en était-il persuadé.

Pour s'affranchir de son obligation, Jésus rechercha les cinq candidats idéaux. Néanmoins, il ne souhaitait pas recruter parmi les rangs des Zélotes, il voulait auprès de lui des hommes sans haine viscérale. Il y avait deux conditions formelles que devaient satisfaire tous les membres de cette assemblée : être juif et parler une langue étrangère. Les apôtres devaient pouvoir dialoguer et négocier dans les différents idiomes des pays voisins pour flatter l'ego de ces derniers, évitant ainsi bien des conflits futurs en garantissant l'intégrité de la souveraineté restaurée.

Les sept Esséniens pratiquaient une langue étrangère : soit on la leur avait enseignée à Qumran, soit de par leur parcours personnel, ils avaient eu l'occasion d'en apprendre une. Jean était dans ce dernier cas : sa mère était morte en le mettant au monde. Son père Zébédée s'était remarié avec une Crétoise parlant également le libyque. Elle s'était amusée à apprendre à Jean le crétois et à Jacques l'aîné le dialecte de la Libye.

Jean allait parfois rendre visite à son père Zébédée et à son frère et il en profitait pour pêcher avec eux. Il connaissait bien Simon-Pierre et son cadet André qui s'étaient associés avec son père. Ces deux frères parlaient également une langue étrangère : Simon-Pierre avait été marié avec une jolie fille de Pamphylie et André avec une de Cappadoce. Ils avaient vécu une idylle fougueuse, apprenant la langue de leur épouse respective par amour. Cependant, elles finirent par les quitter presque le même jour.

Correspondant en tout point aux critères requis, Jean proposa à Jésus de recruter les trois pêcheurs pour les investir à la fonction d'apôtres. Jésus hésita car il ne pensait pas devoir aller jusqu'à la sacralisation effective de l'assemblée voulue par le chef de l'Ordre, il comptait prendre

possession du Temple par le ralliement de Caïphe et l'institution des Douze apôtres n'était donc pas nécessaire. Néanmoins, établir cette assemblée au Royaume de Dieu sur terre était intéressant pour amadouer le chef de l'Ordre. Alors, Jésus accepta et profita de l'orchestration de la pêche miraculeuse pour persuader les trois pêcheurs de rejoindre le rang des proches disciples.

Mais Jésus devait avoir l'aval de Judas. Celui-ci ne fit aucune difficulté et accéda à la requête de Jésus, même lorsque Lévi et son frère furent pressentis pour devenir les deux derniers apôtres. Judas avait pour consigne de ratisser large, surtout parmi les transgresseurs de la Loi et ne pas refuser un quelconque ralliement de leur part. De plus, Lévi parlait couramment romain et son frère l'égyptien.

Jésus aimait beaucoup Lévi, il lui avait été d'emblée très sympathique. Sa bonne humeur constante mettait une touche de gaieté parmi la troupe aux regards haineux. L'acceptation de Lévi par les autres, notamment les partisans de Jean le Baptiste, ne se fit pas sans mal. Jésus dut prendre sa défense, alléguant que c'était une nécessité que de recruter des publicains ou des pêcheurs et non pas seulement les Justes, ces Juifs déjà acquis à leur cause pour le grand Israël. Un ralliement de masse était la condition *sine qua non* pour l'ultime combat, tous le savaient et ils devaient accepter la présence de ces pêcheurs repentis à leurs côtés.

Des tensions étaient également palpables avec les trois pêcheurs du lac de Tibériade à qui les partisans du Baptiste reprochaient de ne jamais jeûner et de manger sans retenue, le jeûne étant une attitude de dépendance envers Dieu. Pour Jésus, le jeûne était une aberration car contraire à la loi de l'Équilibre. Tous les interdits alimentaires étaient des contraintes folles qui brisaient l'harmonie de l'âme.

Seule la modération est louable...

Les apôtres esséniens acceptèrent plus ou moins bien leurs cinq autres homologues, sachant que de toute façon ils ne leur faisaient pas de l'ombre : tous devaient recevoir la même récompense. Lorsque le Christ serait établi définitivement sur le glorieux trône de David, les apôtres siègeraient sur douze trônes autour de lui. Pour les maintenir sous son autorité, le chef de l'Ordre leur avait promis des richesses fabuleuses en plus d'un pouvoir effectif sur les tribus d'Israël.

La vénalité de la plupart était grande et ce fut avec un étonnement inquiet qu'ils écoutèrent les nouveaux prêches du Christ qui fustigeaient les riches, se questionnant si les richesses promises lors de l'avènement du Royaume de Dieu sur terre leur seraient effectivement données. De plus, l'insurrection armée n'étant plus à l'ordre du jour, ils se demandèrent si la

concrétisation prochaine du Royaume verrait effectivement le jour, s'inquiétant pour leur trône respectif.

Ce fut Simon-Pierre qui se fit le porte-parole des autres qui n'osaient interroger directement le Christ. Jésus répondit habilement qu'ils recevraient, en plus de la vie éternelle dans les cieux, bien davantage. Rassurés, les apôtres crurent qu'il promettait des richesses bien terrestres encore plus fabuleuses que celles promises par le chef de l'Ordre. En fait, en parlant ainsi, Jésus ne faisait référence qu'à son enseignement ésotérique qui apporterait bien plus que toutes les futiles richesses du monde.

Peu avant leur désignation officielle, les trois anciens pêcheurs ainsi que Lévi et son frère furent informés par Simon le Zélé de la récompense promise à ceux possédant le titre d'apôtre. Simon-Pierre n'avait que faire de telles richesses même si l'attrait du pouvoir pouvait parfois lui monter un tant soit peu à la tête. Il n'était pas vénal, il aimait la vie simple et savait se contenter de ce qu'il avait en remerciant Dieu pour lui avoir octroyé l'existence. Servir le Fils de Dieu était le plus grand des trésors qu'il pouvait recevoir. Jésus pouvait compter sur sa foi, son soutien inconditionnel et son amour transcendant les frontières du cœur.

Tu as toujours été là quand j'avais besoin de toi, mon ami...

Après la transfiguration et l'institution des Douze, Jésus fut pris d'une crainte : celle d'avoir précipité les choses, d'avoir prêché trop tôt la justice nouvelle sans finalement être totalement sûr que Judas ait bien basculé dans son camp. Jésus interrogea discrètement Simon-Pierre. Celui-ci ne comprit pas où Jésus voulait en venir quand il lui demanda ce que pensaient les apôtres de lui.

La question était un non-sens car d'une telle évidence. Sans exception, les Douze considéraient Jésus comme le véritable Fils de Dieu. Jésus fut apaisé car il savait que Simon-Pierre, qui aimait bien quand même parler aux autres malgré un manque flagrant d'affinité, révélait l'opinion véritable de Judas à son sujet.

Les apôtres ne doutèrent pas un instant de son statut de Fils de Dieu, même lorsqu'il fut mis à mal par ces Pharisiens venus l'espionner pendant la deuxième multiplication des pains.

Faire un signe dans le ciel...

Les Pharisiens l'avaient pris de court en lui demandant de faire un signe dans le ciel pour qu'ils croient en lui. Ce jour-là, tout avait failli s'écrouler si, pris d'un soupçon, un des apôtres avait appuyé la requête des prêtres. Heureusement, ce ne fut pas le cas et Jésus invectiva ces incrédules qui ne

savaient pas voir les miracles venus du ciel et en demandaient encore d'autres, perpétuels insatisfaits mettant en doute l'Esprit Saint de Dieu.

Les apôtres et la population étaient éblouis par les guérisons miraculeuses et quelles que soient les allégations du Temple, celles affirmant que Jésus n'était pas le Fils de Dieu mais un habile magicien, personne ne croyait en ces mensonges-là.

Après ce fâcheux épisode, Jésus envoya en apostolat les apôtres pour guérir les contaminés de l'ergot. Il précisa de ne rester que dans la région de la Galilée, dans cette véritable maison d'Israël et de ne pas aller en Samarie. Ce n'était pas tant pour flatter les Zélotes qui considéraient la Samarie comme une terre souillée, mais parce qu'il fallait concentrer les efforts en Galilée où le Fléau proliférait en proportion bien plus alarmante.

Jésus connaissait la vénalité de certains apôtres : par cupidité, ceux-ci n'auraient pas hésité à vendre l'Onction divine aux malades en détresse. Il les prévint formellement de ne pas agir ainsi et de donner gratuitement. Pour s'assurer de leur intégrité, il ordonna qu'ils partent le plus sobrement possible, sans besace pour pouvoir y dissimuler de l'argent. En l'annonçant haut et fort au milieu de la foule, les apôtres étaient dans l'obligation de bien se conduire et ils savaient qu'en cas de tentation, les villageois rapporteraient leurs agissements au Christ.

Jésus savait que ses émissaires zélotes ne seraient pas toujours bien reçus par la population. Il craignait les réactions de Simon le Zélé qui n'aurait pas hésité à faire « descendre le feu du ciel », comme il disait, sur les demeures incriminées. Les troupes zélotes avaient volé quelques catapultes à l'ennemi romain et ils devaient s'en servir contre les villages juifs qui ne voulaient pas se rallier à la cause du Christ. Jésus avait peur que le Zélé ou un autre ne fasse appel à ces partisans fanatiques pour se venger d'un mauvais accueil par un bombardement de projectiles enflammés. Pour éviter cette folie qui consumerait des villages entiers, Jésus dut mentir en affirmant que Dieu en personne tiendrait rigueur à tous ceux qui ne recevraient pas ses serviteurs : il suffisait de les désigner à Yahvé en secouant la poussière des sandales devant leur maison.

Jésus avait l'impression d'envoyer des loups au milieu des brebis. Cependant, il affirma le contraire à ses apôtres et il leur ordonna de se conduire comme des colombes. Jésus ne savait pas si le Zélé qui était un tueur dans l'âme pourrait contrôler ses instincts bestiaux. Il espérait que celui qui se présentait comme son frère de sang, alors qu'il n'était qu'un frère essénien, s'en tiendrait à ses strictes volontés.

En voyant les apôtres s'embarquer pour leur apostolat, en regardant Jean et Simon-Pierre s'éloigner dans la dernière nacelle, Jésus se sentit seul à la barre du bateau devant guider l'humanité d'Israël à bon port.

Heureusement, Jean serait de nouveau là, fidèle second du navire et Jésus avait décelé en Simon-Pierre l'acabit d'un futur timonier sur lequel il pourrait s'appuyer pour ouvrir à tous son enseignement ésotérique d'Initié. Dans un avenir qu'il espérait proche, il voulait diffuser au peuple juif les clefs qui ouvraient le véritable Royaume des Cieux.

Mais pour l'instant, l'emploi de paraboles était incontournable pour ménager et préparer les esprits des Hébreux aux connaissances et à la culture limitées. Il devait utiliser des propos imagés pour que les Vérités célestes se frayent un chemin dans les consciences étriquées par des siècles de mensonges.

Les termes de paradis et d'Hadès issus des autres religions et absorbés par les Esséniens étaient de bonnes métaphores pour introduire les secrets de l'humanité, l'ésotérisme enfermé dans ces messages contiendrait implicitement la véritable nature du Père céleste, des mots génériques que bon nombre prendraient au pied de la lettre sans en comprendre le sens caché.

C'était une nécessité pour que seuls les sages comprennent dans un premier temps, puis les consciences s'ouvrant progressivement au divin, tout finirait par s'éclairer et les paroles ne seraient plus prises au premier degré. Alors, Jésus finirait par tout révéler à cette humanité juive.

Deus lui avait confié cette mission. Il savait que le secret avait été trop longtemps gardé et qu'à cause de cela, des religions mauvaises, occultes et démentes naissaient et naîtraient encore un peu partout dans le monde. Plutôt que ce soit le disciple qui aille vers le savoir du temple d'Osiris dans un devenir d'Initié, le savoir du Temple irait désormais vers le disciple pour lui divulguer l'ultime vérité par la parole céleste engendrant le salut.

Jésus devait également diffuser un enseignement expressif, clair et concis pour changer la conduite des Juifs, comme en prêchant l'aumône, l'amour universel ou le pardon au détriment de la loi du Talion.

Jésus espérait que les Juifs se garderaient de pratiquer cette justice nouvelle devant les hommes pour se faire remarquer d'eux. Son enseignement était un enseignement à double tranchant : le fait de se pavoiser sur ses bonnes actions produisait des liens néfastes, engendrant non pas l'humble pouvant se libérer du cycle des renaissances mais le vantard aux désirs sournois de gloire et de reconnaissance par les humains, s'attachant ainsi aux chaînes des existences terrestres.

Au lieu d'avoir, en récompense, un accès au Royaume des Cieux, on se retrouvait à renaître dans le bas monde de Gaïa par des désirs de considération ancrés au plus profond de l'âme.

Fermant les yeux, le Pape bascula un instant la tête en arrière pour chercher le fil de sa pensée. Quand il rouvrit les paupières, redressant son corps, il baissa son regard sur Tom.

Il allait prendre la parole mais Tom le devança.

– Une fois soigné par l’Onction, on était guéri définitivement de l’ergotisme ou non ? s’enquit Tom.

– Oui et non, répondit le Pape après un instant d’hésitation. Les experts que nous avons consultés en secret à ce sujet n’ont su être formels. D’après eux, à manger encore du pain contaminé on pouvait développer une autre forme de la maladie. Si on en consommait encore, le mal revenait mais peut-être pas toujours parce que les anciens malades développaient parfois des anticorps aptes à bloquer l’ergot.

Le Pape eut un sourire triste, puis pensant aux Démoniaques guéris par Jésus, il ajouta :

– L’Onction permettait d’éliminer les effets « LSD » de l’ergot, de guérir les malades de leurs troubles, de leur folie. On croyait que Jésus chassait les démons qui avaient pris possession des corps.

Mû par une réflexion soudaine, Tom fronça les sourcils.

– Pourquoi Jésus n’a pas utilisé l’Onction sur Pierre quand il a eu son « flash-back » sur le bateau ? Vous savez, quand Pierre s’est mis à délirer et à voir Jésus marcher sur les eaux ?

Le Pape soupira.

– Jésus a préféré que les effets de l’ergot s’estompent tout seuls. Il a pensé effectivement, tout comme Jean, à utiliser l’Onction sur Pierre cette nuit-là lorsqu’ils étaient ensemble sur le bateau. Mais s’il avait utilisé l’Onction sur Pierre, ses visions auraient cessé immédiatement. Alors il aurait réalisé qu’il était victime d’hallucinations et qu’il n’était pas confronté à la réalité. Et ce cas de figure était un problème sérieux pour Jésus. Ce n’était pas pareil avec les Démoniaques qui croyaient que Jésus chassait leurs démons en eux et que c’étaient ces démons-là qui étaient responsables de leurs visions apocalyptiques. Dans le cas de Pierre, c’était différent parce que si Pierre racontait à Judas ses visions, Judas aurait pu avoir un doute en se rappelant les événements de la transfiguration. Pierre et Judas n’avaient jamais pris de drogue de leur vie mais s’ils racontaient ce qu’ils avaient vécu, peut-être que quelqu’un aurait fini par leur dire que ces visions étaient dues à une drogue. Il fallait qu’il n’y ait aucun doute dans leur tête, surtout dans celle de Judas. C’est pour cela d’ailleurs que

Jésus a dit à Judas et à Pierre, comme il est bien précisé dans la Bible, de ne révéler à quiconque ce qui s'était déroulé sur le mont Thabor...

Changeant de sujet, le Pape aborda ce à quoi il voulait en venir depuis le début.

– Officiellement, Jésus parcourait les contrées pour diffuser la justice nouvelle, dit-il. Officieusement, il enquêtait sur l'origine du Fléau divin qui commençait à ravager le pays. Dès le début, il s'est douté que ce n'était pas une contamination naturelle. L'ergot naît spontanément quand certaines conditions climatiques sont réunies. Mais si cela avait été le cas, la source d'infection des cultures aurait été située en bordure des champs, sur leur périphérie, et l'ergot se serait propagé ensuite par le vent, la pluie et les insectes sur le reste des champs. Or, les cultures étaient infectées en plein milieu des champs et non pas en bordure. Seul un ensemencement humain pouvait expliquer cette singularité. Jésus a fini par avoir la preuve que c'était bien la main de l'homme qui était responsable de cette situation. Il avait déjà des doutes sur les criminels qui œuvraient ainsi parce que seules les plus hautes autorités avaient le savoir nécessaire pour contaminer les champs et les moyens d'agir à une si grande échelle.

– Alors c'était qui ? s'enquit Tom, impatient.

Le Pape laissa planer le suspense pendant quelques secondes.

– Jésus avait la conviction qu'il s'agissait du Temple...

Tom fit les yeux ronds.

– Alors c'est pour ça que Jésus n'a rien révélé sur la contamination de l'ergotisme, c'est ça ?

– Oui, vous avez parfaitement compris. Si Jésus avait révélé ce secret, la guerre civile qu'il voulait éviter aurait éclaté encore plus sanglante que jamais parce que le peuple se serait rallié comme un seul homme derrière le plan insurrectionnel des Zélotes, pour châtier les prêtres du Temple d'avoir empoisonné sciemment les Juifs et la Terre promise.

– Mais pourquoi cette folie ?

Le Pape soupira.

– Caïphe était cupide. Il est tombé sous la coupe des démons du pouvoir. Il voulait un pouvoir encore plus grand et il n'a pas hésité à sacrifier des existences pour son devenir personnel. L'épidémie d'ergotisme devait engendrer des légions de Démoniaques, d'aveugles, de paralytiques qui auraient déferlé sur Jérusalem parce que le Temple avait le pouvoir de les guérir miraculeusement. Tout comme Jésus, Caïphe possédait le secret de fabrication du remède assyrien. Mais Caïphe, lui, comptait monnayer ces guérisons ainsi que les simagrées de rituels et de prières qui allaient avec, pour faire croire en la main de Dieu dans ces soi-

disant miracles. Le Temple allait s'enrichir et Caïphe escomptait devenir le plus Grand Prêtre d'Israël de tous les temps. Le Temple devait tirer une telle notoriété de ces miracles que l'on serait venu du monde entier pour s'y prosterner. Caïphe n'excluait pas que grâce à cela Israël obtienne son indépendance par rapport à Rome et que l'empereur en personne embrasse la foi juive. Rien n'était impossible devant la teneur des miracles que les légionnaires romains auraient rapporté aux pays. Les prosélytes auraient été de plus en plus nombreux à rejoindre les rangs juifs pour la gloire de la Terre promise et la richesse du Temple aurait été immense, tout comme celle de Caïphe.

– Seulement c'est Jésus qui a récolté la gloire de ces miracles...

– Oui, et c'est pour cela que Caïphe n'a jamais fait de démenti sur les pouvoirs de guérison du Christ parce qu'en l'avouant publiquement, en révélant le pot aux roses, il aurait scié la branche sur laquelle il était assis et dont il comptait encore faire fortune. Caïphe s'est contenté de dire que Jésus était un magicien, il a essayé de le discréditer mais sans trop s'étendre à ce sujet et pour cause... Caïphe a préféré le discréditer en jouant sur la non-reconnaissance du Christ en tant que telle.

Le Pape eut un sourire triste.

– Caïphe ne supportait pas de s'être fait damer le pion par Jésus qui s'accaparait la foi par les guérisons miraculeuses, au lieu que ce soit lui et le Temple qui récoltent les fruits de l'ergotisme.

– Alors, Caïphe voulait la mort de Jésus à cause de ça ? demanda Tom.

– Oui. Et même pour trois bonnes raisons : la première était pour cacher à jamais la véritable filiation de Jésus, celle d'Hérode le Grand. Le testament de la tétrarchie était toujours valable, Caïphe craignait que l'autorité romaine ne reconnaisse en Jésus le légitime héritier du trône d'Israël et qu'elle le mette au pouvoir pour accomplir la parole donnée par Auguste, l'ancien empereur de Rome. Ce secret-là a été bien gardé, connu que par les prêtres membres du Sanhédrin avec interdiction formelle de dévoiler que Jésus était le fils d'Hérode le Grand parce que si les Romains mettaient la main sur Jésus, le trône d'Israël lui aurait été légitimement restitué et le Temple, ou plus exactement le Sanhédrin et Caïphe en tête n'auraient pas survécu à ce séisme. Tous savaient pertinemment que Jésus aurait fait le ménage une fois sur le trône... La deuxième raison était que Jésus était le fer de lance des Esséniens et qu'il incarnait à lui tout seul l'insurrection, la sédition. En l'éliminant, le projet du soulèvement zélote était tué dans l'œuf et le Sanhédrin était assuré de rester au pouvoir religieux du pays. La troisième et dernière raison, vous le savez désormais, c'est le fait de guérir les Démoniaques à la place du Temple. Jésus était un

trublion qu'il fallait éliminer rapidement pour que le Temple resplendisse et que Caïphe ait sa fortune assurée en prodiguant lui-même les miracles.

Tom fronça les sourcils.

– Mais pourquoi Caïphe n'a pas prodigué des miracles en même temps que Jésus ? Ça aurait brisé l'engouement du peuple pour Jésus, non ?

– Dans l'absolu, oui. Toutefois, Caïphe devait avoir peur des réactions de Jésus, qu'il se mette à parler, à dévoiler au peuple le pot aux roses des miracles. Le plan de Caïphe concernant l'ergot serait tombé à l'eau.

– Alors Caïphe avait une quatrième raison de vouloir tuer Jésus, fit Tom pensif.

Le Pape acquiesça et les deux hommes gardèrent le silence, chacun perdu dans leurs réflexions. Au bout d'une longue minute, le Pape finit par reprendre la parole.

– Les Démoniaques étaient un facteur qui devait rendre les gens dévots envers le Temple, les prêtres et leurs prières, leurs sacrifices d'animaux. Les malades et leurs familles devaient se tourner vers le Royaume de Dieu sur terre et faire sa richesse. Caïphe savait que la psychologie humaine est ainsi faite : si l'homme ne comprend pas une chose de manière rationnelle, il se tourne vers le divin pour expliquer l'inexplicable...

Tom opina du chef.

– Oui, ça c'est une constance humaine.

Posément, Tom expliqua que Martial avait fait un sujet d'étude à ce propos. Il avait donné des suites logiques de nombres à compléter à de brillants étudiants d'une université. En secret, il les partagea en deux groupes, l'un rouge, l'autre vert. Au groupe rouge, il donna cent suites logiques parfaitement réalisables. Au groupe vert, seules les trente premières suites étaient réalisables, les autres étant totalement insolubles. Sous la houlette de Martial qui affirma que tous avaient le même exercice à exécuter, l'amphithéâtre s'appliqua à le réaliser dans un temps déterminé. Lorsque les cobayes du groupe vert arrivèrent aux fatidiques pages insolubles, l'incompréhension, l'incertitude et une anxiété grandissante les gagnèrent. Leur désarroi fut encore plus fort quand ils constatèrent que leurs proches voisins continuaient à remplir les suites logiques avec une facilité déconcertante. Ils n'imaginèrent pas un instant qu'ils étaient les victimes d'un canular. À l'exaspération, succéda le désespoir ou la prostration, surtout parmi certains verts qui se croyaient meilleurs que d'autres rouges qui accomplissaient avec brio l'ensemble de l'exercice. L'abattement chez les verts était total mais par fierté, ils essayèrent de ne rien laisser transparaître.

À la fin de l'épreuve, Martial remit à tous les universitaires un texte relatant divers récits parlant de médium tordant par la pensée des petites cuillères, de dames blanches rencontrées par des automobilistes en panne ou bien de Jésus marchant sur les eaux. Ceux du groupe rouge qui avaient parfaitement pu résoudre les suites logiques répondirent en grande majorité que tout n'était qu'illusion ou supercherie, essayant de trouver une réponse rationnelle en s'appuyant sur un fait avéré, proposant par exemple que Jésus ait pu marcher sur les eaux lors d'une marée basse exceptionnelle. Pour les verts, les réponses étaient diamétralement différentes des rouges : ils créditèrent des forces paranormales de l'ombre ou les forces célestes de Dieu pour expliquer l'inexplicable.

La détresse intellectuelle qu'ils avaient subie en était la cause.

Le Pape poussa un soupir.

– La détresse intellectuelle des Juifs au temps de Jésus était incommensurable. Et c'est normal parce que cela était inexplicable et traumatisant que de voir des femmes donner naissance à des enfants mort-nés, de voir des hordes de Démoniaques surgir du jour au lendemain. Même les animaux étaient touchés par le Fléau parce qu'on leur donnait du fourrage contaminé par l'ergot. Les animaux sont aussi sensibles à l'ergot que peuvent l'être les hommes et ils développent les mêmes symptômes. Les Juifs donnaient leurs pains rassis à picorer aux poules et elles se mettaient à pondre des œufs sans coquille...

Le Pape continua en affirmant que si Jésus avait présenté le jeûne comme étant une chose louable, c'était sous la contrainte des Zélotes. Il n'adhérait pas à ce genre de pratique parce que tous les interdits étaient des absurdités contraires à la loi de l'Équilibre. Cependant, il finit par le mettre en avant parce qu'il considérera le jeûne comme un moyen efficace pour endiguer un tant soit peu l'épidémie d'ergotisme. Cette précaution sanitaire évitait ainsi que la population ne consomme du pain infecté.

Il fallait également éviter de contaminer les animaux. Alléguant de ne pas profaner les choses saintes, Jésus ordonna de ne pas donner aux chiens ou aux autres animaux ce qui était sacré : le pain. En mangeant de l'ergot, les chiens pouvaient devenir fous et se retourner contre leurs maîtres pour les attaquer, voire les dévorer.

Cette démence animale, Jésus avait pu en mesurer toute l'étendue le jour où, traversant le lac de Tibériade, il débarqua dans la région des Geraséniens avec une foultitude de disciples. Là, le nommé Légion, un trentenaire aisé de Décapole, aliéné par l'ergot, le supplia de lui venir en aide. Ce Démoniaque avait un dédoublement de la personnalité et il demanda à Jésus de chasser les voix qui se bouscuaient dans sa tête. Tout à sa folie, Légion formula une requête extravagante : celle d'expulser ses démons dans les cochons qui

paissaient sur le haut plateau dominant le rivage. Quand Jésus apposa ses mains pour faire couler l'Onction divine dissimulée dans les outres de ses avant-bras, un incident se produisit : rendus anxieux par le débarquement et la présence massive d'hommes et de femmes, les cochons furent pris d'une peur panique. Brisant leur enclos, ils se précipitèrent vers la falaise et se jetèrent dans le vide, s'écrasant dans les eaux du lac.

Tous firent le lien entre la guérison miraculeuse de Légion et sa requête : Jésus avait chassé les démons et il les avait expulsés dans les cochons. Seul Jésus comprit ce jour-là que les porcs avaient été contaminés par l'ergot et que leur mort était due à leur folie.

Une question titilla Tom.

– Il n'est jamais arrivé que Jésus se retrouve sans Onction divine ?

– Si, cela s'est déjà produit, dit le Pape. Quand Jésus n'en avait plus sur lui ou même pour soigner une maladie autre que l'ergotisme et contre laquelle il ne pouvait rien, il prenait de l'eau, la bénissait pour lui accrédi ter un pouvoir divin et il l'a donnée aux malades. L'effet placebo est toujours surprenant. Plus tard, ses disciples ont fait de même et lorsqu'ils ne parvenaient pas à guérir, ils alléguaient que les malades n'avaient pas la foi en Jésus-Christ. Cette eau qu'ils bénissaient a survécu à la tradition et est devenue l'eau bénite.

Pensif, Tom hocha gravement la tête.

– Quand je pense à cette situation à laquelle les Juifs de l'époque étaient confrontés... tout ça avait des airs de fin du monde...

Le Pape le considéra quelques secondes avant de préciser :

– À l'origine, le terme zélote de « fin des temps » désignait simplement la fin de la période de guerre et de douleur qui allait éclater par l'insurrection armée. Cette « fin des temps » devait survenir logiquement lors de l'avènement du Christ sur son trône à Jérusalem et par le Jugement dernier. Mais dans la conscience populaire, ce terme a fini par prendre une tournure toute différente... en effet, lorsque les Juifs ont vu que les poules pondaient des œufs sans coquille ou que des membres de leur famille devenaient des Démoniaques, la « fin des temps » a pris un sens ésotérique apocalyptique, de fin du monde tout court, de destruction de l'Univers. Cette erreur d'interprétation a perduré notamment avec la rédaction de l'Apocalypse et qui a été placée en toute fin du Nouveau Testament pour y apporter le fol espoir du retour du Christ. Cet écrit est empli de symboles et est empreint de la croyance populaire. À l'origine, il servait à affermir la foi chrétienne dans les persécutions par Satan, l'ennemi romain. On y retrouve le symbole de la bête qui désigne implicitement Rome et on y prophétise le retour du Christ à la fin des temps pour le Jugement dernier.

Vous, désormais, vous savez ce que signifie en réalité son sens premier. Mais pour les chrétiens, cette idée de fin des temps et de retour du Christ pour un jugement de l'humanité a embrasé l'imaginaire populaire... cette croyance en la fin du monde a même eu des pics de délire en l'an 1000 ou 2000. Les générations qui se sont succédé se sont persuadées que cet écrit évoquait leur propre devenir alors qu'il n'en était évidemment rien.

Le Pape caressa la couverture de la bible qu'il tenait entre les mains.

– La fin des temps n'a jamais eu lieu et n'aura jamais lieu. Jésus est mort depuis longtemps et il ne sera jamais sacralisé à Jérusalem.

*
* *

Les Douze partis pour leur apostolat, Jésus se retrouva enfin seul pour pouvoir mener son enquête sur le Fléau divin, loin des regards de Simon le Zélé ou des autres apôtres esséniens. Jésus parcourut la Galilée à la recherche de preuves. Mais la plupart des champs étaient déjà moissonnés et il ne restait plus de trace visible de la présence de l'ergot. Cependant, Jésus apprit que certaines récoltes tardives de la région n'avaient pas été encore fauchées et il se dirigea vers les lieux concernés. Accompagné d'une foule de disciples dévots, il traversa un des champs, se rendant dans un proche village pour y continuer ses investigations.

Son effroi fut incommensurable lorsqu'il s'aperçut que le champ en question était contaminé par l'ergot. Il prit la décision de le détruire et il ordonna à ses disciples d'arracher tous les épis de seigle. Il voulait brûler cette récolte mais l'arrivée impromptue du propriétaire et de deux Pharisiens l'en dissuada. En quittant le lieu maudit, il eut une ultime espérance : celle que personne ne récupère les épis saccagés.

Pendant plusieurs jours, il resta dans les environs, allant de village en village pour questionner discrètement les habitants. Il finit par apprendre une information capitale : un paysan avait vu des Pharisiens du Temple de Jérusalem couper quelques épis. Le paysan s'en souvenait d'autant plus que les prêtres de passage avaient recueilli des épis noircis par le soleil avant de s'en retourner vers la Judée.

Les soupçons qu'avait Jésus à l'encontre du Temple se confirmaient. Dès le début, il s'était étonné que le Royaume de Dieu sur terre n'agisse pas pour éradiquer le Fléau car c'était dans ses prérogatives. Son Maître grec, le boiteux comme l'avaient surnommé les commères de Nazareth, lui avait relaté l'histoire de l'épidémie qui avait touché l'Assyrie quelques siècles plus tôt et que le Grand Prêtre était le détenteur d'un savoir pour guérir les intoxiqués. Mais ce savoir ne serait jamais mis en branle car le

Temple était le garant secret qu'une telle épidémie n'éclate jamais sur la Terre promise : un réseau discret de Pharisiens s'assurait périodiquement que les champs n'étaient pas contaminés. Cette information n'était pas diffusée aux paysans car le savoir était un pouvoir comme un autre et le Temple comptait bien en détenir le privilège exclusif.

L'immobilisme du Temple concernant l'ergot était troublant. Jésus finit par réaliser que c'était là un acte volontaire et réfléchi. Il comprit que Caïphe et ses sbires avaient probablement empoisonné sciemment les champs. Le Grand Prêtre devait espérer voir déferler les malades à Jérusalem et monnayer les guérisons qu'il orchestrerait lui-même.

Néanmoins, tout cela restait des suppositions et il devait avoir la preuve formelle que c'était bien Caïphe qui était derrière cette horrible machination, avant de pouvoir trouver une solution adéquate pour contrer cette folie, sans déclencher une guerre civile vengeresse.

Le récit du paysan était troublant et il pointait le coupable un peu plus du doigt.

Caïphe...

Malgré les risques qu'il encourait, Jésus décida d'aller à Jérusalem pour poursuivre son enquête. De plus, il voulait s'y rendre pour se ressourcer, se ravitailler en Onction divine : il allait acheter lui-même les ingrédients nécessaires pour la potion assyrienne. Cette tâche incombait normalement à son ami Lazare mais celui-ci était souffrant et ne pouvait se déplacer. Jésus allait lui faire livrer les ingrédients nécessaires pour la réalisation de l'Onction.

Lazare était un ami de Jean de longue date et ce dernier avait pensé à lui lorsque la logistique des guérisons avait dû se mettre en place dans l'urgence. Quand Lazare avait rencontré Jésus en Galilée, une franche amitié s'était immédiatement établie entre eux. En toute quiétude, Jésus avait pu faire confiance à Lazare : désormais, l'homme de Béthanie s'occupait de préparer et d'envoyer à Jésus le remède dans des amphores censées contenir du vin.

Lazare mandait ses sœurs Marthe et Maria Magdalena pour déposer ces amphores dans des endroits précis et secrets. Les jeunes femmes ne savaient pas ce que contenait véritablement ce qu'elles transportaient dans leur chariot. À vrai dire, elles ne s'en préoccupaient pas, œuvrant par amour du Christ, lui vouant une vénération et une passion immense depuis qu'il avait guéri Maria Magdalena de sa condition de Démoniaque.

La nuit, Jésus ou Jean allait discrètement récupérer les amphores pour en remplir les outres dissimulées dans le manteau du Christ et en cacher le surplus dans leurs affaires personnelles.

Pour ces deux raisons, investigation sur le Fléau et ressourcement permettant de l'éradiquer, Jésus partit à Jérusalem.

En route, il échappa à une tentative d'assassinat par une dizaine de malfrats alléchés par l'appât du gain, celui promis par Caïphe pour la mort du Christ.

Ma force intérieure...

À plusieurs reprises, elle lui avait permis de passer au milieu des hommes voulant le frapper sans qu'ils puissent se saisir de lui.

Enfant, son Maître grec lui avait enseigné l'art de la lutte : le Temple avait voulu former son protégé pour qu'il soit aussi courageux et valeureux combattant que le fut le roi David. En Asie, Jésus avait pu parfaire son enseignement guerrier du corps à corps parmi des moines religieux qui lui apprirent l'art d'esquiver les coups et de se servir de la force de l'adversaire pour le terrasser. Les malfaiteurs venus la nuit dans sa chambre pour l'assassiner durent payer à cette force intérieure le prix de leur audace.

Jésus ne dormait pas.

Vêtu entièrement de noir, la tête dissimulée par une cagoule pour qu'on ne le reconnaisse pas, il était sorti discrètement pour récupérer une amphore d'Onction dissimulée dans une grange isolée à quelques kilomètres de la vieille bâtisse où il avait trouvé le repos avec ses disciples. Lorsqu'il revint par un chemin de traverse, il fut surpris de voir au loin des hommes en train de s'introduire par la fenêtre de sa chambre située au rez-de-chaussée. Au clair de lune, les lames des couteaux scintillèrent. Jésus attendit que le dernier des intrus pénètre dans la pièce avant de se précipiter silencieusement et d'enjamber à son tour la fenêtre. Il se faufila furtivement derrière le groupe. Celui-ci avança à pas de loup vers la forme alitée, croyant avoir affaire au Christ. Voulant faire croire qu'il était toujours présent, Jésus avait roulé des vêtements en boule sous sa couverture.

Comme une ombre, Jésus fondit sur les assassins. Devant cette invisible force coléreuse brisant les membres tels de simples fétus, les hurlements de douleur et de peur retentirent. Les malfrats fuirent dans la plus grande débandade. Quand les disciples du Christ alertés par les cris arrivèrent dans la chambre, ils ne trouvèrent plus que trois malfrats en piteux état, n'ayant pu fuir car ils étaient hors d'état de marcher. Jésus, lui, était tranquillement allongé sur son lit, glissé sous sa couverture, comme cherchant le sommeil dans tout le vacarme ambiant : il voulait que ses disciples ignorent qu'il était responsable de ce déchaînement de brutalité.

Lui qui prêchait la compassion et la non-violence, ne pouvait se permettre que son comportement bestial soit appris par tous, de peur que son enseignement miséricordieux n'en pâtisse. Cet acte avait été malheureusement nécessaire car les assassins auraient pu s'aventurer dans la demeure et, s'ils ne l'avaient pas trouvé dans son lit, égorger au hasard quelques disciples. Si la loi du Talion ne devait plus avoir cours, celle où il avait affirmé de tendre l'autre joue à l'agresseur n'était parfois pas applicable dans les faits pour sauver des âmes en danger. Si ces prêches avaient bien des consonances célestes, ils n'en restaient pas moins des recommandations spécifiques devant dissuader les Juifs de se soulever contre l'occupant romain ayant la main mise sur Jérusalem et sur son Royaume de Dieu sur terre.

Le Temple...

Avec une foule de disciples, Jésus poursuivit sa route jusqu'à la cité de Sion.

Là, après avoir sillonné les quartiers commerçants pour acheter et faire livrer à Lazare de grandes quantités d'ingrédients nécessaires à la fabrication de l'Onction, Jésus se rendit au Temple pour finaliser son enquête. Porteur d'un grand manteau blanc à large capuche, il escomptait garder l'incognito, pouvant ainsi œuvrer en toute quiétude. Cependant, ses disciples qui l'avaient devancé sur l'esplanade n'avaient pas su rester discrets et les Pharisiens présents avaient réalisé qu'ils avaient affaire à des partisans de Jésus-Christ. Quand les regards affolés de ses disciples se braquèrent sur leur Maître, les prêtres comprirent que l'inconnu au visage dissimulé par une capuche n'était autre que le prétendu Christ.

Jésus n'eut d'autre choix que de trouver refuge au milieu de ses nombreux disciples, ne pouvant fuir sans être arrêté par les gardes du Temple.

Une rumeur courut sur la présence du Christ et la foule présente sur l'esplanade s'approcha.

Malgré la situation périlleuse dans laquelle Jésus se trouvait, il savait que tant qu'il était parmi cette masse, il ne risquait rien. Caïphe n'oserait mettre la main sur lui sans risquer un soulèvement populaire et une intervention romaine : les légionnaires surveillaient l'agitation grandissante du haut de la tour d'Antonia.

Debout, Jésus regarda ces gens le dévisager. Tous attendaient qu'il parle. Pour Jésus, c'était l'occasion de mettre sur le chemin de la vérité ces brebis perdues par des mensonges séculiers.

Alors Jésus prit la parole. Debout au milieu de la foule qui finit par s'asseoir, il prêcha longuement. Ne pouvant le faire arrêter par ses gardes, Caïphe envoya l'habile orateur Abdias pour essayer de discréditer Jésus.

Néanmoins, la joute verbale à laquelle Abdias se prêta avec hargne tourna à chaque fois à l'avantage de Jésus ; les mots de ce dernier étaient autant de flèches blessant l'amour-propre du Saducéen qui était bien incapable de contrer ces traits décochés avec adresse et subtilité.

La colère finit par éclater parmi les nombreux dévots d'Abdias et l'affrontement entre les deux camps opposés risquait de tourner au carnage. Des pierres furent jetées et, sagement, Jésus préféra fuir, protégé par une centaine de disciples qui l'aidèrent à s'exfiltrer du Temple.

Il revint le lendemain.

Il ne cherchait pas la confrontation, il espérait simplement pouvoir recouper le récit que lui avait raconté le paysan à propos des épis noirs recueillis par des prêtres de passage. Lorsqu'il se présenta à la porte du Temple, entouré d'une foule de disciples semblable à une garde prétorienne, tous purent entrer sans heurt. Son visage était désormais connu et Jésus estima que l'incognito n'était plus de mise. Il savait parfaitement que tout cela sentait le piège, qu'il se jetait dans la gueule du loup et que s'il avait pu pénétrer aussi facilement dans le Temple ce n'était pas par bonté de cœur de Caïphe. Ce dernier préparait un guet-apens pour lui mettre la main dessus. Jésus n'était pas dupe mais il n'avait pas le choix.

Toutefois, la marge de manœuvre de Caïphe était limitée et parfaitement prévisible. Ainsi, Jésus allait pouvoir se jouer de ces manigances.

Les prêtres pharisiens avaient fait le ménage : les fanatiques dévots qui avaient voulu lapider Jésus avaient été interdits d'entrée sur l'esplanade. Caïphe ne voulait plus revoir la situation de la veille où les légionnaires romains avaient été à deux doigts d'intervenir.

Cependant, malgré l'interdiction formelle de Caïphe, Abdias revint à la charge. Celui-ci s'emporta lorsqu'il entendit qu'on désignait Jésus comme le fils de Joseph ou même comme le Fils de Dieu. Abdias connaissait la véritable filiation de l'enfant divin. Il savait que Jésus n'était qu'un bâtard d'Hérode le Grand. Pendant un instant, il pensa révéler cette information capitale pour discréditer définitivement le faux Christ en qui l'on voyait un descendant de la pure lignée du roi David.

Le scandale...

Dans les yeux d'Abdias, Jésus devina sa pensée.

Déjà, la veille, Abdias y avait fait allusion, en affirmant que les Juifs, eux, n'étaient pas des enfants illégitimes et qu'ils n'avaient qu'un seul père : Dieu. Jésus avait parfaitement compris le sous-entendu concernant sa

propre naissance, mais il n'avait pas relevé l'estocade. À présent, l'impétueux Abdias hésitait à tout révéler. Jésus ne voulait pas que ce secret soit divulgué car comment aurait-il pu continuer de prôner un message d'amour, de miséricorde et de non-violence alors qu'il portait en son sein le sceau de la bête sanguinaire qui avait fait couler tant de sang ?

Tel père, tel fils.

Il n'aurait plus été crédible aux yeux de son auditoire qui se serait détourné de lui par répulsion instinctive, rejetant son enseignement qui était souillé par un sang impur.

Jésus ne voulait pas que ce scandale éclate et il gronda, essayant de dissuader Abdias de parler. Celui-ci s'en alla sans rien dévoiler. Jésus comprit que le Temple n'avait pas intérêt à ébruiter cette filiation-là, de peur que les puissants Hérodiens fatigués du règne d'Antipas ne se tournent vers le Christ et ne le soutiennent, lui le fils d'Hérode le Grand.

Vers la fin du jour, Jésus congédia la foule et ses disciples pour se rendre seul dans le temple central. Comme il l'avait prévu, un guet-apens y était tendu : des gardes étaient dissimulés derrières les colonnes de la cour des femmes. Cependant, Caïphe n'était pas présent, il avait mandaté Zacharie pour superviser l'arrestation.

La tâche de Jésus en était d'autant plus facile : le regard de Zacharie était des plus perméables. Lorsque la troupe se déploya et encercla sa cible, Zacharie s'approcha en jubilant de joie. Jésus plongea les yeux dans ceux du chef des gardes qui affronta la joute visuelle avec arrogance. Zacharie se noya dans cet océan hypnotique.

– Je suis encore avec vous pour un peu de temps puis je m'en vais vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas. Et où je suis, vous, vous ne pouvez venir...

Ce fut par ces premières paroles captivantes que Jésus ravit la conscience de Zacharie. Prisonnier d'une voix céleste enivrante, immergé dans les deux flots azur de Jésus, Zacharie sombra progressivement dans un sommeil artificiel, voguant dans un monde astral. Pour lui, le temps arrêta sa course. Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard que, brutalement, son esprit réintégra son corps. Il leva sa lourde main pour se saisir de Jésus dont l'image était restée gravée sur ses pupilles dilatées.

Il ne rencontra que du vide. Jésus s'était éclipsé depuis longtemps.

Zacharie poussa un grondement de rage, brandissant son épée menaçante, pestant contre la disparition du prisonnier. Les gardes étaient totalement médusés par le comportement de leur chef et son revirement d'attitude : lorsque Jésus avait dit qu'il partait et que personne ne devait s'interposer, Zacharie n'avait pas bronché, hochant même

imperceptiblement la tête comme pour donner son accord. Quelque peu étonnés, les gardes s'étaient alors écartés pour laisser s'en aller Jésus.

La nuit avait fini par tomber et ils avaient allumé des torches, n'osant importuner Zacharie perdu dans ses pensées, toujours debout au milieu de la cour des femmes.

Pendant ce temps, Jésus troqua sa tenue blanche contre une autre noire et il s'activa à rechercher des preuves concernant le Fléau. Autant qu'il le put, il explora méticuleusement le temple, fouillant des salles inoccupées, ouvrant des jarres pour en vérifier le contenu. Il espérait y trouver des épis d'ergot. Se fauillant de colonne en colonne, il essaya de surprendre des conversations entre les prêtres présents. Mais malgré tous ses efforts et les risques encourus, Jésus ne parvint pas à recueillir des éléments qui auraient corroboré les informations dont il disposait déjà.

Il était malheureusement temps de partir.

Nicodème...

Après avoir traversé l'esplanade, il allait sortir du Temple quand Nicodème l'attrapa par le bras. Malgré sa vue basse et la pénombre ambiante, le vieux Pharisien avait reconnu le Christ à sa haute stature, à sa prestance céleste et à son éminente démarche aux pas divins.

En toute simplicité, les deux hommes avaient pu s'entretenir longuement ensemble avant que, découvert par des prêtres hostiles, Jésus ne prenne la fuite et ne quitte définitivement le Temple.

– Des Pharisiens du Temple sont venus en Galilée et ils ont récolté des épis... euh... noircis par le soleil... es-tu au courant de cela ? avait demandé Jésus.

– Oui, avait répondu Nicodème, j'étais là quand les prêtres ont rapporté ces épis noirs à Caïphe, il m'a prié de sortir et en sortant je me suis retourné, j'ai pu voir que Caïphe avait un sourire ravi et il s'est frotté les mains de plaisir...

Par ces mots qui résonnèrent en verdict, Nicodème apporta l'ultime preuve qu'il manquait à Jésus : Caïphe était bien l'instigateur du Mal.

À présent, Jésus était confronté au mur du dilemme.

Depuis toujours, il avait su qu'il finirait par se heurter à ce mur. Inconsciemment, il avait refusé de voir cette inévitable fatalité. Il avait tergiversé avec sa conscience, se donnant le temps nécessaire d'avoir la preuve formelle de l'implication du Temple pour retarder l'inéluctable échéance devant laquelle il finirait par se trouver. Maintenant, obligé d'ouvrir les yeux sur la fatidique réalité, il se lamentait de ne pouvoir la contourner ni de pouvoir s'en affranchir.

Car il était au pied du mur d'un dilemme insoluble.

Il avait cru pouvoir contrer le Fléau en guérissant sans relâche.

Mais c'était une utopie. Autant vouloir éradiquer une armée d'hydres.

Néanmoins, que pouvait-il faire d'autre ? Aucune solution n'était envisageable. Si le secret de l'ergot était divulgué, la guerre civile allait éclater et la folie zélote se propagerait sur l'ensemble du territoire d'Israël, des hordes de paysans réduiraient en cendre Jérusalem et ses instances responsables. Et si le secret perdurait, le Temple continuerait à semer le chaos sur la Terre promise, espérant récolter les fruits du poison.

L'équation était insoluble.

Jésus espérait que Deus intervienne en sa faveur au cœur de l'Équilibre céleste, qu'il puisse revenir à Jérusalem et dénouer la crise par une occurrence divine.

Mais qui était-il pour s'opposer à la volonté supérieure du firmament ?

Les desseins de Dieu sont impénétrables et même Deus n'y pourra probablement rien...

À avoir folâtré avec le divin, à avoir voulu jouer aux apprentis dieux, le peuple juif ne devait-il pas payer le prix de la forfaiture ?

Quelque part dans les cieux, il était déjà écrit que la Terre promise serait un jour un lieu de désolation et que son peuple serait irrémédiablement châtié, complice coupable du crime céleste du roi Josias.

Ni Jésus, ni même Deus ne pouvaient rien pour changer cette destinée. Juste en retarder l'échéance. Que ce soit dans ce siècle, dans mille ou deux mille ans, les Juifs auraient à rendre des comptes au firmament pour s'être désignés eux-mêmes peuple élu de Dieu sans son accord. Il y avait des crimes qui ne pouvaient être proscrits ou prescrits : le Juge nommé démiurge attendait patiemment que le bourreau Karma applique sa sentence aux criminels.

Ce n'était qu'une question de temps.

Toutefois, Jésus ne pouvait laisser ses semblables dans la détresse. Il se devait de les sauver d'eux-mêmes et du Fléau.

Alors il retourna en Galilée.

Pendant de longs mois, secondé par ses apôtres, il s'activa avec hargne à guérir les malades dans sa région mais également aux alentours : la pandémie grandissait de jour en jour et Jésus avait du mal à en éradiquer les effets à son niveau.

Tel Noé, il était le commandant d'un bateau devant survivre au chaos, après avoir embarqué avec lui toute une humanité pour la sauver des éléments. Mais le navire prenait l'eau de toutes parts et plus il écopait, plus l'eau s'élevait, menaçante.

Le bateau de Noé était un mythe et il était pourri, taillé dans le bois du mensonge : il finirait par sombrer corps et âme, engloutissant avec lui la Terre promise et son peuple « auto-élu ».

Jésus espéra encore pouvoir contrer ce tragique fatum dont il voyait les prémices se dessiner à l'horizon.

*
* *

Caressant la couverture de la bible qu'il tenait entre les mains, le Pape considéra Tom.

– Connaissez-vous la force de la prière ? demanda-t-il. Quand vous étiez encore un fervent catholique, avez-vous déjà fait l'expérience de la concrétisation de vos prières ?

– Non, jamais.

– Cela n'est peut-être pas un si grand mal, bien au contraire parce qu'à trop prier, nous perturbons l'Équilibre céleste.

Tom fronça les sourcils et le Pape ajouta :

– Il y a un tribut à payer à Karma qui veille à l'équilibre du bien et du mal. Quand j'étais tout jeune curé, un carabinier est venu se confesser. Il était horrifié parce qu'il venait d'obtenir la place qu'il avait tant escomptée. Pendant des années, il n'avait cessé de prier avec ferveur pour obtenir un poste près de son village d'origine où j'étais justement curé et quand il a pu enfin y être muté, il a réalisé le prix de sa prière... c'était un tout petit poste de police à la frontière française et l'effectif n'était que de trois carabiniers. En fait, pour des raisons budgétaires, le départ à la retraite du troisième carabinier ne devait pas être suppléé. Mais le maire du village est tombé brusquement malade et il ne pouvait plus marcher. Comme il était un homme influent de la région et qu'il connaissait personnellement des membres du gouvernement, il a demandé à ce que le poste du troisième carabinier soit maintenu. Cela lui permettait de se faire porter par eux tous les soirs en haut de ses appartements situés au deuxième étage de sa maison. Quand le nouveau carabinier a pris ses fonctions, il a réalisé qu'il devait le maintien de ce poste tant escompté à la maladie du maire. Les soirs, lorsque le carabinier le portait, il avait le cœur serré en voyant la détresse du maire et son état de santé qui se dégradait de jour en jour. Et quelques mois plus tard, la maladie a terrassé le maire dans son sommeil. Le carabinier savait pertinemment qu'il avait eu le poste grâce à ses prières et si le maire n'était pas tombé malade, le poste aurait été supprimé et il n'aurait jamais pu retourner dans son village...

Le Pape soupira.

– Il y a un prix à payer à chaque demande, comme celle d'un père qui prie pour que son enfant né prématurément survive et qui débouche sur la mort d'un autre nourrisson... dans le firmament, il y a un Équilibre céleste à respecter et Karma veille à compenser la balance du bien et du mal. C'est le Père céleste qui intercède en faveur de telle ou telle prière. Deus perçoit toutes vos pensées, tous vos souhaits, même les plus intimes. Dans son infinie bonté, Deus accède aux requêtes de tous, il perturbe sciemment les forces en équilibre pour réaliser les oraisons même s'il y a un tribut à payer à Karma. Si vous souhaitez vraiment une chose du plus profond de votre être, du plus profond de votre âme alors vous serez exaucé. Et une prière en groupe à encore plus de chance de se concrétiser : plus nombreux sont les cœurs unis, plus la force en est décuplée et plus elle se réalise.

Le Pape s'arrêta un court instant avant de reprendre :

– Cependant il y a un sacrifice à s'acquitter. Nul ne peut avoir quelque chose de bon sans devoir en retour avoir un mal sacrifié à payer, un dû à dédommager pour l'Équilibre céleste. C'est pour cela qu'il ne faut solliciter Deus que pour des raisons primordiales et accepter de payer en retour le prix de notre arrogance à exiger. Et celui qui a des mauvaises pensées ne doit s'étonner de rien : pour le mal qu'il souhaite, un plus grand mal lui sera rendu. Moi-même, je veille à garder mon esprit le plus neutre possible : je ne souhaite plus, je ne prie plus, je fais attention à chacune de mes pensées...

– Je suppose que Jésus priait chaque jour pour que Deus interfère en sa faveur ? s'enquit Tom, voulant couper court à ces confidences.

Le Pape acquiesça.

– Le chaos était général et pour le peuple la fin des temps, la fin du monde semblait si proche. Jésus espérait lui aussi que les temps soient proches : le temps où un dénouement heureux à la crise se dresserait à l'horizon. Mais malgré ses prières, Deus était impuissant à enrayer le chaos. Au contraire, il s'étendait de jour en jour et un autre facteur est venu aggraver encore plus la situation...

Posément, il expliqua que le chef de l'Ordre s'impatiait. Cela faisait des mois et des mois que Jésus tergiversait, qu'il ne semblait pas vouloir la concrétisation prochaine du Royaume de Dieu sur terre. Le chef de l'Ordre se posait des questions, commençant à douter de son Christ. Par l'entremise de Simon le Zélé qu'il convoqua à Qumran, le chef de l'Ordre lança un ultimatum à Jésus : si ce dernier ne prenait pas possession rapidement de son Royaume, le chef de l'Ordre y pourvoirait en ordonnant aux armées zélotes de se soulever contre l'occupant romain et en donnant l'assaut à Jérusalem.

À son retour en Galilée, le Zélé répercuta la sommation. En présence de Judas, Jésus écouta silencieusement. Il était acculé au mur de la réalité et il n'avait plus le choix. Il ne pouvait plus échapper à la destinée du Christ. S'il ne prenait pas possession au minimum du Temple, la guerre civile qu'il avait voulue jusqu'alors éviter allait finalement éclater.

Alors, en désespoir de cause, il décida d'envoyer à son tour un ultimatum à Caïphe. Jésus allait menacer le Grand Prêtre de tout révéler concernant le Fléau divin et l'implication du Temple. Si Caïphe ne lui remettait pas les clefs du Temple, Jésus dévoilerait toute la vérité au peuple et à l'autorité romaine.

Évidemment, ce plan trottait dans la tête de Jésus depuis longtemps mais il était persuadé que Caïphe aurait refusé, préférant de loin la guerre civile qui aurait découlé de ces informations révélées au peuple plutôt que de perdre le pouvoir qu'il chérissait tant. Caïphe aurait préféré scier la branche sur laquelle il était assis plutôt que de la voir dans les mains du Christ. De plus, il devait croire que son assujettissement aux Romains lui garantissait l'impunité de son crime et il pensait probablement que les légions étrangères étaient capables de tuer une bonne fois pour toutes l'insurrection zélote si elle venait à se produire.

Cependant, n'ayant plus rien à perdre, acculé à la falaise de la folie zélote, Jésus décida de jouer au poker menteur avec Caïphe, espérant que celui-ci se démonte et prenne peur d'une condamnation par Rome pour avoir fait baisser les rendements des impôts par le chaos du Fléau. C'était là son ultime recours.

Bien sûr, si Caïphe refusait, Jésus ne révélerait la vérité à quiconque. Il ne voulait pas jeter de l'huile sur le feu, il ne voulait pas attiser la violence et la guerre qui étaient à présent inévitables par des vérités qui auraient consumé entièrement la Terre promise.

Tout cela n'était que du bluff.

En présence de Simon le Zélé, Jésus mandata Judas pour être son émissaire auprès de Caïphe. Aux deux apôtres esséniens, Jésus mentit : une missive de Yahvé était descendue du ciel et Judas allait la remettre à Caïphe. Après en avoir pris connaissance, ce dernier se soumettrait à la volonté du Christ. Ainsi, le Fils de Dieu pourrait prendre possession du Royaume de son Père sans effusion de sang, sous le regard bienveillant des légions d'anges que Yahvé allait dépêcher sur Jérusalem.

Jésus désigna Judas car celui-ci lui était d'une grande loyauté, encore plus royaliste que le roi, et il était le seul à pouvoir persuader le chef de l'Ordre de ne pas commettre l'irréparable. Jésus fabula en affirmant que le Temple n'était qu'une première étape et que les légions d'anges l'aideraient plus tard à restaurer la royauté de David et à chasser les

ennemis du pays. Il ne fallait surtout pas s'opposer à l'Esprit Saint de Yahvé en lançant une insurrection armée contre les Romains au risque de provoquer la colère divine sur le peuple élu.

Par son bluff, dans ce poker menteur avec Caïphe, Jésus jouait son joker.

Méticuleusement, il rédigea une lettre au Grand Prêtre, le menaçant de tout révéler, insistant sur son inéluctable condamnation auprès de Rome pour avoir fait sombrer le pays dans la misère. Jésus l'invectivait à se rallier à sa cause pour le devenir d'Israël, lui promettant l'absolution et l'engagement de préserver certaines de ses prérogatives. S'ensuivaient les modalités voulues par le chef de l'Ordre concernant les cérémonies protocolaires, les allocutions d'investitures ou les festivités qui devaient durer plusieurs jours.

Jésus n'était pas dupe, il savait que Caïphe pouvait feindre d'accepter pour le faire tuer une fois rendu à Jérusalem. Jésus s'assura d'une garantie : il informait Caïphe qu'en cas de trahison de sa part, une tierce personne dévoilerait les agissements du Temple à l'empereur de Rome. Ainsi, Caïphe n'avait d'autre possibilité que d'accepter ou de refuser la proposition de Jésus. Celui-ci l'avertissait également que l'idée même de soudoyer le messager ne pourrait être en aucun cas une échappatoire parce que l'arrestation ou la mort du Christ entraînerait irrémédiablement la chute du Grand Prêtre par la divulgation du secret. De plus, l'émissaire qui lui était envoyé était d'une fidélité absolue, toute tentative de corruption se solderait par un échec et, le cas échéant, Jésus prendrait des sanctions pénalisant les futures prérogatives de Caïphe au sein du Temple. Caïphe devait juste répondre à Judas qu'il acceptait la requête de Dieu en remettant les clefs de son Royaume à son Fils et qu'il se soumettait à la volonté du Christ.

Mû d'une folie haineuse, Caïphe pouvait simuler son ralliement et vouloir le tuer par la suite, préférant les foudres de Rome et même sa propre mort par la divulgation du secret. Mais à ce petit jeu, Jésus saurait être le plus malin : il serait entouré d'une garde prétorienne populaire et ni flèche ni poison ne pourraient l'atteindre, le temps qu'il fasse le ménage dans le Temple.

Alors, il rassemblerait les divers partis religieux, les obligeant à s'entendre et à composer ensemble pour le bien du pays. Une fois sur le trône du Royaume de Dieu sur terre, Jésus était persuadé de pouvoir calmer les ardeurs de tous les protagonistes et de désamorcer la bombe humaine zélote qui menaçait d'exploser.

– Vous voyez, Jésus jouait son va-tout dans cette missive et il avait pensé au moindre détail, conclut le Pape. Sauf celui de la fatalité...



Depuis des jours et des jours, Jésus attendait le retour de Judas en Galilée.

Il lui avait laissé des consignes strictes pour remplir sa mission et il savait que Judas ne faillirait pas. Dans un premier temps, Judas devait rencontrer le chef de l'Ordre à Qumran. Puis il irait à Jérusalem. Avant de se rendre au Temple, il devait remettre une autre missive à Étienne qui se trouvait actuellement dans la cité de Sion.

Étienne...

Il lui était un ami de longue date. Étienne était également un Initié du temple d'Osiris et Jésus l'avait informé dès le début de ce qui se tramait sur la Terre promise. Étienne avait sollicité du remède assyrien pour venir en aide au peuple juif. Jésus lui en avait fourni et depuis lors, Étienne s'évertuait à guérir les Démoniaques. Par hasard, Simon-Pierre avait croisé son chemin lors de son apostolat et il avait voulu s'interposer parce que cet inconnu n'était pas un disciple du Christ. Pour ne pas faire de l'ombre à Jésus qui était dans une situation délicate, Étienne disait qu'il agissait au nom du Christ lorsqu'il accomplissait ses guérisons miraculeuses. Devant ses apôtres, Jésus avait dû alors l'accréditer en affirmant que ceux qui expulsaient les démons en invoquant son nom œuvraient *de facto* pour lui.

Judas devait remettre une lettre à Étienne dans laquelle Jésus avait consigné le récit de ses investigations et la preuve formelle de la culpabilité de Caïphe. Si Jésus venait à être capturé ou à mourir, Étienne devait continuer le combat contre le Fléau. Et s'il le jugeait nécessaire pour arrêter la folie de Caïphe, en ultime recours, le dénoncer à l'autorité romaine. Toutefois, Jésus lui déconseillait fortement de le faire car la main de fer de Rome raserait probablement le Temple pour l'exemple et la guerre zélote éclaterait finalement dans tout le pays, devenant légitime aux yeux de tous les Juifs pour se venger de ceux qui auraient détruit la demeure de Yahvé.

Le messenger.

Ce ne fut pas Judas qui arriva ce matin-là mais un émissaire des sœurs de Lazare. Ce dernier était très malade et son état empirait un peu plus chaque jour. Jésus savait que cette maladie n'entraînait pas la mort malgré les apparences et qu'elle finirait par se guérir toute seule. C'était simplement une question de temps. Cependant, le malade passait par des stades de plus en plus inquiétants jusqu'à l'ultime phase symptomatique : le corps se raidissait en devenant glacé, le mourant perdait conscience, ses yeux se révulsaient et son cœur cessait quasiment de battre. Le corps

entraînait alors dans une période léthargique plus ou moins longue avant que le malade ne finisse par sortir d'un sommeil apparenté à la mort et ne se réveille.

Jésus devait avertir les sœurs de Lazare qui n'étaient pas au courant de cela car leur frère n'avait pas voulu les inquiéter trop tôt inutilement et il avait pensé ne leur révéler cette caractéristique de son mal qu'au dernier moment. Mais visiblement, Lazare avait sombré brusquement en léthargie sans avoir eu le temps de prévenir ses sœurs. Celles-ci croyaient qu'il était en train de mourir et elles avaient dépêché un coursier pour demander de l'aide au Christ.

Néanmoins, Jésus n'avait pas la faculté de se déplacer lui-même pour avertir Marthe et Maria de ne pas commettre une erreur en croyant leur frère mort et en l'enterrant encore vivant. Jésus était dans l'obligation de patienter jusqu'au retour de Judas. Il ne pouvait pas se permettre de partir inconsidérément en Judée pour sauver lui-même son ami. Perdre plusieurs jours en attendant que Judas le retrouve était impossible car le Royaume de Dieu sur terre risquait de refermer irrémédiablement ses portes.

Judas était le seul à connaître la date exacte d'investiture du Christ : par commodité, pour lui faciliter la tâche des préparatifs, Jésus avait enjoint à Caïphe de lui transmettre la date la plus proche pour son entrée messianique. Si Jésus arrivait en retard, même de quelques jours, le Grand Prêtre était susceptible de changer d'avis ou de trouver une parade sournoise. Il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud. C'était une question de vitesse, profiter du choc psychologique du bluff pour accéder au trône du Temple.

Pour sauver Lazare, Jésus trouva un compromis : le coursier pouvait parfaitement s'acquitter d'informer Marthe et Maria car c'était un solide jeune homme aux mollets impressionnants et il parviendrait rapidement à Béthanie en marchant jour et nuit. L'émissaire des sœurs avait compris l'importance de la mission qui lui incombait et il se pressa de repartir.

Ce ne fut que deux jours plus tard que Judas arriva sur le camp de Jésus. Comme l'avait tant espéré Jésus, Caïphe s'était rallié en donnant sa parole d'honneur. La date d'investiture était prévue dans huit jours et Jésus devait désormais se hâter de prendre la route de la Judée.

Il rassembla sa troupe. Parmi elle, il avait désigné six groupes constitués de douze fidèles disciples.

Les soixante-douze...

Ce chiffre, multiple de douze ayant une nature divine aux yeux de tous, soutiendrait mentalement ces disciples dans leur mission. Et ils en auraient besoin pour faire face à la souffrance des Juifs touchés par le Fléau, à la

détresse humaine qu'ils allaient rencontrer sur leur chemin. Au nom du Christ, ces soixante-douze iraient deux par deux guérir les Démoniaques grâce à l'Onction divine.

Pour faire face à la prolifération du Mal qui n'avait cessé de s'accroître à une vitesse vertigineuse, Jésus avait fait réaliser par Lazare de grandes quantités d'Onction. Son ami avait dû travailler jour et nuit pour atteindre les quantités fixées par le Christ et c'était d'ailleurs sûrement pour cela que, la fatigue aidant, la phase terminale de sa maladie s'était brusquement déclenchée. Devant les soixante-douze, Jésus exhiba les amphores emplies d'Onction qui lui avaient été livrées en secret et tous croyaient que le Christ avait fait suinter de ses propres mains le précieux liquide. Jésus fit un ultime discours pour galvaniser cette armée de fidèles qui allait affronter l'horreur de l'ergotisme. En présence des apôtres, pour ménager les susceptibilités, il tint des propos identiques à ceux qu'il avait déjà prodigués lors de l'apostolat des Douze. Pour la bonne cause, il n'hésita pas à mentir, affirmant aux soixante-douze qu'ils possédaient désormais des pouvoirs divins capables d'affronter tous les dangers. Il fit également une harangue zélote comme il avait pu le faire par le passé pour flatter les ego de ceux qui étaient présents. Tout cela était des concessions nécessaires car le Royaume de Dieu était désormais proche et il ne fallait pas que la passion l'emporte sur la raison.

À la cantonade, il demanda également de prier pour que le vœu de voir d'autres renforts se concrétise. Dès qu'il serait sur le trône du Temple, Jésus allait mandater de nouveaux ouvriers chargés de détruire les moissons contaminées par l'ergot : ces ouvriers seraient les Pharisiens à la solde de Caïphe qui avaient sciemment et méticuleusement infecté les champs. Ils auraient à corriger leur folie.

De plus, Jésus enverrait les milliers de prêtres du Temple à travers le pays pour qu'ils soignent tous les malades de l'ergot au nom du Christ. Avec les caisses d'or du Royaume de Dieu, Jésus allait pouvoir faire fabriquer de l'Onction divine en quantité astronomique et éradiquer définitivement le Fléau.

L'argent était le nerf de la guerre dans la lutte contre le Fléau et il lui avait jusqu'alors fait cruellement défaut. Judas, qui tenait les comptes et la bourse, s'étonnait parfois des sommes colossales que lui demandait le Christ. Initialement, cet argent devait servir à financer l'insurrection armée et Jésus y puisait allégrement pour faire acheter les ingrédients rares et chers nécessaires au remède assyrien.

Les caisses quasiment vides, Judas n'osant incriminer le Maître, la rumeur courait que Judas avait volé l'argent. Celui-ci était d'une loyauté

totale envers le Christ et il garda la vérité pour lui, n'en tenant pas rigueur au Fils de Dieu qui travaillait secrètement pour le grand Israël.

Lorsque les soixante-douze furent partis, Jésus ordonna aux apôtres et aux autres disciples de se mettre en route pour la Judée. En apprenant cela, Simon-Pierre faillit s'étrangler car il savait que Caïphe cherchait à tuer Jésus et vouloir se rendre dans son bastion était se jeter dans la gueule du loup. Jésus ne voulait pas révéler qu'il s'en allait pour prendre concrètement possession du Royaume de Dieu à Jérusalem. Il craignait les initiatives malheureuses de la part des Zélotes ou mêmes des apôtres esséniens qui, emportés par le désir de vengeance sanguinaire, auraient pu mettre en branle un Jugement dernier avant l'heure et, chemin faisant, les feux de camp seraient devenus des feux de géhenne de circonstance où l'on aurait brûlé vif les Romains et les Hérodiens rencontrés au hasard de la route. Pour éviter tout débordement meurtrier, Jésus comptait ne leur divulguer la nouvelle que le matin même de son entrée messianique.

Judas, Simon le Zélé et Jean étaient les seuls au courant.

À tous, Jésus annonça qu'il partait pour sauver son ami Lazare. Depuis la veille, un mauvais pressentiment avait submergé Jésus, il était certain qu'il était arrivé quelque chose de fâcheux à l'émissaire de Maria et de Marthe. Il devait aller lui-même porter secours à son ami. Déjà, il voyait la scène où, le croyant mort, ses sœurs allaient le mettre en terre. Il imagina le malheureux enterré vivant, sortant de sa léthargie, hurlant à la mort pour finalement la trouver quelques jours plus tard sans eau ni nourriture.

Il n'avait pas pu se rendre à Béthanie pour ne pas briser son futur sacre, pour que tous croient en lui, notamment Simon le Zélé qui avait personnellement émis quelques doutes polis concernant la réelle détermination de Jésus à vouloir la concrétisation prochaine du Royaume de Dieu sur terre.

Mais à présent, sa destinée convergeait vers la Judée et il devait s'y rendre rapidement. Accompagnés par une foule de disciples, Jésus et ses apôtres prirent la route du sud. Le pressentiment que Jésus avait eu concernant l'émissaire des sœurs de Lazare se révéla exact. Cheminant pendant la nuit, le jeune homme était tombé dans un ravin et il avait perdu la mémoire. Désormais, Jésus savait que le sort de son ami reposait entièrement entre ses mains. Il accéléra la cadence de marche, ne faisant que de très rares pauses, se déplaçant même une bonne partie de la nuit. La troupe à sa suite avait l'habitude de ces grandes marches et malgré la fatigue, elle resta auprès du Messie, ne voulant pas le quitter.

En chemin, Jésus ne resta pas inactif pour autant, il prit le temps de guérir les malades qu'il croisait.

Les lépreux...

À l'entrée d'un village, dix lépreux l'interpellèrent de loin. Ces malades n'approchaient jamais les gens sains car, par la peur qu'ils suscitaient, ils risquaient de se faire lapider. Le peuple savait que la lèpre était contagieuse et on évitait de les côtoyer en les mettant soigneusement à l'écart. Pourtant, cette fulgurante épidémie de lèpre qui sévissait partout en Terre promise n'en était pas une et n'était pas transmissible : Jésus savait qu'il ne s'agissait là que de l'une des nombreuses ramifications de la maladie de l'ergot. La consommation du poison entraînait la nécrose des mains mais également des bras ou même des jambes. Pour la grande majorité des intoxiqués aux visages couverts de taches et de pustules inquiétantes, c'étaient les extrémités des doigts qui se momifiaient en devenant noires et finissaient par tomber.

Il y avait des similitudes flagrantes avec la lèpre, mais c'était bien l'ergotisme qui frappait de plein fouet les malades qu'on désignait sous le terme de lépreux. Pour montrer à tous qu'ils n'étaient pas contagieux et pour leur apporter un réconfort, Jésus embrassait affectueusement ces malades avant de leur prodiguer l'Onction divine. Cependant, aucun disciple n'osait faire de même car le Christ était l'Oint de Dieu et aucun mal terrestre ne pouvait l'atteindre. Tous attendaient que l'Onction fasse son office et les guérisse avant d'avoir un contact direct avec les miraculés.

Si le remède assyrien était utilisé avant la phase terminale de la nécrose des membres, le lépreux s'en sortait indemne, il voyait ses taches malsaines disparaître et ses membres redevenir sensibles au toucher. Il était purifié et pouvait reprendre une vie normale.

La rumeur de ces purifications miraculeuses était telle qu'on prétendait que les doigts des lépreux repoussaient même s'il en était rien. D'autres bruits affirmaient que dès que le Christ apposait ses mains, les lépreux étaient purifiés. Dans les faits, quelques heures, voire quelques jours, étaient nécessaires pour que la peau reprenne complètement une apparence saine.

De loin, Jésus considéra ces dix lépreux qui sollicitaient son aide. Une idée traversa l'esprit de Jésus : certes, il allait les guérir mais en échange ils s'en iraient se montrer au Temple. Ils allaient devancer le Christ pour que la nouvelle de sa venue se propage dans toute la cité de Sion. En racontant leur extraordinaire guérison, ces lépreux enflammeraient les consciences des habitants de Jérusalem et créeraient un climat favorable à l'égard du Christ. Ainsi, Jésus entendait préparer le terrain de son futur sacre par l'engouement populaire. Sans apposer ses mains sur eux, il ordonna aux lépreux de partir immédiatement et de se rendre au Temple. Déconcertés, les dix malades s'exécutèrent. Ils avaient espéré être guéris par le Christ mais celui-ci n'avait

même pas daigné les effleurer. Il leur avait juste donné une outre d'eau à boire. Cependant, après quelques heures de marche, les lépreux furent purifiés : à leur insu, tous avaient bu un peu d'Onction diluée dans l'eau de l'outre. Abasourdis, ils accélèrent le pas pour annoncer aux Juifs de Sion le prodigieux miracle et qu'ils précédaient le Christ. Sur les dix lépreux, un seul préféra faire demi-tour et s'en retourner chez lui en Samarie. Il croisa la route de Jésus et se jeta à ses pieds pour le remercier. Jésus s'inquiéta de voir cet homme être revenu sur ses pas, se demandant si ses autres compagnons ne s'étaient pas eux aussi détournés du chemin de Jérusalem. Mais le Samaritain était bien le seul à avoir désobéi à l'injonction du Christ. Ce dernier ne lui en tint pas rigueur et il eut des paroles apaisantes pour ne pas le faire culpabiliser.

Lazare...

Après plusieurs jours d'une marche harassante, la veille de son sacre, Jésus arriva enfin au bourg de Béthanie. Comme il l'avait craint, il apprit que Lazare avait été enterré. La jeune Marthe se porta au-devant du Christ. Devant sa tristesse, il tint des propos célestes rassurants, puis il lui demanda d'aller chercher son aînée. Marthe revint avec Maria Magdalena qui se jeta à ses pieds en pleurant. La peine de la femme qu'il aimait était trop communicatrice et Jésus ne put retenir ses larmes.

En son for intérieur, il espérait qu'il n'était pas trop tard car quatre jours s'étaient déjà passés depuis l'inhumation. On conduisit Jésus jusqu'au sépulcre dont une pierre en interdisait l'entrée. Parmi l'immense foule à sa suite, il désigna de solides gaillards et il leur ordonna d'enlever la pierre. Dès que l'entrée fut dégagée, Jésus regarda à l'intérieur de l'excavation.

Entièrement recouvert de bandelettes, Lazare était assis, le visage levé vers la lumière qu'il entrevoyait à travers le tissu entourant sa tête. Jésus lui cria de sortir et Lazare se leva avec difficulté. Devant une assistance médusée, Jésus aida le miraculé à sortir de terre. Comme Horus, Jésus eut l'impression de ressusciter la momie El-Azar. Marthe et Maria ainsi qu'une bonne partie de la foule pleuraient de joie, remerciant Dieu du miracle qu'Il venait d'accorder à son Fils.

Jésus ne pouvait pas se permettre de leur dire la vérité. Depuis longtemps, il était allé trop loin dans le mensonge. Il était acculé sur la scène de la comédie et il ne pouvait descendre du piédestal sur lequel il était car le personnage du Fil de Dieu qu'il incarnait lui permettait de maintenir la folie zélote sous sa coupe. Il n'avait pas le choix, c'était pour le bien de cette humanité. De plus, cette résurrection arrivait à point nommé : l'engouement qu'elle allait susciter serait sans précédent. Demain, jour de son sacre, une marée humaine l'emporterait, le protégerait, le couvrirait pour l'emmener jusqu'au Temple. Ainsi, il ne pourrait rien lui arriver de fâcheux. Jésus prit

Lazare à part et lui expliqua la situation. Son ami jura de ne révéler à quiconque ce qui s'était véritablement passé.

Au petit jour, comme Jésus l'avait espéré, la nouvelle de la résurrection et de la venue du Christ s'était propagée jusqu'à Jérusalem. Lorsqu'il sortit du village de Béthanie où il avait passé la nuit, des milliers d'hommes et de femmes étaient là à l'attendre. Il leur annonça que le Royaume de Dieu sur terre allait enfin se réaliser et que l'heure de son glorieux avènement était proche.

Le chef de l'Ordre avait insisté pour que Jésus pénètre dans la cité de Sion en chevauchant un ânon. Ainsi, cet événement correspondrait en tout point avec l'écrit d'un prophète ancien prédisant un messianisme royal, affirmant que l'humble roi des Juifs sauverait Jérusalem porté par le petit d'une ânesse. La veille, Simon le Zélé était allé dans un village situé vis-à-vis de Jérusalem et il avait acheté un ânon. Il avait enjoint au vendeur, propriétaire d'une bâtisse blanche, de laisser l'animal attaché au dehors de sa demeure pour que le Christ ou l'un de ses disciples puisse le récupérer.

En présence des Zélotes, Jésus simula son rôle de Libérateur. Prenant le ciel à témoin, profitant d'un grondant de tonnerre au loin, il harangua la foule.

– Cette voix qui gronde dans le ciel n'est pas pour moi mais pour vous. C'est maintenant le Jugement de ce monde, c'est maintenant que Satan va être jeté dehors. Et moi, une fois élevé de cette terre, je rassemblerai tous les hommes Justes autour de moi.

Jésus devait convaincre qu'il allait juger les Pharisiens du Temple et les condamner pour leur collaboration avec l'ennemi romain. Une fois élevé sur le trône du Royaume de Dieu sur terre, le Christ rassemblerait autour de lui les Zélotes et les Justes, ces Juifs ayant soutenu le Christ essénien ainsi que l'assemblée des Douze apôtres. Puis, aidé de légions d'anges, il rétablirait la royauté et la souveraineté du pays en chassant l'occupant étranger.

Tout cela était ce qu'il avait fait entendre au chef de l'Ordre par le biais de Judas. Cependant, Jésus avait menti. Une fois aux commandes du Temple, il n'irait pas plus loin. Il obligerait les partis religieux à œuvrer ensemble pour le devenir de la nation. Le chef de l'Ordre saurait se satisfaire du prestigieux Temple, apaisant sa rancœur d'avoir été si longtemps exclu du sacerdoce et la guerre civile qui couvait ne serait bientôt qu'un lointain souvenir.

*

* *

Comme perdu dans ses pensées, le Pape murmura pour lui-même :

– L'entrée messianique du Christ...

Il ouvrit la bible qu'il avait entre les mains et consulta l'Évangile de Jean se rapportant à ce passage. Ses yeux cherchèrent un paragraphe en particulier. Il se racla la gorge et il lut à haute voix :

– « En vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul. Mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perdra et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle dans les cieux... ».

– Ce qui veut dire ? s'enquit Tom.

– C'est une parole sur les renaissances. Elle dit en l'occurrence que la mort n'est pas une fatalité ou un malheur. Mais si on aime trop cette vie présente, on s'attache au cycle des renaissances par le désir d'assouvir cette soif d'existence, alors que le véritable but de l'existence est de haïr la vie terrestre pour ne plus s'y enchaîner et resplendir en tant qu'ange dans les cieux.

Le Pape garda un instant le silence avant de reprendre :

– Au moment où il est entré dans Jérusalem, Jésus a eu cette parole céleste pour le peuple qui le suivait. Dès qu'il devait être sur son trône, il voulait commencer à leur divulguer les véritables lois célestes qui commandent les cieux. Mais il n'en a jamais eu l'occasion...

Le Pape poursuivit en relatant que Jésus était entré dans le Temple porté par la ferveur populaire. Le chef de l'Ordre était déjà là à l'attendre. Jésus savait ce à quoi le vieillard aspirait : il voulait le voir faire rapidement le ménage et chasser ceux qui souillaient le Royaume de Dieu. Si Jésus ne lui donnait pas un avant-goût de ce qu'il lui avait promis, le chef de l'Ordre risquait d'avoir des doutes et d'ordonner aux troupes zélotes de fondre sur Jérusalem. Le chef de l'Ordre devait absolument croire que Jésus allait travailler docilement pour lui. Une fois établi officiellement sur le trône du Temple, il en serait tout autrement et il pourrait œuvrer différemment. Cependant, pour l'heure, Jésus se devait de caresser le fauve dans le sens du poil et de montrer une intransigeance zélote qui flatterait son ego.

Alors, confectionnant un fouet avec des cordes, Jésus chassa tous les vendeurs et acheteurs qui se trouvaient sur l'esplanade. Avec violence, il culbuta les tables des changeurs de monnaie. Il cassa les enclos des animaux et fit déguerpir les bœufs et les brebis.

Caïphe avait donné des consignes strictes de ne pas s'interposer au Christ, mais un jeune novice récemment admis au sein du Temple et qui ne connaissait pas Jésus, s'étonna de la passivité de ses pairs. L'adolescent osa s'avancer vers Jésus et lui demander par quel présage il agissait ainsi.

Le Pape arrêta sa narration. Replongeant ses yeux dans la bible, il lut à haute voix :

– « Détruisez ce sanctuaire et en trois jours je le relèvera ».

Relevant la tête, il fixa son regard sur celui de Tom.

– Voilà ce qu’a répondu Jésus en présence du chef de l’Ordre, déclara le Pape. Quand il parle de détruire le sanctuaire, il fait simplement référence à l’anéantissement prévu du Sanhédrin et de ses instances religieuses. Les festivités de son sacre étaient prévues de durer trois jours et au troisième jour, il aurait remis un nouveau sacerdoce en place...

Tom acquiesça en silence et le Pape continua son récit.

Un Pharisien vint à la rescousse du novice et apostropha Jésus, lui demandant pour qui il œuvrait. Jésus ne voulait pas répondre qu’il agissait au nom des Zélotes ou des Esséniens afin de pouvoir garder ultérieurement son indépendance par rapport à eux. Néanmoins, le chef de l’Ordre était présent et il ne pouvait pas se permettre de l’écarter, de ne pas lui montrer un signe d’allégeance. Alors, Jésus mit habilement Jean le Baptiste en avant, le glorifiant devant Dieu pour éluder la question. Le chef de l’Ordre apprécia cet hommage posthume.

Caïphe envoya le Saducéen Abdias pour essayer de soutirer à Jésus des propos compromettants, des propos de sédition contre l’occupant romain. Caïphe avait déjà en tête de faire condamner à mort Jésus par Ponce Pilate et il voulait des preuves tangibles, des témoins oculaires véritables pouvant rapporter des paroles de Jésus, lui le fer de lance des Zélotes poussant à la lutte armée le peuple juif.

Le Pape soupira.

– Jésus aurait dû se rendre compte qu’Abdias n’agissait pas par esprit de vengeance et qu’il agissait conformément aux ordres de Caïphe. Il aurait dû comprendre que tout cela avait été minutieusement préparé. Alors, Jésus aurait pu réaliser que Caïphe avait renié sa parole donnée et qu’il préparait sa condamnation devant Pilate. Évidemment, Jésus a compris qu’Abdias lui tendait un piège quand il lui a demandé s’il était permis de payer l’impôt à César. Mais il croyait qu’Abdias outrepassait les consignes de Caïphe par vengeance mesquine. Aux yeux de Jésus, tout était déjà fini, son sacre était en marche et il allait se concrétiser dans quelques heures et rien ne pouvait plus changer cette destinée. Et surtout pas la démarche personnelle d’Abdias.

Le Pape soupira de nouveau.

– Il n’y a pire aveugle que celui qui ne veut pas voir disait Jésus. Et cela a été son cas ce jour-là. Il était persuadé que son bluff avait parfaitement

fonctionné et que Caïphe n'avait eu d'autre choix que de se rallier à lui. Mais il se trompait lourdement...

Le Pape poursuivit l'histoire : le piège d'Abdias n'était pas si grossier qu'il paraissait et il ne laissait que deux voies de sortie apparentes ; soit Jésus soutenait l'ennemi et reniait ses appuis zélotes, soit il soutenait ces derniers et encourait la condamnation par ses propos. Abdias était persuadé que Jésus ne trahirait pas ses frères zélotes et qu'il se perdrait publiquement.

Ne voulant pas se mettre en porte-à-faux avec les préceptes zélotes qui poussaient le peuple au non-paiement de l'impôt, Jésus répondit de rendre à César ce qui était à César et à Dieu ce qui était à Dieu. Par cette maxime devenue célèbre, il déjoua le piège de la condamnation romaine et ménagea la sensibilité du chef de l'Ordre. Celui-ci apprécia cette répartie parce qu'il savait que l'ultime combat avec l'ennemi ne devait pas encore commencer et qu'on ne devait passer à une offensive agressive que plus tard. En cela, le chef de l'Ordre obéissait au Christ. Celui-ci l'avait averti qu'il prendrait possession du Temple sans qu'aucun combat n'y soit nécessaire, sans que les Romains n'interviennent. Yahvé y pourvoirait. Jésus lui avait enjoint de ne provoquer en aucun cas l'ennemi au risque de briser le plan de Dieu son Père.

Toute la journée, Jésus attendit que Caïphe et le Sanhédrin viennent se prosterner à ses pieds.

Sous l'œil permanent du chef de l'Ordre, il patienta en tenant des discours célestes mais aussi pro-zélotes critiquant les Pharisiens. Les heures s'écoulaient et toujours aucune délégation du Temple ne se présentait à lui. Les annales du Royaume de Dieu sur terre auraient dû relater les événements circonstanciés voyant Yahvé sacrifier son Fils en lui remettant les clefs de sa demeure terrestre.

Cependant rien ne se produisit.

Caïphe mandata un jeune messager à Jésus : le Grand Prêtre était confus, le sacre prévu ne se ferait pas ce jour-même parce que la cérémonie protocolaire avait été plus longue que prévu à mettre en place. Caïphe promettait que pour le lendemain tout serait prêt pour recevoir le Christ dans la demeure de son Père. Jésus crut ce mensonge, perdu dans son désir de victoire sur le Mal. Il ordonna à la foule de se disperser et il fit un signe secret au chef de l'Ordre pour l'avertir qu'il allait lui envoyer Simon le Zélé et le tenir informé de la situation.

Jésus rassembla ses apôtres et leur donna rendez-vous en soirée. Puis il partit s'isoler sur le mont des Oliviers avec Jean et Simon-Pierre ainsi que leur frère respectif. Jésus avait besoin de faire le point sur ce qu'il venait de se passer. Il fut pris d'une appréhension concernant Jérusalem. Si son sacre

ne se faisait pas comme prévu le lendemain, si le Temple ne reconnaissait pas en lui le Messie, le chef de l'Ordre ordonnerait aux troupes zélotes d'attaquer la cité pour la prendre par la force. Une guerre civile éclaterait, démente et sanglante, les légions romaines materaient les rébellions dans un tourbillon de crimes et de Jérusalem il ne resterait rien.

Jésus éluda cette vision de son esprit. Cela ne pouvait pas se produire. Caïphe n'avait d'autre choix que d'accéder à sa requête. Jésus était le maître du jeu et Caïphe son pion docile. Jésus estimait à présent qu'il n'avait plus besoin d'une garde rapprochée ou d'une foule de disciples pour le protéger. Par la peur d'être condamné par l'autorité romaine pour son implication dans le Fléau divin, Caïphe tiendrait sa promesse.

Jésus en était désormais convaincu.

Le chef de l'Ordre avait prévu une réunion le soir même, dans un lieu tenu secret jusqu'au dernier moment. Il divulgua l'endroit au Zélé qui le répercuta aux autres apôtres. De son côté, Jésus envoya Jean et Simon-Pierre en précurseurs à la rencontre d'un faux porteur de cruche chargé de les conduire dans cette demeure. Là, les deux apôtres s'occupèrent de disposer les victuailles qu'on avait fait livrer. Tout autour d'une grande table rectangulaire se trouvaient réparties, de part et d'autre, des chaises richement ouvragées symbolisant la promesse d'un devenir prochain.

Treize trônes et treize calices.

– C'est le chef de l'Ordre qui avait ordonné cette réunion, dit le Pape. Normalement, l'avènement de Jésus aurait dû déjà se produire. Le chef de l'Ordre voulait réunir le Christ et l'assemblée des Douze pour des tractations occultes concernant l'avenir du pays. Il aimait les fastes des cérémonies occultes et il avait également organisé ce repas en l'honneur du Christ pour célébrer son avènement au Royaume de Dieu. Mais le non-sacre de Jésus l'a dissuadé d'y participer. Il s'est décommandé au dernier moment...

Le Pape soupira.

– Avec l'écrit que Jésus a rédigé avant de mourir, en le confrontant avec les Évangiles, nous avons pu pertinemment restituer le véritable déroulement chronologique des événements de l'époque... ceux qui l'ont conduit sur la croix...

Le Pape leva ses yeux sur le grand crucifix en bois massif et, par mimétisme, Tom suivit son regard.

*

* *

Jésus se leva de table.

– J’ai ardemment désiré manger cette pâque avec vous avant d’endurer ma destinée, dit-il, car je vous le dis, jamais plus je ne la mangerai jusqu’à ce qu’elle s’accomplisse dans le Royaume de Dieu.

Les apôtres acquiescèrent en silence. Jésus considéra les Douze. Ils semblaient se réjouir que le Christ investisse son glorieux trône pour le lendemain.

Jésus prit le pain devant lui et, l’ayant levé au-dessus de sa tête, le rompit.

– Prenez, mangez, ceci est mon corps.

Empreinte d’un symbolisme puissant, la communion du pain signifiait chez les Initiés du temple d’Osiris la connaissance du Maître et la promesse future d’en révéler l’ésotérisme à ses disciples.

Prenant son calice en or contenant du vin, Jésus rendit grâce et le tendit à Judas Sicariot qui se trouvait en face de lui.

– Buvez-en tous, dit-il d’un ton étrange. Ceci est mon sang, le sang de l’alliance, qui va être répandu pour vous et sur une multitude en rémission de leurs péchés.

Au degré supérieur, la communion sous le vin, ce sang de la vigne pénétré par le soleil, signifiait le partage des biens célestes, la participation aux mystères spirituels et à la science divine. Mais ici, dans la bouche de Jésus, la connotation en était totalement différente.

Jésus eut un regard appuyé sur Judas pour voir sa réaction à ces propos.

En secret, le chef de l’Ordre avait ordonné que l’alliance entre le Christ et l’assemblée des Douze soit scellée par le sang de ceux qu’elle allait supplanter.

Lors de leur rencontre à Qumran, Judas Sicariot avait dû promettre au chef de l’Ordre que dès l’avènement du Christ, les plus hautes têtes du Sanhédrin tomberaient, lavant leurs péchés par le sang. Dans l’après-midi, Simon le Zélé avait également été informé de ce projet par le chef de l’Ordre. Le Zélé l’avait ensuite répercuté aux autres apôtres esséniens.

Ce sang répandu scellerait devant Dieu l’alliance entre son Fils et les Douze...

En lui tendant son calice, par cette phrase aux sous-entendus implicites, Jésus espérait déceler l’opinion de Judas à ce sujet.

Était-il personnellement impliqué dans ce choix dément ou était-ce uniquement la volonté du chef de l’Ordre ? Jésus se demandait s’il pouvait compter sur l’appui de Judas pour dissuader le chef de l’Ordre d’appliquer cette terrible sentence.

Cependant, malgré l'allusion directe de Jésus, le visage de Judas ne laissa rien transparaître.

Jésus soupira intérieurement. Il n'avait d'autre solution que d'imposer un veto catégorique à cette folie programmée, espérant que cela ne soit pas cause d'autres troubles et que tous lui obéissent docilement.

Tour à tour, les apôtres se passèrent le calice et le portèrent à leurs lèvres.

– Désormais, ajouta Jésus, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce que le Royaume de Dieu soit venu.

Il lui tardait que le jour se lève enfin pour voir son avènement au Temple. Alors tout serait différent : sur son trône, il pourrait imposer plus facilement sa volonté aux différents protagonistes, notamment au chef de l'Ordre.

Il était perdu dans ses pensées lorsqu'une dispute éclata entre les apôtres.

Avec la concrétisation du Royaume de Dieu sur terre, Jacques y voulait une place privilégiée.

Profitant du lien secret qui unissait son frère au Christ, Jacques espérait bien en tirer un profit. Il était devenu vénal et Jésus regrettait parfois de l'avoir choisi en tant qu'apôtre. Jean, lui-même, était également surpris de cette facette du caractère de son frère : la folie du pouvoir lui était montée à la tête et avait changé son caractère autrefois humble. Mais Jean avait assuré à Jésus que Jacques redeviendrait l'être qu'il avait toujours été lorsqu'il comprendrait que la récompense de gouverner sur les tribus d'Israël, promise aux apôtres, ne se réaliserait jamais. Quand l'illusion d'une richesse terrestre s'évaporerait, l'âme de Jacques reprendrait le dessus. Au côté du Christ, dans le Royaume de Dieu sur terre, Jacques saurait devenir un Initié. Jean en était persuadé.

Apaisant l'indignation des autres, Jésus leur affirma que le privilège de siéger à sa gauche ou à sa droite ne lui appartenait pas. Seul Dieu en avait le pouvoir. Les apôtres esséniens comprirent ce sous-entendu : depuis longtemps, le chef de l'Ordre avait déjà préparé et destiné Judas Sicariot ainsi que le Zélé à œuvrer aux plus nobles charges.

Jésus essaya de calmer les convoitises de certains en leur parlant d'humilité. Quelques apôtres se renfrognèrent en entendant ces propos. Sentant leur tension, Jésus dut les amadouer en leur promettant une énième fois la concrétisation de leur trône respectif avec pouvoir sur la Terre promise.

C'était un mensonge nécessaire avant son sacre. Ensuite, la réalité rattraperait ces promesses.

Jésus voulait leur faire comprendre ce qu'il attendait d'eux par la suite. Il devait ménager leur conscience vénale pour leur montrer ce qu'était vraiment l'humilité.

Il sortit de table, déposa ses vêtements sur sa chaise et prit un linge qu'il noua autour de sa taille. À ce moment-là, un disciple du Christ pénétra dans la pièce. Quelque peu surpris de voir le Maître dans cette tenue, l'homme d'une vingtaine d'années à la longue barbe noire se courba révérencieusement, annonçant qu'il n'avait pu attendre pour lui porter une bonne nouvelle : les soixante-douze disciples que le Christ avait mandatés en Galilée accomplissaient leurs missions avec succès, guérissant les Démoniaques partout où ils passaient.

Jésus écouta le messenger d'une oreille absente.

Une chose le perturbait : comment, quelqu'un venant de l'extérieur, avait-il pu le retrouver aussi rapidement ? Cette demeure était un endroit secret et peu de personnes savaient qu'il s'y trouvait. Si le messenger avait pu y parvenir aussi rapidement, même renseigné par des proches disciples, d'autres personnes rusées et moins bien intentionnées pouvaient en faire autant. Néanmoins, il savait que pour l'heure il ne risquait rien, protégé par un puissant protecteur garant du Temple : Caïphe. En toute logique, ce dernier veillait à ce que rien ne puisse arriver au Christ.

Inconsciemment, son regard se porta sur Lévi. Alors, une sensation étrange l'envahit et une idée confuse s'immisça dans sa tête.

Le traître...

Jésus savait que Lévi l'ancien publicain était un traître à la solde de son maître Hérode Antipas. Ce n'était que des suppositions, mais il en avait eu la confirmation dans son regard lorsqu'il lui avait porté une accusation directe en présence des autres apôtres. Il s'en était douté par certains comportements étranges de Lévi et en le surprenant à discuter avec des messagers inconnus.

Plutôt que de l'évincer et qu'il soit remplacé par un autre espion d'Antipas impossible à repérer, Jésus avait préféré le garder près de lui pour le surveiller étroitement et déjouer ainsi ses agissements occultes.

À présent, Jésus se demandait s'il n'avait pas commis une erreur en laissant le loup dans la bergerie. Le pressentiment d'un danger imminent se fit en lui. Lévi avait-il eu le temps de prévenir Antipas de sa présence en ce lieu ? Une troupe armée allait-elle débarquer pour se saisir de lui ? Antipas voulait sa mort parce qu'il savait probablement qu'ils avaient le même père et que cela représentait une menace pour son pouvoir : les Hérodiens fatigués de son règne pouvaient se rallier au Christ s'ils avaient connaissance de sa véritable filiation.

Jésus ne laissa rien transparaître de son trouble.

Montrant ce que signifiait pour lui l'expression « être humble », il s'activa à laver les pieds des Douze malgré les protestations de Simon-Pierre. Dès qu'il eut terminé, il prit la parole :

– Celui qui a le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur. Et vous êtes purs. Mais pas tous...

Il jeta un regard perçant vers Lévi, essayant de déceler dans ses yeux le reflet du complot. Mais, candide, Lévi ne cilla même pas. Pensif, Jésus remit lentement ses vêtements. S'asseyant sur sa chaise, il s'adressa à tous :

– Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appellez Maître et Seigneur et vous dites bien car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns les autres. Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous le fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous. En vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites.

Jésus resta silencieux un court moment avant de reprendre :

– Ce n'est pas de vous tous que je parle. Je connais ceux que j'ai choisis mais il semble que l'Écriture s'accomplit : « celui qui mange mon pain a levé contre moi son talon ».

Jésus essayait de déstabiliser le calme olympien de Lévi en citant un psaume de David connu de tous les Juifs : celui relatant la trahison.

Cependant, Lévi n'eut aucune réaction comme s'il n'était en aucun cas concerné.

Se pouvait-il que Jésus se soit trompé ? Se pouvait-il que ce pressentiment d'un danger imminent soit erroné ? Pourtant, Jésus faisant confiance à ce sixième sens qui ne lui avait jamais fait défaut jusqu'alors.

– Je vous le dis dès maintenant, insista Jésus, avant que la chose n'arrive et afin qu'une fois celle-ci arrivée vous croyiez avec regret que Moi, je suis bien le Fils de Dieu.

Mettant une filiation divine en avant, Jésus mentit pour lui faire peur, pour le faire culpabiliser et avoir des remords à trahir le Fils de Dieu, encourageant aussi le courroux de Yahvé.

Mais Lévi ne devait pas croire en toutes ces sornettes et il n'eut toujours aucune réaction. Jésus décida de porter une attaque frontale et directe.

– En vérité je vous le dis, l'un de vous me livrera.

Ce fut comme un coup de tonnerre. Les disciples se regardèrent mutuellement, ne sachant de qui il parlait. Des grimaces d'incertitude et de

méfiance déformèrent les faciès tendus. Discrètement, Simon le Zélé sortit le couteau qui ne le quittait jamais, prêt à se jeter sur le scélérat que le Christ allait désigner.

Jésus était décontenancé par la nonchalance de Lévi qui maîtrisait parfaitement ses émotions en feignant l'étonnement. Jésus sombra dans un mutisme profond et un silence pesant tomba sur la pièce.

Quel était ce sentiment étrange qui s'était immiscé en lui ? Était-il vraiment en danger en ce lieu ou n'était-ce que son imagination ?

À l'extrémité de la table, Simon-Pierre fit un signe à Jean assis juste à côté du Christ. D'un regard insistant, Simon-Pierre fit comprendre à l'autre apôtre de demander au Maître de qui il s'agissait.

Inclinant légèrement le buste, Jean chuchota à l'oreille de Jésus. Celui-ci tourna son visage vers Simon-Pierre. Après quelques secondes d'hésitation, Jésus prit une bouchée de pain qu'il trempa dans la sauce devant lui. Puis, après avoir de nouveau regardé Simon-Pierre pour lui faire comprendre d'un signe du menton qu'il allait désigner le traître en lui donnant la bouchée, Jésus se pencha en avant.

Assis à côté de Lévi, voyant le bras s'avancer dans sa direction, Judas Sicariot tendit instinctivement la main et se saisit de la bouchée. Quelque peu étonné, il la porta à sa bouche et l'avalait. Il se leva, fit le tour de la table et se pencha sur Jésus pour lui murmurer quelques mots. Le vin manquait et Judas proposait d'aller en racheter.

– Ce que tu as à faire, fais-le vite, répondit Jésus l'air absent.

Judas sortit prestement.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Jésus resta absent et perturbé. Ses mains devinrent moites et son cœur se mit à battre la chamade. Son esprit s'enflamma. Son instinct lui souffla qu'il ne devait plus rester dans cette demeure. Il était en danger.

Jésus se leva d'un bond. Il ordonna à tous de l'attendre dehors. Les apôtres s'exécutèrent sauf Simon-Pierre qui vint près de son Maître.

D'un seul regard, Jésus vit que Simon-Pierre avait lui aussi senti le danger.

– Quand je vous ai envoyés sans bourse, ni besace, ni sandales, avez-vous manqué de quelque chose ? s'enquit Jésus.

– De rien.

– Maintenant, que celui qui a une bourse la prenne et que celui qui n'a pas d'épée vende son manteau pour acheter un glaive, l'heure du combat décisif approche...

– Seigneur, j'ai vu deux épées en bas.

– Deux épées ? C’est bien assez...

Jésus et Simon-Pierre descendirent et s’emparèrent des armes qu’ils firent glisser chacun sous leurs habits.

Dehors, éméchés par le vin qu’ils avaient bu plus que de raison pour fêter l’avènement du Royaume de Dieu, Jacques et Thomas avaient commencé à chanter un hymne à la gloire du Christ. Ce dernier les fit taire et tous s’engouffrèrent dans les rues sombres de la cité de Sion. Comme s’il était poursuivi par un fantôme, Jésus se retournait souvent et il veillait à ce que les onze apôtres ne le quittent pas. Longeant un sentier escarpé pour se rendre aux remparts de la ville, ils se retrouvèrent devant des portes fermées et gardées par une poignée de légionnaires qu’une poignée de pièces permit de faire ouvrir.

Ils quittèrent la ville en traversant la vallée du Cédron. Ils marchèrent rapidement et se dirigèrent vers le mont des Oliviers. Éclairée par une lune voilée de nuages, la troupe fendit d’un pas vif l’obscurité. Quel que fût le danger, Simon-Pierre voyait bien que Jésus voulait mettre le plus de distance possible entre eux et la menace. Il fit part de son inquiétude au Maître.

– Vous tous, vous risquez de succomber à cause de moi, cette nuit même, dit Jésus en se retournant.

Puis comme se parlant à lui-même, il récita un écrit juif qui revint à sa mémoire comme un mauvais présage.

– Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées...

De nouveau, il s’adressa à Simon-Pierre.

– À mon retour ici, je vous précéderai en Galilée.

Si on venait à les traquer, ils auraient tous à se cacher séparément à l’extérieur de Jérusalem. Puis, retournant en ville pour se joindre à une caravane, Jésus les précéderait en Galilée. Mieux valait fuir sur sa terre natale pour faire le point de la situation et que les apôtres le rejoignent là-bas. Secrètement, il espéra que s’il était arrêté par les hommes d’Antipas, Caïphe saurait faire pression pour le faire libérer.

Simon-Pierre secoua la tête.

– Si tous succombent, moi, je ne défaillirai pas.

Il était prêt à se battre jusqu’au bout pour sauver le Fils de Dieu. Voyant cette foi le poussant à l’abnégation totale, Jésus voulut préserver son fidèle disciple d’une mort évitable.

– Simon-Pierre, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq du matin ne chante, tu me renieras. Compris ?

Simon-Pierre secoua encore la tête.

– Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai pas.

Tous les autres apôtres dirent la même chose. Simon le Zélé était prêt à défendre lui aussi son Maître jusqu'à la mort. Caressant le manche de son couteau, il suivait Jésus comme son ombre, le regard sans cesse en mouvement, furetant de ses yeux vifs le moindre endroit suspect. Il réfléchissait également à la nature de la menace qu'avait décelée le Christ et jetait de fréquents coups d'œil aux autres. Jésus n'avait-il pas dit que l'un des leurs était un traître ? Simon le Zélé se devait de rester sur ses gardes.

La troupe arriva à Gethsémani, un jardin situé sur le mont des Oliviers. Là, se trouvaient une oliveraie et un pressoir à huile.

– Asseyez-vous et restez tous ici pendant que je m'en irai prier là-bas, ordonna Jésus en posant sa main sur l'épaule de Simon le Zélé.

D'un mouvement des yeux et du menton, par la pression de ses doigts, Jésus lui fit comprendre que nul ne devait partir. Le Zélote saisit l'injonction du Christ et acquiesça presque imperceptiblement de la tête. Jésus était à présent rassuré concernant Lévi : le Zélé ne le laisserait pas partir. Le traître ne pourrait pas quérir les hommes d'Antipas.

Mais n'était-il pas trop tard ? Une bande armée n'était-elle pas déjà en train d'investir la demeure qu'il avait quittée ? Allait-on retrouver sa trace jusqu'ici ?

Jésus ne pouvait pas aller ailleurs. C'était un lieu secret de ralliement en cas d'imprévu. Judas ne manquerait pas d'y venir le rejoindre. Judas avait dû déjà retourner à la demeure, il avait probablement vu une troupe en armes l'envahir. Si c'était le cas, il saurait quoi faire et irait chercher des renforts zélotes auprès du chef de l'Ordre avant de venir ici.

Jésus n'avait d'autre choix que de l'attendre patiemment. De plus, s'aventurer n'importe où était le meilleur moyen de tomber dans le traquenard qui le guettait sournoisement au cœur de l'obscurité.

Jésus convia Simon-Pierre, Jean et son frère à l'accompagner. Ils s'éloignèrent d'une cinquantaine de mètres.

– Mon âme est triste à en mourir, confia Jésus au trio en regardant en direction des autres apôtres. Demeurez ici et veillez sur moi.

Une mélancolie angoissante submergea Jésus. Il s'écarta d'une dizaine de pas et tomba à genoux. Il se mit à prier avec ferveur pour que l'heure fatidique passe loin de lui. Il savait que par la prière, il pouvait invoquer les forces célestes de Deus pour éloigner la coupe du destin qui s'offrait à lui : celle de sa perdition.

Il le pressentait. Il en était à présent convaincu. Son instinct lui soufflait.

Déjà la coupe fatidique se présentait à lui et rien ne semblait pouvoir empêcher le destin de la porter à ses lèvres.

– Père céleste, tout t’est possible ! dit-il à mi-voix. Éloigne-moi de cette coupe...

La coupe du destin...

– Cependant, pas comme je veux, mais comme tu veux ! Si telle est ta volonté...

Il espérait que cette aurore fatale qui se dessinait à l’horizon ne voie jamais le jour et que Deus intercède en sa faveur dans la balance céleste.

Longtemps, il invoqua les forces des cieux. Il pria avec une telle intensité que sa sueur devint de grosses gouttes de sang qui tombèrent à terre. Lors d’une très grande angoisse, le corps pouvait transpirer du sang au lieu d’exsuder de la sueur. Il le savait. C’était un phénomène comparable à celui des cheveux qui blanchissaient à la suite d’un moment intense de stress. Pendant un court instant, il se demanda si ses cheveux avaient aussi blanchi. Mais il chassa cette pensée de son esprit.

Il se releva et, groggy, la démarche quelque peu chancelante, revint près du trio.

Il les trouva endormis à même le sol.

– Simon-Pierre, tu dors ?

Il secoua l’apôtre.

– Ainsi, tu n’as pas eu la force de veiller une seule heure avec moi ?

Il réveilla Jean et son frère.

– Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation de vous endormir à nouveau. L’esprit est prompt mais la chair est faible.

De leur masse sombre, d’épais nuages dissimulaient la lune. Jésus regarda en direction des huit autres apôtres. L’obscurité était trop profonde pour discerner quoi que ce soit. Cependant, Jésus savait que Simon le Zélé veillait à ce que Lévi ne fuie pas.

Pourtant, Jésus sentait confusément un danger se rapprocher.

De nouveau, il s’éloigna pour prier et implora Deus de favoriser son sort.

– Père céleste, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive alors que ta volonté soit faite...

Il resta prostré pendant un quart d’heure avant de se relever. Pour la deuxième fois, il trouva le trio endormi. Il soupira et s’éloigna en murmurant :

– Si cette coupe ne peut passer sans que je la boive...

Il s’arrêta brusquement et se retourna.

Il était tout de même curieux qu’ils se soient endormis de nouveau dans un moment pareil. Jésus regarda en direction des autres disciples. Le voile

nuageux se déchira légèrement et laissa passer de pâles rayons lunaires. Alors, Jésus vit sept formes allongées.

Le vin...

Nul doute que Lévi y avait mélangé des plantes aux pouvoirs soporifiques. Jésus en avait à peine bu mais les autres s'étaient enivrés plus que de raison. Machinalement, Jésus recompta les silhouettes allongées.

Il n'y en avait que sept.

Jésus se souvint que Lévi n'avait que peu goûté au vin, prétextant des problèmes gastriques.

Sous l'effet de cette découverte, un pan de sa conscience se brisa en lui, l'épée de Damoclès tomba et son esprit se mit à fonctionner au ralenti. Depuis combien de temps Lévi était-il parti ? Sûrement assez pour avoir eu le temps de faire encercler les accès à ce lieu.

Amorphe et fataliste, Jésus murmura au trio de dormir, que plus rien ne pouvait à présent le sauver de sa destinée.

Comme pour lui donner raison, le bruit d'une troupe en armes résonna dans la nuit. Des flambeaux brillant de mille feux embrasèrent l'obscurité.

Se ressaisissant, Jésus secoua Simon-Pierre et Jean.

– Levez-vous ! Allons ! Voici qu'arrive celui qui me livre !

Le brouhaha de la troupe et les pas martelant le sol réveillèrent également les autres apôtres. Simon le Zélé se leva d'un bond et se précipita en direction du Christ. Émergeant d'un sommeil brumeux, terrifiés à la vue des hommes en armes ressemblant à des démons surgis tout droit des entrailles de la terre, les autres disciples de Jésus s'enfuirent en criant.

Brisant le voile nuageux, la lune jeta sur le jardin sa lumière diffuse. Alors, au-devant de la troupe, la haute silhouette de Judas se détacha. Simon le Zélé arrêta sa course folle. Voyant le visage de son frère essénien, il resta perplexe, les bras ballants.

Pourquoi Judas venait-il avec une troupe en armes ? Que se passait-il ? Judas agissait toujours conformément aux ordres du Christ ou du chef de l'Ordre. Par un discret signe secret des doigts, Judas lui ordonna de quitter le lieu rapidement.

Après un instant d'hésitation, rengainant son couteau, le Zélé obéit à l'injonction et disparut dans la nuit.

*

* *

Sous l'effet de la surprise, Tom écarquilla les yeux.

– Alors, dans la Bible, quand Jésus faisait référence au traître, il parlait en fait de Lévi ?

Le Pape acquiesça.

– Oui et Jésus s'est mépris au sujet de ce traître jusqu'au dernier moment, avant de réaliser que son pressentiment concernait Judas.

– Mais Lévi était bien un traître ?

– Oui, c'est indéniable, Jésus ne s'était pas trompé à son sujet. Mais Lévi n'avait aucunement l'intention de faire arrêter Jésus, bien au contraire... Lévi n'avait que peu bu du vin soporifique et il s'est réveillé avant les autres apôtres. Il a compris la situation et il s'est empressé de prévenir son maître.

Tom fronça ses sourcils.

– Il s'est passé quoi avec Judas ? Pourquoi il a trahi ?

Le Pape soupira.

– La fatalité a voulu que Judas ouvre la lettre qui était censée venir de Dieu et aussi celle destinée à Étienne, probablement quelque temps après qu'il eut rencontré le chef de l'Ordre à Qumran, lorsqu'il faisait route vers Jérusalem. Cela a dû être un grand choc pour lui et il est allé directement au Temple trouver Caïphe...

Le Pape poursuivit en relatant que, devant Judas, le Grand Prêtre joua carte sur table. Comprenant qu'il pouvait rallier à lui ce lieutenant du Christ, Caïphe lui expliqua ce qu'était la maladie de l'ergotisme et qu'il existait un remède étranger pour la guérir. Judas était abasourdi et il comprit comment Jésus faisait ses miracles. Quand Caïphe lui parla des effets de certains extraits de l'ergot, Judas réalisa alors que la transfiguration n'avait été qu'une illusion dont il avait été la victime.

Caïphe lui dévoila alors le projet qu'il avait pour le Royaume de Dieu et pour le devenir d'Israël : par les miracles qu'on prodiguerait au Temple, il escomptait rassembler une nation de Juifs dévots et même obtenir l'indépendance de la Terre promise auprès de l'empereur de Rome. Judas se laissa convaincre par Caïphe que le monde entier serait à leurs pieds si Jésus venait à mourir. Pour le bien de la nation, le Christ essénien devait disparaître.

La conception du monde du point de vue d'un Pharisien ou d'un Essénien n'était pas très différente l'une de l'autre. Le mouvement zélote était né durant la guerre des Macchabées contre les Syro-grecs et il était à l'origine une filiale du mouvement pharisien. Seuls son radicalisme et son fanatisme religieux le différenciaient du pharisaïsme.

Judas devait être las d'avoir combattu toute sa vie pour voir resplendir un jour le Royaume de Dieu. Désormais, il sentait en lui une nouvelle mission divine à accomplir pour le bien de tous les Juifs. Il réalisa que s'il continuait à servir le chef de l'Ordre et son faux Christ, cela n'aboutirait pas à une Terre promise rayonnante mais un pays en ruine à cause des guerres fratricides. Et puis, plus que tout, Judas ne voulait pas voir à la tête du Royaume un véritable usurpateur de trône qui avait menti au peuple par des fausses guérisons miraculeuses pour se faire vénérer de tous, un scélérat qui n'était même pas un noble fils de David mais un simple bâtard de ce maudit Hérode le Grand.

Une haine incommensurable se fit en Judas. Il se mit à haïr Jésus pour l'avoir trahi ainsi, pour s'être joué de lui comme sur le mont Thabor. Il était blessé dans son amour-propre, humilié au plus profond de son être.

Il était dans une telle détresse mentale qu'il accepta la main tendue de Caïphe, cet ennemi d'hier, et il renia ses frères esséniens. Judas n'était pas vénal, mais des richesses immenses et la place de numéro deux du Temple lui étaient acquises s'il se mettait à servir le Grand Prêtre. Cependant, c'était surtout par amour du Royaume de Yahvé à Jérusalem qu'il retourna sa veste. Le plan originel essénien était mort à ses yeux et seul le projet de Caïphe était concrètement réalisable pour la gloire du peuple élu.

Judas déchira la lettre destinée à Étienne et il s'entendit avec Caïphe pour échauffer un traquenard.

Tom hocha gravement la tête.

– Quand je pense que si Judas n'avait pas ouvert ces lettres, le bluff aurait marché et Caïphe aurait accédé à la requête de Jésus... le monde serait bien différent aujourd'hui...

– Non, vous vous méprenez, Caïphe n'aurait jamais accepté l'ultimatum de Jésus et pour une bonne et excellente raison : il était innocent d'une partie des accusations que lui portait Jésus. Ce n'était pas, lui, le responsable de l'ergot. Caïphe croyait que la contamination des champs était naturelle, un don de Dieu pour que le Temple puisse resplendir de nouveau.

Tom plissa le front.

– Mais les champs étaient bien contaminés de façon volontaire, non ? Alors, si ce n'était pas Caïphe, c'était qui ?

Le Pape considéra Tom.

– Cela est tellement incroyable que je n'ose pas vous le dire encore...

Énigmatique, le Pape n'ajouta rien à ce sujet et il aborda les événements concernant l'arrestation de Jésus.

Pierre essaya de s'interposer et il abattit son épée sur un garde qui voulait se saisir de Jésus. Peu habile avec une arme, il ne réussit qu'à trancher l'oreille de l'agresseur. Du moins, le croyait-il. Ce n'était qu'en fait la boucle d'oreille en forme d'anneau qu'il arracha. Jésus ordonna à tous de se calmer et il s'assura que le garde n'était pas gravement blessé. Pierre et les autres apôtres finirent par fuir et Jésus fut arrêté.

Il fut conduit devant le Sanhédrin. Pour ses membres, Jésus était déjà condamné. Toutefois, on voulait obtenir la crucifixion parce que cette mort montrerait à tous les disciples du Christ qu'il n'était pas le Fils de Dieu mais un simple mortel usurpant le titre.

Le Sanhédrin pouvait ordonner des arrestations pour les délits civils, criminels et religieux et faire exécuter un large éventail de punitions dont les cruels coups de fouet pour des fautes graves. La lapidation des femmes adultères était interdite par l'autorité romaine mais en secret, elle était pratiquée pour que la Loi de Moïse soit appliquée. Toutefois, le Sanhédrin n'avait pas le droit de condamner à mort. Cette peine ne pouvait être décidée que par le procureur romain et Caïphe allait s'y employer.

Devant le Sanhédrin, dans une répétition générale, Caïphe fit défiler les témoins qu'il allait présenter devant Ponce Pilate.

Dans les faits, Jésus était un véritable comploteur puisqu'il était le fer de lance du mouvement essénien et ses propos tenus dans sa période pro-zélate étaient plus que condamnables : ils exhortaient le peuple à la révolte concertée contre l'autorité légale. Les accusations de Caïphe étaient donc légitimes et elles n'étaient pas inventées, loin de là. Néanmoins, Caïphe n'avait pas à sa disposition de vrais témoins pouvant prouver la sédition de Jésus, sédition qui devait servir de chef d'accusation pour la condamnation à la crucifixion. Caïphe avait dû recruter des comédiens de bien piètre qualité. Mais cela devait suffire, Pilate en avait crucifié pour moins que cela.

Jésus ne protesta pas de ce réquisitoire parce qu'il avait vraiment tenu ces prêches dont on l'accusait. Caïphe se réjouissait que Jésus ne s'en défende pas. Cependant, Jésus lui rappela à son bon souvenir. Il déclama les premiers mots de la phrase d'investiture qu'aurait dû prononcer le Grand Prêtre lors de la cérémonie de célébration du Christ sur le trône du Temple : « le Fils de Dieu siège à la droite de la puissance de Dieu et vient sur les nuées du ciel... ».

Caïphe devint fou colère. Il avait donné sa parole d'honneur à Jésus et il l'avait bafouée. Le Sanhédrin le savait, mais ses membres firent semblant de ne pas voir que Caïphe subissait la pire des humiliations devant tous.

Le Sanhédrin entérina la condamnation de Jésus et on le conduisit devant Pilate. Celui-ci écouta les témoins contre le Christ et, contrairement à ce Caïphe escomptait, le procureur romain déclara Jésus innocent.

Entre-temps, Hérode Antipas avait envoyé un émissaire pour demander à Pilate de rencontrer le prisonnier et obtint ce droit-là.

Lorsque Jésus était venu trouver Caïphe la toute première fois au Temple, le Grand Prêtre s'était empressé de raconter tout du projet zélote à Antipas. Les deux hommes s'étaient entendus pour tuer Jésus et Jean le Baptiste, décapitant ainsi les deux têtes principales de la rébellion.

Antipas avait fait arrêter et exécuter le Baptiste. Il l'avait fait torturer et avant de mourir, le malheureux avoua ce qu'Antipas savait déjà : Jésus était bien le bâtard de son père.

Caïphe avait affirmé au tétrarque que Jésus ignorait tout au sujet du testament d'Hérode le Grand. Malgré cela, Antipas voulait s'en assurer par lui-même. Habilement, sournoisement, il interrogea Jésus que les légionnaires avaient conduit jusqu'au palais de feu Hérode. Antipas en eut la confirmation : Jésus ignorait que son père avait rédigé un testament le désignant comme roi des Juifs.

Longtemps, Antipas avait craint que l'autorité romaine reconnaisse en Jésus l'enfant divin porté sur le testament. Néanmoins, cela ne fut pas le cas. Si Jésus avait su qu'il était sur ce testament, nul doute qu'il aurait prétendu au titre de roi des Juifs pour dénouer la crise et rassembler tout le monde autour de lui en évitant la guerre civile. Et l'histoire du monde civilisé en aurait été tout autre. Mais Jésus n'en sut jamais rien. Seuls Antipas et ses proches ainsi qu'une partie du Sanhédrin et l'autorité romaine étaient au courant du testament. Jésus croyait qu'il était un simple bâtard comme Hérode en avait eu tant et qu'il était impossible de prétendre à un quelconque pouvoir politique sans des appuis puissants comme ceux du Temple ou des Hérodiens.

Parfois, à quelques occasions, Jésus parla de son véritable père, disant qu'il était aux cieux. En fait, il évoquait par là le triste sort d'Hérode devenu un démon qui craignait la lumière de Deus, perdu dans le firmament du néant, tourmenté par ses victimes.

Antipas fut rassuré de constater que Jésus ignorait tout du testament. La haine qu'il avait pour lui s'effaça. Antipas ne lui tint plus rigueur des propos que le Christ avait fait rapporter par deux Pharisiens. Ces derniers, des proches d'Antipas, avaient rencontré Jésus sur la route menant à Jérusalem trois jours auparavant. Ayant peur que le Christ ne déferle en ville avec sa troupe pour s'emparer du pouvoir, ils essayèrent de le dissuader de s'y rendre en lui disant qu'il risquait d'y mourir. À mots couverts, Jésus laissa entendre que le jour même il chasserait des démons de Démoniaques, que le

lendemain il escomptait bien sauver son ami Lazare et que le troisième jour serait pour lui l'accomplissement de sa glorieuse destinée sur le trône du Temple. Il ajouta également qu'il poursuivrait sa route vers Jérusalem car il ne convenait pas qu'un roi périsse hors de la cité de Sion.

Par ces derniers propos, Jésus faisait allusion à sa filiation hérédienne et il se présentait comme un véritable roi.

– Un homme en colère est un homme prévisible, affirma le Pape. Il ne réfléchit plus avec la raison mais avec la fureur. Ses facultés intellectuelles sont amoindries. Jésus voulait qu'Antipas devienne fou de colère en lui faisant dire qu'il se prétendait roi à égale valeur de son rang de tétrarque. Jésus voulait qu'Antipas soit diminué mentalement pour que ses capacités de réaction à s'opposer à lui soient restreintes. Ainsi, Jésus pensait pouvoir prévoir et déjouer les plans d'Antipas. Jésus avait également découvert son espion Lévi et il pensait tenir un atout de poids pour contrer toutes les manigances d'Antipas. Jésus estimait aussi et surtout qu'Antipas n'était pas une véritable menace pour lui parce qu'il était persuadé que Caïphe veillerait à ce qu'Antipas ne puisse pas lui nuire à cause du bluff.

Le Pape s'éclaircit la voix.

– Pour se moquer de lui à son insu, Antipas l'a fait habiller d'un manteau royal de couleur pourpre. Antipas s'est gaussé de ce signe ostentatoire et que Jésus n'en comprenne pas le sens. Jésus n'a pas saisi le sous-entendu : il était véritablement le roi des Juifs désigné par le testament de son père mais il l'ignorait. Seul Antipas pouvait saisir et apprécier toute l'ampleur de cette moquerie et il s'est réjoui de la mort prochaine de Jésus. Il a renvoyé Jésus devant Pilate. Celui-ci ne voulait pas la mort de Jésus mais il a dû le faire condamner à la crucifixion parce que s'il ne le faisait pas, il se rendait complice de blasphème envers l'empereur. Pilate ne voulait pas perdre sa tête en essayant de préserver la vie de celui que les faux témoins de Caïphe avaient présenté comme l'homme de la sédition.

Pensif, Tom fronça les sourcils.

– Alors Jésus a été crucifié et il est mort sur la croix. Cette histoire était donc vraie. Et dire que je croyais que c'était un mythe... mais bien sûr, il n'est pas ressuscité... tout ça ce sont des légendes que ses disciples ont colportées...

– Non, vous vous méprenez, coupa le Pape. Jésus est bien ressuscité.

Tom fit les yeux ronds et le Pape ajouta :

– Toute la clé du mystère de la mort de Jésus réside dans un infime détail. Des générations entières se sont exaltées avec l'histoire du Christ en imaginant la main de Dieu derrière sa résurrection. Pourtant, il y avait un

détail factuel que tous ont occulté. Moi-même qui ai étudié si ardemment la Bible, je n'ai jamais prêté attention à ce petit détail jusqu'au jour où j'ai été initié à la véritable histoire de Jésus...

Les yeux du Pape s'animèrent d'une lueur étrange.

– Ce détail est la couronne d'épines. Il apporte à lui tout seul, la solution du mystère. Oui, la couronne d'épines est la clé du mystère, celle capable de résoudre l'ensemble de l'énigme de la mort de Jésus.

Considérant la bible qu'il tenait dans ses mains, le Pape eut un sourire triste.

– La Bible est comme un livre d'Agatha Christie. Je me souviens d'un roman en particulier de cette romancière où la victime dit cette phrase quand son serviteur lui donne un jus de fruit et qu'elle le boit : « tout me semble mauvais aujourd'hui ». Elle meurt empoisonnée et le serviteur est accusé du crime. À la fin du roman cette phrase, qui n'est qu'un infime détail, est mise en avant pour montrer que ce petit mot « tout » révèle qu'elle a bu un autre verre que le véritable assassin lui a donné cinq minutes avant celui du serviteur. Il y a parfois des détails qui échappent à nos sens parce que trop visibles et ces détails factuels sont les piliers qui soutiennent les plus grands mystères. Il suffit de les découvrir, de les faire tomber et la fondation de ces mystères s'évapore en un instant.

Méditatif, le Pape garda le silence et porta son attention sur le crucifix.

– Je ne comprends pas où vous voulez en venir, finit par dire Tom. Quel est le rapport entre la couronne d'épines de Jésus et sa mort ?

Le Pape détacha son regard du crucifix et observa Tom pendant quelques secondes.

– À moi de vous poser une question... à votre avis, Monsieur Anderson, pourquoi une couronne d'épines ? Dans quel but mettre une couronne d'épines sur la tête d'un homme qu'on va crucifier ?

Les rides du front de Tom s'agitèrent.

– Pour se moquer de lui, pour le bafouer, non ?

– Cela, c'est ce que tout le monde croit. Non, le véritable but en était tout autre. Un but tout à fait pragmatique d'ailleurs...

Le ton plus grave, le Pape ajouta :

– Imaginez un instant la scène : Jésus a une couronne d'épines incrustée sur son crâne, le sang ruisselle et finit par lui faire un épais masque rouge qui dénature totalement son visage. Il n'est plus reconnaissable...

De nouveau, les yeux du Pape se rivèrent sur le crucifix. Tom fronça les sourcils.

– Mais pourquoi rendre son visage méconnaissable, ça n'a aucun sens...

Tom suspendit sa phrase. Un scénario surréaliste se fit en lui. Il fut parcouru d'un frisson et il riva son regard sur le crucifix.

– Vous voulez dire que...

Le Pape acquiesça de la tête.

– Oui, vous avez parfaitement compris. Ce n'est pas Jésus qui est mort sur la croix.

Tom crut que sa mâchoire allait se décrocher. Après une longue minute d'effarement, levant sa main en direction du crucifix, il réussit à articuler :

– Mais si ce n'est pas Jésus qui a été crucifié, qui c'est sur la croix ?

Le Pape porta son regard sur Tom.

– Dans les Évangiles, de qui relate-t-on la mort dans la même période ?

Ces dernières paroles furent comme un coup de foudre. Tom eut l'impression que tout son corps était touché par un éclair fulgurant.

Un éclair apocalyptique.

Absolution

Portant la croix sur son dos, Jésus souffrait le martyre.

Il n'en pouvait plus. Les coups de fouet du centurion Brutus continuaient de lui lacérer la chair et il se demandait s'il allait pouvoir tenir encore longtemps. Pourtant, il se devait d'aller de l'avant, de continuer de grimper jusqu'au sommet du Golgotha.

Le devenir d'Israël en dépendait.

Cependant, au pied du Golgotha, la fatigue eut raison de ses dernières forces et il s'écroula. Brutus avait ordre de ne pas tuer le prisonnier, mais il avait le devoir de le torturer à l'extrême. Dans les yeux du Christ, on ne devait lire que le trépas futur et non pas le stoïcisme d'un homme sachant qu'il allait survivre à son calvaire.

Tous devaient croire que ce n'était pas une parodie de crucifixion : il fallait marquer les esprits par le sang qui gicle, donnant l'illusion que ce chemin de supplices ne pouvait découler que sur une mort fatale.

Quelque peu contrarié, Brutus décida néanmoins de faire porter la croix, pour que Jésus puisse parvenir en vie jusqu'en haut du plateau.

Se relevant péniblement, Jésus prit enfin conscience des pleurs et des gémissements qui n'avaient cessé de le suivre depuis qu'il était sorti de la forteresse d'Antonia. Parmi un groupe de femmes larmoyantes, il reconnut sa mère, Marie. La détresse de celle-ci le toucha au plus profond de son être. Il voulait la rassurer, lui dire de ne pas s'inquiéter pour lui, que son tourment finirait dès qu'il serait au Golgotha. Il voulait lui dire aussi que, malgré les apparences, il n'allait pas mourir, qu'il reviendrait prochainement pour retrouver ceux qu'il aimait.

Toutefois, il ne pouvait pas lui révéler ce secret.

Si quelqu'un avait le moindre doute de ce qui était en train de se dérouler, le Fléau divin déferlerait sur le pays de manière plus fulgurante que jamais.

Pilate lui avait promis que s'il agissait conformément à sa volonté, la contamination des champs par l'ergot cesserait définitivement. Dans le cas contraire, Pilate avait menacé de continuer et même d'étendre encore plus l'empoisonnement des récoltes.

Jésus savait que s'il ne parvenait pas en haut de ce mont ou que si Pilate ne tenait pas sa promesse, le chaos se répandrait dans toutes les contrées et les cadavres d'innocents joncheraient les terres infectées. Mais Jésus n'avait d'autre choix que de croire en la parole du procureur romain.

Que pouvait-il faire contre la puissance et la folie du Romain ? Il était à sa merci. Il pouvait juste prier le Père céleste de lui donner la force d'accomplir sa destinée pour sauver cette humanité.

Dans un moment de faiblesse et d'égarement, voyant ces femmes en pleurs se lamentant sur lui, Jésus se laissa aller à des confidences interdites. Il leur parla de cet avenir qui se dessinerait à l'horizon si le Fléau perdurait.

Menaçant, le cou tendu, Brutus s'approcha. Jésus se ressaisit et garda le silence. Avec peine, il gravit la pente et parvint presque jusqu'au sommet. Mais ses pieds nus ensanglantés ripèrent sur la roche blanche et il s'écala de tout son long. Le choc fut terrible. Il y eut un bruit mat.

Jésus se releva immédiatement et il se mit à chanceler. Brutus le saisit par les cheveux et le tira avec une rage contenue pour lui faire gravir les derniers mètres menant au plateau supérieur.

Le lieu du supplice.

La tête de Jésus lui faisait horriblement mal. Devant ses yeux embrumés, tout se mit à tourner trop vite. Il savait qu'il n'allait plus pouvoir rester conscient bien longtemps.

Brutus lui lâcha les cheveux et le poussa en direction d'une large tente carrée aux bandes bleues et blanches située à une cinquantaine de pas.

Le centurion et son prisonnier pénétrèrent dans le pavillon en toile. Juste derrière l'ouverture, deux gardes se trouvaient là, de part et d'autre, attendant la venue de Jésus. Immédiatement, ils refermèrent les pans de tissu.

Assis nonchalamment sur une grande malle en osier, mal rasé, la tenue négligée, Marcus considéra Jésus, le jaugeant de la tête aux pieds tout en se récurant les ongles de la main à l'aide d'un poignard. Décroisant ses jambes maigres, l'officier romain eut un sourire satisfait. Il posa la fine lame sur la malle et sa main tapota machinalement les pagnes blancs pliés soigneusement à côté de lui et devant servir à cacher la nudité des futurs crucifiés. Il regarda le vêtement blanc de Jésus souillé de sang et dissimulant à peine le corps lacéré de toutes parts.

– Déshabille-toi, ordonna Marcus d'un ton méprisant.

Jésus était si faible qu'il se sentait incapable de lever les bras. Néanmoins, il essaya de s'exécuter. Involontairement, tout son être se mit à trembler.

– N'aie pas peur, gloussa Marcus en arborant un sourire carnassier. Tes souffrances vont prendre fin d'ici peu...

S'amusant de la situation, il éclata d'un rire un peu dément. Il savait que le calvaire du prisonnier finissait ici et que celui-ci allait échapper à une mort horrible.

Les tempes battant la chamade, Jésus enleva difficilement sa tunique et se retrouva entièrement nu. Sa tête se mit à tourner comme une toupie. Le visage de Marcus se déforma de manière grotesque, la tente s'effaça brusquement et un voile noir tomba sur Jésus qui s'écroula.

Inconscient.

Sans ménagement, le centurion Brutus releva Jésus en le tirant par les cheveux et lui décocha plusieurs gifles à faire vaciller un chameau. Jésus finit par reprendre conscience. Prenant une cruche d'eau, Marcus lui donna à boire. Jésus but goulûment le liquide qui se mélangea avec le sang de sa bouche.

Marcus récupéra le poignard posé sur la malle en osier et le mit dans son fourreau. Il prit les pagnes et les plaça délicatement sur le sol. Puis il leva le couvercle de la malle. Une grande étoffe écarlate en dissimulait le contenu. L'officier romain enleva ce qui était en fait un beau manteau rouge et le jeta négligemment à terre.

Alors, Jésus vit ce que contenait la malle.

Judas...

Recroquevillé sur lui-même, Judas était entièrement nu. Tout son être était ensanglanté par les coups de fouet qui avaient lacéré son corps. Rehaussé d'une couronne d'épines identique à celle de Jésus, son visage rouge de sang était méconnaissable. À moitié conscient, ses yeux vides et mornes semblèrent se porter sur ceux de sa réplique. Jésus mit quelques secondes à réaliser que ce pantin sanguinolent n'était qu'un miroir machiavélique renvoyant son propre reflet et qu'il était lui-même dans le même état pitoyable.

Cette vision d'horreur troubla Jésus et il se demanda comment ils en étaient arrivés là.

Sa mémoire fit renaître les événements qui s'étaient déroulés quelques heures plus tôt.

Surplombant la foule qui lui était hostile, Jésus se revit sur la terrasse du palais de Pilate. Perdu au milieu de cet océan humain déchaîné, l'œil haineux, Judas était là à l'observer.

Les deux hommes se défièrent longuement du regard.

Soudain, le chahut environnant déclencha une réaction imprévisible sur Judas : l'ergot que Jésus lui avait fait absorber lors de la transfiguration refit brusquement surface dans son organisme et son esprit en fut perturbé.

Jésus comprit immédiatement la situation en voyant Judas avancer de quelques pas, puis reculer rapidement pour ensuite fendre la foule à la manière d'un crabe ivre. Son regard fixe et hagard confirma à Jésus ce qu'était en train de vivre Judas : une résurgence des effets de l'ergot.

Pour la conscience de Judas, tout semblait calme et silencieux autour de lui. La foule qui l'entourait ondulait doucement, presque au ralenti, comme des épis de blé bercés par une brise légère. Lorsque Jésus disparut de son champ de vision, emmené par les légionnaires à l'intérieur du palais, le temps reprit brusquement son cours normal ; les cris des partisans résonnèrent douloureusement dans ses oreilles et un vent de haine se mit à agiter cette foule qui ondulait à présent violemment sous des bourrasques de colère.

Comme sortant d'un mauvais rêve, Judas secoua la tête et se frotta les tempes de façon énergique en se demandant depuis combien de temps il était là. Il avait l'impression que cela faisait à peine quelques secondes. Pourtant, les visages autour de lui n'étaient plus ceux de l'instant d'avant. Comme si les gens s'étaient déplacés en un instant. Alors, il réalisa que c'était lui-même qui, inconsciemment, s'était déplacé. Caïphe lui avait bien dit que les effets hallucinogènes de l'ergot pouvaient resurgir un jour, même des mois ou des années après son absorption.

Judas maudit ce sorcier de Jésus pour s'être joué de lui sur le mont Thabor, le considérant coupable des résidus qui perturbaient encore son discernement du temps et de l'espace.

Judas s'essuya le front en essayant de se concentrer sur la réalité présente.

Caïphe s'évertuait à faire condamner à mort Jésus. Judas écouta les cris et les propos qui fusaient de toutes parts. Mais Pilate semblait vouloir absolument libérer Jésus.

Alors, Judas décida de porter un coup fatidique.

– Il s'est fait roi : nous n'avons de roi que César, hurla-t-il. Si tu l'épargnes, tu es son complice contre César. Traître !

Pilate cligna plusieurs fois des yeux en considérant Judas et son manteau rouge, visible au milieu de tous, comme une flamme dans la nuit.

À vouloir gracier Jésus, Pilate s'était mis dans une délicate situation. Julius, le nouveau chef de la garde, y vit une opportunité à une promotion

rapide, prêt à couper la tête du procureur romain si celui-ci continuait à soutenir le blasphémateur envers l'empereur Tibère.

– Ce que vous demandez sera fait, se hâta de dire Pilate en avançant pour mettre de la distance entre lui et le glaive menaçant de son subalterne.

Sur le moment, Pilate préféra perdre la face plutôt que la vie. Cependant, quand il fut de nouveau dans la salle des audiences, ordonnant de rester seul avec Jésus, il congédia tous les gardes et sa colère contenue éclata comme un orage grondant.

En hurlant sa rage, il renversa des vases et des bustes sculptés qui se fracassèrent sur le sol. Prenant un glaive dissimulé sous son trône, il fendit l'air de la salle comme pour tuer des ennemis invisibles et il s'acharna sur les hautes colonnes blanches, y brisant la lame de son arme. De ce qu'il restait de cette dernière, il la jeta avec fureur sur son trône avant d'aller le culbuter à grands coups de pied. Le visage empourpré par l'exaspération, honteux d'avoir eu un aveulissement public sans précédent, il se mit à se frapper la poitrine avec un poing hargneux.

Toujours vêtu du manteau qu'Antipas lui avait remis, les mains entravées, Jésus observait la scène avec consternation. Pilate perçut ce regard sur lui et il décida de sortir sur la terrasse.

En contrebas, Judas était toujours là. Il était de nouveau sous l'emprise des résidus de l'ergot. Le regard vague, il ne semblait pas percevoir qu'à part quelques Juifs, il était quasiment seul sur la place circulaire.

Reconnaissant l'homme au manteau rouge, Pilate le considéra avec un intérêt grandissant.

Alors une idée se fit en lui.

Pilate rentra à l'intérieur de la salle et fit appeler le centurion Brutus. L'imposant soldat à la carrure impressionnante écouta son supérieur tout en grattant l'extrémité de sa mâchoire carrée. Puis, il s'inclina avant de sortir précipitamment.

Il revint dix minutes plus tard, tirant au bout d'une chaîne un individu entravé, la tête recouverte d'un sac de jute. Pilate ôta le sac et considéra ce nouvel arrivant au faciès quelque peu déformé par la peur.

– Jésus, approche, ordonna Pilate.

Jésus s'exécuta et se plaça vis-à-vis de Judas. La vision que Pilate eut des deux Juifs était plus que troublante : les prisonniers étaient tous deux vêtus d'un manteau rouge et l'on pouvait croire que l'un ou l'autre n'était qu'un reflet irréel.

À peu de chose près, leur morphologie générale était identique : même taille, même ossature. Mais le plus frappant était leur visage : même barbe, même couleur de cheveux, même forme globale du crâne.

Pour les Romains qui se rasaient tous les jours, rien ne ressemblait plus à un barbu qu'un autre barbu. Certes, les deux hommes n'étaient pas des jumeaux, ni même des frères et des différences étaient parfaitement visibles mais Pilate savait comment s'y prendre pour supprimer ces quelques dissemblances.

Pilate fit face à Judas et lui cracha au visage.

– À cause de toi, j'ai été humilié devant tous. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot...

D'un signe de la main, il ordonna à Brutus de l'emmener. Le centurion remit le sac sur la tête de Judas et il le traîna de force hors de la salle.

Pilate se tourna vers Jésus.

– Je te propose un marché : ta vie contre celle de cet inconnu.

– Ce n'est pas un inconnu, répondit Jésus. Il s'appelle Judas...

– Judas Sicariot ? s'enquit Pilate. C'est bien lui qui t'a trahi, non ?... tu n'auras donc pas de remords à ce qu'il meure à ta place...

Devant l'attitude impénétrable de Jésus, Pilate comprit qu'il devait mettre en avant un argument plus convaincant pour ébranler sa conscience et la faire basculer de son côté.

Alors, il lui avoua qu'il était le commanditaire du chaos provoqué par l'ergot. Et que si Judas ne mourrait pas sur la croix à sa place, l'infection allait perdurer et même s'étendre sur de nouvelles terres. Jésus serait le responsable du carnage à venir s'il ne se conformait pas aux exigences du Romain.

En revanche, si Jésus acceptait de coopérer avec lui, Pilate promettait formellement d'arrêter la contamination des champs et même d'éradiquer totalement le Fléau de la Terre promise.

Pilate lui révéla également ce qu'il escomptait du Christ par la suite.

– À toi de décider, conclut Pilate, l'œil sournois. L'avenir de pauvres innocents est dans tes mains...

Jésus crut qu'il allait défaillir tant le dilemme était cruel et inhumain.

Que devait-il faire ? Quel était cet étrange chemin que les forces des ténèbres venaient de tracer devant lui ? Où allaient mener ses pas s'il s'y aventurait ? Mais avait-il finalement le choix pour sauver une multitude d'âmes ?

Un seul chemin se présentait à lui. Déjà, son esprit commençait à s'y aventurer.

Cependant, pendant un instant, il voulut faire demi-tour, croyant que sa propre mort finirait par arrêter l'enchaînement de la roue des occurrences mauvaises qu'il avait voulu depuis toujours enrayer.

Sa mort pouvait-elle sauver cette humanité ? Non, il n'en était rien. Au contraire, s'il mourait, cela engendrerait des milliers et des milliers de morts à travers tout le pays. Par sa faute, par sa disparition, le firmament serait hanté par les âmes des Juifs fauchées par le Fléau.

Jésus était responsable de ces vies.

Alors, il comprit que si sa mort physique apportait le chaos, sa mort apparente en revanche, elle, apporterait une aurore salvatrice. Il pouvait par cette abnégation sauver cette humanité.

Néanmoins, un homme devait quand même mourir physiquement pour tirer du péril Israël. Si Jésus était cet homme-là, l'atrocité et les conséquences de l'ergot allaient perdurer.

Il en fallait un autre.

Judas...

Par son sacrifice, le salut d'une multitude était garanti et son aura gagnerait en félicité céleste auprès de Deus, son âme siégerait près de lui pour l'éternité dans son Royaume des Cieux. C'était là, la plus noble de toutes les destinées humaines. Malheureusement, le factum en ayant décidé ainsi, elle n'était pas vouée pour Jésus mais bien à Judas.

Devant Pilate, Jésus accepta de se soumettre à sa volonté.

Le centurion Brutus était l'homme des basses besognes du procureur, il était également une sorte de confident qui connaissait parfaitement tous les secrets et les agissements de son supérieur. Ce fut lui qui s'assura qu'avec les couronnes d'épines les visages souillés de sang des deux prisonniers étaient bien méconnaissables. Avant d'escorter Jésus sur le Golgotha, Brutus fouetta Judas. Les plombs fixés aux extrémités de longues lanières de cuir tressées, lacérèrent profondément le corps qui ne fut bientôt plus qu'une terre labourée de plaies béantes et sanguinolentes. Mais Judas ne ressentit aucune douleur : Pilate lui avait fait administrer une forte dose d'un dérivé de l'ergot pour le rendre docile et amorphe.

L'esprit de Judas se désolidarisa de son enveloppe corporelle. Il ne fut plus présent en lui-même, égaré dans le néant d'une conscience perdue. Le regard absent, il avait supporté tous les maux sans réaliser ce qu'il endurait.

Et maintenant, recroquevillé à l'intérieur de la malle en osier, ses yeux sombres continuaient de balayer le monde sans percevoir le moindre signe extérieur.

Du bras, le centurion Brutus écarta Jésus. Il se saisit de Judas et il le sortit de la malle. Tel un pantin de bois, Judas s'écroula sur le sol. De sa poigne puissante, Brutus le releva à moitié en le tirant par les cheveux.

Marcus compara les deux corps nus. Tel un vicieux peintre perfectionniste, soucieux du détail, il prit son poignard et traça de macabres sillons dans certaines plaies de Judas pour les rendre similaires à celles de Jésus. Le sang coula abondamment mais Judas ne broncha pas.

Une fois ce travail terminé, profitant que Brutus tint toujours Judas, Marcus lui enfila rapidement un pagne. Il ordonna à Jésus de se cacher dans la malle, puis il commanda à ses deux légionnaires d'emmener Judas au dehors.

Quelques instants plus tard, escortant deux brigands à la pointe des lances, d'autres légionnaires pénétrèrent dans le large pavillon carré aux bandes blanches et bleues. Marcus fit enlever les loques des deux condamnés et ces derniers cachèrent leur nudité à l'aide d'un pagne. Ils furent conduits à l'extérieur pour y être crucifiés avec Judas.

Marcus et Brutus quittèrent la tente. Jésus se retrouva seul.

Combien de temps resta-t-il ainsi, recroquevillé dans la malle ? Il n'avait plus la notion du temps. Les secondes écoulées semblaient être des minutes et les minutes des heures.

Des légionnaires profitèrent de l'absence de leur supérieur pour venir voler les vêtements du Christ. Jésus les entendit discuter entre eux. Cupides, ils pensaient pouvoir tirer un bon prix des effets du Christ dont des disciples avaient évoqué les pouvoirs magiques. Les légionnaires récupérèrent la tunique blanche déchirée et maculée de sang. Voyant le manteau rouge de Judas au sol, ils crurent qu'il appartenait à Jésus et le prirent également avec eux avant de ressortir.

Dehors, sur les croix dressées de part et d'autre à celle de Judas, entendant les propos des Juifs invectivant le Christ, les deux larrons finirent par réaliser qui était l'homme au milieu d'eux. L'un des malfaiteurs commença à crier d'une voix désespérée.

– N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même et sauve-moi...

– Silence, idiot ! culpa l'autre larron. Ne crains-tu pas Dieu, toi qui subis la même peine ? Pour nous, c'est justice, nous payons nos actes ; mais lui est le Fils de Dieu !

Dans ce moment de détresse, il essayait de se raccrocher au moindre espoir de salut, essayant de flatter ce Christ dont on lui avait tant vanté les pouvoirs surnaturels.

– Seigneur, ajouta-t-il, souviens-toi de moi quand tu iras dans ton royaume.

Comme s'il prenait soudainement conscience de ce qui l'entourait et de la présence du larron, Judas tourna la tête vers lui. Ses yeux noirs recouverts de sang considérèrent un instant l'autre crucifié. Alors, d'une

voix éraillée, déformée par l'écrasement du larynx dû au poids du corps suspendu, il s'exprima avec difficulté.

– Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis, articula-t-il d'une voix d'outre-tombe.

Tout à un délire hallucinogène causé par la drogue que Brutus lui avait fait avaler de force, l'esprit de Judas croyait désormais incarner le Christ, il était persuadé d'être véritablement le Fils de Dieu. Les insultes à son encontre, le raillant du nom de Messie ou de Fils de Dieu, avaient été perçues par son inconscient. Ce dernier avait acheminé ces informations jusqu'à sa conscience embrumée, le convainquant qu'il était bien le Christ par une auto-hypnose tronquée.

Il essaya de se dresser sur ses jambes pour pouvoir respirer normalement. Mais ses membres se fatiguaient trop vite et il avait du mal à se maintenir debout. Recouvert d'une multitude de couches de sang, son visage se leva devant lui, contemplant la foule aux faciès haineux et sardoniques.

Un visage familier attira son attention.

L'apôtre Jean était là.

Judas le considéra pendant une longue minute, puis ses lèvres s'animèrent comme s'il voulait lui dire quelque chose. Mais aucun son ne sortit de sa bouche enflée.

Le regard de Judas se porta sur la mère de Jésus qui se trouvait à côté de Jean.

Parcourue d'un frisson, Marie vrilla ses prunelles douloureuses sur celui qu'elle prenait pour son enfant.

Judas la dévisagea puis, ayant un sourire étrange et triste, lui dit d'une voix étranglée :

– Femme, c'est ton fils.

Puis s'adressant à Jean, il ajouta :

– Voilà ta mère...

Mû par un délire que lui seul percevait, Judas crut que cette femme était la mère de Jean et que ces deux derniers l'ignoraient.

Jean s'étonna un instant de ces propos et il crut que le crucifié voulait qu'il garde Marie auprès de lui pour qu'il veille sur elle jusqu'à la fin de ses jours. Jean acquiesça en silence, lui faisant ainsi la promesse formelle que ce souhait serait accompli.

Pas un seul moment, Jean ne douta de la vision qu'il avait en face de lui : celle de la crucifixion de Jésus. Il était loin de se douter que c'était Judas qui était cloué sur la croix.

Jean avait vu Judas quelques heures plus tôt aux abords du Temple. Sous le regard de deux jeunes frères qui se tenaient à distance respectueuse de leur Maître Judas, celui-ci s'était entretenu à voix basse avec Jean. Judas lui avait affirmé qu'il n'était pas un traître et que la véritable trahison émanait de Jésus lui-même. Il expliqua à Jean ce qu'était l'ergot et la contamination naturelle des champs. Il lui parla du remède assyrien et comment Jésus s'était joué de tous et notamment d'eux lors de la transfiguration. Il dévoila également le projet de Caïphe auquel il adhérait totalement. Il voulait rallier Jean à leur cause.

Judas avait une profonde amitié pour Jean. Il savait l'amour que portait Jean pour le Christ, mais Judas se devait de lui ouvrir les yeux sur sa trahison. Cependant, Judas ignorait la complicité secrète qui unissait les deux hommes et que Jean était parfaitement au courant de tous les agissements de Jésus.

Sans haine aucune, Jean l'avait écouté se justifier, comprenant le ravage qu'avait fait la divulgation de la vérité dans le cœur de Judas. Jean ne lui en tint pas rigueur. Tout autre homme aurait agi de manière similaire. Il y avait des vérités qui étaient pires que des poisons, pouvant rendre fous des hommes sains aux nobles convictions.

Jean s'étonna d'apprendre la non-implication de Caïphe dans le Fléau divin. Et il s'étonna également que le Grand Prêtre croie que la contamination était naturelle alors que tout poussait à croire à une machination humaine. Jean estima que Caïphe n'avait pas les connaissances de Jésus au sujet de l'ergot et que son jugement était donc erroné.

Ne voulant pas meurtrir un peu plus la conscience de Judas, Jean s'était séparé de lui en l'embrassant fraternellement, comme pour consoler son âme tourmentée.

Jean était reparti de son côté, espérant pouvoir faire libérer Jésus par la force. Mais il se rendit vite compte que ce projet n'était pas réalisable. Alors, comprenant que tout était perdu, il s'était discrètement joint à la foule, ne voulant pas laisser Jésus seul dans cette terrible épreuve.

Le cœur serré, Jean contemplait le sort des crucifiés.

Depuis combien d'heures étaient-ils là ? Eux-mêmes ne le savaient déjà plus, résistant encore et toujours contre l'épuisement synonyme de mort irrémédiable.

De nouveau, les cris des larrons firent tourner la tête de Judas. Ils l'exhortaient à les sauver, à stopper leurs tourments.

Judas non plus n'en pouvait plus.

Il leva le visage vers le ciel en implorant son Seigneur.

– Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ?

Judas baissa la tête, exténué. Il n’arrivait plus à garder une position haute. Prendre une inspiration se faisait de plus en plus difficile et il savait qu’il se mourait. Ses jambes l’abandonnaient, terrassées par des crampes. Maintenu par les avant-bras ligotés autour de la traverse en bois, son corps glissa lentement vers le bas.

Il suffoqua, s’asphyxiant progressivement.

La masse sombre des nuages, obscurcissant le ciel, laissa filtrer les rayons du soleil qui concentrèrent leur lumière sur la croix de Judas. Dans un effet d’optique saisissant, une auréole lumineuse apparut autour de lui.

– J’ai soif, murmura Judas.

Un jeune légionnaire lui donna à boire. Le liquide aigre coula le long de sa bouche. La minute suivante, une grimace de douleur courut sur ses lèvres déformées.

– Tout s’accomplit, soupira Judas en proie à un délire interne.

Il leva son visage vers le ciel.

– Pardonne-leur, ils ne savent ce qu’ils font... Seigneur, en tes mains je remets mon esprit...

Jetant un cri rauque, sa tête bascula en avant.

La mort venait de prendre Judas.

Les rayons du soleil se reflétèrent dans le sang séché de la couronne d’épines, la faisant scintiller comme un divin halo et l’âme de Judas s’éleva de son corps meurtri.

À l’intérieur de la malle en osier où il était toujours caché, Jésus sentit l’éther de Judas se détacher de son corps. Alors, il réalisa que tout était fini.

À présent, Judas devait percevoir la lumière de Deus, cette lumière si intense, si aveuglante et si envoûtante, qui éclairait de son éclat le monde de l’au-delà, attirant à elle les âmes. Semblable à un phare menant à bon port, cette lumière sublime balayait les ténèbres pour guider vers elle tous les navigateurs naufragés ayant perdu leur navire ou, plutôt, leur enveloppe corporelle.

Brusquement, pendant de longues secondes, la terre se mit à trembler.

Père céleste, pardonne-leur ce qu’ils ont fait...

Deus montra sa désapprobation en déchaînant la colère de Gaia. Jésus savait que ce n’était pas un reproche concernant le choix qu’il avait dû faire en condamnant Judas à sa place car ce choix était l’unique chemin pour sauver cette humanité.

Non, cette colère céleste était tout autre : elle était destinée à montrer aux hommes leur folie de vouloir tuer quiconque, quelle qu'en soit la raison.

À l'intérieur de la malle, Jésus serra inconsciemment les poings.

*
* *

Le Pape détacha son regard du crucifix fixé au mur et considéra Tom d'un air grave.

– Pilate n'avait pas dit son dernier mot... tel un habile magicien, il s'est bien joué de tous les Juifs. Il a su détourner les regards des spectateurs présents...

Les sourcils de Tom menaçaient de s'envoler tant ils étaient agités par un vent de surprise.

– Alors ça veut dire que sur ce crucifix, ce n'est pas Jésus qui est représenté mais Judas ?

– Oui, affirma le Pape. Le crucifix représente symboliquement celui qui s'est sacrifié pour le bien de l'humanité. Donc, sur toutes les croix du monde entier, l'homme représenté en crucifixion est bien Judas l'Iscaïot.

Tom se gratta nerveusement la nuque.

– Mais c'est incroyable tout ça... un visage reste reconnaissable, même recouvert de sang, non ?

– Ils étaient tous barbus à l'époque. La barbe casse la dynamique du visage. Que reste-t-il alors pour identifier un individu ? Le front ? Il était recouvert par la couronne d'épines... Le nez ? Judas avait le même...

– Mais les yeux ? coupa Tom. La couleur des yeux ?

Le Pape secoua la tête.

– À quelle distance croyez-vous que l'on distingue encore la couleur des yeux d'un homme ? Faites vous-même l'expérience, vous verrez : à dix mètres, on ne distingue déjà plus grand-chose. De plus, avec l'arcade sourcilière, une ombre se forme sur les yeux. Alors, au-delà de dix mètres, on ne distingue plus rien et tous ceux qui connaissaient Jésus ont été maintenus à bonne distance.

– Vous avez raison, murmura Tom, les Évangiles relatent bien que la mère de Jésus regardait la crucifixion de son fils à distance...

– Oui et Pilate a minutieusement mis en place la crucifixion de Jésus pour que l'on n'imagine pas un seul instant qu'il y ait une substitution de dernière minute. Pilate a fait chercher une croix sur le Golgotha pour que

Jésus la porte. Il voulait qu'une association d'images s'imprègne dans les consciences des spectateurs présents, pour que tous soient persuadés que l'homme qu'ils verraient mort sur la croix était forcément celui qui l'avait portée. Pour achever de les duper totalement, Pilate a fait mettre sur la croix de Judas une pancarte écrite en plusieurs langues et disant que l'homme crucifié était Jésus. Imaginez un instant la scène : des gens qui connaissent bien Jésus passent à proximité de la croix, ils voient l'homme crucifié, ils font attention au moindre détail pour essayer de l'identifier et ils se demandent qui est cet inconnu... mais la pancarte est là, les esprits sont obnubilés par cette pancarte, ils s'hypnotisent sur elle... comme cela est inscrit, cela ne peut être que vrai... alors ils sont persuadés d'être en présence de Jésus... ce n'est qu'une illusion de l'esprit qui veut absolument reconnaître ce qui est affiché sur un indicateur officiel et certifié...

Tom acquiesça.

– Oui, vous avez raison. C'est comme une troupe de comédiens qui regarde depuis la rue le haut d'un building. Un attroupement se fait, les comédiens disent qu'ils voient un homme suspendu à une fenêtre du dernier étage prêt à se suicider et les passants, même s'ils ne voient rien, sont persuadés que c'est vrai et finissent même par imaginer et voir réellement le suicidaire accroché à sa fenêtre et ils l'affirment aux autres passants. C'est un leurre psychologique puissant qui a décontenancé plus d'un psychologue du comportement.

Tom lâcha un petit rire nerveux.

– Martial avait lui-même fait cette expérience : il avait engagé une dizaine de comédiens à sa solde et il a testé les réactions d'un candidat cobaye. Devant tous, Martial exhibait plusieurs feuilles de papier ayant toutes deux cercles dessinés, l'un légèrement plus grand que l'autre. Martial demandait ensuite quel était le plus grand des deux cercles. Le cobaye était invité à répondre en premier pour le premier exercice et il désignait évidemment le plus grand. Sauf que les dix comédiens, tour à tour, le plus sérieusement du monde, désignaient le plus petit des cercles comme étant le plus grand. Ensuite, Martial continuait l'exercice en demandant l'avis aux comédiens avant de le demander au cobaye. Le cobaye était désarmé, il ne savait plus quoi dire. Son cerveau était en ébullition et il avait honte de contredire ce que tous affirmaient. Il finissait par aller dans le sens des comédiens en affirmant que le plus petit des cercles était le plus grand. Et ce qui est le plus étrange dans cette expérience, c'est que le cobaye finissait par le croire, par en être persuadé : à la fin de l'exercice, Martial prenait le cobaye à part et lui révélait qu'en fait, il était victime d'un canular et que le plus petit des cercles était bien le

plus petit. Eh bien, vous me croirez ou pas, mais le cobaye ne croyait plus Martial et il affirmait contre vents et marées que le plus petit des cercles était bien le plus grand. Martial a testé des dizaines et des dizaines de cobayes et presque tous ont réagi de la même manière.

Tom ricana quelques secondes.

– Alors j’imagine aisément ce qui a pu se passer dans la tête des personnes présentes en face du panneau placardé sur la croix de Judas...

Pensif, son esprit se mit vagabonder. Le Pape garda le silence, perdu lui aussi dans ses pensées. Après une longue minute, Tom finit par murmurer comme pour lui-même :

– Et dire que Mahomet l’affirme dans le Coran...

Citant le verset 157 de la sourate 4 An-Nisa, il déclama :

– « ... ils ne l’ont ni tué ni crucifié ; mais ce n’était qu’un faux-semblant... »

À l’évocation du nom du Prophète, le Pape saisit l’occasion pour aborder ce sujet. Il considéra la main menaçante de Tom négligemment posée à proximité du clavier de l’ordinateur. À tout instant, elle pouvait appuyer sur un bouton et envoyer les vérités contenues dans le fichier électronique à une multitude de journalistes.

– Ne laissez pas ce maudit Mahomet et sa religion folle supplanter notre civilisation chrétienne. Si vous dévoilez le secret en envoyant le fichier, le néant va ravager les consciences des catholiques du monde entier. Les intégristes musulmans n’attendent que cela pour asseoir leur domination sur le monde et ces consciences perdues de catholiques se tourneront fatalement vers ces fous de Dieu, en désespoir de cause. L’amour et la compassion chrétienne vont disparaître si vous faites cela. Le christianisme est peut-être basé sur un mensonge terrible, mais notre religion promulgue une partie des Vérités célestes de Deus. Il faut que je vous dise ceci : Mahomet a lui aussi triché et il a en plus perverti les lois célestes en divulguant des fausses pour imposer une religion démente.

– Je sais tout ça, protesta Tom. Et vous le savez puisque Martial vous a fait lire mes notes sur le « Sage de La Mecque »...

– Cependant, savez-vous que Mahomet a eu entre les mains le rapport Ponce Pilate ? Non, n’est-ce pas ? Mahomet a eu connaissance de l’écrit de Pilate, il était au courant de tout, du plan essénien pour imposer leur Christ en orchestrant de faux miracles jusqu’à la crucifixion de Judas. Il a compris sur quels mensonges la religion chrétienne était fondée. Néanmoins, il n’a rien dit parce qu’il a compris qu’il pouvait faire comme les Esséniens : orchestrer la volonté de Dieu par le biais d’écritures soi-disant divines. Il savait que ce qui avait fonctionné ailleurs pouvait

fonctionner dans son pays. Les mêmes effets engendrent les mêmes résultats. Il a compris que l'histoire pouvait se répéter en sa faveur s'il y avait les ingrédients pour que la sauce prenne. L'être humain est ainsi fait : il se met volontiers à la table d'un cuisinier ésotérique si celui-ci sait manier les casseroles aux odeurs alléchantes et aux couleurs envoûtantes. Par jeu ou par cynisme, Mahomet a joué à l'apprenti prophète, pour voir jusqu'où il pouvait mener les esprits de ses semblables. Il s'est fait passer pour l'émissaire de Dieu pour servir des intérêts personnels et tribaux. Bien sûr, il était quasiment seul et presque sans complice pour tout manigancer. Mais sa force, son intelligence a été de trouver un ingrédient puissant qui a manqué bien des fois à d'autres religions pour s'imposer à la face du monde.

– Et cet ingrédient est la violence, c'est ça ? s'enquit Tom.

Le Pape sourit tristement.

– Oui. Mahomet a su imposer sa volonté par des tueries sanglantes. Son ascension est jonchée par les cadavres de ceux qui ont essayé de s'opposer à lui. Il n'a pas hésité à faire tuer ou à tuer lui-même ceux qui se mettaient au travers de sa route. Il a conquis et dominé les esprits par sa folie guerrière pour satisfaire un ego dément. Il a su utiliser le bâton et la carotte comme avec des ânes pour mener les consciences des hommes là où son esprit pervers voulait qu'elles aillent...

Tom ne put s'empêcher d'éclater de rire.

– Oh là ! Émanant de la bouche du Pape en personne, ça détonne. Vous savez qu'on a jeté des fatwas sur des hommes pour moins que ça ?

Tom hésita à dire que lui-même, à cause du livre sur le « Sage de La Mecque », serait auréolé de la plus terrible des fatwas qu'on avait vue à ce jour et que même s'il se cachait sur la planète Mars, les intégristes islamistes les plus incultes, les plus idiots se mettraient à faire des hautes études d'ingénieur dans le seul but de construire une fusée pour venir lui trancher la gorge. Si sa vie était le prix à payer pour que la vérité éclate alors il tendait docilement le cou. Son corps pouvait mourir mais son esprit ne se rendrait pas.

Mais Tom préféra enchaîner sur autre chose.

– Je présume que si Mahomet connaissait le secret de Jésus et qu'il n'a rien dit du tout, c'était que sa propre religion en aurait pâti. Si on avait su comment Jésus avait fait pour procéder à ses miracles, les minables manigances de Mahomet auraient été visibles au grand jour. Alors, Mahomet a juste discrédité Jésus de son statut de Fils de Dieu pour pouvoir se hisser à sa hauteur, il a mis en doute la virginité de sa mère Marie et il a avoué que la crucifixion de Jésus était un canular. Tout comme moi, les

chrétiens ont cru que Mahomet disait ça pour dénigrer la religion chrétienne, mais la sourate que je vous ai déclamée tout à l'heure est sans doute la seule chose de vrai dans tout le Coran. Je m'en rends compte à présent...

L'air grave, le Pape approuva de la tête.

– Mais revenons à nos moutons, voulez-vous ? fit Tom. Qu'est-ce qu'il s'est passé après la crucifixion de Judas ?

Le Pape poussa un énième soupir et poursuivit sa narration ; Pilate avait un espion infiltré au sein du Sanhédrin. Cet espion s'appelait Joseph d'Arimathée et il affirmait être un disciple très secret du Christ pour pouvoir surveiller les différents camps. Pilate lui fit miroiter une montagne d'or pour que Joseph se dévoile au grand jour comme disciple du Christ et qu'il enlève le corps de Judas. En cas de refus, Joseph savait que Pilate l'aurait fait égorger. Alors, il exécuta l'ordre de Pilate.

Joseph commanda à son serviteur d'acheter des linceuls pour le corps du Christ à qui il devait donner une sépulture décente. Pilate avait ordonné à Joseph de se confier à son serviteur, sachant pertinemment que ce dernier parlerait et que la nouvelle se répandrait comme une traînée de poudre au sein du Temple. Le Pharisien Nicodème surprit la conversation et demanda à Joseph de l'accompagner. Celui-ci n'y vit aucun inconvénient parce que Nicodème était myope et qu'il ne pourrait pas identifier le corps de Judas.

Une fois rendus sur le Golgotha, les deux hommes décrochèrent la croix de Judas et la posèrent au sol. Cependant, ils n'étaient plus seuls ; la mère de Jésus était également présente ainsi que Maria Magdalena. Bon gré, mal gré, Joseph dut s'acquitter de sa besogne en présence de ces femmes. Mais la nuit était sombre et l'obscurité favorable à Joseph qui dissimula rapidement le visage et le corps de Judas avec les linceuls. Ensuite, Joseph transporta le cadavre jusqu'à un sépulcre qui lui appartenait avant d'en condamner l'entrée.

Par ses hommes de main en ville, Pilate fit courir le bruit que Jésus allait revenir à la vie trois jours plus tard. Caïphe s'inquiéta de cette rumeur parce que si les disciples de Jésus en profitaient pour voler le corps, cette tromperie allait faire croire que le Christ était véritablement ressuscité et engendrerait une légende divine capable de déstabiliser le Temple. Caïphe obtint de Pilate l'autorisation de faire garder le tombeau de Judas. Pilate donna son accord de bonne grâce parce qu'il savait que cela renforcerait les convictions de la population quand la nouvelle de la disparition du corps du Christ se répandrait en ville : même les gardes juifs présents n'avaient pu s'interposer face à l'ange de Dieu qui était venu s'emparer de l'enveloppe terrestre du Fils du Seigneur.

Dans les faits, Pilate soudoya des servantes du Temple chargées d'apporter les repas aux gardes de Caïphe. La nourriture était droguée, les gardes s'endormirent et les hommes de Pilate volèrent le corps de Judas. Les servantes corrompues diffusèrent ensuite le récit voulu par le procureur romain.

Par la suite, Caïphe eut beau révéler à tous la véritable histoire de l'enlèvement du corps, personne ne crut en cette vérité. Plus le mensonge de Pilate fut gros et plus il supplanta la vérité. Pourtant, Caïphe ne mentait pas quand il assurait que ses gardes s'étaient endormis. Évidemment, il ne pouvait pas révéler que cela était à cause de ses propres servantes qui les avaient drogués. Ce détail aurait fait mauvais genre pour sa réputation. Caïphe affirma que les disciples du Christ avaient volé le corps parce qu'il en était intimement convaincu. Il était loin de se douter que le responsable de cet enlèvement était Pilate.

Celui-ci récupéra la dépouille de Judas dans son palais. On lava le cadavre pour faire disparaître toutes les taches de sang, on lui enleva la couronne d'épines et on peigna soigneusement sa chevelure pour cacher les entailles profondes tout autour de son crâne. Puis on l'habilla de plusieurs vêtements qui dissimulèrent les traces de la crucifixion et des coups de fouet de Brutus.

Les hommes de main de Pilate transportèrent Judas sur un terrain vague. Là, ils le pendirent à un arbre et ils l'éventrèrent pour que ses entrailles se répandent. On voulait que les chiens errants dévorent son corps pour en faire un symbole fort.

Plutôt que de faire disparaître immédiatement le cadavre de Judas, Pilate pensa qu'il était plus judicieux d'adresser à tous un message clair : ceux qui s'opposeraient au Christ ou le trahiraient dans l'avenir, subiraient le même courroux de Dieu. La peur de Dieu était toujours le meilleur moyen de rallier quiconque à sa cause.

La branche à laquelle Judas était pendu finit par céder et son cadavre s'écroula sur le sol. La rumeur de son suicide, ou même de la main vengeresse de Yahvé descendue sur lui, se répandit et beaucoup de citadins accoururent pour voir le défunt. Personne n'osa le toucher, regardant simplement le visage de Judas comme apaisé, sans imaginer que ses vêtements dissimulaient un terrible secret : celui de sa crucifixion. Les paumes des mains portaient les traces d'étranges séquelles. Cependant, aucun habitant de Jérusalem n'approcha assez près de Judas pour relever ce détail singulier, le macabre spectacle des viscères répandus en détournait les regards.

Lorsque les consciences furent suffisamment choquées, Pilate fit enlever le cadavre de Judas pour le faire disparaître définitivement, effaçant ainsi à jamais la preuve de sa forfaiture.

Le Pape arrêta un instant sa narration. Il chercha ses mots pendant quelques secondes et il enchaîna :

– En aucun cas, les familles ne pouvaient récupérer les corps de ceux qui étaient crucifiés. Cela était la pire des morts pour eux parce que les âmes des défunts restaient éternellement dans le shéol. Ils pensaient errer éternellement dans l’au-delà s’ils n’avaient pas de sépulture adéquate. Cette mort détournait les Juifs à agir contre l’occupant romain. Pilate faisait donner de l’ergot aux chiens du Golgotha pour les rendre fous et dangereux comme des loups et pour qu’ils dévorent les cadavres des crucifiés. Le destin final des crucifiés était de finir dans la gueule d’un de ces chiens.

Le Pape inclina légèrement le buste en avant.

– Pourtant, pour le soi-disant corps de Jésus, Pilate a autorisé qu’on le récupère, pour qu’il ait une sépulture... cela est un fait sans précédent et personne ne s’est jamais posé la question à ce sujet ! Pour quelle raison cette clémence extraordinaire ? La réponse en est si simple qu’elle révèle presque à elle toute seule le mystère de la résurrection de Jésus : Pilate ne voulait pas laisser le cadavre de Judas visible plusieurs jours, il avait peur que l’on finisse par le reconnaître...

Tom opina de la tête.

– J’ai une question qui me brûle les lèvres depuis que vous m’avez dit que c’est Pilate qui tirait les ficelles et je vous la pose maintenant : pourquoi Pilate agissait ainsi ? Quel était son but ? Il recherchait quoi en faisait ça ?

Le Pape réfléchit longuement avant de répondre.

– Pilate était fou et sa folie provenait en grande partie de l’ergot qu’il consommait tous les jours. Pilate se droguait avec un puissant dérivé de l’ergot et cela lui a brûlé les neurones. Je vous dis cela pour que vous compreniez quelle était la logique d’un homme qui n’en avait plus. Pilate avait une haine viscérale des Juifs. Ne me demandez pas pour quelle raison, je l’ignore mais je sais qu’il les haïssait à un tel point qu’il était prêt à sacrifier sa vie pour les voir disparaître de la surface de la terre. Pilate détournait une partie des impôts de Rome pour financer la contamination des champs. Il a offert une fortune à un savant assyrien pour qu’il propage le champignon de l’ergot sur les cultures. Ce savant était aidé par des hommes de main qui étaient pour la plupart des soldats romains que Pilate avait soudoyés...

Le regard grave, le Pape poursuivit son récit en alléguant que Pilate voulait que les Juifs meurent empoisonnés par l'ergot, qu'ils deviennent des Démoniaques s'entre-tuant dans un bain de sang. Il souhaitait que le chaos, la misère et la déchéance humaine submergent Israël. Et si les Juifs découvraient la vérité et sa démente implication, cela ne dérangeait aucunement Pilate : leurs révoltes seraient une bonne excuse pour envoyer les légions romaines massacrer le peuple. Pilate excellait dans l'art de rédiger de faux rapports à Rome et il savait trouver les mots justes pour justifier ses agissements. En haut lieu, personne ne se doutait que le procureur œuvrait à une folie sans nom.

L'arrivée du Christ essénien changea quelque peu la donne. La guerre civile voulue par les Zélotes couvait et allait éclater tel un sanglant cyclone balayant tout sur son passage. Pilate aimait cette nouvelle situation et laissa agir Jésus pour qu'elle s'envenime encore plus. Il ne voyait pas d'un mauvais œil les guérisons du Christ parce que, de toute manière, Jésus ne pouvait pas résorber le Fléau à lui tout seul : le plus important était que ces miracles catalysaient les consciences des Juifs dans le camp des Zélotes. Un contre-pouvoir était en marche pour piétiner les Hérodiens et les religieux du Temple. Pilate se réjouissait de ces futures luttes fratricides et il rêvait de cet avenir apocalyptique où, entre l'épidémie d'ergotisme et la guerre civile, le peuple hébreu allait être éradiqué du pays.

Cependant, les mois passèrent et la guerre n'éclatait toujours pas. Pilate finit par réaliser que Jésus faisait tout pour éviter le conflit à venir. Aux yeux de Pilate, ces agissements troubles n'étaient pas graves parce que Jésus ne pourrait pas temporiser la haine des Zélotes indéfiniment et ce n'était qu'une question de temps avant que le déluge n'emporte la Terre promise. Les jours d'Israël étaient désormais comptés et Pilate concentra ses efforts sur la contamination des champs.

Lévi renseignait Pilate sur les moindres gestes de Jésus. Le procureur romain était parfaitement au courant des faux miracles orchestrés par les Esséniens. De plus, Pilate savait qui était réellement Jésus parce qu'il était garant par sa fonction du secret de la tétrarchie.

Quand Jésus fit son entrée messianique à Jérusalem et qu'il fut arrêté, Pilate estima que le fer de lance de la révolte zélote n'avait pas été à la hauteur de ses espérances et qu'il fallait donner un coup de pouce au destin pour que la guerre civile éclate. Pilate allait mettre de l'huile sur le feu qui couvait en révélant à tous le secret de la tétrarchie et que Jésus était le roi des Juifs par testament d'Hérode le Grand, validé par l'empereur lui-même.

En faisant cela, Pilate agissait conformément à ses prérogatives par un acte légitime et notarié, parfaitement légal du point de vue de Rome et

Pilate n'aurait pas, pour une fois, à cacher ces agissements. Pilate savait pertinemment ce qu'il allait découler de cette annonce publique : Antipas ne laisserait pas Jésus prendre les rênes du pouvoir politique sans réagir et la guerre exploserait plus ravageuse que jamais entre les divers partis juifs.

De plus, en dépit des efforts des disciples de Jésus pour en contrer les effets, l'épidémie d'ergotisme continuait à prospérer et elle allait totalement anéantir les Juifs qui ne mouraient pas l'épée à la main.

Pilate se réjouissait de ce funeste avenir qui allait résulter de la divulgation du testament d'Hérode le Grand.

Seulement, un événement imprévu vint mettre un terme à ce projet.

Sur la terrasse du palais d'Antonia, quand le procurateur romain et Jésus s'étaient retrouvés face à la foule des partisans de Caïphe, Pilate crut dans un premier temps qu'il s'agissait là de fidèles disciples du Christ venus demander sa libération. Pilate présenta alors Jésus comme étant le roi des Juifs et il allait enchaîner en révélant publiquement le testament d'Hérode. Cependant, il abandonna rapidement cette idée lorsqu'il comprit que la foule était hostile à Jésus et qu'elle demandait sa mort. Mais Pilate n'allait pas leur accorder cette folie. Se croyant tout puissant, il se moqua des partisans du Temple en appelant Jésus leur roi.

Pilate avait souvent des sautes d'humeur paranoïaques et, voyant gronder la foule de plus belle, il craignit qu'elle envahisse le palais et qu'elle tue Jésus. Il mentit en promettant qu'il allait faire fouetter Jésus, estimant que cela apaiserait les ardeurs des Juifs présents.

Et il y eut ce coup de théâtre : habilement, on accusa Pilate de trahison envers l'empereur parce qu'il reconnaissait Jésus en tant que roi. Il y avait là un blasphème manifeste parce que se proclamer roi était se faire l'égal de l'empereur et quiconque se faisait roi contre la volonté de César était passible de mort. Pilate n'eut pas l'occasion de rétorquer que Jésus était un roi reconnu par l'empereur lui-même ; Julius le chef de la garde crut obtenir une promotion rapide en éliminant son supérieur renégat et il porta la main sur son glaive. Julius ne savait pas que Jésus était un roi légitime et que les propos de Pilate n'étaient en aucun cas un blasphème envers l'empereur. Cependant, Pilate n'eut pas le temps de lui expliquer cela et pour sauver sa vie, il dut dire dans la précipitation qu'il condamnait à mort Jésus.

Pilate perdit la face publiquement et pendant un court laps temps, il ne sut plus que faire devant cette nouvelle donne.

Toutefois, Pilate était tel un chat : il retombait toujours sur ses pattes et il avait toujours eu l'intelligence de se servir des occurrences, bonnes ou mauvaises, qui s'ouvraient à lui. Dans le cas de la condamnation à mort de

Jésus, Pilate n'avait pas dit son dernier mot : en voyant la ressemblance de Judas avec Jésus, un projet incroyable prit forme dans sa tête.

Renseigné par Lévi, Pilate savait que les nouvelles prédications qu'on prêtait au Christ, même si celui-ci s'en défendait, étaient en contradiction avec les lois mosaïques. Elles n'étaient pas dans la continuité, dans la droite ligne des croyances juives. Au contraire, elles partaient dans une autre direction qui s'opposait plus ou moins aux écrits du Temple. À tout moment, une véritable scission pouvait surgir, faisant naître une nouvelle branche du judaïsme. Pilate avait désormais dans l'idée de voir cette nouvelle branche supplanter l'ancienne : bâtissant son assise sur un événement divin, cette religion novatrice allait balayer toutes les croyances juives et leurs synagogues.

Et cet événement divin serait la mort et la résurrection du Christ, lui accreditant d'une manière indiscutable le statut de Fils de Dieu à qui l'on devait soumission.

Pour la suite, Pilate se sentait parfaitement capable de jouer au gourou ésotérique, de tirer les ficelles de la marionnette nommée Jésus pour que d'autres dogmes, d'autres lieux de culte évincent à jamais ceux des Pharisiens.

Malgré les différentes factions juives en conflit, l'unité du pays perdurait et avait un dénominateur commun : celui du culte ancestral des patriarches qui était la force motrice et unificatrice des Juifs. Si ce culte était supplanté par un autre, la cohésion nationale volerait en éclats en provoquant un séisme sans précédent et la puissance du Temple ne serait plus qu'un lointain souvenir. Si Pilate détestait les Juifs, il exérait encore plus le Temple et son sacerdoce : les voir disparaître définitivement lui apporterait une joie incommensurable et il n'allait pas se priver de le faire en jouant la carte de la résurrection du Christ.

Pilate avait une vision d'ensemble juste et pertinente.

Il pouvait faire la concession d'arrêter l'épidémie d'ergot parce que cette idée de nouvelle religion allait détruire non pas simplement les êtres mais les fondements même du peuple élu : sa foi absolue dans la Torah. Sans celle-ci, les Hébreux n'auraient plus d'âme et ils ne survivraient pas à cette perte.

D'ailleurs, dans les Évangiles, on prêtait à Caïphe l'intention de tuer Jésus pour que le peuple et la nation ne périssent pas entièrement ; il y était relaté la peur qu'une nouvelle religion naisse, que tous les Juifs croient en Jésus et que Rome en profite pour supprimer le Temple et même la nation pour la donner à d'autres rois de pays voisins sous tutelle.

C'était bien là un fait historique incontournable sur lequel Pilate comptait s'appuyer pour voir le peuple juif éradiqué de la Terre promise.

Une guerre civile religieuse allait éclater, personne ne pourrait rester neutre et le conflit s'étendrait dans chaque demeure d'Israël, entre membres de même famille. Les affrontements voulus par les Zélotes ou engendrés par la divulgation du secret de la tétrarchie n'auraient impliqué qu'une infime partie de la population et la grande majorité serait restée attentiste. Le combat futur entre partisans du Christ et ceux du judaïsme promettait, lui, d'être plus terrible et global. Sous la houlette de Pilate, le culte de Jésus devait faire plus de ravages dans le pays que des centaines de légions matant les rébellions. Cela ne serait pas de simples batailles étendues dans certaines zones mais bien un chaos généralisé où chaque âtre, chaque foyer serait touché sans exception.

Car la religion était la seule force capable de détruire tout sur son passage.

Dans le cerveau de Pilate, drogué à l'ergot, la carte de la résurrection était une meilleure aubaine pour détruire Israël que l'annonce publique de la tétrarchie.

Et puis jouer à l'apprenti dieu n'était pas pour déplaire à son ego. Il salivait déjà à l'idée de mettre en branle la touche finale de son plan lorsqu'il le jugerait opportun : cette touche finale était de révéler à tous le secret de la résurrection du Christ, mais également comment celui-ci avait orchestré tous ses faux miracles. Il voulait aussi accuser Jésus d'être le commanditaire du Fléau par la contamination des champs à l'ergot.

Lorsque le Christ, son église et ses disciples seraient maîtres de la Terre promise, ces divulgations sonneraient le glas pour le peuple juif.

Alors le cyclone divin qui aurait balayé les anciennes croyances juives, aurait fondu sur le culte du Christ et celui-ci aurait été à son tour emporté par la tempête des vérités. La nation aurait sombré dans un chaos profond, mystiquement orpheline, dénaturée, souillée, n'ayant plus d'assise fédératrice et elle aurait fini balayée et supplantée par d'autres ethnies.

Le Pape arrêta un instant sa narration, puis reprit pour conclure :

– Si le ciment religieux de l'unité nationale n'existait plus, l'édifice de la Terre promise allait inévitablement s'écrouler. Sans ces fondations religieuses qui structuraient leur pays, les Hébreux devaient finir par disparaître complètement. Tel était le projet de Pilate...

Le Pape inclina légèrement la tête.

– De plus, Pilate n'a pas abandonné complètement le projet d'une guerre civile entre les Zélotes et les Hérodiens parce qu'une opportunité s'est présentée à lui. Quelque temps après la crucifixion de Judas, Antipas

est venu en personne le trouver pour essayer de l'intimider. Antipas a menacé de référer à Rome que Pilate avait menti en audience publique lorsqu'il avait affirmé que le tétrarque ne voulait pas la mort de Jésus, alors qu'Antipas avait bien notifié aux légionnaires de l'escorte qu'il donnait son approbation pour la sentence de mort. Pour son silence, Antipas escomptait le soutien de Pilate auprès de Tibère, pour l'aider à accéder au trône du pays. Pilate n'avait que faire de ce chantage et il détestait Antipas. D'ailleurs, quand Pilate avait fait écrire sur la pancarte « Jésus le roi des Juifs », cela était aussi une pique adressée à Antipas pour le faire rager. Mais le côté opportuniste de Pilate a saisi l'occasion de cette visite pour faire semblant de faire ami ami avec Antipas et il lui a promis un soutien sans faille auprès de Rome. Pilate espérait qu'Antipas finisse sur le trône de la royauté pour que les Zélotes lèvent leurs troupes contre lui. Pilate jouait sur tous les tableaux pour que le peuple juif soit anéanti.

Tom acquiesça du menton. Songeur, il murmura comme pour lui-même :

– Si les renaissances existent vraiment, Pilate et Hitler ne sont peut-être qu'une unique et même entité... sa haine pour les Juifs a transcendé sa renaissance et elle a dicté sa conduite à son esprit nouveau...

Ne sachant si Tom parlait sérieusement ou non, le Pape ne répondit pas. Gardant un silence gêné, il porta son attention sur la fenêtre de son bureau.

Dehors, la nuit constellée d'étoiles projetait sur la cité papale ses fleurs de l'ombre.

*
* *

Au rythme des sabots martelant le sol, l'attelage fendit l'obscurité.

Dans la nuit sombre, le chariot chahutait la malle en osier où Jésus était recroquevillé. Les soubresauts du chemin avaient réactivé les morsures des coups de fouet qu'il avait reçus, brûlant sa peau où coulait encore le sang de certaines plaies.

Jésus serrait les dents.

Il savait que c'était là l'ultime épreuve de son chemin de croix et que tout finirait dès qu'il arriverait au palais de Pilate.

Comme pour lui donner raison, les portes massives de la forteresse d'Antonia s'ouvrirent et le chariot arrêta sa course quelques instants après.

Marcus et Brutus saisirent la malle et la transportèrent à l'intérieur de l'édifice. Marchant d'un pas vif le long des couloirs déserts, ils parvinrent jusqu'à une petite salle blanche éclairée de lampes de naphte.

Le couvercle de la malle s'ouvrit et Jésus leva difficilement la tête. Le corps nu, déchiré et courbaturé par l'absence prolongée de mouvements, il n'arriva pas à se relever. Brutus lui tendit une main amicale et il l'aida à sortir de sa cache. La démarche chancelante, Jésus finit par s'asseoir, non sans peine, sur le tabouret que lui présenta Marcus.

À la lueur des lampes faisant danser les murs vides, Jésus considéra les deux hommes. La mince silhouette de Marcus contrastait avec l'imposante carrure de Brutus. Celui-ci s'approcha et, à l'aide d'une pince, coupa la couronne d'épines.

Une fois extraite, délicatement, le centurion prodigua un soin bienveillant ; levant son biceps aux dimensions surhumaines, il enleva les quelques épines encore profondément enfoncées dans le front de Jésus. Ce dernier fut agréablement surpris de tant de douceur de la part de celui qui l'avait fait tant souffrir par ses coups de fouet.

Brutus et Marcus le saisirent doucement par les bras et le relevèrent. Dans un coin de la pièce, un grand baquet d'eau était présent. Poisseux de sang, Jésus imagina pendant une paire de secondes le plaisir qu'il allait avoir à s'y baigner.

Pas un seul instant, il n'imagina que ce bain serait pire que la crucifixion à laquelle il avait échappé.

Pas un seul instant, il ne se douta que ce liquide vital allait être pour lui le pire des éléments de la nature, bien pire que le feu de la géhenne.

L'eau...

Brutus attrapa brutalement Jésus par les cheveux et plongea sa tête dans l'eau. Marcus en profita pour se saisir des mains de Jésus, les ligotant dans le dos et en fit de même pour les jambes.

Jésus rua tel un cheval paniqué. Mais Brutus avait prévu sa réaction et il le maintint dans l'étau de ses bras monstrueux. Sous l'effet de la peur, Jésus avala une grande quantité d'eau dont une partie s'engouffra dans ses poumons. Ceux-ci furent parcourus par un incendie dévastateur et, malgré la présence du liquide, ils brûlèrent de mille feux.

Pourquoi Brutus voulait-il le tuer ? Quelle folie l'animait ? Jésus n'en avait aucune idée. Dans l'ignorance totale, perdu dans l'abysse de l'incompréhension, Jésus se sentit partir. Il se mourait : la mort était en train de l'étreindre de son souffle pernicieux.

Juste avant qu'il ne meure noyé, Brutus lui releva la tête hors de l'eau. Jésus s'enivra de la bouffée d'air qui éteignit pour un temps l'incendie de ses poumons. Il se mit à cracher en râlant.

Marcus eut un sourire carnassier en voyant la peur dans les yeux ruisselants de Jésus. À peine avait-il repris sa respiration que Brutus lui

replongea la tête dans le baquet. Les secondes défilèrent semblables à des minutes et Jésus se demanda s'il allait cette fois revenir à la vie. Après une interminable souffrance, Brutus le sauva in extremis de la noyade.

Pendant ce court laps de temps où ses poumons se gorgeaient d'air, l'esprit angoissé de Jésus s'interrogea : pour quelle raison Marcus et Brutus agissaient-ils ainsi ? De toute évidence, ils n'avaient pas dû supporter qu'un homme condamné à la crucifixion s'en sorte indemne. Ils voulaient le voir périr lentement comme il aurait dû périr sur la croix. Pilate n'était pas au courant de leurs agissements et, s'il avait été présent, nul doute que le Romain aurait ordonné à ses soldats d'interrompre cette folie.

Cependant, Pilate n'était pas là pour le sauver et Brutus continua de le faire mourir. Car à chaque nouvelle immersion, Jésus se sentait mourir. Il n'arrivait pas à surmonter l'effroi de cette sensation. À chaque plongeon dans la noirceur du fluide, la peur panique submergeait son esprit, engloutissant sa volonté dans le néant et cette peur prenait le dessus sur lui-même.

Combien d'heures dura ce supplice ? Rapidement, Jésus n'en eut plus aucune notion.

Au bout d'un temps infini, Pilate pénétra dans la salle. Il était vêtu d'une longue cape rouge tombant sur ses grandes jambes poilues.

Lorsqu'il le vit, le cœur de Jésus se mit à battre la chamade. Il était sauvé, Pilate était là et son tourment allait enfin s'arrêter.

Et effectivement, Brutus relâcha sa poigne. Marcus sortit son poignard du fourreau et coupa les liens de Jésus qui s'écroula sur les dalles. Suivi du centurion, Marcus quitta les lieux.

Calmement, Pilate s'assit sur un tabouret en dévisageant le supplicié. Celui-ci était exténué physiquement et mentalement. Mais à présent que Pilate était là, son cauchemar était terminé.

Du moins, le croyait-il.

Brutus revint avec une lourde traverse de bois qu'il posa au sol. Portant un sac en bandoulière, Marcus le rejoint l'instant d'après avec un épais billot dans les mains. Le regard flou, Jésus ne comprenait pas ce qu'ils étaient en train de manigancer. Brutus s'approcha et tira Jésus par les cheveux jusqu'à la traverse. Puis, par la force, il lui positionna la main à plat sur le bois.

Alors Marcus fondit sur le prisonnier.

En trois coups de marteau, il cloua la paume de Jésus. La douleur fut fulgurante et Jésus trouva les ressources nécessaires pour hurler. Sans se préoccuper de ses cris, Brutus et Marcus s'activèrent à lui planter un large

clou dans l'autre main. Puis, prenant le billot, ils y clouèrent les pieds de Jésus. Celui-ci se tordit semblable à une chenille au corps sectionné.

– Jésus, il faudra m'obéir, dit Pilate. Je suis celui qui peut t'aider, qui peut arrêter tes tourments. Mais si tu ne m'obéis pas, je te ferai mal... très mal...

Comme pour donner du poids à ces propos, Marcus enfonça profondément un morceau de bois pointu dans la côte de Jésus. Satisfait, Marcus considéra cette blessure : elle était censée correspondre au coup de lance qu'avait reçu Judas sur la croix par un légionnaire voulant s'assurer de sa mort.

– Non ! Pas ce côté, maugréa Brutus, c'était l'autre côté...

– Peu importe, coupa Pilate.

Il se pencha vers Jésus.

– Tout cela est nécessaire, affirma Pilate. C'est pour ton bien... il faut que personne n'ait de doute en voyant ton corps revenu à la vie... n'oublie pas que tu es mort crucifié...

Pilate eut un petit rire sibyllin.

Brutus prit la pince et arracha les clous des membres martyrisés. Jésus hurla, mais le centurion n'y prêta pas attention et il lui ligota les mains dans le dos. Il le tira par les cheveux pour l'emmener devant le baquet. Juste avant que sa tête n'y replonge, Jésus perçut le regard ravi de Pilate.

Un souvenir se fraya un chemin jusqu'à sa conscience meurtrie : celui de sa toute première rencontre avec le procureur romain.

Ce dernier semblait être un homme bien intentionné à son égard, peut-être même spirituel malgré tous les crimes qu'on lui prêtait et quand Pilate lui demanda s'il était roi, Jésus fut soudain inspiré de lui parler du Royaume des Cieux et du Père céleste. Les circonstances avaient voulu que ce début de conversation n'aille pas plus loin.

Et au moment où sa tête plongeait dans l'eau, Jésus réalisa qu'aucune Vérité céleste ne pourrait jamais atteindre le cœur inhumain de Pilate.

Car sa cruauté était un gouffre sans fond.

Pendant plus d'une heure, avec un plaisir jouissif, Brutus s'activa à broyer mentalement Jésus, à le plier aux futures exigences de son supérieur. Et Brutus savait qu'il y parviendrait avec succès parce qu'il était rompu à cette pratique que lui-même désignait sous le terme d'art.

La panique submergea complètement Jésus. Le sombre liquide finit par noyer sa volonté et une partie de son esprit se brisa. Il n'arriva pas à contrôler la peur de sa mort. Instinctivement, elle domina sa volition, l'emportant avec elle dans les abysses d'une terreur animale. Dans ce saut titanesque, entre cauchemar et réalité où il se perdait, Jésus émergea à la

source primaire de sa vie, à l'aurore de son éveil où la distinction de sa propre conscience n'était pas encore acquise.

Alors, tel un soleil embrasant l'absolu du néant, celle qui lui avait donné le jour s'éleva au-dessus du cosmos.

Maman...

Elle était là, rayonnante et splendide, vigoureuse et belle, semblable à une immense déesse. Il s'enivra de son air, il but le divin liquide nourricier émanant de sa chair. Elle le cajolait, l'étreignait tendrement. L'amour qu'il lui portait était incommensurable et il lui appartenait entièrement, corps et âme.

L'étreinte se fit de plus en plus forte, à en devenir douloureuse. Il n'arrivait plus à respirer. Il chercha dans les yeux de sa mère qui le dévisageait tendrement, une réponse à cette terrible sensation.

Dans une supplique enfantine, Jésus protesta :

– Maman, arrête, tu me fais mal...

Elle lui caressa doucement la joue.

– Il faudra m'obéir Jésus. Comprends-tu ?

– Oui, maman, je te promets...

Surgissant de nulle part, une voix grave résonna et lui ordonna d'embrasser le pied de sa mère. Docile, Jésus le baisa. Il considéra le visage de sa mère penché sur lui, embrasé d'un sourire étincelant et magnifique. Il voulait qu'elle le prenne encore dans ses bras puissants, qu'elle le protège de sa présence fusionnelle.

Ce visage angélique fut parcouru par des ombres troublantes, déformant ses traits délicats. Alors, la vision divine s'estompa et le faciès de Ponce Pilate s'imprégna sur les pupilles dilatées de Jésus. Celui-ci mit du temps à sortir du cauchemar éveillé dans lequel son esprit s'était retranché.

Réalisant ce qu'il s'était passé, Jésus se mit à rougir de honte. Satisfait, Pilate lui caressa délicatement les cheveux mouillés.

– C'est bien Jésus, gloussa-t-il. Maintenant, nous allons pouvoir œuvrer ensemble pour le devenir d'Israël... n'oublie jamais qu'à la moindre désobéissance, ce baquet d'eau t'attendra et le Fléau tuera des milliers d'innocents...

– Tu as promis d'arrêter la contamination des champs, geignit Jésus.

– Je n'ai qu'une parole, le rassura Pilate en portant la main sur son cœur. Dès demain, les champs infectés seront détruits. Grâce à ton courage, tu as sauvé une foule d'âmes. Mais si tu veux que cela perdure, il faudra continuer de m'obéir.

Jésus acquiesça en silence. Il savait que sa collaboration était une nécessité et qu'il devait épouser la cause de Pilate pour le bien de cette humanité.

Une ombre s'éleva dans la salle.

Lévi s'avança devant la silhouette dressée de Pilate et mit un genou à terre.

– Relève-toi mon fidèle ami, ordonna Pilate. Et prends un tabouret.

Le gros rouquin se redressa et alla s'asseoir. Son regard sardonique considéra le corps de Jésus affalé sur le sol. À la vision de son apôtre goguenard, Jésus réalisa ô combien il s'était trompé à son sujet. Lorsqu'il s'était douté de sa trahison par ses comportements occultes, Jésus avait cru savoir pour qui Lévi agissait. En tant qu'ancien publicain en poste en Galilée, il était logique d'estimer qu'il œuvrait toujours pour le seigneur de cette région : Hérode Antipas. En fait, Lévi n'était pas un sbire du tétrarque mais celui de Pilate et, depuis toujours, il était à son service. Lévi était parfaitement au courant de la nature réelle du Fléau divin car il était personnellement impliqué dans la contamination des champs par l'ergot.

Par la suite, sur l'injonction de son maître romain, Lévi s'était joint au Christ pour pouvoir l'espionner. Jésus s'était laissé séduire par la jovialité du gros rouquin et son ouverture d'esprit, voyant en lui un futur Initié. Il l'avait crédité du statut d'apôtre ainsi que son frère.

Lorsque Jésus découvrit la trahison de Lévi, il crut que son cadet Jacques était son complice. Cependant, Jésus réalisa rapidement que ce dernier n'était pas un espion : Lévi s'en servait à son insu pour le renseigner et recouper tous les agissements du Christ.

Jacques, fils d'Alphée, était d'une nature simple et candide et il se laissait dicter les volontés de son frère dont il ignorait toutes les intrigues. Jacques vouait un vrai amour et une passion pour le Christ et il était l'un de ses plus fidèles disciples.

Jacques est bon, il est d'un acabit différent de Lévi.

Intérieurement, Jésus soupira.

Avec plus de clairvoyance, il aurait dû déceler l'imputabilité de Lévi avec l'ergot. Notamment lorsqu'il avait réuni les apôtres au bord du lac de Tibériade, juste avant qu'ils ne partent en apostolat guérir les Démoniaques et qu'il leur avait dit de se méfier du levain des Pharisiens.

Par ces paroles, Jésus entendait les mettre en garde contre le pain qui véhiculait entre les mains des religieux et dont il soupçonnait la responsabilité dans la contamination des farines. Il ne voulait pas voir les apôtres en manger et être empoisonnés par l'ergot. Toutefois, il ne pouvait

pas le leur dire explicitement au risque de dévoiler le secret de l'ergotisme et il n'escomptait pas donner de plus ample précision.

Lévi estimait que Jésus gardait le secret du Fléau divin pour orchestrer de miraculeuses guérisons et s'accaparer ainsi de la dévotion des Juifs autour de sa personne. De plus, surprenant un jour une bride de conversation entre Jésus et Jean à leur insu, il avait appris que le Christ croyait à tort en l'implication du Temple dans l'ergotisme. Donc, dans sa tête, Lévi était persuadé que Jésus ne voulait en aucun cas s'exprimer de près ou de loin à ce sujet, de peur que l'on découvre l'envers du décor de ces soi-disant miracles.

Lévi commit une bévue en détournant le sens premier de Jésus, affirmant que le Maître parlait forcément au figuré et non pas au propre, qu'il s'agissait non pas de levain mais bien de l'enseignement des Pharisiens dont il fallait se méfier.

Sur l'instant, une petite étincelle se fit en Jésus et il se demanda si Lévi n'était pas au courant de l'intoxication du pain. Mais il avait chassé cette idée saugrenue et il l'avait occultée de sa mémoire.

À présent, ces propos d'un autre temps prenaient un sens tout particulier et apparaissaient sous leur signification véritable.

Avec effarement, Jésus écoutait toutes ces informations qui lui étaient jetées involontairement en pâture ; comme s'il n'était pas là ou plutôt comme s'il n'était qu'un simple chien de compagnie, Pilate et Lévi s'entretenaient allègrement sans se soucier le moins du monde de sa présence.

Les deux hommes discutèrent longuement ensemble. Depuis longtemps, ils n'avaient pu communiquer que par l'intermédiaire de messagers, alors ces joyeuses retrouvailles permirent à Lévi de relater de vive voix à son maître tout ce qu'il avait vécu lors de ces longs mois d'éloignement.

Revenant pas à pas sur ces épisodes importants, ils échangèrent anecdotes et boutades dans une franche camaraderie. Entre ricanements et fous rires, ils évoquèrent également le Fléau divin semblable à un divertissement passionnant.

Sur ces mots, Pilate se rappela la promesse faite à Jésus. Comme pour donner une caresse au petit animal recroquevillé sur le sol, Pilate ordonna à Lévi de faire le nécessaire pour détruire tous les champs contaminés et d'éradiquer les farines empoisonnées.

Puis, Pilate exposa ce qu'il attendait pour la suite concernant la résurrection du Christ. À ce sujet, Lévi rapporta ce que Simon-Pierre lui avait confié quelques heures plus tôt.

La Passion...

Simon-Pierre affirmait que les jours qui précédèrent l'entrée de Jésus à Jérusalem, il avait longuement réfléchi à cet acte qui signifiait obligatoirement l'arrestation et la mort du Christ puisque telle était la volonté de Caïphe. Quelle passion animait le Christ pour qu'il veuille aller à Jérusalem où une mort inévitable l'attendait ? Quelle était la raison de ce sacrifice incompréhensible ? Quelle ferveur pouvait le motiver ?

Même si Jésus avait voulu rassurer son entourage en affirmant au dernier moment qu'il y venait pour prendre possession du Temple, le Royaume de son Père sur terre, tout cela n'avait été qu'un leurre pour ne pas effrayer ses disciples.

Car à mots couverts, Jésus révéla sa passion : son sang serait versé pour la rémission des péchés. Par sa mort, le Fils de Dieu comptait racheter devant son Père les offenses, les transgressions de la loi religieuse de toute l'humanité et ainsi effacer à jamais tout péché de la terre, même celui originel d'Adam et Ève. Alors, les âmes des hommes pourraient resplendir et ne plus subir la colère du Créateur offensé.

Jésus allait sauver du légitime courroux divin tous les pécheurs et même ceux qui allaient le tuer. En montant au ciel, il rassemblerait les hommes autour de lui pour qu'ils ne sombrent pas dans le feu de la géhenne.

Sur les dalles froides, replié sur lui-même, Jésus écoutait avec surprise les propos rapportés de Simon-Pierre.

Simon-Pierre est dans l'erreur...

Toute la structure chronologique de ce que l'apôtre appelait « Passion », ce sacrifice pour la rédemption des péchés de l'humanité était une erreur d'interprétation. Pour expliquer l'entrée messianique du Christ, l'imagination de Simon-Pierre avait construit une dialectique implacable et il avait donné un sens particulier aux phrases dites par Jésus en y comprenant un sens tout autre que celui qui leur était originellement attribué.

Et cette construction imaginaire était néanmoins logique et parfaitement factuelle que la touche finale de la crucifixion avait corroborée.

Pilate adora l'histoire de Simon-Pierre.

Dans cette passion imaginée, il y vit un concept novateur pour rallier tout le peuple hébreu derrière Jésus. C'était là, la première pierre de l'édifice au culte futur du Christ devant surclasser les anciennes croyances juives.

Pilate comprenait que cette stratégie de la propagande de la Passion était géniale et qu'elle allait puissamment fédérer la nation autour de la mort de Jésus. Par ce sacrifice, les Juifs sentiraient comme une dette diffuse envers

le Fils de Dieu et ils rachèteraient cette créance par leur ralliement massif à la cause du Christ.

Lévi considéra longuement Jésus, puis il s'adressa à Pilate.

– Ce qui est étrange, c'est que Jésus a prédit qu'il allait être livré, crucifié et qu'il allait mourir sur la croix. Et il a prédit qu'il allait ressusciter...

– Comment cela ? s'étonna Pilate.

Lévi lui expliqua que l'avant-veille, dans la demeure de Lazare, Jésus avait affirmé devant les apôtres qu'il serait outragé, couvert de crachats, battu pour finalement mourir crucifié. Mais qu'il ressusciterait le troisième jour.

Pilate fronça les sourcils et passa une main dans ses cheveux poivre et sel au crâne dégarni. D'un claquement des doigts, il ordonna à Brutus de lever Jésus et de l'aider à s'asseoir sur un tabouret proche de lui.

– Tu as vraiment prédit ta crucifixion ? s'enquit Pilate quand Jésus fut à ses côtés.

Nu, le corps douloureux et la conscience amoindrie, Jésus dut faire un effort de concentration pour se remémorer cet épisode. Il se rappela alors que Simon-Pierre avait dit, en parlant du Christ, que si le Fils de Dieu allait à Jérusalem, il allait être forcément tué. Cette phrase avait fait son chemin dans son esprit, y ranimant le récit du mythe d'Horus, ce Fils de Dieu. Le destin d'Horus avait été scellé par une vieille histoire légendaire peu connue : il avait été livré aux païens, bafoué, outragé, couvert de crachats, battu de verges, mort crucifié pour finalement revenir à la vie trois jours après.

Sans prêter garde à ses propos, le regard flou, Jésus avait brièvement évoqué ce récit fantastique à haute voix. Il n'avait pas réalisé que les apôtres supposaient qu'il parlait de lui-même alors qu'il faisait référence à Horus.

Posément, Jésus expliqua ce quiproquo à Pilate. Celui-ci éclata de rire.

– Bien, parfait, gloussa-t-il. Et ce qui est dit est dit...

Pilate réfléchit rapidement et ajouta :

– Si tu l'as dit une fois, cela veut dire que tu l'as dit plusieurs fois... du moins, c'est ce que la rumeur affirmera... tu comprends, Jésus ? Les prophéties qui se révèlent être vraies sont toujours porteuses de foi...

Il ricana.

Lévi reprit la parole. En quelques mots, il évoqua la soirée de la veille lors du repas avec les autres apôtres. Lévi était troublé par un détail singulier que lui avait révélé Simon-Pierre : par une bouchée de pain, Jésus avait désigné celui qui le livrerait.

– Jésus a bien prédit que Judas le trahirait, dit Lévi.

Pilate tourna la tête vers Jésus.

– Tu n’as rien fait alors que tu savais qu’il allait te trahir ? Pourquoi ?

Mal à l’aise, tel un enfant pris en faute, Jésus baissa son visage et il expliqua la méprise qu’il avait faite entre Judas et Lévi.

Pilate éclata de rire.

– L’histoire ne retiendra que ta grandeur d’âme à laisser agir celui qui t’a trahi...

Sans plus se soucier de Jésus, Pilate s’entretint de nouveau avec Lévi. Le procureur révéla qu’il avait mandaté un certain Joseph d’Arimathée pour qu’il récupère le soi-disant corps du Christ et qu’il le cache dans son tombeau. Par cet acte, Pilate entendait également créer une dissension au sein du Temple parce que ce Joseph était un dignitaire du Sanhédrin. Lorsqu’elle serait connue, cette nouvelle de la conversion d’un haut membre religieux au profit du Christ allait faire éclater la cohésion du clergé.

En fin stratège qu’il était, Pilate planifia la résurrection du Christ, élaborant les moindres détails dans une vision globale claire.

Jésus avait du mal à suivre la conversation.

Éreinté, son esprit s’éclipsa et il invita des souvenirs d’un autre temps. Ceux-ci dominèrent sa conscience.

Simon-Pierre...

Jésus se souvenait de la dévotion extrême que l’ancien pêcheur lui portait depuis le premier jour, notamment lorsqu’il avait guéri sa belle-mère souffrante. Celle-ci n’était heureusement pas empoisonnée par l’ergot. Elle n’était atteinte que d’une simple fièvre et Jésus avait pu faire rapidement baisser sa température ; il avait toujours sur lui des plantes médicinales pour concocter de savants remèdes. Apprise lors de son séjour en Assyrie, cette science secrète, ou encore celle de l’imposition des mains, lui avait toujours été plus que vitale pour soigner toutes sortes de maladies bénignes.

Depuis cette guérison, Simon-Pierre lui vouait un amour sans faille.

Simon-Pierre était marié. Il abandonna son épouse pour suivre Jésus. Son couple n’allait plus très bien et la venue du Christ coupa les quelques liens qui l’unissaient encore à sa femme. Jésus ne lui en tint pas rigueur. Il y avait des séparations qui étaient préférables, préférables à cette incompréhensible haine qui prenait le pas sur l’amour au fil du temps.

Immédiatement, Simon-Pierre s’évertua à servir son Seigneur de la meilleure manière qu’il le put même s’il n’aimait pas les prêches zélotes propagés par le Christ. Il n’appréciait pas ces folles harangues ordonnant

au peuple de se soulever contre l'occupant et la vision de ces sanglantes luttes futures heurtait sa nature sensible. Néanmoins, sa foi envers le Fils de Dieu était plus forte que ces vagues à l'âme qui blessaient parfois, d'une monotone langueur, son fragile cœur d'homme. Simon-Pierre avait connaissance des agissements des Zélotes, mais il ne voulait pas s'y impliquer personnellement, préférant être un disciple spirituel du Christ plutôt que l'un de ses partisans fanatiques aveuglés par une fougue destructrice.

Ce fut avec une grande joie contenue qu'il écouta les discours nouveaux et radicaux de Jésus : le Fils de Dieu était finalement miséricordieux, il prêchait l'amour pour tous sans distinction et, intérieurement, Simon-Pierre se sentait en symbiose avec cela.

Il avait un don d'empathie puissant et la souffrance de tout être lui causait un profond émoi.

Jésus avait vu en lui un futur Initié à qui il avait voulu enseigner l'ésotérisme céleste en lui offrant les clefs du firmament.

Celles qui étaient garantes du secret du Royaume des Cieux, garantes de la nature de Deus.

– ... oui, c'est ce que m'a dit Simon-Pierre. Il ne croit pas au retour du Messie...

L'esprit de Jésus fut happé par les paroles de Lévi qui relataient les doutes de Simon-Pierre concernant les pouvoirs du Christ.

Simon-Pierre avait émis un doute sur la résurrection effective du Christ. Un retour à la vie était impossible après tant de tourments, après une mort aussi violente, après un si terrible coup de lance comme le lui avait relaté Jean qui avait été témoin de la scène.

Certes, Jésus avait ressuscité Lazare. Mais cette mort par crucifixion avait laissé des séquelles internes incurables. Elle avait détruit le corps de manière définitive en éradiquant toute étincelle de vie. Aucun pouvoir divin, même ceux du Fils de Dieu élevé au ciel, ne pourrait ranimer la flamme de l'existence dans une telle enveloppe terrestre dénaturée.

Il y avait des miracles qui ne pouvaient aller à l'encontre des lois de la nature. Cependant, Simon-Pierre s'était confié à Lévi : il espérait encore qu'un tel miracle se produise.

Entre doute et espoir, il attendait.

Attentif, Pilate hocha la tête.

– Au fait, Jésus, comment as-tu fait pour Lazare ? demanda brusquement le procureur.

Jésus lui expliqua le mal dont souffrait son ami et ce qu'il s'était véritablement passé le jour de sa résurrection.

Pilate gloussa.

– Décidément, ton destin est une suite d'événements singuliers. Les scribes n'auront pas besoin d'en rajouter beaucoup pour que ton existence paraisse divine...

Lévi reprit la parole et relata ce que Simon-Pierre lui avait encore dit.

Juste avant son arrestation et en prophétisant également le reniement de Simon-Pierre, Jésus avait affirmé que lorsqu'il reviendrait à la vie, il précéderait ses apôtres en Galilée.

Pilate écouta, pensif.

Un autre lieu de culte pour établir un contre-pouvoir religieux au Temple était nécessaire.

Le nord du pays semblait être un choix judicieux pour s'opposer à ce puissant sud, pour qu'un autre lieu saint naisse en faisant sombrer Jérusalem dans l'oubli.

Pendant de longues minutes, en proie à une profonde réflexion, Pilate se gratta inconsciemment le visage, dévoré par les poils d'une barbe naissante.

– Une existence similaire à Mithra... murmura Pilate pour lui-même.

Il finit par tourner la tête vers Jésus.

– Toi, tu seras le Fils de Dieu et nous aurons la puissance de Dieu auprès de nous. Moi, j'incarnerai sa volonté divine, son Saint-Esprit. C'est moi qui dicterai ce que Dieu veut. Nous sommes d'accord, Jésus ?

Jésus acquiesça en silence.

– Mais rassure-toi, ajouta Pilate, je serai un Dieu bon et miséricordieux...

Sur ces mots, il éclata d'un rire un peu dément.

*
* * *

Debout près de la fenêtre, le Pape regardait dehors la nuit scintillante.

Il laissa ce vague à l'âme, qui ne l'avait jamais plus quitté depuis qu'il connaissait la véritable histoire de Jésus, voguer sur le firmament étoilé. Comme s'il craignait que sa foi en Deus en soit ternie, pour raviver sa croyance, son esprit s'illumina d'une étincelle salvatrice sous forme de souvenir.

– La puissance de Deus est telle qu'elle a provoqué un tremblement de terre lors de la mort de Judas.

Devant cette affirmation, Tom eut une moue dédaigneuse.

– Disons plutôt que c’est une coïncidence heureuse.

Le Pape ne fit pas attention à cette remarque et poursuivit :

– Les pierres des tombes ont été brisées lors de ce séisme et Pilate en a profité pour orchestrer de multiples résurrections : il a envoyé ses hommes de main jouer aux revenants. Ils ont fait disparaître les dépouilles des tombes pour faire croire que les morts étaient revenus à la vie. Les hommes de Pilate étaient habillés de suaires blancs et ils se sont amusés à hanter les sépulcres dont les scellements étaient ouverts. Les témoignages de ces apparitions de spectres ont rapidement fait le tour de Jérusalem et ils ont enflammé l’imagination populaire. La rumeur que le Christ allait revenir à la vie au troisième jour de sa mort s’est aussi diffusée à ce moment-là. Après que les hommes de Pilate ont volé le cadavre de Judas, c’est le faux récit des servantes du Temple qui a été sur toutes les lèvres des habitants de Jérusalem. Une fois les esprits habilement conditionnés à son retour, Jésus a pu entrer en scène...

Le Pape lâcha un petit soupir.

– Le sépulcre de Joseph d’Arimathée n’a pas été choisi au hasard. Joseph était un haut dignitaire du Sanhédrin corrompu par Pilate et il était impliqué dans des affaires louches. Toute sa fortune était cachée dans son sépulcre : il y avait creusé une alcôve profonde pour pouvoir cacher son or et lui-même en cas de danger. L’accès en était dissimulé par une trappe en pierre parfaitement indécélable. Il y avait également un ingénieux système d’ouverture pour l’air et pour voir si quelqu’un était dehors ou pas. Pilate le savait et il s’en est servi pour faire apparaître ses « anges ». Rappelez-vous qu’à l’époque, tous les hommes étaient barbus. Les Romains, eux, se rasaient. Pilate a choisi deux beaux jeunes légionnaires. Ils ont pu très facilement passer pour des « anges » : ils apparaissaient et ils disparaissaient à leur guise en passant par la trappe...

Le Pape poursuivit son récit : la veille, Zacharie et les gardes du Temple avaient constaté que le tombeau était entièrement vide. Lorsqu’ils y prirent place, les deux « anges » déposèrent des linceuls parfaitement pliés pour faire croire que Jésus lui-même les avait disposés ainsi avant de s’élever au ciel. Puis, ils s’activèrent à jouer aux émissaires divins quand des visiteurs se présentaient. Ces derniers furent impressionnés par cette présence et le récit de leur rencontre avec ces « anges » fit sensation, l’histoire s’enflant et se gorgeant d’exagérations comme à chaque fois dans ce genre de situation. Il y eut une surenchère dans les récits, surtout de la part des personnes qui ne les avaient pas aperçus, mais qui affirmaient avec un aplomb inébranlable qu’elles avaient personnellement vu ces êtres de lumière dans des habits flamboyants. Pour une fois, les menteurs

professionnels à la solde de Pilate ne furent pas obligés d'y apporter leurs savantes fabulations.

Jérusalem était en émoi devant les paroles des « anges » : comme il l'avait prédit lui-même à de maintes reprises et en de diverses occasions, Jésus était ressuscité au troisième jour et il précédait ses disciples en Galilée. Ils allaient tous le retrouver dans le nord du pays. Par ces propos, Pilate espérait voir un exode en masse des habitants de Jérusalem pour que l'économie de la ville soit ruinée et que le Temple tombe en désuétude.

Les anges mirent en accusation Caïphe et le Sanhédrin auxquels le Christ avait été livré en les désignant comme des pécheurs, des transgresseurs de la Loi de Yahvé. Ils étaient les responsables de l'infanticide du Fils de Dieu. Censés être les garants de la demeure terrestre de Yahvé, les Pharisiens et les Saducéens l'avaient trahi en faisant crucifier son Fils. Pour sûr, Dieu quitterait ce maudit Temple souillé d'assassins et de pécheurs pour s'établir ailleurs.

Jésus entra alors en scène.

Il se montra en de multiples lieux à une foule de gens. Et aux endroits où il ne pouvait se rendre, les rumeurs accréditèrent sa présence. Maria Magdalena eut la chance de le croiser, de le voir de vive vue et elle voulut le serrer dans ses bras. Cependant, Jésus la repoussa parce que le moindre contact physique sur ses blessures était extrêmement douloureux. Il pouvait s'évanouir tant sa souffrance était grande.

Maria crut que le ressuscité n'avait pas encore accompli son ascension divine ni son retour définitif sur terre. Jésus ne possédait plus d'enveloppe physique malgré l'apparence extérieure. Il était dans une étape transitoire, semblable à une chrysalide, et tout contact humain pouvait perturber sa transformation.

Jésus envoya ces témoins aux apôtres pour leur signifier de partir pour la Galilée avec le peuple.

Depuis la mort du Christ, certaines tensions qui couvaient entre les apôtres éclatèrent au grand jour. Néanmoins, les apôtres avaient compris la nécessité de se retrouver pour faire le point sur la situation. Simon le Zélé était perturbé : il avait perdu non seulement son Christ mais également son mentor Judas. Il s'était toujours targué d'être le frère de sang de Jésus et il souffrait de la faiblesse de se sentir capable de tout, alors l'idée de reprendre légitimement le flambeau se fit en lui. Il pensait être suffisamment fort pour imposer de nouvelles règles, de nouveaux commandements pour le devenir du pays. Il comptait voir le renouveau du Royaume de Dieu sur terre si cher à ses yeux de Zélate et rétablir la royauté d'Israël. Les armes à la main, il se voyait bien à la tête de la rébellion.

Renseigné par Lévi, Pilate fut au courant de ces dissensions au sein du groupe et cela le préoccupa beaucoup. Le groupe était censé être le socle de la religion future et s'il était divisé avant de partir pour la Galilée, le ciment de la foi qu'il devait imposer à tous ne scellerait jamais les consciences des Juifs. De plus, le Zélé essayait de s'imposer aux autres par la force. Il fallait mettre rapidement un terme à cette situation.

Brusquement, Pilate changea son plan initial : contredisant ses « anges », l'exode de Jérusalem se ferait plus tard et Jésus ne partirait finalement pour la Galilée qu'une fois que tout serait rentré dans l'ordre. Avant toute chose, Pilate avait la résolution nouvelle d'enfoncer définitivement le clou de la ferveur dans les esprits des habitants.

Mais pour l'heure, il fallait faire rentrer les apôtres dans le droit chemin.

Jésus se devait d'aller les voir pour les discipliner. Détaillée par Lévi, Pilate connaissait la configuration de la demeure où s'étaient réunis les onze apôtres. Pour marquer les esprits de ces lieutenants, Pilate eut l'idée de faire apparaître le Christ comme par magie : au crépuscule du jour, profitant d'un très court moment d'absence du groupe sorti pour prendre l'air, Jésus pénétra furtivement dans la maison et se cacha tant bien que mal à l'intérieur d'une vieille penderie.

Comme pour tout bon tour de magie, le magicien Pilate avait besoin de complices dans l'assistance. En plus de Lévi, Jean faisait partie intégrante de son plan. Ce furent ces deux compères qui persuadèrent les autres de sortir de la demeure pour se dégourdir les jambes après une nuit et une journée d'immobilisme presque total.

Alléguant qu'il aurait besoin d'un acolyte pour la suite de sa mission, Jésus avait demandé à Pilate de mettre Jean dans la confidence. Jésus répondait de Jean comme de lui-même et Pilate accepta. Ce fut un soulagement pour Jésus qui trouvait auprès de Jean un réconfort pour l'épauler dans cette terrible épreuve. Jésus avait besoin d'un véritable allié dans ce camp ennemi pour lequel il devait désormais œuvrer. Cependant, il était uniquement motivé pour le bien du peuple, pour éradiquer le Fléau divin et essayer de briser l'enchaînement du destin dressé devant lui.

Pour faire croire à l'apparition d'un esprit, rien ne valait mieux au préalable que d'entendre une histoire de fantômes pour préparer les consciences à y adhérer. Pilate ordonna à deux de ses hommes de main de se faire passer pour des disciples du Christ et de relater l'histoire fantastique qui était censée s'être passée à Emmaüs. Toutefois, ce binôme tardait à venir et Jean décida d'œuvrer seul avec Lévi, espérant détourner suffisamment l'attention pour que Jésus puisse sortir de sa cache en toute discrétion. Les hommes de Pilate arrivèrent à ce moment-là et la comédie initiale fut finalement jouée devant les apôtres. Puis, Jean éleva la voix,

attirant à lui les regards, et Jésus apparut. Jean affirma qu'il l'avait vu traverser le mur et, conditionné par le récit d'Emmaüs, les apôtres le crurent.

Jésus était affamé par cette longue journée où il n'avait quasiment rien mangé et il s'empessa de demander de la nourriture. Son apparition dissipa immédiatement tous les doutes et les dissensions. Les apôtres furent profondément marqués et leur dévotion à son égard s'éleva au-dessus de leur propre considération. Désormais, la conscience du Christ dominait irrémédiablement la leur. Corps et âme, les apôtres s'assujettirent docilement à lui.

Le Pape détacha son regard de la fenêtre et le porta sur Tom.

– L'apôtre Thomas n'était pas présent. Lorsqu'il est revenu après le départ de Jésus, il ne voulait pas croire qu'il était ressuscité. Nous retrouvons dans les Évangiles ses paroles...

Il ouvrit la bible qu'il avait toujours entre les mains et consulta l'Évangile de Jean se rapportant à ce passage. Ses yeux cherchèrent un paragraphe en particulier. Il se racla la gorge et il lut à haute voix :

– « Si je ne vois pas moi-même dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas... ».

Tom enchaîna :

– D'où l'adage : je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je vois...

– Oui, mais Thomas n'a pas pu voir Jésus immédiatement. Il a dû attendre huit jours parce que Jésus était exténué. Ses blessures s'étaient infectées faute de soin. Pilate craignait pour la santé de son protégé et il lui a accordé un repos total. Heureusement, Jésus connaissait le pouvoir de certaines plantes pour aider à la cicatrisation. Une fois plus ou moins rétabli, il a pu revenir au-devant de la scène. Lévi et Jean ont orchestré de nouveau la même opération pour faire apparaître Jésus comme par miracle. Ils ont profité de la pénombre de la pièce et une fois Jésus sorti discrètement de sa cache, les autres apôtres ont cru qu'il était encore une fois passé à travers le mur pour pénétrer dans leur demeure.

Tom fronça ses sourcils.

– D'accord, Jésus a réussi à leur faire croire qu'il s'était affranchi d'un obstacle physique, en l'occurrence le mur. Mais comment a-t-il fait pour sortir de la demeure ? Comment a-t-il fait pour sortir en traversant le mur ? C'est impossible...

Le Pape secoua la tête.

– Vous vous méprenez. Jésus n’est pas sorti en traversant le mur. Il est sorti le plus simplement du monde : par la porte. La Bible relate son entrée fabuleuse mais ne précise rien sur sa sortie. Il est simplement sorti par la porte que Jean a ouverte devant lui.

Tom acquiesça.

– Je comprends mieux...

Le Pape reprit sa narration : Jésus exposa longuement ses ordres pour le lendemain où il devait faire son apparition sur le mont des Oliviers en présence du peuple. Les apôtres s’imprégnèrent de ses commandements qu’ils prenaient pour divins alors qu’ils provenaient directement de Pilate. Le Saint-Esprit de Dieu, la parfaite volonté céleste émanait de l’esprit dérangé de Ponce Pilate.

Celui-ci voulait imposer une trinité divine, un seul Dieu incarné en trois éléments distincts : le Père étant Yahvé, le Fils étant joué par Jésus et le Saint-Esprit par Pilate lui-même.

Par le bouche à oreille, pour limiter le nombre de spectateurs, la rumeur de la venue du Christ circula et un rassemblement de plusieurs centaines de personnes se fit sur le mont. Ces hommes et ces femmes allaient être les témoins directs devant certifier le retour du Christ et colporter ses exigences. On leur distribua du pain qu’ils mangèrent. Ils burent également du vin. Ce qu’ils ignoraient, c’était que le pain qu’ils ingurgitèrent contenait le puissant dérivé hallucinogène de l’ergot.

Le mélange d’alcool et de LSD fut un cocktail explosif qui enivra l’assistance. Celle-ci fut prise d’un bien-être grisant, ayant la conviction de ne faire plus qu’un avec le ciel, avec les proches voisins dont elle croyait entendre les pensées intimes.

Dans cette ébauche de délire collectif, Jésus apparut et vint mettre une touche finale.

Aux yeux d’une multitude aux regards fixes et perturbés, le Christ surgit de nulle part. Étincelants de lumière par les rayons d’un soleil radieux, ses vêtements blancs embrasèrent les pupilles dilatées d’une vision douloureusement flamboyante.

D’une voix suave, belle et envoûtante, Jésus hypnotisa la foule. C’était la première fois qu’il s’essayait à ce genre d’hypnose collective. Néanmoins, aidé par le cocktail alcool-LSD, il parvint à dompter l’ensemble des consciences. Celles-ci crurent que le Saint-Esprit était descendu sur elles.

Et dans un sens, c’était vrai.

Cependant, cette volonté supérieure qui domina le public n’émanait pas de Dieu ni même de Jésus mais bien de Pilate. Pour clore le spectacle mis en scène par le procureur, Jésus persuada les esprits qu’il s’élevait dans

les airs. Tels des oisillons, les hommes et les femmes tendirent le cou vers le firmament, obnubilés par le ciel où ils avaient cru voir disparaître le Christ. Ils seraient restés ainsi des heures si les « anges » de Pilate n'étaient pas intervenus pour leur dire de partir.

Ces « anges » étaient chargés par Pilate de s'assurer que les actes et le discours des apôtres ainsi que ceux de Jésus étaient conformes à ses attentes et d'en faire un rapport circonstancier.

Ce jour-là, le peuple entendit la Passion du Christ être mise en exergue : le Fils avait racheté les péchés de l'humanité devant son Père. Ce sacrifice rédempteur sanctifiait une nouvelle alliance en créditant l'éternelle alliance du peuple élu avec Yahvé.

Par le sacrifice de son corps, Jésus avait lavé de son sang les esprits impurs des hommes.

Pour commémorer cet acte, pour qu'il soit éternellement présent dans le cœur des Juifs, Pilate eut l'idée d'en communier l'événement et d'impliquer ainsi directement le peuple à la cause du Christ.

Lévi avait décrit à Pilate les pratiques de Jésus concernant le pain et le vin. Empreint d'un symbolisme fort, il signifiait la connaissance du Maître et la science divine révélées à ses disciples. Détournant l'agape fraternelle du pain et du vin, Pilate pensa à lui donner un sens non plus figuré ou spirituel second mais un sens premier propre : on professa la présence réelle et substantielle du Christ, de son corps et de son sang, sous les apparences de ce pain et de ce vin, offerts en sacrifice sur la croix et ressuscité. Et ce pain et ce vin étaient un sacrement, le sacrement de l'eucharistie donnant à la mort du Christ un sens cosmique, un sacrifice pour la rémission des péchés. Par cette coutume, le Christ pénétrait en chacun pour en effacer les péchés et les faire devenir purs par le repentir.

Ce repentir voulu par Pilate était le repentir d'avoir honoré le Temple et ses ramifications religieuses qui avaient trahi et fait tuer le Fils de Dieu.

Un repentir allant, dans un sens, au-devant de celui des préceptes zélotes parce que Pilate préférerait de loin les commandements esséniens et leur conception simpliste du monde.

Pilate n'avait que faire de la doctrine de Jésus, occulte et secrète. Il n'y comprenait rien et ne voulait pas y avoir affaire parce que trop complexe pour être fédératrice ou pour conditionner les esprits. Les concepts esséniens diffusés par Jésus quand il était encore sous la domination totale du chef de l'Ordre étaient idéalement réducteurs pour être compris et acceptés par tous.

Comme toujours, Pilate aimait utiliser la carotte et le bâton pour arriver à ses fins. La notion de paradis ou d'enfer allait être le fer de lance de sa

stratégie pour imposer sa démente volonté ou plus exactement son « Saint-Esprit » : ceux qui se ralliaient auraient en récompense la félicité des cieux et ceux qui repoussaient le Christ, l'ignoraient ou le combattaient auraient à subir les pires tourments célestes.

Pilate ne voulait pas que les Juifs soient attentistes. Il voulait qu'ils tranchent définitivement à quel camp ils allaient se rattacher : soit celui du Christ, soit celui du Temple. Pilate avait une idée sournoise pour rassembler tout le peuple derrière son pantin.

Cette idée était le baptême.

Il était tombé en désuétude depuis longtemps parce que Jésus ne le voyait pas d'un bon œil.

À l'origine, institué par Jean le Baptiste pour sacraliser l'appartenance au Christ, il était avant tout une promesse engageant à être fidèle au Fils de Dieu dans son combat contre l'ennemi romain.

Désormais, cela n'allait plus être qu'un simple signe de soumission : cela serait le sauf-conduit obligatoire pour accéder au paradis. Sans ce baptême, l'homme était condamné à périr en enfer.

La peur de mourir sans être baptisé allait ravager les consciences et les parents allaient se précipiter pour donner la céleste vie future à leurs nouveau-nés, instrumentant ainsi des générations de petites têtes blondes aux desseins d'un esprit malsain.

Pilate mit donc en avant les préceptes esséniens parce qu'ils correspondaient parfaitement aux attentes des Hébreux. Il ne réalisa pas que cette attente n'était pas uniquement juive, mais qu'elle battait en tout homme, qu'elle était implantée dans la nature humaine au besoin simple pour expliquer le complexe divin.

Jésus fut dans l'obligation de présenter cette doctrine comme étant sienne, émanant de Dieu et de son Saint-Esprit. Il valida de son autorité ses apôtres auxquels le peuple devait obéissance. Il les accrédita de soi-disant pouvoirs célestes étant dans la droite ligne de ce qu'ils avaient déjà accompli par le passé. Secondés par la force du Saint-Esprit, ils allaient partir propager la nouvelle religion à commencer par Jérusalem, puis partout dans le pays et même aux quatre coins de la terre : par ces derniers mots, Pilate entendait galvaniser et flatter tous les disciples du Christ pour qu'ils se sentent investis d'une divine mission terrestre devant être diffusée à l'humanité entière. Dans les faits, Pilate se fichait bien que cette religion dépasse les frontières d'Israël : elle n'était instituée que localement pour déstabiliser et détruire les Juifs qu'il exérait d'une haine malade.

Pour faire naître la légende, Jésus ne devait plus rester parmi les hommes : il allait rejoindre son Père dans les cieux. Cependant, il réconforta son monde en assurant de sa présence constante auprès d'eux.

Malgré de longs jours de repos, il était encore faible et il devait finir de cicatriser complètement. Pilate souhaitait également utiliser Jésus non pas à tout va mais de manière sporadique, en cas de nécessité absolue. Il ne voulait pas l'exposer inutilement et que le parti adverse le fasse prisonnier ou le tue véritablement. Jésus était trop précieux et Pilate préférait le garder sous la main tel un trésor.

De plus, Pilate avait peur que Jésus dévoile la vérité au grand jour et, par la suite, il préféra l'enfermer dans une geôle de son palais. Quant à l'apôtre Jean, il fut obligé d'agir conformément à la volonté de Pilate à cause de son Maître pris en otage. S'il trahissait ou n'agissait pas conformément aux ordres, Pilate avait promis de faire mourir Jésus.

Mais pour l'heure, le Christ devait encore œuvrer à l'extérieur.

Pilate n'avait pas une confiance excessive envers les apôtres qui étaient garants de la propagation de la doctrine du Christ, surtout depuis les dissensions qui avaient éclaté au sein du groupe. Il voulait s'assurer de leur dévotion totale à son « Saint-Esprit ». Dans un premier temps, il leur enjoignit un remplaçant à Judas. Par des dés truqués, Matthias fut désigné comme le nouveau douzième apôtre. Choisi également pour un talent inné d'orateur et pour ses multiples dialectes acquis au cours de son existence, Matthias était un homme de main de Pilate et il allait agir selon les commandements de son supérieur.

Sur les douze apôtres, trois étaient des marionnettes de Pilate. Cette cinquième colonne infiltrée parmi les neuf autres n'eut aucun mal à droguer leur nourriture. Jésus put alors les hypnotiser, leur faire croire que des langues de feu les baptisaient par le Saint-Esprit. Celui-ci descendit sur eux et ils s'imprégnèrent de cette force supérieure qui domina leur conscience. Ils étaient persuadés que cette puissance d'en Haut leur était donnée par l'entremise du Fils de Dieu qui avait obtenu la promesse de la part de son Père de leur octroyer un tel privilège.

Conformément aux ordres du procureur, Jésus formata les esprits pour qu'ils œuvrent docilement à celui « Saint » de Pilate. Cela eut aussi pour effet d'accentuer un peu plus chez eux les langues étrangères qu'ils avaient apprises depuis longtemps : lorsque le cerveau était drogué, la conscience se retranchait dans d'autres parties cérébrales, notamment celles stockant le parler étranger. Au lieu de dialoguer mentalement ou oralement dans sa langue habituelle, elle conversait alors spontanément dans des langues différentes, croyant en percevoir toutes les subtilités infimes dans un leurre neuronal abyssal.

Dès le jour suivant, les apôtres purent mettre en pratique ces langues qu'ils maîtrisaient allègrement. Ils avaient reçu l'injonction de convertir en masse : pour impressionner la foule des Juifs, ils prêchèrent la religion du Christ dans divers idiomes.

Les habitants de Jérusalem crurent que ces langues parlées par les apôtres émanaient d'un pouvoir divin et nouveau accordé par Dieu, sans savoir que, dans les faits, les Douze les connaissaient bien avant.

Pour embraser un peu plus la ferveur populaire, pour accréditer les apôtres d'un statut céleste indéniable, Pilate organisa une habile mise en scène.

Chaque matin, un infirme de naissance était déposé par des mains charitables devant l'une des portes du Temple pour qu'il puisse demander l'aumône. Cet homme sale et hirsute était connu de tous. Pilate le fit enlever et tuer. Il le remplaça par l'un de ses sbires qui joua le rôle de l'impotent. Lorsque Pierre arriva à la hauteur du mendiant, Jean se pencha à l'oreille de l'ancien pêcheur pour lui affirmer que par la force du Saint-Esprit il pouvait l'enjoindre à marcher. Pierre crut ce mensonge et, au nom de Jésus-Christ, il ordonna à l'infirme de se lever. La foule présente fut abasourdie et tous les témoins du miracle voulurent se convertir sur l'heure, demandant à être baptisés au nom du Seigneur.

Caïphe était furieux des conversions en masse des Juifs et des étrangers.

Il fit saisir ces deux apôtres. Caïphe aurait voulu les faire étrangler. Toutefois, il était impossible d'agir ainsi parce que les apôtres avaient un puissant protecteur : Pilate avait prévenu le Grand Prêtre que s'il arrivait quoi que ce soit aux Douze, le Temple en serait tenu pour responsable et aurait à en répondre devant la justice romaine.

Caïphe ne comprenait pas cette implication personnelle de Pilate à vouloir défendre les apôtres et il crut que le procureur s'était converti secrètement. Caïphe aurait voulu tuer dans l'œuf le mouvement chrétien naissant en coupant les têtes principales. Cependant, l'avertissement de Pilate était sérieux et il ne fallait pas le prendre à la légère.

Par la menace, Caïphe essaya de convaincre les apôtres d'arrêter leurs agissements. Mais les apôtres n'obéirent pas et ils continuèrent leurs prêches aux abords du Temple et à l'intérieur même de l'enceinte.

Dans la même période, de nombreux Démoniaques déferlèrent sur la ville dans l'espoir d'y être guéris. En possession de l'Onction divine, les Douze purent opérer de miraculeuses guérisons qui firent basculer définitivement les masses populaires à la cause du Christ. La résurrection de Jésus en avait été le facteur déclenchant et, tel un raz-de-marée, les

consciences s'animaient d'un véritable espoir de salut céleste, emportées par les flots du baptême auquel tous se prêtaient.

Les apôtres devinrent un poison trop violent pour Caïphe et, se faisant fi de Pilate, il les fit arrêter. Cependant, ils furent secourus par un nommé Gamaliel. Celui-ci fit courir le bruit qu'ils avaient été délivrés par un ange de Dieu pour qu'on n'apprenne pas son implication dans cette libération : Gamaliel était membre du Sanhédrin et tout comme Joseph d'Arimatee, il travaillait en secret pour Pilate. Lorsque le Sanhédrin fut réuni pour entériner une condamnation à mort des apôtres, Gamaliel s'y opposa habilement par sa verve éloquente. En dernier ressort, Caïphe devait trancher : Pilate lui avait de nouveau adressé un émissaire pour le menacer et le Grand Prêtre ne voulut pas prendre ce risque.

Les Douze purent donc continuer d'œuvrer impunément dans Jérusalem.

Néanmoins, si le Temple ne pouvait rien contre eux, il en était tout autre concernant les prosélytes du Christ. À ce sujet, le laxisme de l'autorité romaine enhardit les fanatiques opposants à la nouvelle religion. Pilate avait abandonné l'idée d'un exode massif des habitants et il escomptait plutôt une lutte fratricide qui devait embraser la ville.

Une ère de chaos et de violence sanglante divisa la région. Nombreux furent ceux à quitter Jérusalem et notamment les apôtres qui devaient continuer de propager la volonté du « Saint-Esprit » dans le pays.

Le Pape arrêta là le récit.

Par la fenêtre, son regard trouble vogua sur les étoiles du firmament. Puis, comme si un détail revenait brusquement à sa mémoire, il ajouta :

– Les gens délaissaient tout dans l'espoir d'obtenir le baptême et la vie dans les cieux. Ils donnaient leur fortune aux apôtres qui ont pu structurer le culte nouveau... un nommé Ananie et sa femme Saphire ont vendu une de leurs propriétés pour offrir l'argent et obtenir une place au paradis. Seulement, ils n'étaient pas complètement insensés et ils ont gardé une partie de l'argent pour eux. Simon le Zélé a été au courant du prix de la transaction et il n'a pas hésité à étrangler Ananie et Saphire pour cet acte que le Zélote considérait comme une offense à Dieu. Pierre a dû couvrir bon gré, mal gré ce crime, pour éviter que ce meurtre soit appris par tous et que cela détourne le peuple des apôtres... Vous voyez, Monsieur Anderson, des meurtres, il y en a eu des deux côtés. Les premiers chrétiens n'étaient pas d'innocents agneaux comme on aime à l'imaginer. Certains étaient bien pires que Caïphe...

L'amertume dans la voix, le Pape finit par aller s'asseoir sur un fauteuil dans un coin de son bureau.

Malgré une grande fatigue, Simon-Pierre était heureux.

La bonne nouvelle voulue par le Christ et annonçant le salut pour tous l'avait précédé sur les terres de la Galilée. De partout, on se précipitait pour recevoir de ses mains ce baptême nécessaire pour accéder au paradis. Pendant des jours entiers, sans relâche, il avait baptisé au nom du Fils, du Père et de son Saint-Esprit. L'eau du lac de Tibériade n'avait cessé de couler sur ces nuques courbées et soumises à Dieu.

Combien étaient-ils à avoir reçu le salut de ses propres mains depuis la résurrection de Jésus ? Des milliers ? Des dizaines de milliers ? Simon-Pierre n'en avait plus aucune idée. Tous ces visages d'hommes, de femmes et d'enfants se mélangeaient dans sa mémoire confuse.

Assis dans son bateau, face au soleil naissant, il ramait paisiblement, s'en retournant sur la terre ferme. Avec un dénommé Nathanaël et l'apôtre Thomas, en présence également de Jean et son frère Jacques ainsi que Lévi et Simon le Zélé, Simon-Pierre s'était embarqué la veille pour aller pêcher comme au temps où il vivait du fruit de la nature. Cependant, cette nuit-là, le lac n'avait rien voulu offrir au pêcheur. Certes, il était bredouille mais il était rassasié d'avoir pu communier une nouvelle fois avec ces flots paisibles qui berçaient son cœur de marin.

Une voix puissante s'éleva du rivage.

– Enfants, avez-vous quelque chose à manger ?

Lâchant un instant sa rame, Simon-Pierre se retourna. À environ quatre-vingts mètres, une silhouette se dressait sur les bords du lac. Simon-Pierre crut qu'il s'agissait d'un villageois venu acheter du poisson.

– Non, lui cria-t-il.

Il voulut se saisir de sa rame mais il suspendit son geste. Tout autour de lui, les eaux du lac se mirent à frémir comme si elles étaient en ébullition.

– Jetez donc le filet ! clama l'inconnu.

Jean exécuta l'injonction. En quelques minutes, le filet fut rempli de carpes, frétilant d'une ardeur un peu démente.

– C'est le Seigneur ! s'exclama Jean.

À ces mots, le regard de Simon-Pierre s'embrasa d'un amour fou. Comme s'il ne pouvait résister à l'appel d'une sirène, il noua sa longue tunique entre ses jambes et il se jeta à l'eau. Nageant avec une fougueuse détermination, il finit par reprendre pied et se mit à courir jusqu'au Christ ressuscité. Il tomba à genoux et, les bras ballants, il leva son visage vers

son Seigneur. Celui-ci scruta les yeux de Simon-Pierre dont les pupilles ruisselantes scintillaient de mille feux.

Jésus avait toujours été fasciné par ce qu'engendraient les croyances tronquées des hommes, notamment concernant les « miracles ». Ces actes qui dérogeaient aux lois naturelles et qui étaient attribués à une puissance divine n'étaient qu'en fait, tout comme le hasard, que la somme des ignorances.

Le savoir...

Le savoir était l'arme la plus puissante pour contrôler et dominer quiconque. Ce savoir, dès son plus jeune âge, Jésus avait dû le canaliser lui-même pour ne jamais en perdre le contrôle.

Jésus se souvint de son Maître grec qui venait chaque matin pour l'instruire. Outre de multiples langues, le boiteux, surnommé ainsi par les commères du village, lui avait prodigué une érudition infinie qu'il avait dû absolument garder confidentielle. L'instruction n'était pas à divulguer à tous. Seuls les plus hautes élites et le Fils de Dieu y avaient accès. Du moins, c'était ce que lui avait affirmé son Maître. D'ailleurs, sa mère Marie lui avait dit à peu près la même chose : le « savoir divin » qu'il possédait désormais devait être tenu secret et ne pas être utilisé à tout va. Elle craignait surtout que les « miracles » de Jésus s'ébruient dans la région et que les héritiers d'Hérode le Grand retrouvent la trace de l'enfant divin pour le tuer.

Dans un flot ininterrompu de séquences enfouies au plus profond de son être, ces « miracles » revinrent à la mémoire de Jésus.

Le tout premier évènement qui marqua profondément les consciences de ceux qui vivaient autour de lui fut lorsqu'il cassa une cruche contenant de l'eau puisée dans le puits du village. Pragmatique enfant malicieux de six ans, mettant ingénieusement l'enseignement du Maître en application, il avait enduit entièrement de résine de pin son long manteau pour le rendre parfaitement étanche. Il s'en était servi alors comme d'une outre en peau de bouc pour transporter l'eau jusque chez lui.

Quelques années plus tard, un jour de semailles, Jésus sortit avec son père Joseph pour ensemer du blé dans leur champ. Son Maître grec lui avait donné des graines provenant d'une contrée lointaine et Jésus les avait semées. Lors de la moisson, la récolte parut extraordinairement divine aux paysans du coin qui n'avaient jamais vu un tel rendement et ils créditèrent des pouvoirs célestes au fils de Joseph.

Cette croyance fut confirmée par l'épisode du serpent qui mordit la main de Jacques, le demi-frère de Jésus. Ce dernier se précipita et, comme pour souffler sur la morsure, il aspira le poison avant qu'il ne se répande

dans le sang. Il sauva ainsi la vie de son aîné et, comble de l'étonnement, on retrouva le serpent mort : ses crochets à venin s'étaient brisés sur l'os de sa victime et il n'avait pas survécu à cette mutilation.

Les connaissances du Maître en matière médicale étaient considérables et Jésus comprenait que l'ancestrale science grecque était toujours en avance de mille ans sur le reste du monde.

Un jeune bûcheron eut la chance d'être également sauvé par ce savoir qu'avait appris Jésus. L'homme coupait du bois et laissa échapper sa hache qui lui entailla le pied. Perdant tout son sang, il se mourait. Les gens accoururent mais étaient incapables d'arrêter l'hémorragie. Jésus arriva à ce moment-là. Connaissant les points de pression vitaux de l'organisme humain, il appliqua ses mains sur la jambe et, sous le regard médusé de l'assistance, le bûcheron cessa de se vider de son sang. Et tous virent en Jésus un être prodige, un être divin.

Ce jour-là, l'enfant qu'il était avait pleinement réalisé la ferveur que pouvait susciter un savoir supérieur sur les consciences ignorantes.

Zénon...

Il en fut de même la fois où, tombant d'un toit, Zénon son camarade de jeu mourut. Ce dernier l'aurait irrémédiablement été si Jésus ne lui avait pas transmis le souffle de la vie, en lui insufflant sa propre respiration et en massant vigoureusement son cœur.

Dans d'autres circonstances, une petite fille s'était étouffée avec un morceau de pain. Jésus s'était alors saisi vigoureusement du corps de la fillette et, comprimant le haut de son ventre, il avait expulsé la fatidique nourriture obstruant la gorge. Il avait ensuite ordonné à la mère de se souvenir de ce qu'il avait fait pour que, si cela se réitérait, elle puisse elle-même reproduire ce geste élémentaire.

Pour les habitants de Nazareth, de l'enfance de Jésus aux événements notoires, personne n'en avait percé le mystère factuel et tous avaient accredité la main divine de Dieu par l'entremise de son Fils.

À l'époque, sous l'injonction de sa mère et de son Maître grec, Jésus avait dû garder le secret véritable de ces actes. Par la suite, incarnant le Christ essénien, les circonstances lui avaient ordonné de ne pas plus divulguer le secret des nouveaux « miracles » qu'il prodiguait. Il avait été acculé sur la scène de la comédie et il n'avait pu se permettre de descendre du piédestal sur lequel il avait été porté. Le personnage du Fil de Dieu qu'il avait incarné lui avait permis de maintenir la folie zélote sous sa coupe et d'éviter ainsi la guerre civile.

Dans cette période messianique, outre les fantastiques guérisons des victimes de l'ergotisme, Jésus avait pu mettre sa science de la médecine au service des gens.

Il se souvint du jour où, à l'entrée d'une ville appelée Naïn, il avait croisé un cortège funéraire. Le peuple avait la triste habitude d'enterrer trop rapidement ceux que tous croyaient morts alors qu'il en était parfois tout autre : dans bon nombre de cas, ce n'était qu'une mort apparente, une léthargie bluffant l'esprit. Souvent l'organisme des malades se mettait à fonctionner au ralenti, de façon presque infime. Si on n'y prenait pas garde, on condamnait à une mort certaine un être encore bien vivant en l'ensevelissant. Quand il en avait la possibilité, Jésus aimait s'assurer que toute vie avait définitivement quitté le corps des défunts et ce fut ce qu'il fit à Naïn.

Il s'était approché du cercueil et avait posé sa main sur le cou du garçon soi-disant décédé. Le poulx battait encore faiblement. Discrètement, de son autre main, Jésus sortit de son manteau une petite fiole de sels pour la placer sous le nez du garçon. D'une onde énergétique, l'odeur excita le cerveau endormi et, couplée avec l'injonction puissante de Jésus qui stimula l'ouïe, réactiva la conscience qui s'éveilla.

La foule abasourdie cria au miracle.

Bien sûr, seul Jésus savait qu'il n'y avait rien de miraculeux dans tout cela. Jésus se rappela l'expérience que son Maître grec lui avait enseignée quand il n'était encore qu'un tout jeune enfant. Le Maître avait capturé une mouche en vol pour ensuite la noyer dans une cruche d'eau. Une fois morte, et elle l'était indéniablement car elle ne bougeait plus, il l'avait mise dans du sel. Prononçant des formules magiques pour impressionner Jésus, il redonna vie à la mouche. Secouant ses ailes, elle avait fini par s'envoler, tournant autour du Maître comme pour remercier celui qui lui avait rendu l'existence après la lui avoir ôtée.

Lorsque Jésus procéda de manière similaire avec la fille de Jaïrus qui souffrait de symptômes menant à une mort apparente certaine, la nouvelle de sa résurrection accrut le flot de ferveur à l'égard du Christ.

Cette ferveur populaire s'était parfois leurrée elle-même par des quiproquos qui jouèrent en la faveur de Jésus.

Cana...

Présent aux noces du fils d'un vieil ami de la famille, Jésus était là ce matin lorsque le marchand de vin avait livré son chargement. Pour soulager son hôte quelque peu débordé par les préparatifs des festivités, Jésus avait lui-même réceptionné le vin en compagnie de Judas Sicarior. Le marchand s'était excusé de n'avoir pu transporter tout le vin dans des jarres

appropriées car il n'en possédait pas suffisamment : il avait été dans l'obligation de mettre le reste du vin dans des outres à eau. Toutefois, pour se faire pardonner de cette situation inacceptable, voulant conserver un bon client, il avait mis dans ces outres un vin d'une qualité bien supérieure à celui qui avait été initialement commandé. Dans la soirée, quand tout le vin des jarres fut consommé, Jésus sortit dans la cour. Il ordonna aux domestiques de prendre les outres et de verser leur contenu dans des jarres vides servant habituellement à la purification. Il ne voulait pas ternir le goût de ce vin de qualité en le mettant dans les jarres de l'autre vin. Dans la pénombre, les serviteurs ne virent pas que les outres supposées contenir de l'eau renfermaient un tout autre liquide. Ils furent stupéfaits et ils crurent que Jésus avait transformé l'eau en vin.

Jésus était mal à l'aise de ce quiproquo et il allait révéler la vérité. Cependant, Judas Sicariot, comprenant la méprise, lui ordonna le silence de son regard noir. Il ne fallait pas dissiper ce malentendu car il arrivait à point nommé juste avant que les « miracles » de la pêche miraculeuse ou des pains multipliés soient mis en branle.

De la même manière mais dans des circonstances différentes, il n'avait pu dévoiler un autre quiproquo.

Rebecca...

En Samarie, au puits de Jacob, près de Sychar, il avait rencontré Rebecca. La vilaine cicatrice qui balafrait sa joue n'arrivait pas à altérer la grande beauté de cette femme aux yeux très clairs et Jésus l'avait immédiatement reconnue. C'était la première fois de sa vie qu'il la voyait. Cependant, en chemin, il avait rencontré son amant nommé Samuel ; les yeux pleins de larmes, celui-ci était adossé contre un arbre et il avait raconté la raison de sa tristesse à Jésus. Il aimait Rebecca qui avait déjà eu cinq maris et Samuel, étant lui-même marié, ne pouvait se confier à quiconque dans la région de peur que l'on divulgue à sa femme cette relation clandestine. En désespoir de cause, il s'était confié à un inconnu marchant seul sur le chemin du puits : Jésus. Samuel espérait que Jésus rencontre Rebecca et lui parle, serve d'intermédiaire à cet amour impossible car la jeune femme s'était fâchée avec lui et ne voulait plus le voir. Jésus avait accepté et Samuel avait décrit le physique de Rebecca en lui précisant qu'elle se rendait tous les jours au puits de Jacob pour y puiser de l'eau.

L'eau vive...

Devant cette femme aux passions amoureuses jamais assouvies, Jésus fut inspiré de lui parler de l'eau vive : son enseignement, qu'il devait prochainement diffuser à tous depuis le Temple, allait emporter les désirs par un fleuve de vérité et illuminer les consciences ténébreuses d'une

lumière de vie salvatrice. Par la connaissance, tous devaient être libérés de ces désirs insidieusement agréables et se détacher du cycle des renaissances pour s'assurer d'une vie éternelle dans le firmament en tant qu'ange. Par cette eau vive jaillissant telle une divine fontaine, par ses préceptes découlant des Vérités célestes, personne n'aurait plus jamais soif d'existence et resplendirait au Royaume des Cieux.

Rebecca avait été impressionnée par ces propos ésotériques et par le fait que Jésus connaisse son prénom et l'histoire de sa vie. Elle n'était pas loin de le considérer comme le Messie.

Judas Sicariot était revenu de la ville à ce moment-là et Jésus avait dû à contrecœur affirmer qu'il était ce Christ...

– Seigneur, tu es là ! Mon cœur s'envole...

Les paroles de Simon-Pierre réactivèrent la conscience de Jésus sur le présent. Il aida l'apôtre à se relever et le serra chaleureusement dans ses bras. Les yeux de Simon-Pierre brillaient de mille feux à la vision de l'enveloppe terrestre du Christ et d'avoir été de nouveau les témoins privilégiés d'une pêche miraculeuse. Avec passion, Simon-Pierre considéra le Christ.

Ce dernier n'était pas seul.

Outre les hommes de main de Pilate partis au « rocher du lièvre » pour affoler le poisson, Jésus était sous bonne escorte : le procureur lui avait imposé une garde rapprochée. À une trentaine de mètres de là, Simon-Pierre observa un instant ces êtres humains ayant l'apparence trompeuse de romains car sans barbe. Il savait que sous ces aspects physiques illusoires se cachaient des anges de Dieu.

Le bateau des apôtres accosta et le filet plein à craquer de carpes fut tiré sur la rive. Sur celle-ci, Jésus avait déjà préparé un feu où les braises finissaient de cuire un maigre poisson et du pain.

– Apportez quelques-uns des poissons que vous venez de prendre, ordonna Jésus, et venez déjeuner.

Les apôtres et le nommé Nathanaël s'assirent autour du feu et, silencieusement, observèrent la cuisson de la nourriture. Tout comme les autres, l'apôtre Thomas n'osait adresser la parole au Christ. C'était la troisième fois qu'il lui apparaissait depuis sa résurrection d'entre les morts et Thomas était émerveillé par cette présence divine du Fils de Dieu.

Jésus semblait perdu dans ses réflexions et il n'échangea aucun mot avec eux. Ils finirent par dévorer à belles dents les poissons et ils se partagèrent le pain que Jésus leur offrit.

À la fin du repas, Jésus se leva.

– Simon-Pierre, m'aimes-tu ?

L'apôtre répondit par l'affirmative. Jésus demanda encore une fois en désignant les autres hommes.

– Simon-Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?

Jésus appuya ses derniers mots. Simon-Pierre leva son regard candide sur le Christ.

– Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime.

Pourtant, malgré la réponse, Jésus insista.

– Simon-Pierre, m'aimes-tu plus que ne le font ceux-ci ?

Une ombre d'irritation parcourut le visage de l'apôtre.

– Seigneur tu sais tout, dit-il d'un ton quelque peu contrarié. Tu sais bien que je t'aime.

– Paix mes brebis, répondit Jésus pour l'apaiser.

Simon-Pierre comprenait-il où il voulait en venir ? Jésus en doutait. Pourtant, il se devait de lui faire comprendre que parmi les apôtres assis autour du feu, l'un n'était pas un fidèle ami et qu'il fallait se méfier de ses dires et de ses agissements. Cependant, Jésus ne pouvait le faire explicitement à cause de cette présence même : Lévi surveillait le moindre de ses gestes et toute parole de trop aurait éveillé ses soupçons.

Jésus évita de croiser le regard de l'ancien publicain et ajouta :

– En vérité je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais. Quand tu auras vieilli, tu étendras les mains et un autre te ceindra et il te mènera où tu ne voudras pas...

Jésus savait que Jean n'avait révélé à personne la vérité de la situation. Par obligation, Jean était soumis à la volonté de Pilate de peur que celui-ci ne fasse tuer Jésus.

Jésus avait mûrement réfléchi et il s'était promis de parler à Simon-Pierre dès qu'il le rencontrerait. Cependant, il ne pouvait pas lui divulguer tous les tenants et les aboutissants de cette effroyable conjoncture ayant vu sa résurrection. S'il disait la vérité à Simon-Pierre, celui-ci l'aurait-il cru ? Non, certainement pas. Il y avait des vérités qui ne pouvaient supplanter des mystifications marquées au fer rouge dans les consciences.

Il y avait des secrets voilés qui ne pouvaient être dévoilés.

Néanmoins, Jésus devait lui parler car il ne pouvait laisser l'apôtre diffuser des mensonges. Il espérait mettre un bémol, un correctif à tout cela en lui exposant les véritables lois célestes qui régissaient le cosmos.

Certes, il avait pleinement conscience que ce n'était peut-être qu'un coup d'épée dans l'eau face au « Saint-Esprit » de Pilate. Malgré tout, Jésus avait la conviction qu'il devait parler à Simon-Pierre, d'en profiter

lors de cette rencontre programmée. Il n'aurait certainement plus jamais l'occasion de le faire.

Mais comment allait-il s'y prendre ? Lévi était bien présent et cette présence l'empêchait de mettre en pratique sa résolution. Intérieurement, Jésus se mit à prier le Père céleste pour qu'il lui vienne en aide.

Quelques minutes plus tard, Deus entra en scène. Se jouant de l'Équilibre céleste et de Karma, Deus accéda à la requête de Jésus. Mû par l'urgence, un messenger arriva en courant et vint se pencher à l'oreille de Lévi. Juste à côté de lui, Jésus n'entendit que quelques mots murmurés à la va-vite mais suffisamment pour comprendre qu'il s'agissait d'une histoire d'argent qui impliquait directement Lévi. Vénal, ce dernier n'osait remettre à plus tard cette affaire. Lévi se leva et considéra Jésus, s'interrogeant un instant sur le parti à prendre. Cependant, il trancha rapidement car que pouvait faire Jésus même sans surveillance ? Rien, il était condamné à obéir docilement à Pilate s'il voulait que les champs contaminés par l'ergot soient détruits. Rassuré, Lévi suivit le coursier et ils s'en allèrent d'un pas vif.

À peine avaient-ils disparu de sa vision que Jésus ordonna à Simon-Pierre de venir avec lui.

Avançant le long du rivage à côté du Christ, Simon-Pierre marchait tout en regardant le paisible lac si cher à son cœur. Un bruit de pas le fit se retourner. Se tenant à distance respectueuse, Jean était en train de les suivre.

– Seigneur, et lui ? demanda Simon-Pierre.

Jésus jeta un coup d'œil derrière lui.

– Si je veux qu'il demeure près de moi jusqu'à ce que je vienne à lui, que t'importe ? Toi, suis-moi.

Il alla s'asseoir sur un rocher et invita Simon-Pierre à faire de même. Jean s'assit lui aussi à une trentaine de mètres de là, en attendant que Jésus en finisse avec Simon-Pierre.

Pendant de longues minutes, Jésus resta silencieux, réfléchissant à ce qu'il devait dire ou ne pas dire. Il voulait lui parler des Vérités célestes et de Deus pour que Simon-Pierre les intègre et en diffuse aux hommes la substance primordiale, la connaissance parfaite. Toutefois, si Simon-Pierre se mettait à prêcher au grand jour d'une manière différente de celle voulue par le « Saint-Esprit » de Pilate, ce dernier aurait des soupçons et l'apôtre perdrait la vie. Il était donc capital que cet ésotérisme ne soit diffusé que de façon confidentielle, sous le sceau du secret, qu'à des gens de valeur aptes à en comprendre la teneur profonde.

Néanmoins, comment expliquer à Simon-Pierre en si peu de temps, des connaissances que Jésus avait lui-même mis des années avant d'assimiler complètement, avant d'en percevoir toute l'étendue profonde ? La tâche semblait rude, mais le temps était compté et il devait s'atteler rapidement à transmettre les Vérités célestes par le biais de propos imagés.

Pour entrer dans le vif du sujet, Jésus aborda la notion de l'être spirituel tombé dans la matière qui devait s'en délivrer pour sortir du cycle des renaissances.

– Celui qui a connu le monde a trouvé le corps, mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui...

Allant de surprise en surprise, Simon-Pierre écouta Jésus lui évoquer les lois régissant les cieux. Il crut être foudroyé sur place lorsque Jésus lui affirma que le démiurge, le créateur du monde était un être mauvais ainsi que son cosmos engendré. Pendant une longue heure, Jésus aborda de multiples sujets et il espérait que l'apôtre arrivait à tout assimiler. Pour finir, Jésus lui dit :

– Heureux le lion que l'homme mangera, et le lion deviendra homme. Maudit est l'homme que le lion mangera car l'homme deviendra lion...

Le lion était le symbole des passions dévorantes, des désirs débordant la conscience. L'homme devait dévorer ce lion pour l'éradiquer à jamais de son être et ne surtout pas être dévoré par les passions débouchant sur d'autres désirs, enchaînant l'âme au cycle des renaissances.

Le visage effaré, Simon-Pierre acquiesça gravement.

– J'ai une question, Seigneur... Qui est Deus ?

Méditatif, Jésus resta silencieux quelques secondes. Devait-il lui divulguer l'incroyable nature du Père céleste ? Il n'était pas certain que les hommes soient prêts à accepter l'inconcevable évidence.

Énigmatique, Jésus lui répondit :

– Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera point la mort : que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve et quand il aura trouvé, il sera bouleversé et, étant bouleversé, il sera émerveillé et, resplendissant, il régnera sur le Tout.

Ces paroles se gravèrent profondément dans l'esprit de Simon-Pierre. Il s'inclina respectueusement. Pour conclure, Jésus déclama :

– Je suis la lumière, celle qui est sur eux tous. Je suis le Tout, et le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi. Fends le bois : je suis là. Soulève la pierre et tu m'y trouveras...

Simon-Pierre hochait la tête, comprenant l'allusion. Comme le lui avait déjà demandé explicitement Jésus, il ne voulait pas de lieux de cultes, surtout pas de religion en son nom.

La mission semblait ardue pour Simon-Pierre qui se trouva soudain bien seul face aux forces de l'adversité.

– Seigneur, sur qui m'appuyer parmi les apôtres ? Tu m'as dit de me méfier de Lévi...

Jésus considéra les apôtres assis au loin autour du feu.

– À Thomas. Mais à personne d'autre parmi eux...

D'un battement de paupière, Simon-Pierre approuva.

– Retourne avec les autres, ordonna Jésus.

Des images plein la tête, Simon-Pierre s'en alla rejoindre les apôtres. Dès qu'il fut suffisamment éloigné, Jean vint s'asseoir auprès de Jésus.

– Ta mère sait que tu es vivant, lui raconta Jean. Elle a compris que tu n'étais pas mort sur la croix. Elle s'est confiée à moi dans un moment de faiblesse. Mais je lui ai fait promettre de ne révéler à personne ce secret.

– Comment a-t-elle su ? murmura doucement Jésus.

– Ta tache de naissance...

Jean expliqua que, la nuit où Joseph d'Arimathée avait enlevé le cadavre de Judas, Marie avait eu l'occasion de le voir tout près. Les rayons de la lune avaient éclairé crûment le corps de Judas et Marie avait été frappée par un détail marquant : la tache de naissance de Jésus était absente. Malgré le sang formant des plaques sombres, Marie aurait quand même dû distinguer cette tache en forme de cœur inversé située sur le dessus du poignet de Jésus. Elle avait alors réalisé que ce n'était pas la dépouille mortelle de son fils que Joseph allait enterrer. Elle n'avait osé en parler à quiconque. Cependant, juste avant qu'il ne parte pour la Galilée, Jean l'avait rencontrée et, devant lui, se libérant du carcan qui broyait son esprit, elle s'était confessée.

Méditatif, Jésus pensa que l'absence de cette tache n'avait pas été visible lors de la crucifixion de Judas car le haut du poignet avait été plaqué sur la traverse de la croix. Pilate avait bien veillé à faire occulter l'absence de cette tache, tache qui avait permis à l'époque pour Jésus de se faire identifier formellement par les Esséniens comme le fils de Joseph de Nazareth, descendant du roi David et né à Bethléem.

– Que va-t-on faire avec ma mère ? demanda Jésus.

– J'ai déjà pris mes dispositions. Elle restera à Jérusalem. Elle ne manquera de rien... je veux dire financièrement...

La promesse que Jean avait faite à Judas sur la croix, celle de veiller sur Marie, se concrétisait curieusement.

– Elle m'a dit également qu'elle voulait te revoir...

Jésus hocha imperceptiblement la tête. Il ne savait pas s'il pouvait la revoir. Il ne pouvait agir aussi librement qu'il le désirait. Pilate le tenait dans une main de fer.

Jésus se souvint de la fois où il l'avait retrouvée après des années de séparation.

Cana...

Elle ne l'avait pas revu depuis sa fuite vers l'Orient. Et lorsqu'elle était entrée dans la demeure de Cana où se trouvaient les convives du mariage, elle n'avait pas reconnu son enfant : elle avait cru être en présence d'un fantôme rajeuni d'Hérode le Grand. La même haute stature, la barbe soignée et les cheveux longs bouclés, les yeux d'un bleu identique, Jésus était le portrait presque parfait de son père. Elle avait fini par réaliser qu'elle était en présence de son propre fils. Cependant, celui-ci n'avait pu lui parler librement et il s'était montré distant avec elle.

Lors de son infiltration au sein de la communauté essénienne, mû par un pressentiment, il avait affirmé que son père et sa mère étaient morts depuis des années et qu'il n'avait plus de proche famille. Par la suite, son sixième sens lui avait donné raison : si le chef de l'Ordre avait pu mettre la main sur sa mère, nul doute qu'il s'en serait servi comme d'un moyen de pression pour faire œuvrer le Christ à ses exigences, n'hésitant pas à l'enlever et la tuer le cas échéant.

Si elle était découverte, elle encourrait un grave danger. À Cana, ne pouvant la contacter lui-même, Jésus avait envoyé Jean à sa place. L'apôtre s'était brièvement entretenu avec Marie, lui demandant de ne pas revoir son fils et d'en rester éloignée. En des termes obscurs, il invoqua une menace de mort imminente. Marie consentit à ne plus s'approcher de Jésus. Néanmoins, elle changea d'avis lorsqu'on lui rapporta les prêches zélotes que tenait le Christ. Elle fut horrifiée d'entendre qu'il ordonnait au peuple de se soulever contre l'occupant romain et contre les Hérodiens pour la restauration légitime de la royauté d'Israël.

Avec les demi-frères de son fils, elle essaya de le rencontrer pour lui faire entendre raison, croyant qu'il avait perdu l'esprit. Elle ne put pénétrer dans la demeure où discourait le Christ. Informé de sa présence, celui-ci mandata de nouveau Jean. Pour parvenir à convaincre Marie, Jean dut la mettre dans la confidence de la situation. Elle réalisa alors toute l'étendue de la crise. Elle accepta d'aller se réfugier à Jérusalem pour le bien de Jésus et pour elle-même.

Maman...

Désormais, tout danger zélote semblait écarté.

Le regard de Jésus se porta au loin. Simon-Pierre avait rejoint les silhouettes assises autour du feu. Depuis la résurrection du Christ, Simon le Zélé était devenu le plus fidèle disciple de Jésus, plus royaliste que le roi lui-même. Il n'avait pas ménagé ses efforts pour diffuser le message du « Saint-Esprit », rejetant son passé zélote même s'il escomptait encore le temps où Dieu restaurerait la royauté en Israël. À ce sujet, sous l'injonction de Pilate, Jésus avait ménagé les consciences des Zélotes pour les rallier massivement au Christ : il avait affirmé que son Père avait fixé de sa seule autorité ce temps-là mais qu'il n'appartenait à quiconque de le connaître. Simon le Zélé avait été profondément marqué par le retour à la vie du Christ et il mettait toute sa folle véhémence à imposer la foi dans le Fils de Dieu. Il laissait parfois sa nature violente prendre le dessus sur ses résolutions de miséricorde et il imposait, par la peur, le baptême pour le salut.

L'apôtre Thomas avait lui aussi fait table rase de ses frères esséniens. Humblement, comme tous, il avait abandonné toute idée de récompense, de richesse ou de pouvoir effectif sur les tribus d'Israël que lui avait promis le chef de l'Ordre. La vénalité des apôtres avait disparu depuis la résurrection du Christ, modifiant leur façon de voir les choses, brisant les barrières de l'égoïsme. Ils voulaient goûter au paradis promis et ils avaient peur que cette vénalité les empêche d'y accéder comme l'avait soufflé Jésus par le passé. Des fortunes entières étaient déposées à leurs pieds par les prosélytes mais, de ces trésors, ils n'en voulaient rien pour eux. La nature de l'homme était ainsi faite : un jour bourreau avide de biens concrets et, le jour d'après, victime condescendante sacrifiant sa propre personne pour une notion abstraite. À présent, Thomas œuvrait corps et âme pour le Christ, lui vouant un ultime degré d'amour sans faille. Jésus estimait Thomas et il avait entièrement confiance en cette abnégation à son égard.

– Lazare est en danger, dit Jean. Caïphe le cherche...

– Pourquoi ? s'étonna Jésus.

– Certains commerçants de Jérusalem ont parlé aux espions de Caïphe. Ils ont appris que notre ami était le destinataire des ingrédients rares que nous avions commandés pour la fabrication de l'Onction divine. Mais Lazare a pu fuir de chez lui avec ses sœurs...

Pensif, les yeux de Jésus voguèrent sur les eaux bleues du lac. Caïphe n'hésiterait pas à faire tuer Lazare comme d'ailleurs tous ceux qui faisaient de l'ombre à ses sombres ambitions.

Si Lazare avait pu échapper à une mort certaine, Étienne n'avait pas eu cette chance-là. Son ami, l'Initié du temple d'Osiris qui avait guéri bon nombre de Démoniaques en son nom, avait été lapidé sur ordre de Caïphe. Parmi les disciples du Christ, un merveilleux récit courait sur la

confrontation qu'avait eue Étienne avec le Sanhédrin. On disait même qu'à cette occasion le visage d'Étienne s'était auréolé d'une lumière divine semblable à un ange.

– Que vas-tu faire à présent ? interrogea Jean.

Depuis longtemps, par ses hommes de main, Pilate connaissait bien le village d'origine de Jésus et les légendes colportées par les gens de la région sur la naissance du Fils de Dieu. L'histoire de ces Rois mages ou de l'Immaculée Conception devenait parfaitement crédible depuis la résurrection du Christ et cela avait émoustillé l'imaginaire de Pilate. Celui-ci avait ordonné d'intégrer ces fables aux écrits que Jésus devait consigner pour supplanter ceux du Temple.

– Je dois rédiger la bonne nouvelle de ma renaissance, murmura Jésus. Comme le veut le « Saint-Esprit » de Pilate...

Le regard océan vague, sans amer, il laissa sa conscience caboter sur les flots d'une pensée ballottée par l'amertume.

*
* *

Tom fronça les sourcils.

– Quoi ? Jésus a écrit les Évangiles ?

– Oui, répondit le Pape. Ou plus exactement le brouillon qui a permis à d'autres d'écrire l'histoire de sa vie. D'ailleurs, si vous réfléchissez un instant, comment voulez-vous que certains propos, certains détails que seul Jésus pouvait connaître se retrouvent dans la Bible ? Lui seul a pu les rapporter et nous retrouvons bien sa griffe dans les divers Évangiles. Jésus a été obligé d'élaborer ce brouillon sous la contrainte depuis sa prison...

Le Pape poursuivit en révélant que le brouillon de Jésus avait été transmis aux scribes de Pilate ainsi qu'à Jean qui fut forcé d'établir un écrit pour annoncer la « bonne nouvelle ». Jean consigna une histoire chronologiquement acceptable, brodant la mort de Jésus à la fête juive de la pâque et faisant correspondre le sacrifice de l'agneau pascal à celui du Christ, à l'agneau de Dieu sacrifié pour le rachat des péchés des hommes.

Lévi en rédigea également un. Dans une chronique fictive, il fabula sur la naissance du Fils de Dieu à Bethléem et il mit en exergue la Passion du Christ, acceptant de se sacrifier pour le salut de l'humanité en se rendant une seule et unique fois à Jérusalem où une mort inévitable l'attendait. Plus tard, ce texte de Lévi servit de base pour l'élaboration des Évangiles synoptiques, inventés par des branches chrétiennes voulant propager la foi du Seigneur à des communautés distinctes et ciblées comme par exemple le peuple de

Rome. À cette occasion, les circonstances, la date et le lieu de naissance de Jésus furent établis aux dires des mensonges de Lévi et qui ne correspondaient en aucun cas à la réalité de l'époque.

Sous l'injonction de Pilate, éludant la notion d'ennemi romain pour menacer du courroux divin tous ceux qui s'opposeraient au Christ, ses scribes détournèrent habilement les exhortations guerrières tenues par Jésus au début de son ministère zélate pour les présenter sous un noble aspect : celui d'endurer les dissensions et les souffrances, tout en gardant la foi, au nom du Fils de Dieu.

Cependant, Pilate n'eut pas le monopole des récits décrivant l'existence du Christ. Nombreux furent ceux à vouloir apporter leurs témoignages directs ou indirects sur les événements de l'époque. Colportées le plus souvent oralement et retranscrites tardivement, de multiples histoires relatant divers épisodes de la vie de Jésus embrasèrent les consciences. Dans le même temps, en dépit de la réalité historique qui allait donner plus tard l'impression à certains historiens que Jésus n'était qu'un mythe, des créations légendaires et invraisemblables virent le jour. Les rédacteurs de ces manuscrits pouvaient raconter des choses incroyablement fausses, la véritable résurrection de Jésus était dans tous les esprits et ils pouvaient faire avaler des couleuvres à n'importe qui. Des centaines d'écrits naquirent ainsi et parmi eux se trouvaient également les propos guerriers zélotes du Christ de la toute première heure, ceux dans lesquels il évoquait les luttes fratricides et les famines à venir.

– Les famines ont bien eu lieu, affirma le Pape. Mais ce n'était pas des famines dues aux champs brûlés par les légions romaines pour mater la rébellion zélate. Paradoxalement, ces famines ont été la conséquence d'une promesse faite à Jésus par Pilate : il a fait brûler les champs contaminés par l'ergot ainsi que les farines. S'en est suivie une période de famine dans tout le pays. Pilate a dû s'amuser de cette promesse faite à Jésus et qui a débouché au final sur un malheur supplémentaire pour le peuple juif déjà en proie à une violente guerre interreligieuse...

Le Pape se tut quelques secondes avant de reprendre : comme une prophétie s'accomplissant, les anciens propos zélotes qui parlaient de famines et de conflits prenaient le pas sur la réalité de l'époque. Même si ces paroles avaient été dites pour exprimer le futur combat contre les légions romaines, elles correspondaient néanmoins à la réalité de l'instant, accréditant ainsi un peu plus le Christ d'un oracle prophétique par excellence.

Dans cette période de grands troubles, nombreux étaient ceux à espérer le retour du Fils de Dieu, qu'il rétablisse définitivement le Royaume de Dieu sur terre et que son Père s'y installe pour apporter paix et harmonie

en Israël. Ils attendaient non pas que le Christ survienne mais qu'il revienne tout simplement.

Malgré la vive opposition des Pharisiens et les exactions sanglantes de leurs fanatiques partisans qui déchirèrent le pays, rien ne put arrêter l'engouement, l'effet papillon ou plutôt l'effet boule de neige lié à la résurrection de Jésus. Dans un climat d'insécurité, les lieux de cultes chrétiens se mirent néanmoins à prospérer et se multiplièrent au détriment des synagogues qui furent investies par les Judéo-chrétiens.

Caïphe ne fut pas le seul à essayer de faire barrage à la déferlante chrétienne : le chef de l'Ordre s'y employa également. Ce dernier voulut reprendre en main la situation qui lui avait échappé. Œuvrant toujours pour son grand Israël et le Royaume de Dieu à Jérusalem, il crut pouvoir retourner la ferveur en sa faveur en présentant au peuple un nouveau Messie. Mais celui-ci, et comme tous les autres comédiens esséniens qui s'y activèrent par la suite, échoua lamentablement. Ces sbires du chef de l'Ordre eurent beau utiliser tous les plus fins stratagèmes, prétendre même être Jésus en personne, on les considéra comme des faux Christs.

Le chef de l'Ordre était lui-même pris à son propre jeu, l'arroseur arrosé, parce que c'était lui qui avait commandé à Jésus, dès le début de ses prêches pro-zélotés, de mettre en garde la population contre tous ceux qui se présenteraient comme étant le Messie. Jésus avait mis en garde contre un faux Christ, un Antéchrist qui tenterait avant la fin des temps de s'opposer à l'avènement du Royaume de Dieu sur terre et de mettre en place un ordre opposé à celui du Christ. En effet, le chef de l'Ordre avait craint que, en réaction au Christ essénien, Caïphe ne déjoue son plan en lui supplantant un autre Christ, un comédien Christ pharisien. Jésus avait donc affirmé que le Christ, pour justifier de son soi-disant statut divin, devait jaillir d'un point du ciel à un autre comme un éclair, ce qui était évidemment impossible à réaliser pour quiconque.

Ainsi, le chef de l'Ordre avait pensé mettre un terme définitif à toute contre-attaque éventuelle de la part du Temple. Par la suite, ayant pris son indépendance vis-à-vis de Qumran, Jésus avait continué de dispenser cet avertissement pour que le chef de l'Ordre ne puisse pas lui octroyer un remplaçant de dernière minute.

Pilate finit par faire tuer le chef de l'Ordre pour qu'il ne perturbe pas son projet de nouvelle religion en Terre promise. Décapité, le mouvement essénien mit des décennies à s'en remettre complètement. Cependant, il reprit plus tard de la vigueur. Il fut responsable de l'insurrection armée zélate qui gonfla en guerre d'indépendance, aboutissant au final à la destruction du Temple de Jérusalem, le « second » par rapport au premier attribué à tort à Salomon, et à la Diaspora des Juifs. Comme un retour de

justice pour ce peuple s'étant accaparé, par de faux documents célestes, un territoire qui ne leur appartenait nullement.

De sa main, le Pape tapota l'accoudoir de son fauteuil.

– Éléazar était l'un des chefs militaires des Zélotes, dit-il. Après la destruction de Jérusalem, il a pris la tête de la dernière poche de résistance juive à Massada. Face aux légions romaines, les Zélotes ont préféré se suicider avec femmes et enfants plutôt que de se rendre. Telle était la folie zélote et elle a disparu complètement avec la mort de tous ses combattants entre les années 66 et 74, pendant cette guerre judéo-romaine. Les Esséniens n'ont pas survécu non plus à la disparition de leur branche armée et la déportation a fini de dissoudre leur communauté, tout comme celle des Saducéens. Seuls les Pharisiens ont su se réorganiser et réorganiser le judaïsme autour de la Torah, ce qui allait engendrer le judaïsme rabbinique.

Tom approuva, puis demanda :

– Et les écrits esséniens ? Pouvez-vous m'apporter des éclaircissements dessus ? Il devient évidemment à présent que j'ai fait fausse route à leur sujet...

– Oui, effectivement. Je sais que vous croyez que ce sont les Esséniens qui ont rédigé la genèse du mythe du Messie, qui devait venir pour sauver Israël et qu'il y a eu une surenchère jusqu'à affirmer qu'il était déjà venu mais qu'il avait été rejeté par tous, aboutissant, au final, à sa crucifixion. Mais maintenant, vous comprenez que tout cela est faux. En fait, les Esséniens avaient peur des perquisitions romaines et que l'on découvre qu'ils étaient liés de façon formelle aux Zélotes. Alors, pour cacher leurs occultes agissements, pour ne pas avoir à pâtir de la justice de Rome, ils avaient plusieurs bibliothèques avec des centaines d'ouvrages de divers horizons, peut-être même judéo-chrétiens par la suite, et ils avaient mis en place un système de code sur leurs livres pour reconnaître les vrais des faux.

Tom fit la grimace.

– Toute cette histoire est fort complexe.

Le Pape poussa un soupir.

– L'histoire de Jésus est complexe et c'est pour cela que personne n'a jamais réussi à assembler le véritable puzzle de sa vie. L'humanité a toujours été en possession des différentes pièces du puzzle, mais personne n'a jamais réussi à les imbriquer les unes aux autres. Il est difficile pour un non-initié d'éclairer les ombres du passé parce que tous les différents protagonistes de l'époque sont intervenus pour justement dissimuler ce qui les dérangeait. Comme les Judéo-chrétiens pendant la guerre judéo-romaine : ils ont détruit une grande partie des écrits pro-zélotes

prononcés du vivant de Jésus et ils s'en sont démarqués totalement pour ne pas être considérés comme complices des Zélotes. Ils se sont détachés ainsi du judaïsme et même des Juifs pour avoir la vie sauve, ils ont mis en avant le message d'amour de Jésus, son message de paix, de tolérance et même de soumission envers « l'ennemi » Rome pour ne pas subir le châtimement bien terrestre du glaive romain...

Le Pape se tut un instant et Tom demanda :

– Qu'est devenu Jésus ?

Le Pape considéra Tom quelques secondes.

– Il a fini par s'échapper de sa prison après des années passées dans une geôle de la forteresse d'Antonia...

Poursuivant son récit, le Pape relata que sur la demande expresse de Jean, Jésus intervint personnellement auprès de Saul. Celui-ci était le fer de lance du Temple dans la répression des communautés chrétiennes naissantes. Jean prit l'initiative de convertir Saul à la religion du Christ pour qu'il arrête de persécuter et même de tuer des âmes innocentes. Sur le chemin de Damas, les compagnons de voyage de Saul n'étaient en fait que des compagnons de circonstance : ils étaient en réalité des amis proches de Jean qui devaient se charger de droguer Saul et lui jouer la comédie du Christ redescendu sur terre. Après une longue marche éreintante, Saul s'effondra et, à l'aide de plusieurs miroirs, les hommes de Jean concentrèrent les rayons du soleil sur leur cible. Cependant, la drogue dérivée de l'ergot qu'on avait administrée à Saul n'était pas pure de tout poison. Ce dernier attaqua le système nerveux et le rendit aveugle. Le plan initial ne se passait pas comme prévu et Saul fut transporté d'urgence à Damas. Il y resta plusieurs jours avant que Jésus, prévenu par Jean, ne puisse trouver les ingrédients nécessaires à fabriquer le remède assyrien. Jésus confia à Ananie, un ami Initié de longue date, le soin de prendre contact avec Saul et de lui administrer l'Onction divine pour supprimer les effets toxiques de l'ergot. Puis, une fois guéri, Ananie lui donna une dose d'ergot-LSD parce que Jésus avait accepté d'aider au plan initial de Jean, à savoir convertir Saul à la religion du Christ pour qu'il arrête ses tueries. Drogué, Saul crut qu'il était aux portes du paradis et il goûta à des sensations divinement euphorisantes avant de rencontrer le Fils de Dieu en personne dans une pluie de lumière psychédélique.

Jésus, qui ne voulait pas d'église, fut mal inspiré de convertir Saul à la doctrine du « Saint-Esprit » de Pilate parce que l'ancien fer de lance du Temple devint celui de la cause du Christ et il propagea sa foi nouvelle jusqu'à Rome. Saul était un passionné, une âme de feu qui se dévouait sans compter à un idéal. Et cet idéal était essentiellement religieux. Pour lui, Dieu était tout et il le servait avec une loyauté absolue, d'abord en

persécutant ceux qu'il tenait pour des hérétiques, puis en prêchant le Christ quand il a cru qu'en lui seul était le salut.

En Israël, pour ce salut, les Juifs se convertirent en masse. Toutefois, ce ne fut pas un raz-de-marée total comme l'avait escompté Pilate. Le crépuscule des lois mosaïques ne vit pas le jour parce que le procureur avait sous-estimé une caractéristique égocentrique de l'homme : celle de l'appartenance à une élite. La notion nationaliste du peuple élu était un élément psychologique unificateur et la religion juive était bien ancrée par des générations et des générations formatées aux mensonges du roi Josias, presque transmis génétiquement.

Pilate aurait voulu terrasser définitivement ces poches de résistance mais les circonstances l'en dissuadèrent. En effet, Pilate se trouva dans la ligne de mire de Rome : en plus haut lieu, on commençait à s'interroger sur son mandat. On s'étonnait du rendement de l'impôt en baisse, d'informations qui parvenaient de différentes sources parlant de conflits interreligieux sanglants sans que les légions n'interviennent pour y mettre de l'ordre ou encore des champs de cultures brûlés sans raison apparente.

Malgré les comptes rendus de Pilate affirmant avec un parfait aplomb qu'il n'en était absolument rien, le doute s'immisça et on dépêcha des espions en Israël. Pilate le sut et il se montra très prudent. Cependant, la longue et minutieuse enquête des espions confirma les soupçons et les preuves des agissements occultes de Pilate furent transmises à l'empereur.

Pilate dut se rendre à Rome pour se justifier.

Il savait qu'il était inutile de mentir à l'empereur et que s'il le faisait, il mettrait des mois à mourir dans les pires tortures. Mieux valait tout expliquer dans un rapport circonstancié, d'essayer de convaincre du bien-fondé à vouloir supprimer les Juifs d'Israël, de décrire ce peuple comme l'ennemi séculier de Rome ayant causé et allant causer encore et toujours des heurts. La plume de Pilate s'escrima à affirmer qu'il était légitime de vouloir réduire à néant ces Juifs, que ce soit par l'ergot ou par un nouveau culte éradiquant les fondements religieux de leur nation insoumise à Rome. Pilate dévoila tout, détaillant de manière précise et chronologique la contamination volontaire des champs par l'ergot de seigle, du Temple pertinemment au courant du Fléau divin mais attentiste dans l'espoir d'en récolter les fruits, du plan zélote et de l'orchestration de leurs faux miracles par le biais du Christ, du rôle de celui-ci par la suite jusqu'à la fausse résurrection organisée par le procureur. Pilate présenta son implication comme une noble tâche, certes sans avoir reçu l'aval de l'empereur mais œuvrant pour lui et son Empire parce que les Juifs ne reconnaissaient pas Tibère comme leur Dieu vivant incarné.

L'empereur fut sensible à cette franchise, à cette argumentation non dénuée de logique du point de vue romain et il fut flatté des termes employés par Pilate à son encontre. Il décida d'épargner sa vie, mais le condamna à l'exil et aux austères geôles gauloises.

Pilate finit par y mourir.

Le visage sale et barbu, les substances dérivées de l'ergot lui avaient rongé le cerveau, Pilate était devenu complètement dément. Pour preuve, depuis sa prison, il se convertit au christianisme, remettant son propre esprit au « Saint-Esprit » alors qu'il émanait de lui-même. Il avait totalement perdu la raison et, dans un ultime délire, il se pendit aux barreaux de sa cellule. Son épouse Claudia se convertit également à ce « Saint-Esprit » lorsque Pilate fut rappelé à Rome pour y répondre de son administration. Refusant de le suivre, elle resta à Jérusalem, se joignit au groupe des chrétiens juifs et elle devint la maîtresse de Saul. Par la suite, ces chrétiens-là furent persuadés que Pilate avait été convoqué et exécuté par l'empereur pour avoir fait tuer le Fils de Dieu en personne.

Bien évidemment, il n'en était rien, la vérité étant tout autre.

Tibère minimisa l'affaire, ne réalisant pas pleinement l'ampleur de ce « Saint-Esprit » qui déferlait sur l'Empire. Cependant, il disparut peu de temps après et les successeurs au trône ne l'entendirent pas de la même oreille lorsqu'ils eurent connaissance du rapport Pilate. Ils prirent des mesures draconiennes et répressives envers les premiers chrétiens. Inquiet de voir se répandre le christianisme naissant, craignant qu'un autre lieu de culte ne supplante le centre du monde incarné par Rome, un empereur ordonna même aux légions de raser entièrement le village de Nazareth. Les empereurs successifs s'évertuèrent à tuer dans l'œuf cette fausse religion dont ils n'ignoraient nullement l'origine : elle n'était pas de source divine mais était le fait d'un homme.

Habituellement tolérante envers les différentes religions de son Empire, écrasant uniquement les sectes dangereuses à l'équilibre du pouvoir, Rome s'acharna pourtant sur les disciples du Christ ainsi que sur sa doctrine si douce et si respectueuse de l'autorité. Les historiens invoquaient diverses hypothèses pour expliquer cette étrangeté. Cependant, aucun d'entre eux ne connaissait ce que les empereurs savaient : le christianisme découlait d'une escroquerie humaine.

Néanmoins, Rome ne pouvait énoncer directement la véritable histoire de Jésus parce que cette révélation aurait jeté la suspicion des peuples de l'Empire sur toute l'administration romaine : à la moindre famine, à la moindre épidémie naturelle, on aurait exhibé le fantoche de Pilate pour crier au complot tyrannique et, au final, cela aurait débouché à la déstabilisation de tout l'Empire. De plus, révéler le secret pour essayer

d'enrayer le mouvement chrétien n'aurait aucunement fonctionné : les prosélytes ne l'auraient jamais cru. Ils étaient prêts à mourir en martyrs pour obtenir leur paradis plutôt que d'entendre la vérité. La foi résistait à tout, même à la logique et la véracité cartésienne.

Le virus religieux était inoculé et rien ne pourrait jamais plus l'éradiquer.

Tous les différents protagonistes de l'époque décidèrent pour ces raisons de cacher le rapport Pilate. Le Sanhédrin fit de même lorsque le scribe égyptien adressa une copie de cet écrit au Temple : si le peuple apprenait que le procureur romain était responsable du Fléau divin, cela aurait mis le feu aux poudres et aurait rallié tous les Juifs aux Zélotes. En outre, l'implication directe du Temple par son active passivité, sachant indubitablement les champs contaminés par l'ergot, en faisait le complice indéniable de Rome. Le peuple aurait lapidé le Sanhédrin si cela s'était su.

Alors rien ne filtra de ce secret, du côté du Temple comme du côté de Rome.

Ne pouvant le résorber, les autorités romaines finirent par tolérer le christianisme à défaut de l'admettre. Pendant les siècles qui se succédèrent, la religion voulue par Pilate vogua entre deux eaux, entre une mer d'accalmie et les tempêtes des tourments dues au déclin de l'Empire romain ayant besoin, par la suite, d'un souffre-douleur en exutoire de ses vices.

Et le rapport Pilate sombra dans l'oubli, perdu au milieu d'archives officieuses.

Lors de son avènement, l'empereur Constantin misa sur la religion chrétienne comme le bon cheval pour réunifier son royaume. Quand le rapport Pilate fut retrouvé par hasard plus tard, il fut impossible de faire marche arrière. D'un commun accord avec les hautes instances de l'Église informées de la grave crise qui couvait en cas de révélation de la véritable nature du « Saint-Esprit », on décida de poser une chape de plomb sur la vie de Jésus.

La censure se mit alors en œuvre. Réalisant toute la valeur des différents textes, toute l'authentique signification de chaque mot remis dans le contexte de l'époque, on s'activa à les détruire pour que le secret ne finisse pas, un jour, par suinter et hurler la vérité à tous ces chrétiens, à tous ces sourds ignorants qui ne pouvaient malheureusement plus rien entendre. On s'évertua à supprimer la quasi-totalité des écrits en circulation, notamment ceux relatant l'enfance de Jésus parce que les « miracles » qui y étaient relatés pouvaient fatalement apparaître sous leur vraie nature. Si des sages de l'antique science médicinale grecque s'étaient intéressés aux faits qui étaient crédités à l'enfant Christ, avec objectivité, ils auraient alors pu

réaliser qu'il ne s'agissait nullement de miracles mais bien de guérisons émanant d'un savoir pertinent.

Mettant en exergue la Passion du Christ et son sacrifice pour la rédemption de l'humanité, on sélectionna trois Évangiles qui émanaient directement de l'écrit de Lévi ainsi que l'œuvre de Jean. Il y eut des retouches, des additions, des rédactions diverses en veillant bien à ce que les propos zélotes qui y figuraient soient noyés par le flux de la narration et ne dévoilent pas le pot aux roses. Ces traces du passé zélote de Jésus avaient dérouté les exégètes qui s'interrogeaient encore et toujours sur la signification de ces intransigeantes paroles que l'on prêtait au Christ.

Les passages évoquant que les apôtres utilisaient de l'Onction divine pour guérir les Démoniaques furent effacés pour qu'on ne puisse jamais se douter qu'il s'agissait d'un simple remède à une maladie. Toutefois, la preuve de cette pratique avait échappé à la vigilance des censeurs dans le flot des diverses copies. Parmi l'une d'elles, dans un Évangile de Marc, on retrouvait une affirmation flagrante, relatant que les apôtres chassaient les démons et guérissaient de nombreux infirmes en leur prodiguant des onctions d'huile.

La censure voulue par Constantin fut néanmoins efficace et elle occulta efficacement toutes les vérités qui s'étaient déroulées au siècle de Jésus et en particulier l'ergotisme. Par la suite, lors de ces épidémies épisodiques d'ergot qui touchèrent l'Europe et l'Amérique, connaissant pourtant le secret du Fléau et la source de contamination, l'Église laissa se propager le Mal : ces nouveaux Démoniaques renforçaient la foi de tous parce qu'il n'y avait aucun recours à part la prière et on pouvait parler de sorcellerie au lieu de maladie pour imposer la volonté chrétienne. L'Église fit même empoisonner des cités s'opposant à sa conception divine.

La folie du pouvoir sur les consciences était terrible.

La connaissance parfaite transmise par Jésus lui-même fut aussi pilonnée par l'Église. La censure s'attaqua aux écrits légués par le fer de lance secret du gnosticisme en ignorant que celui-ci était également l'un des chefs de l'Église primitive.

Dans un ultime entretien, avant qu'il ne soit incarcéré à Jérusalem dans une geôle par Pilate, Jésus dévoila une grande partie des Vérités célestes à Pierre. Quand ce dernier le rencontra, Pierre était déjà en proie à une grande perturbation intérieure : il ne comprenait pas pourquoi le Saint-Esprit l'avait quitté. Certes, il continuait à guérir des hommes et des femmes encore empoisonnés par l'ergot grâce à l'Onction divine. Cependant, malgré toute sa foi, il ne parvenait plus à reproduire de miracles sur des infirmes de naissance, comme il avait cru pouvoir le faire

au Temple lorsque Pilate avait habilement substitué un sbire à la place d'un impotent bien connu des citadins.

Dans cette période de doute, par cette révélation des véritables lois qui régissaient l'Univers et qui émanaient de la bouche même du Fils de Dieu, le trouble de Pierre fut encore plus grand. Il réalisa alors que Jésus était venu sur terre pour révéler la nature mauvaise de son Père et de sa création. Il subodorait que quelque chose s'était passé entre le Fils et le Père dans le firmament, et que la promesse de la rédemption n'était peut-être plus d'actualité. Pierre s'interrogeait : Jésus était-il venu véritablement pour racheter les péchés de l'humanité ? Pierre n'avait plus de certitude à ce sujet parce que Jésus était resté vague, lui demandant même de continuer à prêcher le « Saint-Esprit » aux hommes. Pierre essaya de percer le fin fond du mystère Dieu-Deus, s'attelant à en déterminer les desseins. Ses déductions et ses croyances fusionnèrent avec l'essence de mythologies orientales pour en véhiculer des images conceptuelles précises. En secret, il initialisa le gnosticisme, exposant le possible d'un salut individuel par un parcours initiatique mystique, révélant également que le « Saint-Esprit » n'était pas si saint, pas aussi parfait que l'affirmait l'Église primitive.

Celle-ci s'évertuait à prodiguer sa conception du salut pour tous par le baptême alors que la gnose, dans son ésotérisme, la réservait aux seuls initiés. Cette différence fondamentale œuvra en faveur du christianisme ou de l'islam plus tard, parce que le salut par une simple adhésion était plus fédérateur qu'une démarche personnelle et initiatique alambiquée. C'était également la raison pour laquelle ces religions monothéistes s'étaient propagées de manière aussi fulgurante par rapport à d'autres religions nécessitant un effort individuel et particulier. L'homme était sujet à la facilité, son cerveau détestait la complexité et devait tout simplifier pour vivre serein. De tout temps, il avait eu besoin d'être guidé spirituellement, d'être dominé par les institutions de pierre aux assises de fer. Seul, il était un mouton effrayé par le loup de la liberté intellectuelle, un animal social ayant envie de structure encadrant tous ses besoins.

Aidée par cette caractéristique humaine et par les pouvoirs politiques successifs, l'Église chrétienne n'eut pas trop de difficultés à surclasser les gnostiques et à les dénigrer pour leur tordre le cou. Au fil du temps, les condamnations se firent de plus en plus dures, obligeant les groupes gnostiques à la clandestinité ou à disparaître.

Cependant, la « connaissance parfaite » léguée par Pierre ne périclita pas et la franc-maçonnerie en fut l'une des héritières historiques. En outre, la gnose s'invita chez les chiites musulmans où son influence se faisait indéniablement sentir. Cette influence irradiia également le judaïsme dont l'écho se perpétua dans la Kabbale.

De l'Église primitive, de cette sphère religieuse exponentielle, Pierre ne fit jamais scission. D'une part parce que telle était la volonté du Christ et d'autre part parce qu'il voulait rester l'un des maîtres à bord de ce bateau ivre de rédemption. De plus, s'il abandonnait le navire, un capitaine aveuglé d'une foi candide en aurait pris le contrôle et aurait fait cap vers les récifs de l'ignorance. Alors, en toute discrétion, Pierre navigua dans ce sillage chrétien pour mieux imposer une autre doctrine, pouvant agir librement et initier les élus à la gnose sans qu'on puisse en soupçonner son appartenance. Pierre fit même semblant de rejeter le gnosticisme qui se répandait partout où il passait, le critiquant même ouvertement. Ainsi, il réussit le tour de force de ne jamais être découvert, gardant hermétique le secret de son obéissance.

Pour s'imposer en digne héritier du Christ, pour éviter de voir Lévi ou un autre lui dérober le flambeau de la foi, Pierre dut mentir, embellir son existence de faits miraculeux. Comme lorsqu'il affirma que, pour s'acquitter d'une redevance près du lac de Tibériade, Jésus lui avait demandé de jeter l'hameçon et qu'il avait pêché un poisson ayant une pièce dans la bouche. Ses disciples colportèrent cette fable ainsi que bien d'autres qui se greffèrent aux écrits canonisés par l'Église. Dans cette guerre des chefs voulant apporter leur propre pierre à l'édifice, les apôtres ou Saul firent de même pour imposer une certaine légitimité par une surenchère d'exploits fabulateurs fantastiques, mais qui paraissaient tous naturels aux yeux de tous après l'ensemble des miracles accomplis par le Christ.

Dénoncé par un de ses pairs, Pierre fut exécuté à Rome. Après avoir lui-même demandé de souffrir ainsi, il fut crucifié la tête en bas. Ce n'était pas pour endurer un martyre encore plus grand, mais simplement pour envoyer un message au monde entier : il fallait regarder l'enseignement du Christ d'un point de vue différent, dans un sens à l'opposé des considérations traditionnelles.

Gnostique jusqu'à la fin.

Le Pape poussa un petit soupir.

– Pendant toute son existence, Pierre a été partagé entre le salut pour tous voulu par le « Saint-Esprit » malsain de Pilate et le salut individuel comme lui avait détaillé Jésus lors de son ultime rencontre. Ce dilemme de doctrine correspond cependant à la réalité des choses, deux conceptions du salut vraies et complémentaires. Le salut pour tous parce que Deus a le pouvoir effectif de sortir les âmes du cycle des renaissances. Mais le salut individuel est aussi important parce qu'il permet de supprimer totalement les résidus de désirs que parfois Deus ne parvient pas à éradiquer et qui poussent les âmes à renaître. En cela, Pierre était en possession des deux

clefs menant au paradis véritable. Cependant, je crois que cette clé individuelle n'était utile qu'au temps de Jésus...

– Comment ça ? demanda Tom. Que voulez-vous dire ?

– Deux mille ans se sont écoulés. Le Vatican et moi-même sommes intimement convaincus que le salut individuel n'est plus d'actualité. Deus a considérablement augmenté sa puissance céleste depuis lors. Il peut désormais, sans aucun doute, sauver toutes les âmes humaines du cycle des renaissances, sauf celles des meurtriers qui retournent dans l'enfer des existences sur terre voire vers le néant ardent pour certaines, si l'âme est noire et qu'elle refuse instinctivement la lumière du Jugement de Deus.

Le Pape acquiesça gravement à ses propos et ajouta :

– Grâce à l'Église chrétienne, la foi des dévots envers notre Père céleste lui apporte un énième pouvoir spirituel supplémentaire et le simple fait de l'aimer, le simple fait de le vénérer renforce sa puissance dans le firmament. Actuellement, Deus est capable de sortir quiconque du cycle des renaissances et ce cycle est devenu obsolète au niveau de l'homme.

Tom fronça les sourcils.

– Si je suis votre logique, qui sont donc les nouveaux arrivants ? Je veux dire que si Deus sauve toutes les âmes humaines, alors qui se réincarnent dans les corps des nouveau-nés ? Mathématiquement, ça ne tient pas la route...

Le Pape eut un sourire espiègle.

– Le cosmos est infini, Monsieur Anderson. Et les âmes en quête de corps terrestres ne se limitent pas à notre bonne vieille Terre. De plus, les âmes des animaux évoluent fatalement un jour à un stade supérieur parce que tout évolue aux différents niveaux de la création...

Pensif, le regard flou, Tom acquiesça en silence. Le Pape se tut et porta son regard sur le grand crucifix fixé au mur. Au bout de quelques minutes, Tom fit de même. Puis, il murmura comme pour lui-même :

– Quand je pense à la croix en bois que j'ai portée si longtemps autour du cou ou à ce crucifix à qui j'ai confié toutes mes prières, toutes mes pensées intimes et qu'il s'agissait en fait de Judas...

– L'histoire de la croix a eu une destinée particulière, répondit le Pape d'une voix qui se voulait douce. Les Zélotes avaient choisi comme emblème la croix des crucifiés pour ne pas oublier qui était véritablement l'ennemi à abattre : les Romains. Tous les Juifs devaient porter cette croix de bois autour du cou en signe de ralliement et pour distinguer le fidèle de l'infidèle sur les champs de bataille. Jésus la portait tout le temps, même lorsqu'il a pris son indépendance vis-à-vis du chef de l'Ordre pour ne pas faire scission ouvertement avec les Zélotes. Par la suite, Pilate a dicté son

« Saint-Esprit » et il ne voulait pas de cette croix pour emblème. Il en voulait un autre et il a laissé le choix à Jésus. Alors Jésus a choisi le poisson, représenté symboliquement par deux arcs de cercle qui se chevauchent. Deus a inspiré ce choix à Jésus par une vision céleste. Ce poisson ne représente pas l'eau du baptême comme on peut le croire : il représente la spirale que l'on retrouve au cœur même de la nature et de l'Univers, dans la spirale d'un brin d'ADN ou dans celle qui agence les galaxies...

Les narines du Pape émirent un petit sifflement involontaire.

– Plus tard, l'Église a imposé la croix aux chrétiens comme emblème au détriment du poisson. Au cours de l'histoire de l'Église, par des choix politiques arbitraires, il y a eu la résurgence de la croix comme il y a eu également la résurgence de l'eucharistie. À l'origine, l'eucharistie avait été instituée par le « Saint-Esprit » de Pilate. Mais faute de drogue dans le pain, faute d'ergot-LSD, cette pratique a fini par cesser au fil des décennies parce les apôtres victimes de cette manigance ne parvenaient plus à faire descendre le « Saint-Esprit » sur la foule. Par l'influence du mithraïsme, l'Église a remis au goût du jour l'eucharistie des siècles plus tard parce qu'elle avait besoin d'imposer des sacrements fédérateurs.

Le Pape se tut et scruta les yeux de Tom comme pour y déceler sa pensée. Celui-ci soutint le regard du vieil homme.

– Maintenant que je connais la vérité sur Jésus, dit Tom, je réalise pleinement mon erreur à son sujet. Et dire que j'ai cru que Jésus n'était qu'un mythe...

Tom eut un petit rire nerveux.

– L'erreur est humaine, fit le Pape. La vie de Jésus est une série de coïncidences qui peut faire croire à un mythe. Comme avec le nom de Lazare qui a une certaine similitude avec la momie égyptienne El-Azar. Cela est un hasard comme il peut y en avoir beaucoup dans le monde du langage. Jésus a bien existé et parce qu'il y avait des similitudes voulues ou non avec Horus et Mithra, le culte de Jésus a pu les surclasser aisément puisqu'il correspondait avec ces croyances passées. De plus, il y avait des témoins oculaires qui n'apportaient pas simplement des récits imaginés mais des récits factuels véridiques. Et cela a écarté les légendes du passé.

Tom acquiesça.

– Jésus est devenu quoi par la suite ? demanda-t-il.

Comme un petit enfant pris en faute, le Pape baissa lentement le regard. Visiblement mal à l'aise, il se gratta la gorge. Il finit par se relever du fauteuil et s'approcha de la fenêtre. Dehors, au cœur de la nuit étoilée de fleurs de l'ombre, ses yeux balayèrent les lueurs du firmament.



La douce chaleur du soleil réchauffa ses paupières closes, des parfums exquis chatouillèrent son nez qui se plissa de volupté et des sifflements jouant une symphonie joyeuse bercèrent sa conscience d'une mélodie salvatrice.

Alors, Jésus rouvrit les yeux et contempla son environnement.

Des myriades de couleurs enivrèrent sa vision : de magnifiques fleurs le pressaient de toutes parts, des oiseaux aux plumages somptueux virevoltaient par-ci, par-là, gazouillant un hymne à la vie. Butinant de fleur en fleur, les papillons aux ailes multicolores ajoutaient leur touche d'ocre et de pastel à cette composition agreste. Chevauché par de nobles nuages cotonneux, le ciel azuré mettait à l'honneur l'astre de feu qui projetait ses rayons sur ce tableau idyllique tel un bon père de famille posant ses bras puissants et protecteurs sur ses enfants.

Le jardin paradisiaque dans lequel Jésus aimait à déambuler était pour lui bien plus qu'une simple vision enchantée : cet endroit était le refuge de son âme. Jésus souffrait d'une plaie béante de souvenirs qui meurtrissait son esprit d'une estampille malsaine. Il y avait des blessures qui pouvaient ne jamais guérir, qui ne cicatrisaient définitivement que par l'oubli.

Néanmoins, dans ce divin lieu terrestre, Jésus avait retrouvé un semblant de paix intérieure.

Un havre de paix...

Ses mains caressèrent délicatement les hautes fleurs rouges aux senteurs lancinantes. D'un pas lent et serein, il avança au milieu de ces parterres somptueux.

À une vingtaine de mètres de là, un peu à l'écart, un figuier mort faisait contraste avec l'ensemble du paysage. Pourtant, la veille encore, l'arbre y apportait sa part de gaieté avec ses jolies feuilles présentes.

En une nuit, ces feuilles étaient tombées.

Jésus savait que le figuier était déjà mort depuis des jours malgré son aspect extérieur : il était rongé de l'intérieur par des insectes qui avaient détruit son essence vitale. Un violent coup de vent avait fini par emporter ces feuilles qui, pendant quelque temps, avaient octroyé encore l'illusion trompeuse d'une vie éclatante.

La vie n'est qu'illusion...

Jésus marcha jusqu'au seuil de la belle et blanche demeure qui se dressait humblement au milieu du jardin. Par l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, il jeta un regard à l'intérieur de sa chambre. Emmitouflé dans

une couverture rose, plongé dans les bras de Morphée, un corps svelte et fragile était toujours allongé sur un grand lit.

Mon amour...

Malgré ce que pouvaient affirmer certains grands Maîtres spirituels bouddhistes, l'amour n'était pas un désir en soi. Au contraire, l'amour transcendait tout être. L'amour ne rattachait pas l'âme au bas monde terrestre mais l'élevait au firmament divin. Seule la complexion sexuelle emprisonnait l'être au cycle des renaissances par un désir au plaisir pernicieux.

L'amour que la majorité des hommes et des femmes se portaient était malheureusement un amour convulsif pulsionnel commandé par la chair et non par l'âme. Lors de ses prêches passés, Jésus avait prôné le célibat comme l'arme absolue pour ne pas devenir esclave de cet écueil d'appétence.

Jésus, lui, était au-dessus de toutes ces addictions sensuelles. Lors de sa période hindouiste, il avait appris à dominer ses sens, même et surtout lors d'actes sexuels. Il pouvait en jouir sans y être soumis, en y étant totalement détaché, les dominant au lieu d'en être dominé. Sensation de puissance divine car, sans sourciller, il avait la force de balayer en un instant toutes ces pulsions où l'âme se perdait.

Ainsi, Jésus était capable de prodiguer un amour pur pour tous, capable d'aimer physiquement sans soif de désir. Cet amour platonique, Maria Magdalena avait eu le bonheur de le connaître avec lui. Jésus avait été captivé par les yeux de cette sirène délicate, ne pouvant refuser de lui donner cette tendresse qu'elle attendait tant de lui.

Sœur de Lazare, Maria avait été victime de l'ergot et était devenue une Démoniaque. Jésus était parvenu à chasser ces « démons » d'elle et ce jour si particulier de cette rencontre avait irrémédiablement scellé entre eux un amour fort. Cependant, les circonstances exigeaient qu'ils ne restent pas ensemble : Jésus craignait pour la sécurité de Maria si leur union était connue du chef de l'Ordre, sachant que celui-ci utiliserait certainement la jeune femme comme un moyen de pression pour faire œuvrer le Messie conformément au plan essénien.

Alors, Maria resta dans l'ombre du Christ. Aidant Lazare, elle transportait les amphores d'Onction divine dans son chariot et les cachait dans les endroits où son frère le lui commandait. Ce n'était jamais très loin de là où se trouvait Jésus. Une fois sa besogne terminée, elle en profitait pour rejoindre son amant et se glisser dans sa couche. Rapidement, ce manège n'échappa pas aux apôtres malgré les précautions de Jésus et il dut se résigner à présenter officiellement Maria. Pour clore toute polémique, ne voulant pas qu'on considère son amour comme une fille de joie, Jésus et

Maria se marièrent en présence des Douze. Ces derniers gardèrent secrète cette union sur la demande expresse de Jésus. Les apôtres obéirent à l'injonction car, depuis les guérisons miraculeuses, ils considéraient Jésus comme le véritable Fils de Dieu à qui l'on devait une soumission totale et le chef de l'Ordre ne sut rien de ce mariage.

Jésus se confiait souvent à Maria, essayant de lui inculquer progressivement les lois qui régissaient le Royaume du Père céleste. Par contre, il ne lui révéla jamais la vérité sur l'Onction divine et sur l'ergot. Ce n'était pas pour préserver sa candeur à son égard : il estimait que Maria n'avait pas les épaules assez larges pour supporter le poids de ce terrible secret et qu'elle risquait de se confier à une oreille malveillante lorsqu'elle se sentait perdue loin de lui. Il y avait des vérités dangereuses qui pouvaient troubler de belles consciences et qu'il valait mieux garder cachées.

Sa tendre passion épisodique avec Maria prit brutalement fin lors de son incarcération dans la forteresse d'Antonia. Ce ne fut qu'après son évasion qu'il sut par Jean que sa femme avait accouché d'un bébé dont il était le père. Le croyant désormais au Royaume des Cieux, ne voulant pas que la divulgation de cette naissance porte atteinte au statut divin du Christ, elle avait fini par s'embarquer avec l'enfant pour une destination inconnue.

Maria est loin à présent...

Par la fenêtre, Jésus observa de nouveau à l'intérieur de sa chambre. La couverture rose était vide, posée négligemment sur le grand lit.

Deux mains fines se posèrent sur les yeux de Jésus.

Il les enleva délicatement, les embrassa avec douceur, puis il se tourna.

Jean était là, le regardant tendrement, comme voulant croquer ces deux iris semblables à des pommes bleues.

Jean, mon âme sœur...

Jésus tendit le cou. Jean fit de même et les deux hommes s'embrasèrent longuement, la bouche ouverte, la langue de l'autre cherchant celle de son double éthéré. Le cœur de Jésus battait la chamade, il se sentait pousser des ailes.

Les ailes de l'amour.

Jésus décolla sa bouche de son amant et scruta ces yeux qui brillaient comme deux pierres précieuses. Dans les lames de cet océan amande et clair, Jésus surprit un reflet coquin. Jean lui murmura quelques mots à l'oreille. Dans l'écho de cette voix sucrée, Jésus crut que tout son être basculait et il sourit tendrement.

– Je t'aime, susurra-t-il.

– Moi aussi...

L'histoire d'amour entre Jésus et Jean avait débuté le jour même de leur rencontre à Qumran. Depuis lors, ce sentiment réciproque n'avait jamais cessé de les animer. Quand Jésus avait annoncé qu'il allait unir son âme avec Maria, Jean n'en fut nullement affecté. Ce dernier savait que son amant était capable d'offrir un noble amour à un grand nombre, un amour divin et qu'il était égoïste que de vouloir se l'accaparer tout seul.

Jean resta dans l'ombre de Maria et elle ignora tout de la liaison des deux hommes : connaissant la mutine nature encore immature de Maria, Jésus ne voulait pas qu'elle lui impose un impossible choix entre elle et Jean.

Les apôtres, eux, connaissaient les deux êtres que le Christ portait dans son cœur. De leur vision étroite, certains estimaient que cela était un scandale, mais ils ne le divulgèrent jamais de peur de briser la foi du peuple envers le Seigneur. Et puis, si telle était sa volonté, qui étaient-ils pour juger le Fils de Dieu ? Le chef de l'Ordre, voyant en Jésus le candidat incontournable pour incarner son Christ essénien, ferma également les yeux sur cette passion après qu'on lui en eut rapporté les faits.

Sobrement, on désigna Jean sous le terme du « disciple que Jésus aimait » et rien d'autre ne transpira. Après la résurrection du Christ, le « Saint-Esprit » de Pilate avait fustigé l'amour entre deux hommes. Pour l'heure, avec le recul, Jésus se demandait si le procureur n'avait pas émis ce dogme pour discréditer le Christ par la suite, si son union avec Jean avait été connue de tous.

Pilate...

Jésus ne saurait jamais ce que le Romain avait imaginé dans sa conscience folle et perversie : il était à présent certainement mort, exécuté pour avoir empoisonné les champs par l'ergot et ayant provoqué la baisse de l'impôt pour Rome.

– À quoi penses-tu ? interrogea Jean.

Jésus lui sourit.

– À nous...

Les circonstances ou plutôt le destin avait voulu que Maria l'abandonne. Désormais, Jésus était uni à Jean et à lui seul, par un amour pur, loin de toutes pulsions néfastes. Il allait partager son existence auprès de lui jusqu'au restant de sa vie terrestre. Au milieu de ce jardin paradisiaque, ils seraient heureux ensemble, loin des tourments humains.

Dans le ciel bleu, un vol d'oiseaux attira l'attention de Jésus. Il les regarda s'éloigner vers l'horizon où ils finirent par disparaître.

Qu'advientra mon âme lors de mon trépas ?

Pour avoir laissé Judas mourir sur la croix à sa place, même s'il avait sauvé par ce geste une multitude d'âmes qui auraient péri à cause de l'ergot de Pilate, Jésus n'accéderait pas au Royaume des Cieux.

Il le savait.

Il était condamné à revivre dans le bas monde de Gaia car il était responsable de la mort d'un homme. Même s'il avait sauvé des vies pendant toute son existence, il y avait des fautes célestes qui ne pouvaient pas s'effacer.

Il aurait à payer le prix de ce crime courageux.

Pour protéger l'humanité d'Israël, Jésus n'avait pas hésité à se sacrifier lui-même, se damnant à renaître inévitablement dans la géhenne des tourments terrestres, laissant Judas être glorifié et transcendé par sa crucifixion qui lui ouvrait les portes du paradis céleste.

Bien que Judas ait pu assassiner des Romains par le passé, Jésus savait pertinemment que l'âme de Judas était destinée au ciel alors que la sienne était condamnée à s'incarner de nouveau sur terre.

Paradoxe céleste du martyr...

Être martyr, mourir de façon brutale pour sauver de manière effective des vies, rachetait toutes les conduites mauvaises ou les crimes passés, propulsant l'âme au-dessus des tourmentes et la transcendait jusqu'au firmament où Deus, qui avait pu établir cette nouvelle loi céleste, la recueillait en son sein.

Jésus, lui, n'était pas mort en martyr. Il était bien vivant et bien maudit pour le meurtre de Judas. C'était une injustice, cependant, le cosmos créé était régi par certaines lois basiques incontournables et Deus lui-même ne pouvait rien pour Jésus. C'était une injustice céleste indéniable mais Jésus savait que le monde du démiurge était loin d'être juste.

De cet avenir sombre contraint à errer dans des consciences torturées, bien avant qu'il ne retombe, dans ces vies futures qu'il ne trépasse, il serait seul dans sa tombe à la lisière du temps et de l'espace.

Et rien ne pourrait changer cette effroyable damnation.

Il n'y aura pas d'absolution céleste...

Certes, pour échapper à l'implacable Karma, une possibilité de salut était encore possible : la voie du Bouddha. Si Jésus parvenait à cette Illumination, il s'affranchirait de tout jugement céleste, propulsant son âme au Nirvana. Désormais, cet état d'Éveillé créditait même un statut non pas d'ange mais d'Archange et Jésus pouvait se voir siéger directement auprès de Deus si son aura était prodigieuse.

Mais Jésus ne parviendrait jamais à l'Éveil.

Il était le fils du sanguinaire Hérode le Grand et ce démon intérieur lui barrait le chemin du Bouddha menant à la félicité céleste. Il s'y était résigné.

– Jésus, allons promener...

Jean était là, à le regarder de ses beaux yeux surmontés de sourcils aux traits délicats. Avec Jean, dans cette existence, Jésus ne serait pas seul. Il pouvait laisser le fardeau de ses souvenirs derrière lui et croiser les doigts sur un futur heureux plutôt que le fer contre un passé douloureux.

Les deux hommes se tendirent la main et, côte à côte, ils déambulèrent dans le jardin paradisiaque en longeant la bâtisse blanche. Celle-ci rappelait à Jésus la maison de Judas. Depuis la mort de son propriétaire, on colportait qu'elle était maudite et que d'étranges phénomènes s'y étaient déroulés. Lorsqu'il avait appris cette rumeur, Jésus avait réalisé avec effroi la vérité : après qu'il eut expiré sur la croix, Judas n'avait pas immédiatement réussi son ascension. Perturbé, Judas était venu hanter sa demeure quelque temps. Cependant, éclairant de son éclat le monde de l'au-delà, la lumière de Deus avaient dû finir par attirer l'âme de Judas au Royaume des Cieux où elle resplendissait désormais.

Que son enclos devienne désert et qu'il ne se trouve personne pour y habiter...

Les disciples du Christ croyaient que cette citation consignée dans les livres sacrés du Temple était une prophétie évoquant la demeure de Judas le traître. Nombreux étaient les prosélytes puisant dans les écrits juifs pour y voir des prophéties relatant la vie qu'avait eue Jésus en tant que Christ. Sortie d'un contexte et lue séparément, chaque phrase pouvait correspondre à tout et rien à la fois. Ainsi, il était facile de donner un sens prophétique en détournant les mots anciens alors qu'ils n'étaient que contextuels et non annonciateurs d'un certain avenir déjà passé.

Et cette illusion textuelle engendrait une foi encore plus grande à l'égard du Christ, œuvrant à une dévotion aveugle sans limite et convertissait des foules entières au « Saint-Esprit ».

Qui arrêtera cette folle surenchère ?

Jésus, lui-même, ne le pouvait pas.

Dans un premier temps, il avait pensé révéler toute la vérité et il avait relaté minutieusement par écrit toutes les étapes décisives de son existence, tous les épisodes clés qui avaient fini par provoquer cette incroyable situation. Il y avait également consigné les lois célestes et la nature de Deus. Cet écrit, il avait escompté le diffuser aux Juifs. Cependant, il ne le fit pas car il réalisa que le mal était irrémédiablement fait.

Même s'il venait en personne avouer au peuple son auguste crime, nul ne le croirait. On l'accuserait d'être un habile sosie à l'imagination perversie.

Et même si l'on me croit...

Il ne voulait plus s'aventurer sur l'imprévisible sentier des Causalités. Il l'avait déjà trop bravé par le passé. Il était préférable de disparaître définitivement et de ne plus croire, illusoirement, d'être capable de contrer les effets des actes passés en divulguant la vérité. Œuvrant pour sauver d'une sombre destinée les Hébreux, tel un papillon, le battement de ses gestes avait provoqué une tempête sans précédent.

Jésus ne se risquerait plus à semer un noble vent de peur de récolter un néfaste ouragan imprévisible. Il n'en prendrait plus la responsabilité, il avait causé assez de torts. Il regrettait d'avoir cru en sa force pour dompter le chemin des Causalités, pensant offrir un lendemain salvateur pour le peuple juif.

Qu'advierait-il de son ingérence dans l'ordre céleste ? Qu'avait-il véritablement légué aux enfants d'Israël ? Un salut ?

Seul l'avenir le dirait. Les dés étaient jetés.

Jésus avait envoyé le manuscrit de ses révélations au temple d'Osiris en Égypte.

Sous l'égide du Père céleste, les Initiés choisiraient eux-mêmes le moment opportun pour révéler le secret. À défaut d'une absolution céleste, Jésus espérait obtenir l'absolution humaine par les générations futures. Celles-ci comprendraient que tout ce qu'il avait entrepris avait été fait pour le bien d'Israël. La folie du divin qui avait embrasé les esprits et qui continuait à consumer les cœurs s'arrêterait d'elle-même quand les hommes seraient assez sages pour accepter la vérité, pour réaliser qu'on ne pouvait pas physiquement revivre d'une mort par crucifixion. Avec le recul nécessaire, la raison finissait toujours par l'emporter sur la passion religieuse.

Du moins, l'espérait-il.

Dans l'existence, il n'y avait ni Dieu à honorer, ni Maître à glorifier.

Seulement Deus à aimer.

– Embrasse-moi, murmura Jean.

Comme s'il encourait à tout moment d'être emporté par une main céleste le condamnant à errer dans l'au-delà, Jésus enlaça son amour d'une fougueuse ardeur.

Comme s'il voulait unir son âme une ultime fois avant son trépas.

Épilogue

Le regard tourné vers la fenêtre, le Pape finit par conclure.

– Voilà, vous connaissez maintenant toute la vérité sur le Christ.

Tom acquiesça en silence.

Ainsi, Jean était le mignon de Jésus. Le Christ était un homme « à voile » et « à vapeur ».

Comble de l'ironie, l'Église chrétienne avait de tout temps condamné l'homosexualité alors que le Christ l'était lui-même.

Aucun chrétien n'avait jamais osé imaginer cet amour secret. Pourtant, dans la Bible, sur de nombreuses citations, Jean était désigné clairement comme le « disciple que Jésus aimait ».

En ayant cette vérité en tête, en ayant à l'esprit toutes ces vérités sur le Christ que venait de révéler le Pape, il fallait inviter tous les chrétiens à relire les Évangiles : tous les faits rapportés, toutes les paroles mises dans la bouche des différents protagonistes prenaient un sens totalement différent, un sens incroyablement simple et cartésien quand il était dépouillé de son occultisme primaire.

Il suffisait simplement d'ouvrir les yeux pour voir : jusqu'alors anodins, les petits détails prenaient toute leur valeur et ils apparaissaient sous leur véritable aspect. Alors, l'insoluble mystère du Christ devenait parfaitement clair.

Et la Bible s'illuminait d'un jour nouveau.

L'humanité s'était emballée, le moteur de sa conscience s'était mis à tourner dans le vide sidéral du religieux en faisant surchauffer tous les rouages de l'intelligence collective pour, au final, imposer une vérité tronquée à toutes les générations passées et présentes.

– Vous connaissez la vérité sur le Christ, reprit le Pape. Et vous connaissez désormais l'existence de Deus ainsi que ces lois célestes qui régissent les cieux...

Goguenard, Tom le coupa.

– À ce propos, pourquoi ne voulez-vous pas que je diffuse la vérité au monde entier ? Si je le fais, votre Dieu unique mourra et vous pourrez alors mettre une nouvelle doctrine en place : celle de Deus et vos fameuses « lois célestes qui régissent les cieux ». Je suis donc en quelque sorte le messager de Deus sur terre, une sorte d'ange déchu qui apporte l'ultime vérité au monde... Vous ne trouvez pas ?

Le Pape se tourna et considéra l'homme qui avait la main négligemment posée sur le clavier de l'ordinateur.

– Votre livre le « Virus Dieu », sur le mythe de Moïse ou, à tort, sur celui de Jésus-Christ, aurait apporté des violences inouïes et même des assassinats à travers le monde de milliers d'hommes d'Église innocents, des hommes d'Église uniquement coupables d'être victimes d'un mensonge qui les dépasse... Il en serait de même avec la bombe des fils d'Abraham et le véritable contenu du rapport Pilate diffusé : cela engendrerait le chaos total, les églises brûlées et le lynchage des hommes d'Église dans ces pays où Jésus-Christ représente la seule échappatoire à une vie de misère. Il y aurait des émeutes meurtrières. Imaginez en Afrique ou en Amérique du Sud où, à la moindre étincelle, la misère des peuples est si encline au déchaînement de folles violences. Les peuples bafoués prendraient les fusils et ils se révolteraient dans le sang pour se faire justice : des États sombreraient et l'anarchie sanglante triompherait.

Le Pape soupira.

– L'Église chrétienne est victime de son mensonge et elle n'a d'autre choix que de continuer à jouer la mascarade aux fidèles. Nous ne pouvons pas faire machine arrière. C'est impossible. Il faut bien comprendre une chose : notre motivation première n'est pas de tromper les gens, notre motivation première résulte de la peur de voir ces millions de morts potentiels mais aussi de voir l'islam triompher dans le monde. Si la chrétienté vient à disparaître, il y aura un vide et ce vide sera vite comblé par la démente religion musulmane : il y a un potentiel de deux milliards de chrétiens qui se tourneraient vers cet autre Dieu...

Sur un ton plus confidentiel, le Pape ajouta :

– Dieu est également appelé le Malin parce que sa création est mauvaise et que nous en sommes tous prisonniers. Seul Deus permet de nous en libérer. Si la chrétienté vient à sombrer à cause du rapport Pilate, ce n'est pas Deus qui renaîtra des cendres du christianisme mais bien le brasier musulman qui resplendira pour la gloire d'Allah, le Malin. Ce serait l'apocalypse...

Tom fit une moue sceptique.

– Je suis désolé, mais vous ne m’avez pas convaincu du tout. La seule chose dont je suis certain à présent, c’est que dans une vie antérieure je devais être un carabinier intègre. J’aime viscéralement la justice. Tous les crimes doivent être punis et vous savez bien que le Vatican est coupable d’un crime contre l’humanité par ses agissements et ses mensonges. Les vérités sont faites pour être révélées un jour ou l’autre et elles finissent toujours par triompher, quoi qu’on fasse... Et puis ne vous inquiétez surtout pas pour l’avenir de l’islam. Après Jésus, ça sera le tour de Mahomet, je vous le promets, il n’y aura pas de jaloux comme ça...

Tom dressa l’index en l’air un court instant puis, sous le regard horrifié du Pape, il appuya sur la touche « entrée » du clavier.

– Non ! hurla le Pape. Non !

Un bélier métallique défonça la porte.

Les fusils d’assaut épaulés, cinq gardes suisses pénétrèrent dans la pièce et Tom leva immédiatement les bras en l’air.

Tout de rouge vêtu, le cardinal Fustiger apparut dans l’encadrement de la porte.

En le voyant, le Pape lui dit d’une toute petite voix :

– Anderson a réactivé la bombe des fils d’Abraham et il l’a enclenchée... c’est la fin... nous sommes perdus...

Rageur, le cardinal s’avança et il se saisit au passage d’un pistolet qu’un des gardes suisses portait au ceinturon.

– Vous mériteriez de mourir ici même, pesta Fustiger en pointant l’arme sur la tempe de Tom. Êtes-vous conscient du nombre de morts que vous allez provoquer par cette bombe ?

Tom tourna la tête vers le Pape.

– Rassurez-vous, dit-il. Le fichier des fils d’Abraham n’a pas été envoyé aux journalistes. Je l’ai juste envoyé à un ami et si cet ami ne me voit pas en chair et en os d’ici vingt-quatre heures sur Paris, ce fichier sera alors diffusé aux journalistes... Alors, entre-temps, je vous déconseille de vouloir me tuer comme vous avez déjà essayé de le faire...

– De quoi parlez-vous ? coupa le Pape, surpris. Vous faire tuer ? Moi ? Vous délirez...

Le Pape s’approcha de Tom.

– Je n’ai jamais rien ordonné de tel.

Voyant le regard fuyant de Fustiger, le Pape lui demanda :

– N’est-ce pas, Éminence ?

Fustiger semblait embarrassé par la présence des gardes suisses. Il invita ces derniers à sortir pour attendre dans le couloir, prétextant que la

situation était désormais sous contrôle. Puis, pouvant parler sans contrainte, Fustiger s'adressa au Pape.

– Vous êtes trop lâche et vous le savez, dit-il à mi-voix. Croyiez-vous que nous pourrions arrêter Anderson et son « Virus Dieu » simplement en lui demandant poliment ? Vous vous trompez. Il y a un prix à payer pour toute chose...

– Combien de personnes avez-vous ordonné de tuer ? s'enquit le Pape.

– Uniquement Anderson ! Il représentait une menace apocalyptique avec son livre sur le mythe Moïse qui remet insidieusement en question la légitimité de la Terre promise. La paix au Proche-Orient serait devenue une chimère et la guerre aurait de nouveau éclaté entre Juifs et Palestiniens spoliés. Combien de morts en perspective ? Et je ne vous parle pas des conséquences faites par la révélation trompeuse du mythe Jésus, le monde aurait pu le croire et cela aurait engendré un autre chaos et d'autres morts innombrables ! Pour tout cela, il fallait empêcher Anderson de nuire et vous étiez d'accord avec moi...

– Mais je vous ai demandé de faire interdire la publication de son livre, pas de le tuer !

– Vous êtes trop faible et vous ne voyez pas la réalité en face comme moi j'ose le faire. Il n'y avait pas d'autre choix que de le faire éliminer.

Comme s'il doutait de la parole du cardinal, le Pape demanda :

– Il n'y a eu vraiment qu'Anderson ? Il n'y en a pas eu d'autres, même par le passé ?

– Non, bien sûr que non ! s'offusqua Fustiger en haussant légèrement le ton. À part Anderson, je n'ai jamais commandé de tuer un être humain. Et si j'étais parvenu à nous débarrasser de cet Antéchrist qu'est Anderson, j'aurais sauvé des millions de vies en ne sacrifiant qu'une seule existence : celle d'Anderson. C'était pour le bien de l'humanité.

– Et vous n'avez pas peur de l'enfer ou, pire, du néant ardent ?

– J'ai pris le risque de condamner mon âme par amour pour l'humanité. Je l'ai fait par noble abnégation. Certes, je sais que mon âme aurait été damnée pour avoir été le commanditaire de cet assassinat, mais je suis persuadé de ne pas avoir de démon en moi, mon âme est pure et je n'aurais pas refusé la lumière de Deus, je ne me serais pas banni au néant ardent.

Le Pape ferma un bref instant ses yeux.

– Mais Deus aurait pu rejeter votre âme et vous auriez fini alors au néant ardent...

– Je le sais, coupa Fustiger en agitant le pistolet qu'il tenait en main. Mais je crois qu'au jour du Jugement, Deus aurait intercédé en ma faveur à cause de mon noble sacrifice. Deus m'aurait admis auprès de lui en

rachetant mon crime. Il en a le pouvoir. Sinon, Deus aurait veillé à ce que finisse en enfer : ici, sur la Terre, en renaissant de nouveau. J'étais prêt à cela pour le salut de millions d'hommes...

Tom toussota légèrement.

– Désolé d'interrompre cette fascinante discussion métaphysique, mais il y a des choses plus urgentes à régler. Comme par exemple ma libération et celle de Camille...

– Camille ? fit le Pape.

Le cardinal lui expliqua toute la situation, puis Tom reprit la parole.

– Je vous rappelle que si d'ici vingt-quatre heures je ne suis pas à Paris, mon ami fera « exploser » la bombe des fils d'Abraham...

Le cardinal pesta.

– De toute façon, si nous vous libérons, vous le ferez vous-même une fois libre...

– Non, pas du tout... Je vous propose un échange. Ma liberté et celle de Camille en échange de la non-diffusion du fichier. Si vous me libérez, si vous libérez également Camille, vous avez ma parole d'honneur que je ne ferai pas exploser la bombe des fils d'Abraham. Aucun média, aucun journaliste n'aura jamais le fichier, vous avez ma parole.

Le Pape réfléchit à la proposition, puis il demanda :

– Ai-je votre parole ?

Solennellement, Tom acquiesça.

– Je vous crois, affirma le Pape. Même si je ne sais pas pour quelle raison vous tiendrez votre promesse, je vous crois...

Le Pape s'adressa au cardinal.

– Libérez-les.

Fustiger jeta un regard chargé de haine vers Tom, lui faisant bien comprendre que ce n'était qu'un bref sursis avant une échéance fatidique.

Celle de sa mort prochaine.

*

* *

Paris.

Tom consulta sa montre. Camille n'allait pas tarder à revenir de l'église Saint-Sulpice.

Assis à la terrasse bondée d'une brasserie, sous un soleil d'été radieux, Tom sirotait le nectar de poire qu'il avait commandé.

Il enleva ses lunettes noires et les posa sur la table à côté d'un classeur en carton rouge. De ses yeux bleu acier, Tom considéra le dossier contenu dans ce classeur.

Ce dossier n'était pas le sien, ce n'était pas le dossier qu'il avait mis tant de temps à compiler pour prouver le mythe de Moïse ou celui de Jésus de Nazareth : Martial avait effectivement détruit toutes ses notes, toutes ses preuves archéologiques, tous ses fichiers manuscrits et informatiques, même ceux concernant la vie de Mahomet.

Du « Virus Dieu » ou du « Sage de La Mecque », Martial avait fait table rase.

Tom n'avait plus rien en sa possession.

Sauf ce classeur rouge.

Celui-ci contenait des croquis, des cartes et des photos que Tom avait téléchargés sur Internet le matin même, sur des sites spécialisés de l'histoire de Rennes-le-Château.

Tom ouvrit le classeur et ses yeux tombèrent sur la photo de l'église Sainte-Marie-Madeleine.

Inconsciemment, il serra le poing.

Il s'en voulait d'avoir été aussi longtemps idiot, obstiné et aveuglé par l'illusoire mythe Jésus. Lui qui s'enorgueillissait d'être un maître dans l'art de l'observation des riens, il était complètement passé à côté de la vérité sans la voir, sans voir ces détails insignifiants pourtant si criants de vérité, si visibles comme le nez au milieu de la figure.

Les abbés Boudet et Saunière avaient fait chanter le Vatican en ornant leurs églises de statues, de tableaux ou d'œuvres diverses qui divulguaient la véritable existence qu'avait eue Jésus de Nazareth, celle qu'avait révélée le Pape à Tom. À l'époque, le Vatican s'en était effrayé et il avait payé les sommes colossales demandées par les maîtres chanteurs, des sommes qui avaient permis à Saunière de faire réaliser des constructions pharaoniques, des sommes qui auraient pu permettre en ces temps-là l'édification de plus de huit mille églises nouvelles à travers tout le pays. Ces sommes versées par le Vatican, encore visibles de nos jours à travers les édifices monumentaux de Saunière, n'étaient que la partie visible de l'iceberg : toute la fortune de l'Église de Rome avait été dilapidée entre les différents maîtres chanteurs et cela avait conduit à la quasi-banqueroute du Vatican au début du XX^e siècle.

Tom tourna la photo de l'église de Saunière et il s'intéressa au cliché suivant : dans l'église, sur le fronton du confessionnal en bois de chêne, la sculpture d'un berger semblait s'intéresser à la patte d'une brebis, comme cassée et menaçant de se détacher.

Tom fronça ses sourcils.

Pour lire la véritable histoire de Jésus à travers les œuvres de Saunière, il fallait avant tout faire abstraction des faux indices. Il fallait garder en tête que Saunière et Boudet avaient craint que quelqu'un découvre à leur place un éventuel troisième Graal qui pouvait se trouver encore caché à Rennes-le-Château, des Graals dissimulés par l'abbé Bigou un siècle avant la prise de fonction de l'abbé Saunière dans sa paroisse. Cet abbé Bigou avait créé tout un jeu de piste complexe pour protéger la cachette des deux Graals en sa possession et c'était ce jeu de piste que Saunière et Boudet avaient détruit ou falsifié, allant même jusqu'à fabriquer de nouveaux indices de toutes pièces pour désorienter quiconque se lancerait à la recherche du rapport Pilate.

De plus, pour que personne ne sache jamais que sa fortune personnelle provenait du chantage qu'il faisait au Vatican, Saunière laissa courir le bruit qu'il avait trouvé un fabuleux trésor. Saunière alimenta même intelligemment la rumeur en disposant d'émblématiques indices visibles par tous et en laissant également sous-entendre que ces indices menaient à son trésor.

La sculpture du berger et de la brebis à la patte cassée était la preuve flagrante de ce stratagème : une ancestrale légende locale affirmait que dans les années 1640, un jeune berger de la région avait trouvé l'entrée d'une grotte remplie d'or après qu'une brebis de son troupeau est tombée dans un trou et s'y est brisé une patte.

Saunière s'était servi de cette merveilleuse histoire pour détourner l'attention sur la provenance de sa fortune et il avait même poussé le vice jusqu'à faire graver la date « 1646 » sur le pilier droit du porche de son église pour que les chercheurs de trésor fassent le lien entre le curé et l'histoire du berger.

Habillement, Saunière avait su détourner les regards de la vérité par toutes ses mises en scène, par tous ces faux indices.

C'était pour cela que des générations de chercheurs de trésor ou de détectives en herbe n'avaient jamais pu parvenir à leurs fins car ils avaient tous essayé de déchiffrer des indices qui ne servaient qu'à les conduire sur de fausses pistes : en analysant toutes les œuvres de Saunière, la photo d'ensemble devenait floue et incompréhensible. Il fallait faire un judicieux tri et ce tri n'était possible que si l'on connaissait le contenu du Graal.

Et une fois ce tri effectué, en rejetant les faux-semblants, les phases clés de la véritable vie de Jésus apparaissaient comme par enchantement.

Après s'être tout de même demandé si l'abbé Saunière n'avait pas voulu évoquer non plus l'épidémie d'ergot de seigle et la gangrène chez les

animaux qui avaient également sévi à l'époque de Jésus, Tom classa à part la photo de la brebis à la patte branlante et il examina attentivement le cliché suivant : celui de la fresque située au-dessus du confessionnal.

En relief de grande dimension, la fresque mettait en scène un Jésus glorieux, debout sur un haut monticule jonché de dix-sept roses. À ses pieds, les regards noyés d'amour, des hommes glabres se prosternaient ainsi que des femmes. Parmi celles-ci, allongée à terre, une jeune rousse se tenait le ventre de manière non équivoque : il s'agissait assurément de Marie-Madeleine enceinte de Jésus.

Tom écarta ce détail évident, tout comme le sac percé au bas du monticule qui laissait entrevoir des épis de seigle couleur or et il considéra les dix-sept roses sur le monticule : c'était une allégorie à sainte Roseline qui se fêtait le 17 janvier. Elle était connue pour avoir changé miraculeusement du pain en roses, caché dans son tablier. Le monticule était donc allégoriquement plein de pains cachés... la fresque faisait allusion au miracle des pains multipliés par Jésus. D'ailleurs, pour confirmer l'allégorie, aux pieds de Jésus, l'un des personnages féminins portait du pain dans son tablier gris.

Les roses qui poussaient hors du monticule étaient comme des pains qui s'échappaient de ce monticule, un monticule plein à craquer de pains.

Tom sourit en pensant que c'était le genre de sous-entendu dont avait eu peur le Vatican et qui avait poussé le pape de l'époque à payer le prix du silence des maîtres chanteurs.

De son sac à dos posé au sol, Tom prit une loupe et examina minutieusement la peinture murale qui se trouvait de part et d'autre de la fresque : à gauche, on trouvait un splendide palais et, à droite, un village détruit. Comment ne pas faire le parallèle entre le magnifique palais d'Hérode le Grand et le village de Jésus, entièrement rasé par les légions romaines ?

Tom fronça les sourcils.

Cependant, si effectivement ce village en ruine représentait le Nazareth originel, comment Saunière pouvait-il connaître cette histoire ? Car la rédaction du rapport par Pilate était antérieure à la destruction de Nazareth et le Graal ne pouvait donc pas mentionner cet événement historique...

En toute logique, il apparaissait que Saunière et Boudet avaient bien été en possession d'autres documents annexes, d'autres compromettants manuscrits sur la véritable existence du Christ, peut-être écrits de la main même de ce dernier et voire, un ouvrage secret sur Marie-Madeleine et sur l'enfant de Jésus.

Boudet et Saunière n'avaient-ils pas également fait des insinuations sur un tombeau dans quelques-unes de leurs œuvres ? Était-ce celui de Jésus dissimulé quelque part dans la région ? Peut-être que Marie-Madeleine avait fini par retrouver le cadavre de Judas qui avait été subtilisé par les hommes de Pilate et que Marie-Madeleine avait emmené avec elle ce corps méconnaissable qu'elle croyait être celui de Jésus pour lui donner une ultime sépulture décente dans le sud de la France.

Pour certains, le Saint Graal pouvait donc aussi incarner le Sang Royal par une descendance de Jésus ou même le sang de Judas mort sur la croix à la place du Christ.

À Rennes-le-Château, là où avait fleuri l'énigme du Christ, tout était envisageable.

De sa loupe, Tom étudia un détail de la peinture murale : au bas du village de Nazareth en ruine, se trouvait la silhouette d'une vieille dame qui s'intéressait de près à un sombre buisson.

Tom réfléchit un instant.

Le buisson connu de tous était le buisson ardent : or celui de la peinture était loin d'être ardent... Saunière connaissait le canular du Christ ainsi que le mythe de Mithra et il avait dû légitimement s'interroger sur la réalité historique de Moïse et son buisson ardent : la vieille dame représentait donc le regard des générations passées mettant en doute l'assise judéo-chrétienne au regard du secret du Christ.

Tom posa sa loupe et eut une dernière attention pour le cliché.

Tout en bas à droite, avec son typique chapiteau corinthien, on y voyait peint le haut du balustre en bois dans lequel Saunière avait trouvé la fiole en verre contenant le parchemin qui lui avait permis d'accéder au Graal dissimulé par l'abbé Bigou : Saunière avait voulu montrer au Vatican qu'il était parvenu au Graal de Rennes-le-Château grâce à l'ultime indice caché dans la fiole.

Tom prit en main une autre série de photos : celle des statues qui formaient par la première lettre de leur nom le mot Graal ainsi que, par leur disposition stratégique dans l'espace, la fameuse lettre M. Ce M ne désignait pas le mot « Mythe » comme Tom l'avait cru depuis le tout début.

Tom s'était lourdement trompé.

Il avait cru que d'un mot, le secret du Christ pouvait être dévoilé. Il s'était mépris sur ce M et il avait imaginé une implication apocalyptique à ce M par sa terrible signification aux conséquences infinies. Mais ce M ne révélait nullement un « Mythe » à la vérité apocalyptique pour le cœur des chrétiens : ce M indiquait tout simplement « Mithra » comme Saunière

l'avait fait graver sur le pilier wisigoth inversé ou bien encore incarné par les lettres M et A sur la croix en forme de T, le tout brodé sur son habit de prêtre que Saunière avait arboré avec ostentation pendant toute son existence.

Tom leva un bref instant ses yeux en l'air et reporta son attention sur une autre photo.

Il sourit en comprenant le sous-entendu du chien en plâtre ayant mordu la cuisse de la statue de saint Roch et du cochon aux crocs menaçants aux pieds de saint Antoine l'Ermite : ce chien et ce cochon matérialisaient la folie animale qui avait sévi à cause de l'ergot de seigle.

Tom s'intéressa ensuite à un cliché du diable bénitier rouge aux yeux bleus exorbités qui criait sa haine en guise d'accueil dès l'entrée de l'église : qui pouvait-il représenter à part le sanguinaire Hérode le Grand ? Ce dernier était ce diable rouge, le monstrueux père de Jésus qui n'avait pas voulu tuer un illustre inconnu lors du massacre des innocents, mais bien son bâtard de fils à cause du sang royal qu'il portait. Jésus représentait une menace pour le pouvoir d'Hérode, non pas à cause d'une soi-disant naissance divine mais bien à cause du sang de sa lignée.

Le propre sang d'Hérode.

Tom classa la photo du diable rouge, puis celle du bas-relief de l'autel où Marie-Madeleine côtoyait la Grande Pyramide d'Égypte à l'intérieur de laquelle Jésus avait reçu son initiation mystique et Tom se plongea dans le plan général de l'église.

Un détail pertinent lui sauta immédiatement aux yeux.

Il y avait dans la sacristie une porte de penderie des plus banales à première vue sauf que, lorsqu'on ouvrait cette porte, on s'apercevait que cette penderie n'était pas simplement un lieu de rangement mais qu'elle dissimulait également une autre porte permettant de pénétrer dans une petite pièce secrète baptisée « l'isoloir », une petite pièce uniquement accessible par cette penderie. Sans nul doute, Saunière avait créé ce faux placard pour symboliser la scène de Jésus caché dans la penderie avant qu'il n'apparaisse « ressuscité » aux apôtres tout en faisant croire qu'il avait traversé le mur.

Dans la sacristie, il y avait également la présence d'un vitrail où figurait le Christ sur la croix, un Christ portant sur son côté gauche, au lieu du droit comme il était habituellement admis, les stigmates du coup de lance du légionnaire romain. L'abbé Boudet avait également mis en scène volontairement cette erreur sur la statue du Christ dans un calvaire à Rennes-les-Bains. Dans l'église de cette dernière où avait officié Boudet, on pouvait également voir un tableau de grande dimension où Jésus-Christ

était représenté avec une musculature impressionnante ainsi que de la fameuse blessure sur son flanc gauche. Ce tableau avait aussi la particularité de laisser apparaître une tête de lièvre sur les genoux de Jésus ainsi qu'un rocher au bord d'un lac : le rocher du lièvre.

– *Terribilis est locus iste*, murmura Tom en considérant une autre série de photos.

C'était ce qu'il était écrit sur la façade de l'église de Rennes-le-Château. Cette locution latine comportait 22 lettres, un nombre que l'on retrouvait un peu partout dans les œuvres de Saunière : les entrées de la lumineuse tour de verre de l'Orangerie et de la tour de pierre Magdala étaient accessibles par un belvédère central aux 22 marches réparties sur deux escaliers. Les deux tours possédaient également leur propre escalier intérieur de 22 marches. Si celui de l'Orangerie s'enfonçait dans les affres de la terre, celui de Magdala s'élevait vers le ciel où les 22 créneaux de sa tour contemplaient, les nuits claires, le paradisiaque firmament étoilé.

Comment ne pas voir dans ces derniers détails, dans ces deux tours, la croyance de Jésus lui-même ? La tour de verre de l'Orangerie représentait l'être lumineux Jésus s'en allant en « enfer » par métaphore de son escalier descendant et Judas, l'être sombre à l'âme de pierre, s'élevait vers le firmament et son paradis par l'escalier montant de la tour Magdala.

– Deux, murmura Tom.

Ce chiffre révélait la véritable histoire qui s'était déroulée à l'époque car il y avait eu deux Christs : Jésus échappant à son sort et Judas mourant à sa place sur la croix. Saunière l'avait symbolisé au-dessus de l'autel de son église en faisant mettre deux enfants Jésus identiques, des jumeaux parfaits, l'un dans les bras de la statue de la Vierge Marie et l'autre dans ceux de Joseph.

Tom considéra le plan de sol de la tour de l'Orangerie.

Dans cette dernière, Saunière y expérimentait toutes sortes de plantes rares ayant besoin de chaleur pour croître : ainsi, Saunière avait dû y planter du seigle pour cultiver de l'ergot. Avait-il cherché à reproduire le remède assyrien qui avait permis à Jésus de guérir les Démoniaques ? Possible, mais Saunière avait plutôt dû le faire dans le but d'envoyer des excroissances noires au pape de l'époque pour le faire chanter un peu plus.

Au vu du plan, cette tour de l'Orangerie ainsi que la tour Magdala s'inscrivaient parfaitement dans un échiquier imaginaire, invisible et immense, un échiquier que l'on retrouvait également sur le carrelage de l'église de Saunière. Ce dernier avait donc mis en scène deux tours sur un échiquier.

La raison ?

Jésus était le roi des Juifs. On pouvait d'ailleurs voir de nombreuses étoiles de David dans les églises de la région où avait sévi la clique des curés maîtres chanteurs. Jésus était donc ce roi et, au jeu d'échecs, quand on roquait, on plaçait la tour à côté du roi et on faisait passer celui-ci de l'autre côté de la tour en sécurité.

Comme sur la croix du Christ, on sacrifiait une pièce de moindre valeur à la place du roi.

Cette mise en scène de la permutation de Jésus par Judas, on la retrouvait à l'intérieur de l'église de Notre-Dame de Marceille où avait officié l'abbé Henri Gasq, le mentor de Boudet : sur les tableaux en relief du chemin de croix, sur l'ultime station n°14, on pouvait voir deux Christs identiques, l'un crucifié que l'on plaçait dans un tombeau et l'autre qui portait son clone par les aisselles. Pour renforcer la notion de double, les vêtements que le Christ avait portés tout au long des treize autres stations se retrouvaient portés par son parfait sosie.

Il n'y avait pas d'ambiguïté possible, pas de double sens, pas d'interprétation métaphysique.

Appelant un chat un chat, Henri Gasq avait été clair et net pour soutirer de l'argent au Vatican.

Saunière, lui, avait préféré être plus mystérieux dans ses œuvres, plus subtil. Néanmoins, il avait bien veillé à ce que, sur les gravures de la station de croix de son église, la résurrection du Christ soit occultée : elle se terminait par la station n°14 qui représentait Jésus mis au tombeau la nuit, lors de la pleine lune, ce qui était un sacrilège pour la religion juive et même catholique qui n'enterraient jamais ses morts après le coucher du soleil.

Tom se pencha et il prit dans son sac à dos le livre qu'il avait imprimé sur feuille A 4 grâce à Internet.

Ce livre était celui de l'abbé Boudet intitulé « La Vraie Langue Celtique et le Cromlech de Rennes-les-Bains ».

L'abbé avait fait publier ce livre à compte d'auteur pour montrer les dents au Vatican, pour prouver qu'il ne plaisantait pas et qu'il était prêt à faire un écrit plus explicite si Rome ne payait pas le prix du silence.

Tom tourna les pages reliées par deux clips rouges.

Au fil des pages, il y lut quelques mots clés : Jésus-Christ, résurrection, plante parasite, plante guérissant de tous les maux... Il y lut aussi des passages en référence directe avec l'Onction divine : « ... yeux gâtés, endommagés et fermés par la maladie... » ; « ... puisent quelques gouttes de cette eau dont ils mouillent leurs paupières... ».

Les sous-entendus étaient légion à chaque page.

Dès qu'il aurait un moment, Tom se promit de s'atteler à une lecture minutieuse de ce livre.

En le considérant, Tom pensa à la tombe de l'abbé Boudet où celui-ci avait fait graver sur sa pierre tombale l'ichthus I.X.O.Y. Σ qui, tout en faisant référence à Jésus-Christ le Sauveur, renvoyait également à la page XI du livre de 310 pages « La Vraie Langue Celtique ». Cette page XI était la première des pages à parler du mot « blé » cité plus d'une trentaine de fois dans l'ouvrage.

Tom soupira.

Il avait été si longtemps aveugle et il s'en voulait encore.

Posant le manuscrit sur la table, Tom prit en main la photo de la tombe de l'abbé Boudet. Sur cette dernière, était gravée l'inscription E-C-C-I-11. Boudet avait voulu laisser un dernier message à travers une référence biblique : Ecclésiaste chapitre 1, verset 11.

Tom récita à voix basse pour lui-même :

– Il n'y a pas de souvenir de ce qui est ancien, et même pour ceux des temps futurs : il n'y aura d'eux aucun souvenir auprès de ceux qui les suivront...

– Coucou ! fit Camille en s'asseyant à côté de Tom.

Tom lui sourit.

– Tu as les photos ? s'enquit-il.

– Oui.

Un serveur passa à ce moment-là et Camille en profita pour commander un thé glacé.

– Tu avais raison, ajouta-t-elle à l'adresse de Tom. Il y a bien des inversions dans les tableaux d'Émile Signol, regarde...

Elle sortit un appareil photo numérique de son sac et elle montra sur l'écran les prises de vues qu'elle avait faites à l'intérieur de l'église Saint-Sulpice : il y avait quatre gigantesques tableaux du peintre Émile Signol sur les quatre transepts de l'église, deux de part et d'autre se faisant face.

Sur deux des tableaux, Signol avait signé son nom en écrivant le N à l'envers. Et ce n'était pas tout : plus flagrant, sur un tableau du Christ crucifié, la pancarte où était écrit en trois langues « Jésus roi des Juifs » était retranscrite entièrement à l'envers.

– Oui, approuva Tom après avoir vu les photos. Ma mémoire ne m'a pas joué de tour, il me semblait bien que j'avais vu ces inversions il y a quelques années de ça... D'ailleurs, avec le recul, ces inversions, on les retrouve de partout, dans de nombreuses œuvres d'artistes à travers les

siècles et même sur l'ancienne tombe de Saunière où le *INRI* à son N également écrit à l'envers...

Le serveur apporta le thé glacé et Tom régla la commande.

– Quelle est la signification de ces inversions ? demanda Camille.

– En fait, il n'y a pas qu'une seule signification : il en a deux. La première est en rapport direct avec le véritable enseignement voulu par Jésus : le gnosticisme que l'apôtre Pierre a fait perdurer. Pour éviter le couperet de l'Église, les artistes mettaient ces inversions pour dire qu'ils étaient initiés au secret du Christ, initiés à son véritable enseignement ésotérique et qu'il fallait regarder l'enseignement du Christ d'un point de vue différent, dans un sens à l'opposé des considérations traditionnelles voulues par l'Église officielle. Ces « N » inversés ou les autres inversions étaient donc une sorte de signe de ralliement à la gnose léguée par Pierre...

Camille acquiesça.

– Et quelle est la seconde signification ?

– Pour ceux qui étaient les détenteurs du secret du Graal, l'inversion signifiait tout simplement l'inversion qu'il y avait eue entre Jésus et Judas sur la croix. Tout simplement...

Pensive, Camille but son thé glacé en silence, se remémorant ce que Tom lui avait appris.

Elle repensa au Père céleste que Jésus avait rencontré dans le firmament. Qui était-il ? Si à présent elle connaissait le mystérieux secret du Christ, ce secret la renvoyait vers un autre mystère : la nature de Deus.

Camille avait la conviction qu'elle finirait par découvrir la vérité sur cette énigmatique puissance céleste pour laquelle Jésus n'avait jamais cessé d'œuvrer. Tom avait relaté son entretien secret avec le Pape et ce dernier avait cité un passage de l'Évangile de Thomas pour évoquer la nature de Deus : « Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve et quand il aura trouvé, il sera bouleversé et, étant bouleversé, il sera émerveillé et, resplendissant, il régnera sur le Tout. »

D'après le Pape, cette phrase était la clef pour lever le voile sur le mystère de Deus...

Tom était en train de ranger son classeur rouge dans son sac à dos et Camille lui demanda :

– Que comptes-tu faire maintenant ?

Tom eut un sourire triste.

– Tu sais bien que je bluffais et que je n'ai pas réussi à réactiver la bombe des fils d'Abraham. Il n'y a donc aucun ami qui a reçu le rapport Pilate par e-mail... J'ai bluffé pour connaître le secret du Christ et pour

obtenir notre libération, c'est tout... Je n'ai donc plus rien en ma possession à part ce classeur rouge sans véritable valeur...

– Mais tu as encore le carnet de l'abbé Boudet, n'est-ce pas ?

– Oui, je l'avais caché en sécurité dans un coffre à la banque et Martial n'a pas pu le détruire. Mais le carnet de Boudet m'est complètement inutile pour révéler le secret du Christ, ce carnet relate simplement les emplacements de Graals qui ont à présent disparu. Il n'y a rien dans ce carnet, aucune révélation sur la véritable existence qu'a eue Jésus de Nazareth...

– Alors, vas-tu abandonner ? interrogea Camille.

– Oh, non pas du tout... Je rêve encore de voir des drapeaux rouges avec cette fois non pas l'inscription « Mythe » dessus, mais simplement « Mithra », des drapeaux rouges avec une croix renversée dessus, des drapeaux rouges flottant au-dessus des églises en ruine. Et je rêve encore de voir les gens éteindre leur téléviseur et sortir de chez eux pour simplement respirer cet air de vérité qui leur fait défaut... Camille, la vérité doit triompher coûte que coûte...

– Comment comptes-tu t'y prendre ?

– Le problème, c'est que je n'ai plus aucune preuve en main. Les seules preuves qui me restent sur le secret de Jésus, c'est à travers les œuvres de Saunière et de Boudet. Ce sont certes des preuves factuelles visuelles, mais si je les brandis comme des vérités absolues, on se rira de moi, les sbires du Vatican diront que j'ai beaucoup d'imagination et on me dénigrera sur la place publique. Je n'ai donc d'autre choix que de murmurer le secret du Christ au lieu de le crier à la face du monde. Et ce murmure sera un roman...

– Un roman ? s'étonna Camille.

– Oui, un roman et, avec le recul, ce n'est pas plus mal. Les chrétiens se feront ainsi une idée par eux-mêmes, ils réaliseront la vérité non pas par des preuves scientifiques indiscutables mais par leur imagination, cette même imagination qui a fait vivre Moïse ou Jésus dans leur cœur. Un roman pour contrer le plus populaire des romans : la Bible elle-même. Si l'humanité lit la vérité sous forme de roman alors son imagination titillera son esprit qui réveillera sa conscience endormie par les mensonges d'État. Par ce roman, je vais véhiculer de l'émotion... Un livre scientifique comme le « Virus Dieu » aurait été aseptique pour la plupart mais avec un roman, c'est différent : je veux que le cœur des lecteurs se mette à battre, je veux qu'ils transpirent, qu'ils crient, qu'ils pleurent, qu'ils jettent de colère le bouquin et qu'ils le cajolent après coup... un roman aussi vivant qu'un

être humain, comme un véritable ami qui vous divulgue un terrible secret de famille qu'on vous aurait caché depuis toujours...

Le regard brillant, Tom ajouta :

– Mon esprit et mon âme seront dans ce roman. Aussi longtemps qu'il vivra, aussi longtemps qu'il sera tenu dans les mains des lecteurs, je continuerai à vivre à travers leurs yeux même si je suis mort depuis longtemps. Ce livre me rendra immortel, immortel dans les consciences des hommes... Je me suis toujours demandé ce qui créait une légende, si c'était ce qu'on accomplissait de son vivant ou bien si c'était les souvenirs qu'on laissait après sa mort... mon roman sera une légende et je vivrai à travers lui malgré ma mort programmée...

Tom sourit.

– Mais pour l'instant, je compte bien vivre encore assez longtemps pour écrire une suite à ce futur roman.

– Une suite ? fit Camille.

– Oui, j'ai en tête une trilogie, une trilogie divine. Le premier volume sera évidemment sur Moïse et sur Jésus et le second volume sera sur Mahomet. Ce que je vais révéler sur le Prophète de La Mecque fera l'effet d'une bombe atomique dans le monde musulman, tu peux me croire...

– Et le troisième volume ? s'enquit Camille, curieuse.

– Le troisième volume sera le dernier de la trilogie divine et, parce que dans la Bible on trouve en dernière lecture le livre de l'Apocalypse, mon dernier volume sera lui aussi un livre de l'apocalypse...

– La fin du monde ?

– Qui sait ? répondit Tom, l'air sérieux. Mais avant toute chose, le mot « apocalypse » signifie « révélation ». Ça sera donc la révélation finale et l'humanité pourra enfin se réveiller...

Il eut un petit rire.

– Ça sera une surprise... Satan... mais chut... je ne t'ai rien dit...

Tom fit un clin d'œil et consulta sa montre.

– Il est temps d'y aller.

Camille approuva, elle finit rapidement son thé glacé et se leva.

– Ah, au fait, dit Tom en se levant à son tour. J'ai oublié de te rendre ça...

Il sortit de sa poche la chaînette et la petite croix en argent que Camille avait perdues dans la chambre d'hôtel d'Ayutthaya lors de son enlèvement.

Tom les tendit à Camille.

Pendant quelques secondes, la jeune femme considéra ce symbole chrétien qu'elle avait porté avec ostentation pendant toute sa vie.

Elle finit par détourner son regard en secouant gentiment la tête.

Tom fit disparaître la croix dans sa poche, prit son sac à dos et il mit ses lunettes noires.

Ensemble, main dans la main, le couple s'aventura sur les trottoirs parisiens bondés où, à l'heure de la pause-déjeuner, affluaient les employés des bureaux avoisinants dans un flot ininterrompu.

– On n'a pas vraiment eu le temps de parler de Mahomet, dit Tom en marchant. Sa vie à elle seule est un véritable roman de science-fiction. Savais-tu que Mahomet souffrait d'un étrange mal ? Eh bien, figure-toi qu'il...

Ses paroles se perdirent dans le brouhaha grandissant de la foule.

FIN

*

*

*

Références, sources et droits de citation

Comme l'a évoqué Thomas Anderson, je ne suis que le maillon d'une chaîne, le maillon d'une chaîne humaine qui, à travers les siècles, a essayé de révéler la vérité sur le monde tel qu'il est vraiment. Je ne suis qu'un soldat parmi d'autres, un soldat d'une armée de l'inconscient qui cherche à faire triompher la réalité des faits. Et si je ne suis qu'un bout de la chaîne, comme tout bout, je ne le resterai pas longtemps : d'autres prendront le relais, ils ajouteront un maillon à la chaîne de la vérité, tout comme j'ai moi-même mis un maillon à la longue chaîne de tous ces historiens, philosophes, écrivains connus ou inconnus qui ont œuvré à faire éclater la Vérité avec un grand « V ».

C'est pour cela qu'avant de clôturer ce manuscrit, je voudrais les saluer et, comme je l'ai fait dans les tomes 1 et 2, je voudrais finir de citer leurs différents livres, magazines ou sites Internet, honorer ces précieux auteurs qui possédaient chacun un ou plusieurs savoirs pertinents, une ou plusieurs pièces du puzzle, que ce soit sur le mystère Jésus en lui-même ou, plus globalement, sur l'énigme de notre existence. Grâce à eux, j'ai pu patiemment assembler chaque pièce floue du puzzle et former une nette photo d'ensemble que constitue ce modeste livre. Grâce à tous ces auteurs, par leurs brillants esprits et leurs paroles courageuses, je suis parvenue au but fixé de ce roman : la démonstration (romanesque ?) du secret du Christ ou même, dans une moindre mesure, celle de notre existence.

Je souhaiterais donc remercier tous ces auteurs et finir de mentionner ces différentes sources, références et citations qui m'ont permis d'accomplir mon humble tâche ici-bas.

Sans eux, je ne suis rien, rien qu'un simple maillon sans chaîne...

Page 58, ligne 6 à page 59 ligne 3

<http://pagesperso-orange.fr/bruno.ciccone/claviceps.html> ;

<http://www.didier-pol.net/8ergot.htm> ;

<http://www.didier-pol.net/8his-ld.htm> ;

<http://www.didier-pol.net/8his-erg.htm> ;

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Ergotisme> ;

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ergot_de_seigle

Page 67, ligne 26 à page 68 ligne 2

Magazine ‘Cerveau et Psycho’ novembre-décembre 2005, n°12, page 4, article : ‘Révélation au sommet des montagnes’ de Sébastien Bohler.

* S. Arzy et al., *Why revelations have occurred on mountains? Linking mystical experiences and cognitive neuroscience*, in *Medical Hypotheses*, sous presse.

Page 88, ligne 23 à page 89 ligne 12

Magazine ‘Cerveau et Psycho’ décembre 2004 - février 2005, n°8, pages 22-26, article : ‘Lorsqu’on veut expliquer l’inexplicable...’ de Jean-Pierre Deconchy.

* F. Ric et P. Scharnitzky, *Effects of control deprivation on effort expenditure and accuracy performance*, in *European Journal of Social Psychology*, vol. 33, p. 103, 2003.

* J-P. Deconchy, *Religious belief systems: their ideological representations and practical constraints*, in *The International Journal for the Psychology of Religion*, vol. I, p. 5, 1991.

* S. Chaiken, *The heuristic model of persuasion*, in J.M. Olson et C.P. Herman (Eds), *Social Influence (V)*, Hillsdale, Erlbaum, pp. 3-39, 1987.

* M. Seligman, *Helplessness: on depression, development, and death*, San Francisco, Freeman, 1975.

...et pour clôturer l’ensemble des citations des tomes 1, 2 et 3, je mentionnerai, pour leurs apports considérables, le livre *Les Grands Initiés* d’Édouard Schuré, mais aussi l’historien Flavius Joseph et ses *Antiquités judaïques*, ainsi que l’Ancien et le Nouveau Testament sans qui tout ce ‘beau mensonge’ n’aurait pas été possible...

Remerciements

Pendant la rédaction de cet ouvrage, commencée au mois de mars 2006 et terminée 30 mois plus tard, j'ai beaucoup écouté de la musique classique allemande.

Je souhaiterais donc, pour l'inspiration que ces douces mélodies ont apportée, remercier le groupe *Rammstein* et *Tokio Hotel* dont le chanteur est divinement envoûtant.

Je n'oublie pas le morceau mémorable 'Carnage Visors' de *The Cure* dont l'ensemble de l'œuvre est à mettre au panthéon de la musique, une œuvre qui a bercé mon travail au fil des mots ainsi que la voix androgyne du chanteur de *Placebo* et, puisque le code a changé, *Muse*.

Remerciements infinis pour le groupe *30 Seconds to Mars* et leur subliminale vidéo clip 'Beautiful Lie', chanson aux consonances 'prophétiques' ainsi que pour la captivante suite 'From Yesterday' et la concluante 'The Kill (Rebirth)'.

Une trilogie divine que j'ai écoutée en boucle pendant des mois entiers, jour et nuit, sans m'en lasser, un leitmotiv transcendant...

Et puisque j'évoque la *trilogie divine*, j'en profite pour honorer ici mes deux maîtres spirituels : Philip K. Dick et Bernard Werber, lui-même disciple de K. Dick, même si Bernard a préféré suivre la voix de Dieu plutôt que la voie de Deus...

Un grand merci pour Olivier Surin de PhénixGraphic.com et sa création des 'serpents tournants', que vous pouvez admirer sur la couverture du livre. Copyright www.phenixgraphic.com

Merci à toutes ces grandes maisons d'édition de la pensée unique qui ont eu le courage de ne pas publier le Rapport Ponce Pilate...

Enfin, je voudrais remercier, pour leurs soutiens et leurs encouragements, Corine C. alias Camille, Chris V.K., Franck I., Frédéric B, José L. *Smith*, Philippe D, Patrick R, Miss Cath, Nathalie 2En.

(ma toute première fan), ainsi que mes amis virtuels François H., Kima, Aragorn, Vilma et Sandy.

Et, pour conclure ce manuscrit, avant de tourner la page, je dirai simplement :

L'ultime combat pour la Vérité ne fait que commencer, le Livre est entre les mains de l'armée des M, vos mains...

Anna K. Dick

www.annakdick.com

